

L'OUVRIER

HISTOIRE DE PAYSANS

par URBAIN OLIVIER



SAMIZDAT

L'ouvrier: histoire de paysans par Urbain Olivier (1810-1888) fut publié initialement en 1866. Les italiques proviennent de l'édition originale et, à moins d'avis contraire, il en est de même des notes. Si des accents ont été ajoutés aux majuscules, l'orthographe du texte original est intacte (ce qui inclut quelques inversions d'accents sur la lettre e, c'est-à-dire un é, là où aujourd'hui on met un è). Sur le plan linguistique, Olivier est témoin des variations et de l'évolution de la langue française.

[NdE = Note de l'Éditeur]

Issu d'une famille protestante de La Sarraz et d'Eysins, **Urbain Olivier** est né le 3 juin 1810 à Eysins. En 1832 il épouse Louise Prélaz, fille de médecin, sa cousine germaine. Mobilisé, il écrit un *Journal de la campagne de Bâle* (1831). Il fut également clerc de notaire (1832) et syndic d'Eysins (1838). Régisseur du domaine des Saint-Georges, à Changins et Duillier (1839-1861), il s'installe à Givrins en 1842, où sa femme a hérité d'un petit domaine. Il participe à la guerre du Sonderbund (1847) et rédige un nouveau *Journal*. De 1854 à 1887, il publie trente-cinq romans et nouvelles, édités dès 1857 par Georges-Victor Bridel. Urbain Olivier est décédé le 25 février 1888 à Givrins.

Source : GoogleBooks (domaine public), avec corrections d'erreurs de reconnaissance de caractères.

La licence GoogleBooks précise : *Make non-commercial use of the files: We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.*

Avertissement : ce document est interdit de revente.

Ebook Samizdat 2015

L'homme qui se contente de n'être que lui-même, et par conséquent d'être moins qu'un être humain, vit dans une prison. Mes propres yeux ne me suffisent pas, à moi, je veux voir avec ceux des autres. La réalité, même vue par les yeux d'une multitude d'hommes ne me suffit pas. Je veux voir ce que les autres ont inventé. Et même, il n'y a pas assez des yeux de toute l'humanité. Je regrette que les bêtes brutes ne puissent pas écrire des livres. C'est avec joie que j'apprendrais quelle face présente le monde à une souris ou à une abeille. Et c'est avec un plaisir plus grand encore que je percevrais le monde olfactif chargé de toutes les informations et de toutes les émotions qu'il apporte à un chien. (...) Mais en lisant de la bonne littérature, je deviens un millier d'hommes et pourtant je demeure moi-même. Comme le ciel nocturne du poème grec, je vois avec une myriade d'yeux, mais c'est encore moi qui vois. Alors, comme dans la foi, l'amour, l'acte de morale et l'acte de connaissance, et je ne suis jamais plus moi-même qu'à ce moment-là.

(C.S. Lewis — Expérience de critique littéraire. — 1965)

*«Il serait possible d'affirmer que dans un sens les âges à qui nous devons notre civilisation chrétienne estimaient moins que nous la civilisation. Sans doute ils ne la sous-estimaient pas, mais lui donnaient simplement une place secondaire. On pourrait dire que cette civilisation a été engendrée comme le sous-produit d'une chose bien plus estimée encore.»**

(John Baillie — What is Christian Civilisation? — 1945)

On m'a appris à labourer dès ma jeunesse. Zach. XIII, 5.

तुं म०न त०मि J. L. GALLIARD.

Ne me refuse pas le plaisir de placer ton nom en tête de ce volume. Il s'agit ici d'un ouvrier comme il en existe peu parmi nous, mais dont l'exemple pourrait être utile aux jeunes cultivateurs. L'idéal, d'ailleurs, n'a-t-il pas son charme aussi, même dans les conditions inférieures de la vie?

Tout homme est appelé au travail: le souverain sur son trône, aussi bien que l'humble mineur courbé dans les entrailles de la terre. Les uns se fatiguent dans le silence du cabinet, les autres dans les salles d'étude où se réunit la jeunesse. Il en est dont toute l'activité se résume dans la souffrance. Après le repos de la nuit, d'autres attendent chaque matin une lutte nouvelle. — Les fabriques, les ateliers, les chantiers des grandes villes, les chemins de fer, occupent des millions d'ouvriers. La mer avec ses navires, les États avec leurs armées, en emploient aussi des millions. Dans cette conscription universelle, le mieux partagé de tous est peut-être celui qui cultive son champ. Il est plus libre et ne s'enfièvre pas. En parlant du laboureur, le sage dit qu'il sera rassasié de pain. Son sommeil est d'autant plus doux que sa journée a été plus active.

Mais nous savons bien, cher ami, que l'homme vraiment heureux ici-bas, est celui qui s'applique de tout son cœur à faire la volonté de Dieu, quelle que soit l'œuvre placée devant lui.

Givrins, ce 1^{er} novembre 1865.

TABLE DES MATIÈRES

À mon ami J. L. Galliard.

v

PREMIÈRE PARTIE

Chapitre Premier	2
Chapitre II	9
Chapitre III	16
Chapitre IV	22
Chapitre V	29
Chapitre VI	36
Chapitre VII	47

DEUXIÈME PARTIE

Chapitre VIII	58
Chapitre IX	67
Chapitre X	75
Chapitre XI	83
Chapitre XII	90
Chapitre XIII	96
Chapitre XIV	103
Chapitre XV	110

TROISIÈME PARTIE

Chapitre XVI	118
Chapitre XVII	125
Chapitre XVIII	132
Chapitre XIX	138
Chapitre XX	145
Chapitre XXI	153

QUATRIÈME PARTIE

Chapitre XXII	162
Chapitre XXIII	170
Chapitre XXIV	176
Chapitre XXV	182
Chapitre XXVI	190
Chapitre XXVII	197
Chapitre XXVIII	212
Chapitre XXIX	220

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Il soigne le joug au fond de la grange.



Le domestique de Louis Bochet, fermier d'une campagne à quelque distance de Genève, conduisait deux robustes bœufs qui traînaient un char de foin nouveau. Trois ouvriers et une servante marchaient derrière. Au moment où l'attelage arriva dans la cour de la ferme, on laissa respirer les bœufs un instant, après quoi il fallut les exciter de la voix et du geste, pour qu'ils ne s'arrêtassent pas, lorsque la masse tout entière passerait entre les linteaux de la porte un peu étroite de la grange. Un des hommes prit à la roue, les deux autres poussèrent ferme avec les reins, les bœufs se conduisirent en vaillantes bêtes, et ainsi les quarante quintaux d'esparcette¹ se trouvèrent à couvert.

En ce moment, le maître arriva près de son monde. C'était un homme d'une taille ordinaire, assez gros, dans la force de l'âge encore, quoiqu'il eût les cheveux gris et le teint coloré. Bien portant, bien nourri, on eût pu dire de lui qu'il était à *pleine main* comme ses bœufs, et déjà trop gras pour continuer à travailler. Mais le fermier du domaine de la Verdaine n'était point un paresseux ni un endormi. Au contraire, son activité remarquable, son entente des affaires agricoles, jointes à une régularité minutieuse, lui avaient fait une réputation dans la contrée. Son bétail passait pour meilleur que celui des autres paysans ; ses grains jouissaient d'un renom que nul ne leur disputait. En général, les produits de sa ferme servaient de point de comparaison et représentaient ce qu'il y avait de mieux en ce genre. Aussi leur propriétaire les vendait-il un peu plus cher que ses voisins,

1 - [NdÉ] L'esparcette (ou sainfoin) est une plante herbacée de la famille des Fabacées. Ces plantes hautement nutritifs étaient autrefois un fourrage important pour les chevaux de trait, et constituent toujours pour les abeilles une excellente source de nectar (pour la production de miel) et de pollen.

quoiqu'ils ne valussent probablement pas davantage.

Au point de vue de l'éducation, Louis Bochet, fils de paysan et paysan lui-même, était devenu à la longue une sorte de demimonsieur, ayant abandonné le patois pour un français garni d'idiotismes, et dont l'accent traînard eût fait sourire le moindre boutiquier de Paris. Quant au vêtement, le fermier de la Verdaine portait un paletot sac, à poches dans les côtés et sur le devant, innovation récente dans le pays, puisqu'on était seulement en 1840 et que ce genre d'habit n'avait paru en France, pour la première fois, que l'hiver précédent. — Au moral, Louis Bochet avait des principes. Probe et honnête, il n'eût fait tort à personne, le sachant et le voulant. Mais dans tout ce qu'il considérait comme son droit, il était tenace, inflexible, s'étant fait certaines règles de conduite dont il ne déviait jamais. Avec les fermiers ses collègues, avec les marchands de bétail ou de grains, il faisait volontiers l'aimable en paroles et buvait souvent une bouteille. Lorsqu'il lui arrivait de prendre un verre de trop, il était ensuite furieux contre ceux qui l'avaient fait tomber dans la tentation, surtout si quelque habitant de la ferme en avait eu connaissance. Sauf sur ce dernier point, du reste assez rare, c'était un homme réglé dans tout ce qui constitue l'extérieur de la vie d'un fermier. Déjà dans l'aisance, il cherchait à s'enrichir par des moyens honnêtes. Mais au fond il n'aimait personne.

Le jour en question (c'était un samedi), il vint devant la grange, lorsque le char de foin y fut entré. On ne pouvait, en ce moment, penser à lever cette récolte sur le tas général, car il était huit heures et demie du soir. L'ombre de la nuit descendait déjà sur les campagnes. Au milieu de juin, les jours sont si longs et le soleil si chaud, qu'on fait bien de l'ouvrage en une semaine de beau temps. Debout depuis les trois heures du matin, l'ouvrier campagnard est pressé de se livrer au repos, dès que la journée est finie. La faux et la fourche n'ont quitté ses mains que pendant les repas et une courte méridienne, quand on peut se l'accorder après le dîner.

On avait donc déjoint les bœufs, qui, du fond de la grange, se frayaient un passage de chaque côté le long des parois et sous les vastes ailes du char qu'ils avaient amené.

— Là ! là ! doucement ! dit le fermier. Faites donc attention, François, à ce que Jaillet ne se prenne pas la corne aux bâtons des échelles. Voyons donc ! doucement, Rob !

Rob, l'autre bœuf, montra aussi sa tête, se frotta bien le dos contre le foin, puis sortit de la grange en même temps que son compagnon, le poil rebroussé, la queue en l'air et les cornes enguirlandées d'esparcette. Le domestique François les conduisit à l'abreuvoir.

— L'on doit toujours veiller, reprit Bochet, à ce qu'ils ne se *prâinent* pas les cornes aux échelons, ou même à la roue. — Où est Joseph ?

— Il soigne le joug au fond de la grange, répondit l'un des ouvriers restés dehors.

En effet, peu d'instants après, Joseph vint aussi par le même chemin que Rob, portant, d'une main, le joug avec les courroies enroulées ; de l'autre main, les cornettes et les coussinets. En passant à demi couché dans l'étroite ruelle, il chantait un couplet de chanson, dont les paroles n'avaient guère de rapport avec sa position :

*« Amis, la matinée est belle ;
Sur le rivage assemblons-nous. »*

— Bonsoir, notre maître, dit-il en se secouant aussi pour faire tomber le foin resté sur sa tête et ses épaules. Ça n'est pas encore allé si mal aujourd'hui, puisque voilà le quatrième char à couvert, et un fameux, pour le dernier de la semaine.

— Est-ce vous qui l'avez arrangé ?

— Oui, et d'une façon royale, je pense : mais l'esparcette se tient bien, comme vous savez.

— C'est clair que vous n'auriez pu *envouer*² du *prinfoin*³ de cette manière. Mais je ne veux pas qu'on fasse de si *gros voyages*⁴ : c'est dangereux de verser, et l'on peut être pris dans les *mouilles*⁵. Enfin, on risque de forcer le jarret d'un bœuf ou de rester accroché en engrangeant.

— Vous voyez pourtant que tout est bien allé.

— Je ne vous dis pas le contraire. Les *braïtes*⁶ sont un peu trop grosses. Quand-t-l'on arrange un char, il vaut toujours mieux tenir le foin de plat et faire les relevées minces, que de rouler de grosses épaules, comme vous l'avez fait ici.

— Vous avez peut-être raison, notre maître : on me jetait le foin de deux côtés à la fois, et il ne fallait pas se laisser moisir entre les fourchées.

— Je ne vous fais pas de reproches sur le char. Il est à couvert et cela suffit. Je dis seulement qu'en *général*, il vaut mieux mettre le foin plat que de le rouler. — Mais je voulais vous dire, Joseph, de passer à mon bureau lorsque vous aurez soupé.

2 - Mot venant du patois, pour : étendre et arranger le foin sur le char.

3 - Foin court.

4 - Chars.

5 - Endroits humides.

6 - Rouleaux de foin placés à l'arrière du char.

— Suffit, notre maître.

Ayant fait cette courte réponse, Joseph alla suspendre à leurs places le joug et les autres objets qu'il portait. Il se rendit ensuite à la fontaine, où il se fit de nombreuses ablutions à la tête, aux bras, sur la poitrine ; puis débarrassé de la poussière et rafraîchi, il vint manger la soupe avec ses camarades.

Joseph était un beau garçon, d'une taille agréable, un peu maigre de visage, mais large d'épaules et planté sur de solides jambes. Il avait, ce soir-là, une chemise de bonne toile, et un pantalon de triège écru, serré au corps par une étroite ceinture de cuir. Un petit chapeau de paille du prix de cinquante centimes, de bons souliers, complétaient son léger costume d'ouvrier campagnard. — Mais cela était propre, soigné même avec une sorte de coquetterie militaire, comme aurait pu le faire un soldat revenu depuis peu du régiment et qui en a conservé les habitudes. Joseph, en effet, avait été à l'armée : parti pour l'Algérie, comme remplaçant d'un jeune homme riche qui avait eu un mauvais numéro, il laissa son vieux père et sa mère au village des Sablans, dans le département du Loiret. Six ans s'écoulèrent ainsi. Joseph alla au feu plus d'une fois en Afrique et eut le bonheur, son temps de service achevé, de revenir chez lui sain et sauf, mais sans rapporter un sou vaillant, comme c'est l'usage. Bien disposé à se remettre au travail de la campagne, la vie militaire lui avait cependant laissé des goûts d'indépendance et de voyages, que son caractère gai contribuait encore à entretenir et à augmenter. Au lieu de rester avec ses parents, comme il semble que c'eût été son premier devoir puisqu'ils n'avaient pas d'autre enfant, on le vit bientôt, encouragé par eux, quitter de nouveau les Sablans pour courir le monde en simple ouvrier campagnard. Ayant entendu parler de la Suisse au régiment et aussi dans son lieu de naissance, il voulait voir un peu par lui-même nos lacs, nos montagnes, nos vallons. À vingt-six ans, pensait-il peut-être, quand on a bon pied, qu'on est robuste et fort, qu'a-t-on de mieux à faire que d'aller de pays en pays, selon que la tête vous chante, sans trop s'inquiéter de l'avenir ? L'avenir, à l'âge de ce garçon et avec les idées que nous lui supposons sans en savoir davantage sur son compte, mais c'est la vie de chaque jour, comme il lui convient de la faire marcher. Et puisqu'elle va si bien aujourd'hui, pourquoi ne continuerait-elle pas demain, et toujours de la même manière ? — Beaucoup de jeunes hommes veulent s'établir, lorsqu'ils reviennent de l'armée ; ils ont, tout au moins, l'intention ou le désir de se marier. Joseph n'y pensait point. Sans inclination pour aucune jeune fille, sans ami intime aux Sablans, rien, sauf son père et sa mère, ne devait l'engager à s'y fixer. Mais ces derniers le pressant

plutôt de se mettre en voyage, il n'hésita plus. — Deux mois après son retour du régiment, il se trouvait à cent lieues des Sablans, dans la ferme de Louis Bochet.

Quand il eut soupé, au lieu de se rendre immédiatement où le fermier l'attendait, il bourra sa pipe, dans laquelle la première phalange du petit doigt entrait à peine, et passa dix minutes à se promener seul en fumant dans la cour. Le parfum du foin nouveau entrait dans la maison par toutes les portes et les fenêtres laissées ouvertes. Sans la fatigue excessive de la journée, sans ce besoin de sommeil que le campagnard éprouve lorsque le soir est venu, il eût été délicieux d'attendre le lever prochain de la lune et de se promener longtemps encore à sa blanche clarté. Mais déjà les camarades de Joseph étaient couchés, lorsque le maître vint sur le seuil de la porte, et dit :

— Eh ben donc, Joseph, pourquoi me faites-vous attendre ? je vous ai dit de passer à mon bureau dès que vous auriez soupé.

— Oui, not' maître : mais, le samedi au soir, quand la soupe est mangée, la semaine est aussi finie, n'est-ce pas ? J'avais besoin de me rafraîchir un moment à l'air.

— Et besoin de fumer : ça, par exemple, est encore une des mauvaises habitudes que l'on prend au régiment.

— Ah ! dit Joseph en entrant, on ne sait pas, dans ce pays comme en Afrique, ce que c'est que d'avoir faim, soif, chaud et rien à manger. Alors un peu de tabac redonne des forces et vous empêche de mourir.

— Cela suffit ; vos explications ne sont pas nécessaires. Asseyez-vous là.

Louis Bochet mit ses lunettes, prit un cahier de papier sur la couverture duquel on lisait en grosse écriture : *Journées des ouvriers*, tourna quelques feuillets en ayant soin de mettre un doigt sur sa langue, et ne tarda pas à trouver la page affectée à Joseph.

— Voici, dit-il, votre compte : 28 journées à 2 francs, total 56, sur quoi livré en trois fois 20 francs, reste 36 fr. à payer. Sommes-nous d'accord ?

— Parfaitement.

Louis Bochet écrivit au bas de la note : *Livré les 36 fr. ci-déçu, le samedi 17 juin 1840, à l'ouvrier Joseph...* Puis il tendit la plume au jeune homme en lui disant de signer, ce que celui-ci fit à l'instant, d'une fort belle écriture, tandis que celle du fermier était laide et accusait plusieurs grosses fautes d'orthographe.

— Nous voilà donc quittes, Joseph, dit ce dernier. Sans votre escapade de dimanche à la ville, d'où vous n'êtes revenu que lundi au soir, je vous aurais gardé *oncore* tout le *restant* de ce mois de juin, et vous

auriez gagné chez moi de belles journées. Mais vous étiez averti : je ne garde jamais pour la semaine suivante un ouvrier qui fait le bon lundi. Ça, c'est ma règle. Vous êtes le meilleur des trois ; plus habile même que mon domestique François ; je vous regrette à cause de ça. Il ne fallait pas faire ça que vous avez fait. Joseph répondit :

— Vous avez raison, M. Bochet : mais, que voulez-vous ? J'ai rencontré d'anciens camarades. Nous avons parlé de l'Afrique et des Bédouins. J'avais quelques sous disponibles. Eux ne possédaient, pour la minute, que notre bel uniforme. Le pantalon rouge m'a touché le cœur ; j'ai cédé au plaisir de la revoyance. Ma foi, je vous en fais des excuses. — On ne peut pourtant pas dire que je sois rentré chez vous en mauvais état, comme cela peut arriver à d'autres personnes ?

— Non, vous n'étiez pas *gâté*, je le reconnais : seulement, vous ne deviez pas perdre cette journée, vu que cela m'oblige à vous renvoyer. Ça, c'est une affaire désagréable, aussi pour moi.

— Je le comprends : après tout, n'ayez pas de regret pour ce qui concerne mon temps de service chez vous, car j'avais déjà mis dans mon bonnet de quitter votre ferme demain matin, après le règlement de mon compte. Ainsi tout s'arrange au mieux. Demain, à trois heures, avec votre agrément toutefois, je mets ma faux sur l'épaule, et je vais plus loin.

— De quel côté ?

— Oh ! pour vous, cela ne peut avoir aucune importance. J'irai sans doute devant moi, car je n'ai pas l'habitude de marcher en arrière.

— Fort bien. Cependant, si quelqu'un venait s'informer de la route que vous avez prise, il serait convenable de pouvoir l'indiquer.

— Personne ne vous fera de questions à mon sujet, soyez tranquille ; je n'ai rien à démêler avec la police : mon passeport est en règle. Du reste, mon intention est de travailler en Suisse ; il suffit de dire cela.

— Fort bien. Vous ne m'avez pas dit de quelle religion vous êtes. Pendant votre séjour chez moi, on ne vous a vu aller ni au sermon, ni à la messe.

— Ceci encore ne regarde personne ; mais puisque vous paraissez tenir à le savoir, je vous dirai que mon père est protestant.

— Fort bien. Naturellement, quand-t-l'on est d'une religion, il faut en remplir les devoirs. Si vous êtes protestant, vous devez aller au sermon, comme j'y vais tous les dimanches, excepté quand je suis absent.

— Avec votre permission, M. Bochet, je vais où il me plaît d'aller. Et là-dessus je me rends au lit. À trois heures, demain matin, je quitterai la ferme. Dois-je vous montrer mon sac avant de le fermer ?

— Non, ce n'est pas nécessaire. Je vous crois un honnête garçon

pour ce qui tient à la fidélité !

— Aussi pour les autres choses, dit Joseph en portant la main à son chapeau comme pour faire le salut militaire. Je vous souhaite bien du bonheur ainsi qu'à votre famille.

— Fort bien, Joseph. Je désire aussi que vous trouviez de bons maîtres sur votre chemin, et, naturellement, que vous ne manquiez plus à l'appel du lundi matin.

— On tâchera. Bonne nuit, et... belle moisson dans trois semaines.

— Quand vous aurez vu le canton de Vaud, si vous voulez revenir, et que j'aie de l'ouvrage...

— Ma foi, bien obligé, notre maître ; c'est toujours bon à savoir dans l'occasion.

Joseph gagna sa chambre, fit son havre-sac, attacha sa faux en long sur l'avant du manche, puis ne tarda pas à s'endormir.

Le fermier, de son côté, ouvrit une armoire où il prit une grande bouteille entourée de tresses de paille et contenant de l'eau de cerises. Il s'en versa une ration ordinaire, qu'il avala par petites gorgées, gardant pour la fin un gros morceau de sucre trempé dans la forte et odorante liqueur. Il le mit tout entier dans sa bouche sans le casser avec les dents. Cela fait, Louis Bochet termina la journée et la semaine par les deux mots qu'il répétait souvent dans la conversation : « Fort bien ! »

CHAPITRE II

*« Amis, la matinée est belle ;
Sur le rivage, assemblons-nous. »*



U dernier chant du coq, Joseph se leva sans bruit, passa les courroies de son havre-sac aux épaules, prit sa faux d'une main, de l'autre un fort bâton, et, ainsi équipé, il quitta la ferme. L'aube se montrait à peine, lorsqu'il dépassa le dernier tilleul de l'avenue. Là se trouvait le chemin conduisant à la grande route du bord du lac. — Les habitants des campagnes dormaient encore, car le dimanche n'appelle pas le cultivateur au travail. Chez lui, ce n'est pas comme dans les hôtels, où il faut, ce jour-là, peut-être encore plus que les autres jours, s'occuper de bonne heure des soins réclamés par les voyageurs. — Mais aux champs, les oiseaux, déjà debout comme Joseph, célébraient en joyeux concerts le retour de la lumière et de la vie. On voyait aussi, çà et là, devant les maisons bâties au bord de la route, quelque homme sortant d'une grange ouverte : il venait remplir le râtelier de son bétail, après quoi il considérait l'état du ciel, non dans le but d'y élever ses pensées, mais pour y discerner les signes du temps. — Comme il avait plu l'avant-veille, il ne s'était pas encore formé de nouvelle poussière sur les chemins. Les arbres lavés reprenaient de la fraîcheur ; les prairies non fauchées étalaient leurs vastes tapis de fleurs, et les grands blés verts buvaient la rosée matinale.

En arrivant sur les bords du lac, en face du riche coteau de Cognoy, Joseph s'arrêta un moment pour regarder l'eau bleue et les magnifiques ombrages des deux rives.

— Ma foi, se dit-il, ceci est plus beau que l'Afrique et notre plat village des Sablans, ou que la ferme de M. le marquis de Duche. Si c'est ainsi tout le long de ce grand lac, on ne peut voir de plus riche

pays. Je ne comprends pas qu'on le quitte dans sa jeunesse pour aller s'établir ailleurs et y vivre misérable peut-être. Mais à 25 ans, tous n'ont pas le même goût ni les mêmes besoins.

En cet instant, un bateau pêcheur passa non loin du bord. Les paroles des deux hommes qui le conduisaient à la rame arrivaient claires et sonores jusqu'aux oreilles de l'ouvrier. En même temps, et non loin de là, un aigle balbuzard rasait l'onde tranquille, dans laquelle ses yeux perçants cherchaient la proie dont il avait sans doute besoin pour ses petits. Assis sur un mur au bord de la route, Joseph regardait la plaine liquide ; il se mit à chanter :

*Conduis ta barque avec prudence ;
 Jette tes filets en silence.
 Pêcheur, parle bas.
 Le roi des mers ne t'échappera pas.*

— Voyons ! en route, Joseph ! dit-il à haute voix. Tu as aussi une nacelle à conduire : travaille et ne t'inquiète de rien. C'est pourtant dur d'être ainsi tout seul dans le monde, sans feu, ni lieu, sans amis, loin de sa famille. — Mais, c'est égal : à la découverte, allons toujours.

Dans une situation analogue, un chrétien véritable eût prié avec confiance et bonheur. Il eût béni le Souverain maître des cieux et de la terre, ouvert son âme au Père céleste. Au commencement de ce beau jour du repos, le chrétien prie pour que le règne de Dieu s'établisse partout et avance dans son propre cœur. Mais Joseph ne connaît pas cette vie nouvelle ; l'Évangile de Jésus-Christ lui est encore étranger. En venant dans une contrée lointaine, il a sans doute un but plus important que celui de gagner quelque argent comme ouvrier. Il est honnête, bon travailleur. Dieu veuille lui faire trouver aussi ce que le Seigneur offre à tous, sans argent et sans aucun prix !

Vers les huit heures, il cheminait d'un pas ferme et n'avait pas encore déjeuné, bien qu'il eût fait près de cinq lieues. À sa droite on voyait une campagne composée de terrains accidentés, dans les enfoncements desquels serpentait un ruisseau dont les petites cascades faisaient entendre leurs fraîches voix au milieu des aunes et des frênes. La maison, cachée derrière un massif de hauts bosquets, ne montrait que la partie correspondant à sa large avenue. Elle avait un air sombre, comme la demeure de gens peu civilisés. D'autres diraient que c'était là une sorte de repaire.

Un piéton matinal, précédé d'un beau chien d'arrêt demi-épagneul, marchait sur la route en sens opposé. Comme Joseph allait bientôt rencontrer l'animal inoffensif, un chien de grande race, bas sur

jambes, mais large et bien fourni de poils rudes d'un gris sale, vint en courant du pré voisin et se jeta sur le premier, comme s'il eût voulu le dévorer. Armé d'un collier à pointes de fer, le dogue, en moins de rien, terrassa le chien d'arrêt, malgré les cris du maître et les menaces de Joseph, qui, lui aussi, accourut se mettre de la partie. Lorsqu'il fut sur le lieu du combat, le gros chien se retourna contre lui, la bouche ouverte, sans lâcher de ses pattes le malheureux vaincu.

— Ah! tu crois m'effrayer avec ta gueule, canaille de bête! dit Joseph: tiens, emporte ça chez toi et va te laver.

Le dogue poussa un hurlement douloureux, car le bâton de Joseph venait de lui briser les deux grandes canines inférieures. La bouche ensanglantée, la tête basse, il s'en alla du côté de la maison, pendant que le maître du chien de chasse remerciait Joseph et examinait une patte blessée. L'ongle d'un doigt avait été arraché dans la lutte; le sang coulait avec abondance. Joseph porta le chien au bord du ruisseau et lui tint la jambe dans l'eau fraîche, pendant que l'animal reconnaissant léchait la main de l'ouvrier. En ce moment, le propriétaire de la campagne se dirigeait à grands pas de leur côté, d'un air menaçant.

— Partez vite, dit l'étranger à Joseph: je me charge de parler à ce monsieur, mais partez vite. Merci pour ce que vous avez fait. Prenez cette pièce de deux francs, et Dieu vous préserve du mal!

— Monsieur, répondit Joseph, si j'ai fait une bonne action, ne me la payez donc pas: gardez votre argent.

— Eh bien, jeune homme, prenez au moins ce livre en souvenir de notre rencontre. Puisse-t-il vous être utile!

Joseph mit le volume dans sa poche, ramassa son bâton et sa faux, et fut bientôt hors de vue, la route faisant un étroit contour à peu de distance du lieu qu'il venait de quitter.

— Qu'est-ce que vous faites là avec cet animal? demanda impérieusement le nouveau venu, quand il fut à vingt pas du ruisseau.

— Je lave la patte de mon chien, que le vôtre, en véritable brigand qu'il est, a mis dans ce bel état. Voyez, ajouta-t-il en sortant de l'eau le pied tout saignant: je ne comprends pas que vous gardiez une bête pareille.

— Ah! c'est vous, M. Tillier: ma foi, tant pis pour votre chien! il n'avait qu'à se défendre. Mais, est-ce vous qui avez cassé les dents du mien? dites, est-ce vous? reprit M. Gorand d'une voix de tonnerre.

— Est-ce que votre bête a des dents cassées?

— Comment! s'il a les dents cassées! c'est un chien perdu, qui n'est plus bon à rien.

— Alors, j'en suis bien fâché pour vous; mais je ne l'ai pas touché.

— Vous ne l'avez pas touché ! C'est donc le bandit qui vous a quitté il y a deux minutes. D'où est-il ? Comment se nomme-t-il ?

— Je l'ignore. Si c'est lui, ce qu'au reste je ne puis affirmer puisque je suis arrivé ici après la lutte des deux animaux, il l'aura fait sans le vouloir et seulement pour séparer les combattants. C'est la première fois que je vois ce jeune homme, qui me paraît être un honnête garçon étranger.

— Si jamais il se trouve sur mon chemin, je lui casserai aussi les dents d'une belle manière.

— Et ferez-vous pousser un nouvel ongle à la patte de mon chien ? Savez-vous que je pourrais faire payer cher au vôtre ses façons d'attaquer les passants ? Soyez juste, monsieur. — Votre grosse bête n'avait qu'à laisser passer Fello, et rien ne lui serait arrivé. J'en suis fâché pour vous, je le répète, et moi je regrette beaucoup de voir Fello blessé à ce point-là. Il sera boiteux longtemps peut-être.

— C'est égal ; le bandit qui a frappé le mien ne devait pas le toucher. J'irai le signaler au préfet, pour qu'on le punisse.

— Si vous faites cela, M. Gorand, je vous déclare que je porterai plainte contre vous, comme ayant un chien dangereux. Ce n'est pas la première fois qu'il a mordu des passants ; ainsi, vous ferez mieux d'oublier ce qui vient d'avoir lieu, comme je désire le faire moi-même. — Allons, mon pauvre Fello, viens maintenant : l'eau fraîche t'aura fait un peu de bien.

Le chien vint au chemin, tenant le pied en l'air et léchant le sang qui s'en échappait encore avec abondance. En un instant, lorsqu'il le posait à terre, la place était rougeie.

— Votre serviteur, dit M. Tillier en s'éloignant : croyez-moi, soignez les dents de votre dogue sans faire de bruit. Il aboiera comme à l'ordinaire, mais cela le corrigera pour l'avenir.

— Nous verrons, nous verrons, répondit le propriétaire : nous verrons cela demain.

Puis, quand il eut fait quelques pas, il se retourna et demanda encore à haute voix :

— Est-ce un Savoyard ?

— Je vous dis que je ne le connais pas.

— Le diable l'emporte seulement ! et puisse-t-il se casser les dents avant midi, — le gueux, le coquin qu'il est !

Une heure après cet incident, Joseph se trouvait dans une petite ville vaudoise. Comme il avait grand' faim, il entra dans un restaurant et se fit servir une bonne soupe au bouillon, avec une chopine de vin blanc. Il se rendit ensuite au bord du lac, à l'endroit où arrivent les bateaux de Savoie. — On en voyait un, poussé lestement de ce

côté-ci par une voile triangulaire, bien enflée d'un vent d'est. Il lui fallait encore dix minutes pour aborder. En cet instant, un vieillard de haute taille, déjà un peu voûté, mais paraissant très robuste encore, s'approcha de Joseph. Il arrivait par le chemin des villages supérieurs. — Cherchez-vous de l'ouvrage ? lui demanda-t-il ; je vois que vous avez une faux.

— Mais oui.

— Voulez-vous venir avec moi pour une semaine ?

— Demeurez-vous loin d'ici ?

— Non. À demi-lieue, un peu plus peut-être : à Brant. Combien voulez-vous gagner ?

Joseph considérait le vieillard et avait l'air visiblement préoccupé : il répondit au bout d'un instant :

— Vous me donnerez dix francs et la nourriture.

— Dix francs : c'est un peu cher ; mais je vous les donnerai, si vous êtes bon ouvrier.

— Vous me ferez des reproches, si vous n'êtes pas content de mon travail.

— D'où êtes-vous et quel est votre nom ?

— Français ; je m'appelle Joseph.

— Vos papiers sont en règle ?

— Vous pouvez être tranquille à cet égard. Je vous montrerai mon passeport.

— Non, pas ici : à la maison. Où avez-vous travaillé la semaine dernière ?

— Dans une ferme aux environs de Genève ; j'y suis resté un mois : chez Louis Bochet, à la Verdaine ; le connaissez-vous ?

— Non, mais j'en ai entendu parler comme d'un bon agriculteur. — Eh bien, mon garçon, vous allez prendre ce chemin-ci, qui vous conduira au village de Brant, et là vous demanderez la maison de Samuel Dombre, assesseur. Je demeure dans le bas du village, à la croisée des Avaux.

— Parfaitement, notre maître.

— Avez-vous faim ? voulez-vous boire une chopine ?

— Non, merci : je viens de déjeuner.

— Eh bien, allez.

Joseph prit la route indiquée, et le vieillard, entrant en ville d'un pas allongé et méditatif, ne regardait ni à droite ni à gauche, mais se disait à demi-voix tout en branlant la tête : « Hm ! un beau luron ! S'il travaille bien et qu'il soit de bonne conduite, il faudra tâcher de l'engager à l'année. Mais c'est le diantre avec les autres, surtout avec Grégoire, quand ils sont de travers. »

Il fut tiré de sa rêverie par une voix amicale, et une main qui se posait sur son épaule.

— Hé! Hé! papa Dombre, que dit-on de neuf? vous avez l'air bien songe-creux ce matin.

— Ah! c'est vous, Lampisteau; j'allais justement chez vous. — Ces deux veaux qui sont à la montagne, les allez-vous prendre, oui ou non?

— Oui, sans doute: on ira les chercher demain.

— Vous ferez bien, car, sans cela, je les vendrai à Travel, qui m'en débarrassera tout de suite et m'en donnera deux francs de plus.

— On ira les prendre, quand je vous le dis. Où va-t-on boire une bouteille?

— Une bouteille! ta!, ta!, ta! une bouteille! voilà le sermon qui sonne.

— Qu'est-ce que ça fait? nous la boirons pendant que le ministre prêche, et lui boira la sienne après: ça revient au même: entrons ici. — Vous êtes étranger à la ville; on ne dira rien.

Les deux hommes entrèrent dans un étroit corridor, au fond duquel on trouvait la porte d'une de ces chambres à boire qu'on désigne sous le nom de *pintes*. Une douzaine de buveurs, presque tous artisans, y étaient attablés. Plusieurs venaient de se faire raser; ils étaient sans cravate, et prenaient une chopine avant de rentrer chez eux, pendant que la cloche annonçait l'heure du culte public. L'assesseur Dombre et le boucher Lampisteau passèrent là une demi-heure à boire leur bouteille et à parler bétail ou agriculture. Les gens de la ville se retirèrent au dernier coup de cloche, sur l'invitation du pintier, vieux traitant au nez rouge qui passait sa vie à remplir des bouteilles et à les vider.

— Vous ne mènerez pas les affaires en longueur, dit-il aux deux qui restaient dans la chambre: la police est assez sévère depuis quelque temps.

— Oui, oui, père Jérémie; nous avons tout de suite fini, répondit Lampisteau.

Joseph arrivait maintenant au village de Brant. Durant sa marche solitaire, il avait fait plus d'une réflexion. Ouvrant le livre de M. Tillier, il lut ces paroles:

« Il arriva, comme il priait en particulier et que ses disciples étaient avec lui, qu'il leur demanda: Qui dit-on parmi le peuple que je suis? Eux répondant, dirent: Les uns, Jean-Baptiste; les autres, Elie; et les autres, que quelqu'un des anciens prophètes est ressuscité. Et vous, leur dit-il, qui dites-vous que je suis? Et Pierre, répondant, lui dit: Le Christ de Dieu. »

— Voilà donc le Nouveau Testament, pensa Joseph. C'est la première fois que je le possède. Mon père m'en a souvent parlé, et surtout d'une grande Bible que sa mère lui faisait lire dans son enfance. Il aurait mieux fait... Mais je ne veux pas le juger. — Quant à ce volume, c'est bien étrange que je le doive à un coup de bâton donné dans la gueule d'un chien. — Dites-moi un peu, ma bonne femme, où demeure l'assesseur Dombre ?

— Là-bas, répondit la personne à qui il s'adressait : dans la plus grosse des deux maisons, à droite du quartier des Avaux.

— Je vous remercie.

CHAPITRE III

*Ils sont à table: le maître les observe en silence:
quel air froid dans cette maison!*



Il était alors bien près de onze heures du matin. Chez les paysans, c'est le moment où l'on met les assiettes sur la table, pour le dîner du dimanche. Ce jour-là, tous les repas se prennent à la maison, tandis que, pendant la semaine, il est assez d'usage de porter la nourriture aux champs lorsqu'on y travaille et que ceux-ci sont éloignés des habitations.

Dans les familles qui jouissent d'une certaine aisance, le dîner du dimanche se compose, à l'ordinaire, d'un morceau de bœuf avec du légume au bouillon. Depuis quelques années, les pauvres s'accordent assez souvent les mêmes plats. Ceux qui le peuvent sans recourir à l'assistance d'autrui font certes bien. À Dieu ne plaise qu'on les en blâme! Il y a vingt ans, ce luxe de table était rare dans nos villages, et cependant la viande de boucherie coûtait presque la moitié moins qu'aujourd'hui. Les idées du siècle, le développement de l'agriculture et de l'industrie au milieu de nous, ont amené de nouveaux besoins, qui menacent de grandir toujours davantage.

La mère Dombre était dans la cuisine, dont la porte ouvrait sur la rue. En arrivant avec son pauvre petit bagage, Joseph la salua et dit qu'il venait comme ouvrier, engagé pour une semaine par le maître de la maison. La paysanne — une vieille femme, grande et à l'air rébarbatif — lui dit de s'asseoir. Elle continua de vaquer aux affaires de son ménage. Voyant qu'elle était seule, et considérant son âge avancé (au moins soixante-dix ans), Joseph lui demanda s'il pouvait lui rendre quelque petit service en attendant le dîner. Cette offre, à laquelle la femme de l'assesseur n'était pas habituée, paraît-il, lui fut agréable. Elle l'accepta sans hésiter.

— Oui, allez me chercher de l'eau, lui dit-elle, puisque la servante a oublié d'en apporter avant d'aller à la messe. Êtes-vous Savoyard ?

— Non, je suis Français.

— Voilà la *seille*: tenez.

Le vase qu'elle tendit à Joseph était un grand seau de cuivre rouge, large et profond, à bord supérieur élargi. L'eau s'y conservait fraîche en été ; en hiver elle y était presque glacée. Les personnes de la maison qui voulaient en boire, puisaient avec une grande cuiller de même métal, à manche plat, d'un pied et demi de long. Depuis longtemps la *pierre à eau* remplace le baquet de cuivre dans toutes les maisons : et la *casse*, si elle existe encore, est utilisée pour récolter les essaims d'abeilles.

Joseph revint bientôt de la fontaine publique avec le vase plein sur sa tête. Il le déposa à sa place sans en verser une goutte, comme s'il fût habitué à faire cela chaque jour.

— Merci, lui dit la paysanne : comment vous appelez-vous ?

— Joseph.

— Le maître vous a-t-il dit s'il fallait l'attendre pour dîner.

— Non.

— Quand il va à la ville, on ne sait jamais l'heure où il lui plaira de revenir. Avez-vous vu nos garçons ?

— Non ; vous avez des fils ?

— Oui, deux qui sont avec nous. L'aîné est fermier à la Bélossière, de l'autre côté du Bois des Aules. J'ai aussi une fille à la maison, la cadette de tous ; et quatre autres, qui sont mariées dans les environs.

— C'est une belle famille : huit enfants, tous grands et bien portants.

— Oui, mais les soucis ne manquent pas non plus. On entendit marcher sur le pavé de la rue. C'étaient les deux fils de l'assesseur ; deux grands gaillards vêtus l'un et l'autre exactement de la même manière, savoir d'une ample carmagnole de drap gris, d'un gilet à deux rangs de boutons d'acier, et d'un pantalon de même drap, très large sur toute sa longueur. On eût dit — deux ours en été, ou, mieux encore, deux bœufs de forte race. Le cadet, Vincent, était plus grand que son frère : brun, aux cheveux frisés ; maigre, carré de taille ; les jambes arquées et le buste, comme celui de son père, déjà un peu voûté ; un bel homme, ayant assez d'orgueil, de vanité personnelle, avec les moyens d'une nature commune et intéressée. L'autre se nommait Grégoire. Celui-ci avait le visage large, les maxillaires fortement développés, le cou gros, le front bas, chargé de cheveux plats d'un noir terne, et les yeux presque verts. Au rebours des jambes de Vincent, celles de Grégoire rentraient en dedans, parce qu'il avait les genoux difformes. Tels étaient, à 29 et à 35 ans, les deux fils cadets

de l'assesseur. Ils entrèrent. Grégoire regarda Joseph, qui le saluait :

— Bonjour ! lui dit-il d'une voix rude et caverneuse.

— Serviteur ! ajouta Vincent sur un ton clair : vous avez vu mon père à la ville, et c'est lui qui vous a dit de venir chez nous ?

— Oui, m'sieu, répondit Joseph.

— Très bien. Quand on aura dîné et que vous vous serez reposé, vous préparerez votre faux pour demain matin, et qu'elle coupe comme un *damas* ! car nous savons faucher, nous autres !

— On l'arrangera.

— Dites *voir* ! mère, est-ce qu'on ne pourrait pas dîner ? il me semble que le sermon est aujourd'hui bien long.

— Il faut attendre encore un moment : tu sais qu'il n'aime pas qu'on se mette à table avant lui. Et d'ailleurs, ta sœur Marthe n'est pas arrivée. Ah ! la voici justement.

Marthe dit un bonjour unique, d'un ton assez froid ; puis elle passa dans la chambre voisine, d'où elle revint au bout d'un instant. C'était une belle personne, grande, svelte, brune aux traits fins et réguliers, mais ayant aussi, comme ses frères, quelque chose d'un peu dur dans l'expression. En rentrant à la cuisine, elle dit que son père la suivait, amenant un second ouvrier.

— Ah ! reprit sa mère d'un air quasi courroucé, il me semblait bien qu'il devait nous en ramener encore un ! Comme si vous n'aviez pas le temps de terminer les foin avant de commencer la moisson ! Mais qu'est-ce que ça lui fait, à lui ? Il n'a pas le souci du ménage. Pourvu qu'il perde son temps à la Justice, et chez ce vieil ivrogne de la pinte Sèche, il s'inquiète peu de ce qu'il y a à faire dans la maison.

— Deux ouvriers ne sont pas de trop pour une semaine, dit Grégoire.

— Oh ! toi, ajouta la mère, tu es bon pour boire et pour manger. — Marthe, mets le *bouilli* sur la table de ton père, puisque la Claudine n'est pas là.

Outre la grande table, placée le long d'une paroi, il y en avait une petite à deux pas du foyer. Celle-ci était sans nappe, comme l'autre, mais au lieu de présenter une surface en vieux noyer, le dessus, peint en gros vert dont la couche de couleur se soulevait, çà et là, par petites plaques, accusait un intérieur de sapin plus ou moins vermoulu. L'assesseur dînait seul à cette table ; ses fils, les domestiques et les ouvriers, à la grande noire ; et sa femme sur une chaise, près de la fenêtre. Marthe mangeait aussi sur ses genoux, dans un autre endroit.

Portant son habit sur le bras gauche, l'assesseur entra, suivi du second ouvrier qu'il amenait. Les garçons et Joseph étaient déjà assis à leurs places.

— Mets-toi là vers eux, dit le maître au nouvel arrivant.

Celui-ci, nommé Alexandre Coigne, présentait dans toute sa personne le type du Savoyard de la basse plaine. Courtaud, bien bâti, la peau brune et la barbe noire ; le moins de vêtements possible ; pas même l'ombre d'une cravate, cela va sans dire, et un gros chapeau de paille devenu gris à l'injure des temps. On voyait tout de suite que Xandre⁷ Coigne ne portait de souliers que depuis peu d'années, et qu'une seule bretelle en lisière de drap, bien marquée d'entailles diverses, lui paraissait presque de trop pour tenir son pantalon de tredaine⁸.

En lui disant de s'asseoir à côté de Grégoire, qui le considéra d'un air ennuyé parce que cela le forçait à se serrer dans un coin, le vieil assesseur sourit avec une malice qui devait lui être habituelle. Simple et digne, le regard bienveillant, Joseph était certainement le mieux doué de ces divers personnages. — Claudine Nichon, la servante, venait d'arriver. Blonde, fraîche et assez jolie, avec son petit bonnet placé au sommet de la tête, l'air hardi et alangué : c'était aussi une enfant de Savoie.

Le père découpa la viande fumante, se servit comme il l'entendait : puis il donna le plat à Claudine, qui le présenta à sa maîtresse et à Marthe, après quoi elle le posa sur la table des garçons. Elle dressa le légume, qui fit le même voyage avant d'arriver à sa dernière destination. L'assesseur avait sa bouteille de vin blanc pour lui seul ; les garçons un grand pot d'étain plein de vin rouge coupé d'eau. Vincent le versait à droite et à gauche dans des gobelets de fer. Xandre n'avait, à ce qu'il paraît, pas si bien déjeuné que Joseph, car il mangea lui seul autant que les trois autres ensemble. Deux morceaux de pain d'une demi-livre chacun ne l'effrayèrent point. Quelque dure qu'en fût la croûte, Coigne la cassait en deux tours de mâchoire, grâce à d'admirables molaires en parfait état. Il se servit plusieurs fois de viande, avala sans sourciller un gros tendon blanc, dont le tissu indestructible eût fait frémir tout autre que lui ; même il trouva dommage de ne pas broyer l'os d'une côte plate, dont l'intérieur cellulaire lui parut contenir quelque chose de bon à sucer.

— Nom de ma vie ! dit Grégoire en l'entendant casser le bout de cet os, celui-ci est dans le cas de nous manger tout vifs ! C'est donc vrai qu'on ne fait pas cuire les pommes de terre dans votre commune ?

— Non, jamais.

— On les mange crues, comme on les donne aux cochons ?

— Ah, non ! mon oncle Jeannaut z'a un champ où elles sont déjà

7 - Prononcez Sandre.

8 - [NdÉ] Drap grossier.

fricassées quand on les arrache. Pauvre ami ! si vous saviez comme le terrain z'est ben en Savoie !

— Il paraît bien. Mais le champ de votre oncle est seul de son espèce ?

— Oh que non : il y a aussi celui du syndic Ardiantu, où l'on trouve des cailles toutes rôties. Il y en a même qui sont doubles, comme les *bessons*. Le mâle est d'un côté, et la femelle de l'autre ; vous ne saviez pas ça ?

— Y a-t-il souvent des jumeaux en Savoie ? demanda Joseph.

— Oui, collègue voisin, il y en a encore pas mal. Ma mère z'en a fait quatre en deux fois, et ma tante Josette en a eu trois tout d'une venue, mais deux seulement ont vicu. Le troisième petit n'était pas venu à terme.

— Chut ! fit le vieil assesseur ; parlez d'autre chose entre vous, là-bas. Et toi, Xandre, garde tes récits pour une autre place. — Vincent, tu lui donneras une faux, qu'il *enchappler* pour demain matin. — Sais-tu enchappler ?

— Pas trop bien, notre maître : ma fai na ! mais, on s'y fara : Et sarè ben le diable, se de n'en vignîve pas à bet⁹. — Collègue voisin, vous me montrerez, n'est-ce pas ? car j'ai déjà vu votre grand sabre là-devant.

— Et si je ne sais pas enchappler ? dit Joseph.

— Alors, nous saurons à peu près autant l'un que l'autre : mais je vois bien, collègue français, que vous vous y entendez mieux que moi. Venez me montrer.

— Non, pas à présent. Avec la permission du maître, je vais me reposer jusqu'à deux heures. Après quoi, je veux aussi préparer ma faux. Ensuite, je serai à votre service.

— Vous aurez bien la complaisance de me donner des enchappes¹⁰, notre maître, dit-il à Vincent.

Celui-ci, flatté sans doute de s'entendre appeler *notre maître* en présence de son père, dit que oui. Chacun se leva et vint à la rue. Marthe ne put s'empêcher d'admirer la belle tenue de Joseph, marchant à côté de ses frères au pas lourd, et de Xandre Coigne qui, les mains dans les restes de ses poches, se mit aussitôt à chanter :

— *Batelier, mène-moi z'au bord,*

9 - Ma foi non, mais on s'y fera : ce serait bien le diable si je n'en venais pas à bout.

10 - Enclume et marteau du faucheur. [NdÉ] Enchappler consiste donc à aiguïser une faux en martellant doucement le tranchant sur une petite enclume.

*Ze te donne mon agneau d'or.
— Ni pour de l'or ni pour de l'argent,
Je ne suis le maître du vent.
Belle, je donnerais bien cinq sous,
Pour passer la mer avec vous.*

Claudine préparait le manger des porcs, pendant que Marthe lavait les assiettes. L'assesseur se reposait sur son lit, et sa femme se faisait une tasse de café bien noir qui lui remplaçait, chaque jour après son dîner, le vin qu'elle ne buvait jamais.

Le reste de la journée fut employé à peu de chose. Lorsque les faux furent en ordre (le pauvre Coigne ne serait jamais venu à bout de la sienne sans l'aide de Joseph), ce dernier fit une promenade dans le village, regardant à droite et à gauche un pays tout nouveau pour lui.

Les fils Dombre étaient allés dans une commune des environs. Xandre avait bien vite rencontré quelques compatriotes avec lesquels il s'entretenait des mille cancans que les ouvriers domestiques savoyards colportent de lieu en lieu, et qui sont sans intérêt pour nous autres habitants de la rive suisse.

CHAPITRE IV

Partez, faucheurs ! la rosée est dans l'herbe.



L'assesseur Samuel Dombre était riche. Il possédait de fort belles pièces de terre à Brant, et dans le territoire de deux communes voisines. Fils unique, il avait tout hérité de son père, qui pourtant lui laissa quelques dettes. Mais sa femme lui ayant apporté une vingtaine de mille francs, il paya ses créanciers, et il lui resta encore une assez jolie somme dont il recevait les intérêts. Malgré cela, il n'avait pas fait de grandes avances depuis son mariage. Huit enfants à élever, quatre filles à marier, une maison de dépendances à bâtir pour loger ses récoltes, une administration mal entendue sur bien des points, tout cela, chez l'assesseur, faisait que le *train mangeait le train*, comme dit le proverbe. Lui-même, depuis longtemps, ne travaillait plus d'une manière suivie ; les affaires de la Justice de paix lui prenaient du temps ; il en employait aussi une bonne partie à aller et venir, à recevoir quelques personnes, enfin à ces riens qui reparaissent constamment dans la vie des paysans. Puis, il faut le dire : un mauvais esprit régnait dans la famille. Une grande froideur existait entre le mari et la femme ; les discussions, les tiraillements, les disputes n'étaient pas rares, même devant leurs enfants. Un tel esprit est une gangrène. Le vieil assesseur ne donnait jamais d'argent à ses fils sans le regretter, et encore c'était par si petites quantités à la fois que Vincent ne s'en souciait pas même. Il en trouvait d'une autre manière, en trompant son père. Encore moins scrupuleux, Grégoire prenait toujours ce qu'on lui donnait, et n'en vendait pas moins en cachette le blé qu'il puisait dans les arches du grenier. La mère faisait aussi de l'argent à sa façon, pour acheter les vêtements de Marthe, et ainsi chacun attrapait ce qu'il pouvait du fonds général. Aucune tendresse, aucun lien

véritable n'existait entre le père et ses enfants, et ceux-ci ne s'aimaient pas d'une affection bien fraternelle. Il y avait chez ces gens quelque chose de froid, d'égoïste, de calculé et de défiant, qui se sentait tout de suite. Tous craignaient leur père et s'en plaignaient à la mère qui, de son côté, n'avait jamais su leur montrer un but plus élevé que celui de travailler en vue d'un bien-être matériel. En religion, l'assesseur voulait qu'on gardât les apparences, les bonnes habitudes : mais dans la société de ses intimes, il devenait facilement impie et persifleur. Il citait Voltaire, ainsi que l'abbé Raynal, dont il avait lu les ouvrages. Et cela ne l'empêchait point d'assister à la *visite d'église*, comme délégué de sa commune. Dans la contrée, c'était un homme généralement considéré : il donnait de bons avis, de bons conseils ; cherchant à arranger les affaires, il rendait souvent des services autour de lui. Aimable et gracieux envers les étrangers, il ne réservait sa dureté et ses mécontentements que pour les siens.

Un seul de ses enfants s'était montré différent des autres pour les sentiments et le caractère. Venu au monde le premier des huit, Michel Dombre avait été de bonne heure un appui pour ses parents. Il commença par bercer les petites sœurs et les tenir sur ses bras d'enfant ; ensuite il fut le *bovaïron*¹¹ de son père. Plus tard, il devint le premier valet de la maison, alors que ses frères n'avaient encore que huit et quinze ans. Il resta ainsi au service de tous, sans aucune rétribution, jusqu'à trente ans. Alors, il se maria. Sa femme possédait quelques petits champs et une vigne ; il se mit à les cultiver ; mais, comme il lui restait du temps, il continuait à l'employer pour son père, qui se bornait à le nourrir en échange de son travail, sans avoir même l'idée de lui remettre un peu de terrain, ou de lui arranger un appartement dans une seconde maison qu'il possédait au village. Sept ans après, la famille de Michel s'augmentant, il devint fermier de *La Béliosière*, à demi-lieue de Brant. Cette décision l'isola encore plus de la maison paternelle ; et comme on avait maintenant moins besoin de ses bras, on oublia bientôt ce qu'il avait été pour tous, pendant si longtemps. À la Béliosière, Michel trouva une campagne ruinée, maigre, où tout était en désordre et en mauvais état. Dans les bonnes années, il avait bien de la peine à nouer les deux bouts ; dans les mauvaises, il restait en retard ou contractait quelque dette. Douze ans s'étaient passés de cette manière, sans obtenir aucun bon résultat positif, sauf celui de bien élever sa famille. Et cela durerait ainsi, tant que Michel serait fermier au même endroit, et tant que son père ne lui ferait pas quelque avancement d'hoirie. Mais Michel était devenu pieux ; il acceptait la vie comme Dieu la lui avait faite, et il tâchait

11 - Conducteur des bœufs à la charrue.

d'inculquer à ses enfants d'autres principes que ceux qu'il avait lui-même reçus dans sa jeunesse. — De toutes manières donc, le chef de la famille Dombre s'était montré pour les siens, non un père affectueux et tendre, mais un tyran personnel mal inspiré. Quels fruits paisibles pouvait-il en retirer dans ses vieux jours !

À Brant, son cousin Cléman valait encore moins que lui. Comme syndic, César Cléman remplissait minutieusement les devoirs de sa place. Jamais le moindre chaudronnier ambulante n'établissait sa forge sous le tilleul communal, sans avoir auparavant déposé sa patente et payé le batz de rigueur pour le visa. Jamais les joueurs d'orgue et les saltimbanques, les conducteurs d'ours et de dromadaires ne se produisaient en public avant de remplir la même formalité. Les étrangers en séjour, les domestiques, les ouvriers à long terme, tous devaient s'exécuter sans retard, ou bien, s'ils refusaient ou n'étaient pas en règle, César Cléman les dénonçait au préfet. Mais que le syndic veillât sérieusement au bien moral et religieux de ses combourgeois, cela ne lui était jamais venu à la pensée. Intéressés comme quatre, le mari et la femme, ne se donnaient aucun relâche pour amasser, pour accumuler écu sur écu, grain sur grain. Ils étaient dans une grande aisance cependant, et n'avaient qu'une fille destinée sans doute à épouser quelque riche paysan des environs. Leur attachement aux biens de la terre était tel, que les gens de Brant disaient des Cléman qu'ils se casseraient une jambe s'ils pensaient trouver un sou dans la moelle de l'os. Un jour le mari *secouait* des noix, l'arbre était gros, très élevé et d'une ascension difficile. Étant descendu avec peine du sommet, César vit qu'il y était resté quelques belles noix. Il remonta incontinent pour les abattre. Mais une branche sèche sur laquelle il mit le pied se rompit : il tomba lourdement sur le sol, se cassa le bras gauche vers le poignet et deux ou trois côtes. Il garda de cet accident une faiblesse de main, dont il se désolait, et une difficulté de respiration qui lui était parfois très pénible.

Il avait eu un frère un peu plus jeune que lui et aussi léger de caractère, aussi insouciant qu'il était lui-même tenace dans ses intérêts. Lorsqu'ils firent leurs partages, César proposa à François d'acheter sa portion de bien pour une somme de 4000 francs de Suisse, qu'il lui payerait tout de suite, et dont il pourrait faire ce qu'il voudrait. C'était vivement tenter un jeune homme, qui désirait sortir un peu de son pays et entreprendre quelque chose ailleurs. La somme offerte ne représentait guère que la moitié de la valeur réelle des immeubles de François, et c'était une franche volerie de n'en pas vouloir donner davantage ; toutefois, César sut mettre à l'acte de cession une couleur de haute moralité et de désintéressement volontaire, en s'engageant

à restituer à son frère ou aux enfants de ce dernier, s'il en avait quelque jour, les terrains concédés, moyennant le remboursement du prix d'achat, en tenant compte des réparations faites à la maison, ou bien à procéder à une estimation nouvelle si lui, César, préférait devenir propriétaire définitif du tout. En acceptant ces conditions, il avait la certitude que jamais son frère ne pourrait réacquérir le patrimoine vendu, et les enfants probablement encore moins. Le traité fut signé. François emporta son argent; il alla, dit-on, en Amérique, et personne n'en entendit plus parler à Brant. Dès lors trente années s'étaient écoulées. À force de travail et de sordide intérêt, César et sa femme s'étaient enrichis, mais au lieu de réparer convenablement la petite maison de leur frère, ils l'avaient simplement louée, en sorte qu'ils n'en avaient eu que du profit.

C'était donc à un tel homme que les étrangers devaient exhiber leurs papiers, s'ils voulaient résider dans la commune. En venant comme ouvrier chez l'assesseur Dombre, Joseph pensait bien qu'il devrait porter son passeport au bureau du syndic, s'il restait à Brant plus d'une semaine. Mais le premier jour il n'en fit rien, comme au reste c'est l'usage en pareil cas.

Les dépendances rurales de l'assesseur étaient situées à cinquante pas de sa maison d'habitation. Elles se composaient d'un grand bâtiment, comprenant deux vastes granges et deux écuries. Là s'entassaient les chars de foin, l'avoine, et des centaines de grosses gerbes de blé. Au fond de chaque étable on trouvait une chambre, dont l'une était occupée par Grégoire; l'autre devenait celle du berger qui revenait de la montagne en automne avec le troupeau de vaches. Vincent couchait à l'appartement de la famille. Pour le moment, Joseph eut la chambre du berger absent, et Xandre Coigne s'arrangea un lit dans un coin de celle de Grégoire. Il y dormit d'un somme jusqu'à ce que Joseph vint l'éveiller.

— Allons, allons! dit ce dernier: voyons, camarade, il est temps d'aller au pré.

— Quelle heure est-il? demanda le fils de la maison.

— Trois heures vont sonner, répondit Joseph. Coigne fut vite habillé, car il n'avait ôté que son chapeau et ses souliers pour se mettre au lit. — Vincent arriva de son côté, un autre ouvrier du village se joignit à eux, et bientôt les cinq hommes, la faux sur l'épaule, se trouvèrent au lieu où ils devaient travailler.

C'était une prairie naturelle considérable et d'une coupe difficile, excepté dans quelques parties où le gazon était ferme, le foin moins épais. Mais il y avait de grands espaces où l'herbe, abondante sur un sol peu compact, pliait sous le tranchant de la faux. Au bout de

quelques pas, l'ouvrier devait s'arrêter pour redonner du mordant à sa lame, qui déjà refusait le service ou le faisait d'une manière peu acceptable. La surface de l'andain, au lieu d'être rase et plate, présentait bientôt une suite de bas et de hauts fort désagréables à l'œil et qu'un faucheur de mérite ne doit pas tolérer. Malheur au jeune homme dont les poignets sont faibles et les reins facilement ébranlés ! Pour lui c'est un véritable supplice, surtout s'il se trouve entre deux colosses comme les fils Dombre, de Brant. Toutefois, la force musculaire ne peut remplacer l'adresse du faucheur habitué à ces sortes de prairies. Il existe positivement un secret sur ce point : je ne l'ai jamais possédé, et ce n'est pas un crime ; mais j'ai vu des ouvriers travailler sans se donner beaucoup de peine et avancer là où d'autres dépensaient en vain leur force et leur courage. Le talent est une belle chose, même quand il ne s'agit que de faucher un pré de mauvaise coupe. Mais il est rare, aussi bien ici qu'aux œuvres d'art, à l'industrie et à l'exploitation de cette mine féconde qu'on nomme la pensée humaine.

Vincent Dombre se plaça le premier en rang pour ouvrir la tranchée et faire l'andain double¹². Grégoire le suivit, l'ouvrier du village vint ensuite. Il ne restait plus que Joseph et le Savoyard.

— Allez seulement, dit le Français à Xandre, je serai mieux à mon aise le dernier.

Coigne, ne voulant pas passer pour battu sans essayer au moins ses forces, se mit le quatrième en rang. Joseph entama son andain après lui, avec une sûreté de coup et une liberté de tous les membres, que Xandre n'eut pas le loisir de considérer, car il dut bientôt aiguïser sa faux et reprendre de plus belle pour ne pas avoir Joseph sur ses talons. Celui-ci en était toujours à sa première molée, que Xandre avait déjà diminué l'enchapple de sa faux. Enfin, arrivé au tiers de l'andain et manquant d'espace pour travailler à la suite du Savoyard (qui du reste ne pouvait rejoindre les trois premiers), Joseph vint commencer un second andain. Tantôt à l'un, tantôt à l'autre, il en avait fait un et demi lorsque Xandre acheva le sien. Au lieu de lui passer devant, comme c'eût été simple justice, Joseph reprit son andain laissé au milieu, et continua de cette manière à travailler seul. Vincent fauchait bien, cependant il n'était pas aussi habile que Joseph. Il se baissait trop et lançait sa faux avec une impétuosité qui ne pourrait lutter longtemps contre l'aisance et les mouvements souples du Français. Il en eut le sentiment dès qu'il eut rabattu son andain double et vu de près l'ouvrage de Joseph. Aussi attendit-il que

12 - L'andain *double* ou andain *rabattu* se compose des deux premiers qui font l'ouverture dans le pré, et dont l'herbe doit se réunir au milieu en une seule ligne.

celui-ci fût au bout pour lui dire :

— Puisque vous maniez si bien la faux, allez le premier.

— Mais pourquoi donc, not'maître ? ça ne me fait rien de rester à la queue.

— Allons, allons ! prenez ma place ! j'irai après vous. Quant à toi, mon ami Coigne, prends un peu plus large, et tâche de ne pas *émotter*¹³ avec la pointe. Tiens la faux moins penchée et appuie ferme sur le talon.

— Oui, not' maître Vincent ; mais vous ne me ferez pas croire qu'il n'y ait du diable dans cette herbe. Elle est plus rèche que du poil d'ours. Quand la rosée sera remontée au ciel, vers les huit heures, il n'y aura plus moyen d'y tenir.

— Eh bien, on te donnera une fourche. Va toujours, en attendant, du mieux que tu pourras.

Joseph passa donc le premier et s'y maintint à son aise sans forcer les autres à aller trop vite, mais les faisant marcher d'un bon pas. Le gros Grégoire seul paraissait vexé, car lui aussi avait dû se placer après l'ouvrier du village. Et quand l'herbe devint encore plus mauvaise sous les rayons du soleil, qui la rendait molle et un peu flétrie, il resta tout de bon en arrière avec le Savoyard.

— Je crois, lui dit une fois ce dernier, je crois vraiment que ce coquin de Français a trempé sa faux dans du sang de chrétien, pour la faire couper de cette manière. Ne croyez-vous pas, maître Grégoire, qu'il a une mauvaise drogue dans sa poche, avec quoi il la frotte de temps en temps ? peut-être du vinaigre de serpent ! On dit qu'on en fait en France et qu'il mord comme le diable sur l'acier. Si j'étais aussi fort que vous, maître Grégoire, je sais bien ce que je ferais à ce Diozet¹⁴.

— Que lui ferais-tu ?

— Ma foi, je lui donnerais une bonne raclée sur le gazon, pour lui apprendre à se moquer de nous deux. Ah ! voici heureusement Claudine avec la soupe : j'ai une soif d'enfer et une faim de tonnerre.

La servante posa son panier sur le gazon, ainsi qu'un gros baril à cercles de fer. Bientôt les cinq hommes, assis sur l'herbe encore toute fraîche de rosée, prirent leur repas matinal de très bon appétit, pendant que Claudine, debout devant eux et les bras nus jusqu'au coude, faisait rapidement mouvoir les aiguilles de son tricotage, en attendant de retourner à la maison. Plus tard, elle viendrait une seconde fois au pré avec Marthe pour étendre le foin.

La matinée était splendide. C'est bien dans cette saison que le soleil

13 - Couper l'herbe en inclinant de haut en bas.

14 - Joseph, en patois.

est vraiment le roi du jour. Il domine tout dans la nature. À peine a-t-il dépassé les Alpes, que déjà ses rayons lancent des feux ardents. Il est la vie des plantes, la joie de toutes les créatures, comme il est la force de l'ouvrier des champs. On peut dire alors avec le poète sacré :

« Il s'égaie comme un homme vaillant pour faire sa course. Son départ est de l'un des bouts des cieux, et son tour se fait de l'un à l'autre bout. Il n'y a rien qui se puisse mettre à couvert de sa chaleur. »

Entre les andains fauchés, les oiseaux venaient remplir leur bec de sauterelles, de grillons et d'autres insectes effrayés. On y voyait les grives tachetées de roux sur la poitrine d'un gris clair ; le merle noir avec son bec jaune d'or ; les traquets voleter d'un endroit à l'autre, étalant la plaque blanche de leur queue carrée ; les bergeronnettes bleues, se promenant comme des princesses, ou courant prestement à la chasse d'un papillon ; puis, deux corneilles noires, au pas grave, et dont le bec terreux se plantait çà et là dans les taupinières mises à découvert.

Ces cinq hommes battant la mesure avec leurs faux brillantes ; Marthe et Claudine éparpillant le foin fraîchement coupé ; le vieil assesseur Dombre passant au pré en allant à la Justice et s'arrêtant pour dire un mot aux ouvriers, ou pour aspirer une prise de tabac ; les oiseaux sur l'herbe et les oiseaux dans les airs ; partout la vie se traduisant en chansons joyeuses ; c'était là un tableau champêtre dont la vue charme et repose tout à la fois.

Il y manquait une note pourtant, et la meilleure : celle de la reconnaissance du cœur pour Celui de qui nous avons tout reçu.

CHAPITRE V

*La famille est l'asile du naturel.
Là habite la grande sincérité,
parce que là habitent les grandes affections.
Là s'épanouissent les vrais enfants.*

A. DE GASPARIN.



Trois jours après, c'est-à-dire le jeudi, Joseph demanda une permission pour se rendre à la ville et y faire un achat dont il avait besoin. Il était quatre heures du soir ; le foin coupé dans la matinée se reposait en *cuchets*¹⁵ jusqu'au lendemain ; — on ne lui payerait que trois quarts de journée : l'assesseur le laissa aller. Depuis la veille, Joseph paraissait soucieux : il ne chantait plus son refrain favori :

*Amis, la matinée est belle,
Sur le rivage assemblons-nous.*

Il ne répondait que par monosyllabes aux questions qu'on lui adressait sur son pays et sur ses parents, et même il n'avait pas voulu dire son nom de famille. Le syndic, venu déjà deux fois pour demander les papiers de Joseph à l'assesseur, déclara qu'il ne reviendrait pas une troisième, mais dénoncerait le cas au préfet, à l'expiration de la semaine. Sur les vingt-neuf syndics de la contrée, nous pensons bien que César Cléman était le seul qui mît une activité pareille à la recherche d'un passeport ou d'un livret d'ouvrier. Quant à Xandre Coigne, sa qualité de Savoyard du Chablais lui permettait de séjourner librement de ce côté-ci du lac. — Était-ce une telle insistance de la part du syndic qui donnait de l'inquiétude à Joseph ? ou bien ne serait-ce pas plutôt qu'il craignait de se laisser prendre le cœur par la

15 - Petits tas arrondis, d'environ 50 livres.

belle Marthe ? Celle-ci lui demandait, de préférence aux autres, toutes sortes de petits services autour de la maison. — « Joseph, vous seriez bien gentil d'aller me chercher une brassée de bois, un fagot de sarments. Joseph, que faut-il vous donner pour m'apporter la *seille*¹⁶ d'eau que vous voyez sous le goulot de la fontaine ? » — Comme cela, des choses de rien, mais qui ne laissent pas d'être agréables à celui auquel elles s'adressent et peuvent, s'il est sentimental ou doué d'imagination vive, avoir beaucoup d'empire sur lui. Joseph, nous devons le dire tout de suite, fut surpris de cette distinction ; il en fut jusqu'à un certain point flatté, mais son cœur resta ferme. Il demeura à sa place dans la famille Dombre et se tint pour dit que, malgré ses jolies paroles et ses beaux yeux, Marthe le prenait pour l'ouvrier Joseph, sans y mettre rien de plus et sans lui demander autre chose. Ce n'était donc pas cela qui le préoccupait.

Arrivé à la ville, son premier soin fut d'aller à la poste pour demander s'il y avait des lettres à l'adresse de Joseph, ouvrier. Il en trouva une de sa mère, bureau restant. Comme il la lisait dans la rue, il sentit une main se poser sur son épaule et entendit ces mots avant d'avoir vu celui qui les prononçait :

— Eh bien, mon garçon, j'espère que vous avez de bonnes nouvelles ?

C'était M. Tillier, le maître du chien d'arrêt. Fello lui-même vint bientôt flairer le bas du pantalon de Joseph, puis lui témoigner par de joyeuses caresses qu'il le reconnaissait pour celui qui l'avait délivré du gros dogue de M. Gorand.

— Monsieur, je vous salue, dit Joseph en se découvrant : je vois avec plaisir que votre chien ne m'a pas oublié. Montre-moi ta patte, Fello ; est-elle guérie ?

— À peu près, répondit le maître : il boite pourtant encore un peu, mais ce n'est rien. — Que faites-vous ici, jeune homme, si j'ose vous le demander ? Je reconnais à votre accent que vous êtes étranger : puis-je vous être bon à quelque chose dans cette ville ?

Joseph ne répondit pas d'abord, mais on voyait, à son air sérieux et réfléchi, qu'il désirait prolonger la conversation. M. Tillier le comprit, car il attendit que Joseph lui adressât de nouveau la parole.

— Monsieur, reprit ce dernier après un moment de silence, l'intérêt que vous témoignez à un inconnu auquel vous n'avez qu'une bien légère obligation, m'engage à vous accorder ma confiance. Pardonnez-moi si je suis importun ou peut-être indiscret : j'ai besoin d'un conseil, dans une circonstance délicate ; me permettez-vous de vous le demander ?

16 - [NdÉ] Un seau ou chaudière en bois ou métal.

— Certainement.

— Pouvez-vous disposer en ma faveur d'une demi-heure ?

— Oui, avec plaisir.

— Merci, monsieur. — Connaissez-vous le préfet de ce district ?

— Monsieur le préfet Horting est mon oncle ; je suis M. Tillier, propriétaire à Caserme. Je vous conduirai à la préfecture, si vous le désirez.

— C'est ce que je voulais vous demander. Je m'expliquerai là en votre présence.

M. Tillier avait dépassé de quinze ans le milieu de la vie. On voyait tout de suite qu'il appartenait à la classe élevée de la société. Son langage pur, ses formes polies, même avec un ouvrier inconnu, sa mise simple, mais de bon goût, tout accusait dans l'extérieur de M. Tillier le vrai gentilhomme campagnard. Les personnes qui le connaissaient particulièrement savaient que c'était un homme cordial et bon, point imbu de vieux préjugés de noblesse, si ridicules aujourd'hui ; et, surtout n'ayant pas cette familiarité basse et vulgaire que plus d'un ancien noble et d'un parvenu, pratiquent envers ceux qu'ils considèrent au fond comme leurs très humbles serviteurs. Outre ces qualités éminentes, M. Tillier était sincèrement pieux. Lui-même se sentait attiré vers cet honnête garçon étranger, si prompt à soutenir la cause du faible opprimé par le fort, et tout aussi prompt à refuser le paiement d'un service. — Il faut le dire aussi, l'air simple et droit, le langage, l'accent et jusqu'à la tournure distinguée de Joseph l'avaient, du premier coup, charmé.

Cinq minutes après l'entretien ci-dessus, ils arrivaient à la porte du cabinet particulier du préfet. On les admit à l'instant. M. Horting était un beau vieillard, encore vigoureux et très actif. Il vint au-devant de son neveu, causa un peu de la famille pendant que Joseph se tenait en arrière, chapeau bas, dans l'attitude respectueuse et digne d'un étranger qui attend qu'on lui demande ce qu'il veut. Au bout d'un moment :

— Qui est ce jeune homme que tu m'amènes, Adrien ! et qu'as-tu à faire avec lui ? demanda M. Horting.

— Mon oncle, j'ignore même son nom : je l'ai rencontré il y a cinq jours ; il m'a rendu un service, et aujourd'hui il veut me demander un conseil lorsque vous l'aurez entendu. Il m'a prié de l'accompagner ici : je n'en sais pas davantage.

— Voyons, dit le préfet à Joseph : expliquez-vous.

— Monsieur le préfet, je travaille depuis lundi, comme ouvrier de campagne, chez l'assesseur Samuel Dombre à Brant. Précédemment, j'ai travaillé pendant un mois dans le canton de Genève, chez Louis

Bochet, à la Verdaine.

— Je les connais, dit M. Horting. Après ?

— Après, Monsieur, en arrivant chez M. Bochet, je venais de la commune des Sablans, département du Loiret, en France. Je vais avoir l'honneur de vous remettre mon passeport dans un instant. À Brant, monsieur le syndic demande que je fasse le dépôt de mes papiers chez lui.

— C'est juste, mon garçon ; M. Cléman est un syndic¹⁷ exemplaire, le plus exact de tous les syndics, — bien qu'il soit joliment intéressé, dit-il à voix basse à M. Tillier.

— Monsieur, reprit Joseph, a-t-il connu tous les membres de la famille Cléman de Brant ?

— La famille Cléman n'a jamais été bien nombreuse. Il y avait le père, David Cléman, qui eut deux fils, le syndic actuel, César, et François, qui lui vendit son patrimoine sous une condition de retrait facultatif. Ce dernier, dont je me souviens encore très bien, était le cadet. Il quitta le pays il y a environ trente ans et n'a jamais donné de ses nouvelles. On dit qu'il est mort en Amérique. Voilà tout ce que je sais de la famille Cléman. En quoi cela vous intéresse-t-il ?

— En ce que, monsieur, je suis le fils de ce François Cléman que vous avez connu. Mon père n'est point mort, comme on le pense chez son frère, et je viens dans le but de lui faire restituer son patrimoine aussitôt que, par mon travail, j'aurai gagné ce qui me manque encore pour compléter la somme affectée au retrait.

— Veuillez vous asseoir, interrompit le magistrat, et toi, Adrien, ne reste donc pas debout. — Ce que vous dites, reprit-il en s'adressant à Joseph, est plausible jusqu'à un certain point ; mais il faut le prouver d'une manière irrécusable.

— Voici d'abord, dit Joseph en ouvrant son portefeuille, un certificat de vie, délivré à mon père par le maire de la commune des Sablans. Veuillez en prendre connaissance.

Le préfet parcourt la feuille timbrée dans laquelle il était certifié que François Cléman, fils de David Cléman, de Brant, canton de Vaud en Suisse, naturalisé français en 1834, était vivant, ainsi que sa femme Alise Corme, aux Sablans, sous-préfecture de Chérial, département de Loiret.

— C'est bien, dit M. Horting en passant le papier à son neveu.

— Voici maintenant l'acte d'origine de mon père, délivré par la municipalité de Brant, en 1808 ; — son acte de mariage avec ma mère, — mon acte de naissance, — mon congé du service militaire et enfin mon passeport.

17 - [NdÉ] Ou maire de la commune ?

— Très bien, disait le préfet, à mesure qu'il tendait une des pièces à son neveu ; très bien, c'est parfait. Votre congé vous fait honneur : *conduite exemplaire durant six ans*, on ne lit pas souvent un témoignage pareil sur de telles feuilles : je vous en fais compliment. Mais expliquez-nous comment il se fait qu'étant suisse d'origine, vous soyez devenu français et militaire ?

— Monsieur, ma mère est française, notre famille est aussi d'origine française ; il nous a été facile de le prouver. Enfin, mon père étant devenu aveugle, très pauvre d'ailleurs, son fils a pensé qu'il pouvait bien remplacer à l'armée un jeune homme riche qui venait de tirer un mauvais numéro. — J'ai reçu pour cela, par suite de circonstances exceptionnelles, une somme équivalente à 3000 fr. de Suisse, dont les intérêts ont dès lors aidé ma mère dans son petit ménage. C'est une histoire toute simple, comme vous voyez. En travaillant bien, il me faudra trois ou quatre ans pour gagner les 1000 fr. qui me manquent encore, et alors je demanderai que ma famille rentre en possession de son petit patrimoine

En écoutant le récit de Joseph, M. Tillier frottait sa moustache grise avec la main gauche qu'il se passait aussi sur les yeux de temps en temps. Le préfet considérait avec bonté ce jeune homme dont on pouvait dire : celui-là, certes, est bien né ; c'est un bon fils.

— Mais, continua Joseph, vous comprenez, monsieur, que, connaissant maintenant la réputation de mon oncle à Brant et ses dispositions probables à mon égard, s'il venait à savoir qui je suis et à connaître mes intentions, il importe pour moi qu'il ignore mon nom le plus longtemps possible. Mon désir, si je puis rentrer dans nos droits, est d'amener mon père et ma mère à Brant. Je suis leur seul enfant. Alors, je redeviendrais vaudois et suisse tout de bon. Pour le moment, je vous prie, monsieur, de m'aider de vos conseils, de votre appui, pour que je ne sois connu dans la contrée que sous mon nom de baptême, *Joseph, ouvrier français*. Je laisserai en vos mains, M. le préfet, tous mes papiers.

— Êtes-vous catholique romain ? demanda ce dernier.

— Non, ma mère est catholique ; mon père a demandé que je suivisse sa religion à lui, mais mon instruction à cet égard a été fort négligée. Voici une lettre que j'ai reçue aujourd'hui de ma mère.

Le préfet la lut à haute voix :

« Mon Joseph,

» Je t'écris donc ces deux lignes poste restante à ***, comme tu me l'as marqué dans ta dernière ; et c'est pour te dire que le père continue à être bien portant, malgré ses yeux. Il s'est mis à faire des paniers,

qu'on vient acheter chez nous. Pour moi j'ai assez d'ouvrage. À ce matin encore, la femme du maire m'a apporté dix chemises à coudre pour le trousseau de M^{lle} Nanette. Le père te fait ses amitiés et te recommande la prudence avec les parents Cléman, s'ils sont toujours de ce monde : il dit qu'il ne faut rien brusquer. Je prie le bon Dieu pour toi, mon enfant, et je demande à St. Joseph de te protéger.

» Ta mère A. Cléman née Corme.

» M. notre curé te salue.»

— Voici ce que je vais faire, dit M. Horting après avoir lu : garder en dépôt vos papiers jusqu'à ce que vous en ayez besoin, soit pour les faire valoir auprès de votre oncle, soit, si vous quittez le district que j'administre. Mais il faut que je puisse compter sur une conduite exemplaire de votre part, où que vous travailliez. Mon neveu, M. Tillier, pourra vous donner de bons conseils. L'un et l'autre nous vous garderons le secret.

— Oui, monsieur ; je vous suis fort obligé, et j'espère bien ne pas vous causer d'ennuis.

M. Horting prit une grande enveloppe de fort papier, dans laquelle il réunit les pièces qui lui étaient remises : il la cacheta et écrivit sur l'autre côté : « Papiers de famille appartenant à M. Joseph ****, français. Cela fait, il donna à ce dernier une déclaration en ces termes :

« L'ouvrier Joseph, français, ayant fait en nos mains le dépôt de ces papiers, MM. les syndics du district de peuvent le considérer comme ayant satisfait à la formalité légale.

» À... le... juin 1840.

» Le préfet

» EUSÈBE HORTING.»

Il remit ensuite à Joseph un récépissé du dépôt. Ce dernier l'ayant signé, remercia de nouveau et prit congé. M. Tillier fit quelques pas avec lui dans la rue. Avant de le quitter il lui dit :

— Si vous désirez vous placer d'une manière définitive, je vous aiderai à trouver une bonne maison dans la contrée, où vous gagnerez plus qu'en restant simple ouvrier et seriez, en tout cas, mieux soigné.

— Vous êtes bien bon, monsieur, mais, pour le moment je veux tâcher de rester inconnu. Plus tard, si je dois devenir domestique, je vous prierai de m'aider à me placer.

— Avec grand plaisir. — Maintenant je voudrais vous dire encore un mot : Lisez-vous le Nouveau Testament que je vous ai donné ?

— Un peu ; je dois avouer que j'en ai lu encore très peu : quelques

chapters seulement. Mais je veux bien le lire.

— Vous croyez, n'est-ce pas, que ce livre est la Parole de Dieu écrite, et qu'elle peut nous conduire au salut par Jésus-Christ notre Sauveur ?

— Monsieur, je l'ai déjà dit devant M. le préfet, je suis très ignorant dans ma religion.

— Il faut, mon ami, demander à Dieu de vous donner l'intelligence des saintes Écritures : lisez-en chaque jour une petite portion, et si vous rencontrez des difficultés, des choses que vous ne puissiez comprendre, venez m'en parler à Caserme : mon habitation n'est qu'à une lieue et demie de Brant.

M. Tillier lui tendit amicalement la main et se rendit à ses affaires. Joseph acheta une paire de sabots pour aller dans l'herbe humide, une bonne blouse en toile écrue, un chapeau de paille plus convenable que son vieux petit, puis, l'esprit tranquille, le cœur joyeux, il se mit à siffler un air de régiment, à mesure qu'il approchait du village. En passant devant la maison du syndic, il vint frapper à la porte. La fille ouvrit : le père et la mère étaient aussi là, mangeant leur soupe, car le soleil avait disparu derrière le Jura.

— Monsieur le syndic, voici deux mots que le préfet m'a remis aujourd'hui.

César Cléman lut la déclaration, puis il dit en la rendant :

— C'est bon ; mais vous auriez pu, tout aussi bien, me remettre vos papiers en arrivant au village. Restez-vous chez mon cousin l'assesseur la semaine prochaine ?

— Je ne sais pas encore : on ne m'en a rien dit.

— Si vous les quittez, voulez-vous me donner les trois premiers jours ? j'ai encore deux morceaux à faucher, et l'herbe commence à devenir mauvaise.

— Avec plaisir. Entendez-vous pour cela avec mon maître actuel.

— Je lui parlerai.... Ah ! comment vous paie-t-il ?

— Dix francs de France pour une semaine.

— Cela ferait donc cinq francs pour trois jours. Vous viendriez le lundi matin ? — ou le dimanche au soir manger la soupe ?

— Comme il vous plaira : cela m'est égal.

CHAPITRE VI

Je vous dirai, mes amis, si cela me convient.



n quittant la Suisse, François Cléman avait eu, en effet, l'intention de se rendre en Amérique pour y faire fortune. Passant par Paris, il s'y arrêta, fit de mauvaises connaissances qui l'entraînèrent dans la dissipation et dans toutes sortes de folies. En fort peu de temps son argent disparut.

Le jeu, des essais d'entreprises inconsidérées, une vie, en tout cas, fort chère, il faut moins que cela pour dépenser en deux mois quatre ou cinq mille francs. Réduit au sort de l'enfant prodigue, il dut pourtant se mettre au travail, sous peine de mourir de faim. Ne connaissant que les ouvrages de la campagne, il s'éloigna de la capitale, qu'il avait maintenant prise en horreur. D'étape en étape, il arriva un jour aux Sablans, où il trouva de l'occupation dans une grande ferme. Là, il tomba malade et fut soigné par la veuve Corme. Lorsqu'il eut repris des forces et bien réfléchi à sa position, il se décida à rester dans la commune des Sablans. Il lui revint 500 francs de Paris, d'un débiteur solvable. Cette petite valeur lui acquit une certaine importance auprès de la veuve, et comme Alise, sa fille, était en âge de se marier et qu'elle lui plaisait, il l'épousa. Le mariage fit de lui un homme rangé ; mais la honte d'avoir dissipé son patrimoine d'une folle manière, et le souvenir des tricheries de son frère, le décidèrent à renoncer à son pays. Jamais il ne donna de ses nouvelles à Brant ; nul compatriote ne le vit, ni ne sut ce qu'il était devenu, en sorte qu'on le croyait tout de bon de l'autre côté de l'océan, et sans doute mort depuis longtemps. Il vécut aux Sablans comme un ouvrier de campagne, cultivant aussi un petit morceau de terrain qui appartenait à sa femme. Joseph ne vint au monde que plusieurs années après : deux enfants aînés étaient morts. La mère Corme mourut aussi. Enfin, entre 50 et

60, François Cléman devint aveugle, après avoir longtemps souffert des yeux. Joseph, ainsi qu'on a pu le voir, tenait du caractère de son père pour la gaieté, et de sa mère pour l'activité et une conduite ferme, régulière. Il avait aussi hérité d'elle une forte santé et des instincts généreux bien recommandables.

Devenus intimes depuis qu'ils couchaient dans la même écurie, Grégoire et le Savoyard étaient positivement jaloux du talent de Joseph comme faucheur. En outre, celui-ci avait refusé de participer à leurs buvailles clandestines. Voici dans quelle circonstance et à quel propos : Une nuit, celle précisément du jeudi au vendredi, Joseph vit tout à coup une lumière se mouvoir dans l'écurie, et une ombre se diriger de son côté :

— Qui est là ? dit-il.

— C'est moi, Joseph, répondit Grégoire ; ne faites pas de bruit ; levez-vous et venez.

— Mais ce n'est guère que minuit : de quoi s'agit-il ?

— Venez seulement : nous irons boire un coup à la cave ; j'ai la clef.

— Non, je ne vais pas : vous faites là une mauvaise chose, maître Grégoire.

— Tu m'endors avec ta mauvaise chose : le vin n'est-il pas aussi à moi ?

— Je n'en sais rien ; mais ce que vous voulez faire est mal, puisque vous vous cachez, et encore au milieu de la nuit.

— Eh bien ! crève dans ton lit, si ça te fait plaisir.

Grégoire sortit de l'étable, puis alla éveiller Xandre Coigne. Celui-ci fut bientôt debout : ils traversèrent la rue et rejoignirent, à pas de loup, la maison d'habitation. Arrivés à la porte, Grégoire l'ouvrit avec précaution, puis il entra le premier dans une espèce d'avant-cave où étaient entassés des outils d'agriculture, des tonneaux vides et d'autres objets. — De là, ils descendirent le profond escalier, qui les amena devant les vases pleins. Le fils de la maison fit tourner la clef à vis, en tira du vin dans un grand pot de terre : il but largement et donna ensuite le pot à Xandre qui se remplit l'estomac jusqu'à la glotte. Grégoire fit de nouveau tourner la clef, et, lorsque son pot fut plein une seconde fois, il le posa sur le pavé avant d'essuyer les rejaillissements qui s'étaient produits autour du *guillon*. Cela fait, ils remontèrent l'escalier, Grégoire le premier portant le pot de vin, et Xandre le suivant avec une petite lampe à la main. — Comme ils traversaient l'avant-cave, la lampe s'éteignit subitement ; on eût dit qu'un souffle, venant de côté, avait fait cette bonne action pour plonger les deux mauvais drôles dans les ténèbres : au même instant un objet quelconque heurta le pot et le cassa, en sorte que le liquide

se répandit sur le carrelage du lieu où ils se trouvaient. Grégoire lâcha un gros juron, et Xandre sentit sur son dos un coup de bâton si bien appliqué qu'il laissa aussi tomber sa lanterne et s'enfuit à toutes jambes, sans attendre son compagnon. Trois minutes après il était dans son lit, faisant mine de ronfler profondément, lorsqu'il entendit marcher dans l'écurie. Mais c'était Grégoire qui, tout essoufflé, regagnait à grand'peine son ténébreux logis. Comme il venait seul, Xandre lui adressa bientôt la parole :

— L'avez-vous vu, maître Grégoire ?

— Qui, vu ?

— Qui ? c'est bien facile à comprendre : le diable seul est capable de donner un pareil coup de trique ; et d'ailleurs c'est déjà lui qui a soufflé sur la lampe, puisque c'était chaud : le vent m'a presque brûlé la main.

— Allons, tais-toi, fou !

— Fou ! Pas si fou que vo craidé ! De vo dio, mait' Grégoire, que ié bal et ben le Démon : le cognaïsse prau ! E vient prau chovan dans noutra quemouenna des Excenevex.

— Queman é-t'é fé ?

— Queman l'é fé ! queman on grand diable d'homme que rit têt solet : l'a des jouets que rel'lhui-ont queman des thandailés¹⁸ ! De l'é viu derri le bochet, mais de n'é pas z'hu le temps dé fàre le segne de la crouai !

— Kaize-té, fou dé Chavoyard que t'é.

— Fou vo-même ! Lassi-mé dremi.¹⁹

Pendant que nos estafiers se donnaient les explications qui précèdent, le vieil assesseur riait en effet, tout seul dans sa chambre. Arrivant très tard chez lui et voyant de la lumière dans sa cave par la porte entr'ouverte, connaissant d'ailleurs les habitudes nocturnes de Grégoire, il se douta bien vite de ce qui avait lieu. Il se cacha donc du mieux qu'il put entre deux futailles, souffla sur la lampe et appliqua sur le dos de Coigne un vigoureux coup de bâton. Comment Grégoire

18 - Le *th* du patois savoyard se prononce comme le *th* anglais.

19 - Fou ! pas si fou que vous croyez ! Je vous dis, maître Grégoire, que c'est bel et bien le Démon : je le connais assez ! il vient assez souvent dans notre commune des Excenevex.

— Comment est-il fait ?

— Comment il est fait ! comme un grand diable d'homme, qui rit tout seul : il a des yeux qui reluisent comme des chandelles. Je l'ai vu derrière le tonneau, mais je n'ai pas eu le temps de faire le signe de la croix.

— Tais-toi, fou de Savoyard que tu es.

— Fou vous-même. Laissez-moi dormir.

cassa son pot de vin, c'est encore un mystère, mais c'était là ce qui égayait si fort le vieux Samuel. Hélas ! lui aussi aurait mérité de graves reproches ; car, cette longue soirée d'été, il l'avait passée à la pinte *Sèche* avec des amis qui valaient moins que lui et buvaient certainement beaucoup plus.

Chez les Dombre, la semaine se termina par un incident qui aurait pu avoir de sérieuses conséquences. Ne pensant qu'à rire, qu'à boire et qu'à s'amuser, Xandre Coigne remit en avant l'idée de montrer à Joseph, au moyen d'une lutte avec Grégoire, que celui-ci était le plus fort des deux. Le samedi matin, il en parla de cette manière à son compagnon d'écurie :

— Il faudrait faire semblant d'être en colère, le prendre à la *brassée*, le coucher sur le gazon et lui dire après : « hein ! t'y voilà, parterre ! ce n'est pas toujours à toi de passer le premier. » — Faites ça, maît' Grégoire : on en rira à se tordre les côtes, et ça fera plaisir aussi à maît' Vincent. Il faut faire ça aujourd'hui, puisque le Français s'en va demain chez le syndic.

— Combien payeras-tu à boire ?

— Deux pots, si c'est vous qui êtes les plus forts ; un pot seulement si c'est le Français ; mais je vous réponds, maît' Grégoire, que vous en mangerez deux comme lui. Seulement il ne faut pas lui donner de mauvais coups : diastre ! faites-y bien attention ! Mais qu'il tombe raide par terre, et puis vous le laissez. Allons ! c'est convenu : deux pots qu'on boira demain, dimanche.

L'idée saugrenue du Savoyard plut à son ami Grégoire, qui, tout bête qu'il était, se croyait très supérieur en fait d'esprit aux autres habitants du village. La pensée d'humilier le Français et l'espoir de gagner les deux pots de vin le poussèrent dans une voie toujours dangereuse, même pour de mieux doués que lui.

Dans l'après-midi de ce dernier jour de la semaine, on alla donc au pré. Joseph remarqua bientôt certains signes d'intelligence entre Grégoire, qui râtelait avec Claudine, et Xandre, dont la tâche était d'arranger le foin sur le char. Joseph avait en main la fourche. Vincent n'était pas là. — Plusieurs fois déjà Xandre avait rejeté du foin sur la tête de Joseph, quoique ce dernier le lui tendit fort bien ; et Grégoire, sans doute à dessein, embarrassait souvent, soit avec le manche, soit avec le peigne de son râteau, les pieds du chargeur qui, d'ordinaire, va et vient beaucoup autour de l'attelage. — Ce manège, évidemment malicieux, commençait à mettre Joseph de mauvaise humeur. Deux ou trois fois il secoua la tête ; et remarquant que Xandre riait tout seul, il dit à haute voix en les regardant l'un et l'autre :

— Si ce commerce ne finit pas bientôt, je pourrais bien vous faire

rire d'une autre manière ; nous sommes ici pour travailler, non pour faire les singes, entendez-vous ?

— Il ne faut pardieu pas croire qu'on vous craigne, répondit Xandre d'un ton goguenard.

— Non, ma foi pas ! entends-tu, Français ? dit Grégoire en venant si près de Joseph, qu'il lui souffla sur le visage en parlant.

Joseph jeta sa fourche et sauta hors du foin sur le gazon.

— Pas tant de façons, dit-il, qui en veut en prenne ! vous n'êtes que deux lâches coquins !

— Hélas, mon Dieu, dit Claudine, que vont-ils se faire ? Ne vous battez pas, ne vous battez pas ! Hélas, mon Dieu ! Xandre, gueux que tu es ! descends donc ! Ils vont se tuer.

Au mot de lâche coquin, Grégoire s'était précipité sur Joseph pour le saisir à bras le corps et tâcher de le renverser, mais Joseph l'attendait de pied ferme. La lutte fut terrible pendant une minute. Les combattants ne se frappaient pas, mais ils faisaient de violents efforts pour s'enlever l'un l'autre de terre. Xandre, la bouche ouverte et les yeux effarés, se gardait bien de quitter sa place. Claudine criait toujours, en sorte que le spectacle eût été des plus grotesques s'il n'avait eu toute l'apparence d'une vraie bataille entre deux hommes. Grégoire, évidemment, était plus fort que Joseph ; mais ce dernier avait sur lui l'avantage d'un corps souple, nerveux. Plus adroit et plus leste, Joseph profita d'un essoufflement passager de son adversaire pour le serrer fortement, puis il l'enleva soudain de terre et le renversa sur le gazon. La lourde chute fit retentir le sol et les bœufs, effrayés, s'élançèrent en avant avec le char. Surpris par cette manœuvre inattendue, Xandre fut jeté de côté et vint rouler à son tour la tête la première sur la ligne du foin amassé, d'où il ne tarda pas à sortir comme un ourson de sa tanière. En ce moment, Joseph avait mis un genou sur la poitrine du vaincu, et tenant aussi ses bras dans une impuissance honteuse, il lui dit sans avoir l'air fâché :

— Eh bien ! gros diable de Suisse ! en as-tu assez ? rends-toi !

— Laisse-moi, répondit sourdement l'offenseur. Ce n'était qu'une gageure. Xandre, tu me la payeras, fichu Savoyard que tu es ! dit-il en se relevant.

Mais Xandre était déjà regrimpé sur le char, où il eût été difficile de l'atteindre. Dès lors, le silence le plus complet s'établit entre les travailleurs. Il n'était rompu qu'à chaque avancée, lorsque Joseph, se plaçant devant les bœufs, la fourche à l'épaule, disait au Savoyard :

— Allons, *tiens-toi*, mauvais camarade. Puis lorsque les bœufs étaient arrêtés et que Joseph leur avait mis une fourchée de foin devant le muffle : — *Où veux-tu ?* disait-il de nouveau.

— Devant, pour une épaule, répondait Xandre Coigne, sans rien ajouter de plus.

Ainsi se termina l'aventure, à la honte des provocateurs.

De retour à la maison, Claudine raconta d'abord à Marthe ce qui s'était passé au pré, ensuite elle en parla à Vincent, puis à sa maîtresse. Le soir, elle en entretint les autres femmes du quartier, si bien que, le dimanche matin, chacun disait au village que Joseph avait donné *la roulée* à Grégoire, qui passait pour l'homme le plus fort de la commune. Lorsque l'assesseur se fut fait expliquer exactement par Claudine comme la chose avait eu lieu, il ne put s'empêcher de blâmer son fils. Il dit à Grégoire qu'il pouvait s'estimer heureux d'en être quitte à si bon marché. Mais au reste, ajouta-t-il de son air le plus dédaigneux :

— Tu n'as jamais été qu'une grosse bête, et grosse bête tu seras toujours.

— C'est votre faute, répondit avec audace le fils mal élevé: il fallait me faire autrement.

Puis il s'en alla, grommelant de plus sottes paroles, que nous ne voulons pas répéter.

Ayant terminé la récolte de ses foins, l'assesseur n'avait plus besoin d'ouvriers avant la moisson, c'est-à-dire, avant quinze jours. Il fut donc entendu que Joseph irait travailler chez le syndic pendant la première moitié de la semaine. On lui dit de rester à dîner le dimanche chez les Dombre, puisqu'il y avait d'ailleurs deux chars à lever dans la grange avant l'heure de déjeuner.

À l'occasion d'un mariage célébré le vendredi, les garçons de Brant faisaient danser la jeunesse, à laquelle venaient se réunir celles des communes voisines. Dès la veille, on préparait des gâteaux, dans toutes les maisons. Chez les riches paysans, on mettait cuire un jambon fumé, puis une demi-longe de veau qui se mange volontiers froide lorsqu'on revient de la danse. Dans les ménages moins bien fournis, on se borne à un saucisson d'un rouge agréable à l'œil, ou bien on fait rôtir une élanche de mouton.

Dans la matinée, Joseph assista au culte public. Depuis des années, il n'avait pas entendu de prédicateur protestant. Aux Sablans il allait au prône du curé, mais sans rester pour les autres cérémonies du culte romain. Au temple, Joseph entendit un sermon sur ces paroles : « Si vous vous mettez en colère, ne péchez point : que le soleil ne se couche point sur votre colère, et ne donnez point de lieu au démon. »

Au sujet de ce qui s'était passé la veille, Joseph put se dire qu'il avait cédé à l'entraînement de la colère ; mais pourtant il ne gardait pas rancune à ses provocateurs. — Un chrétien succombant à la

tentation dans une circonstance pareille, éprouverait bien vite en sa conscience le poids du péché, de l'offense envers Dieu : il s'en humilierait devant son Père céleste. — Joseph n'était pas assez éclairé pour comprendre qu'il avait mal fait. Il se dit seulement qu'une autre fois il quitterait la place plutôt que d'en venir à une prise de corps. — Il dîna très légèrement, mit les dix francs de l'assesseur dans sa bourse (on ne voulut pas lui faire un rabais pour les trois heures passées en ville le jeudi), salua les personnes présentes et dit qu'il allait porter ses effets chez le syndic. Marthe l'engagea à venir prendre une tasse de café à quatre heures, si on ne lui en offrait point chez les Cléman.

— Irez-vous ce soir à la danse ? lui demanda-t-elle.

— Pour voir, peut-être ; pour danser, non.

— C'est dommage : j'aurais voulu vous voir danser.

— J'en suis bien fâché ; mais je ne sais pas danser.

— On vous apprendrait : c'est dommage que vous ne dansiez pas.

— Peut-être ; mais il y a beaucoup d'autres choses tout aussi regrettables. Croyez seulement que vous êtes heureuse d'avoir une bonne maison et une famille : moi, je ne suis qu'un ouvrier sans feu ni lieu.

— C'est pourtant vrai, mon pauvre Joseph, lui dit-elle. Portez-vous bien, et Dieu vous accompagne !

En passant près de la grange, il vit Grégoire qui en sortait. Il alla à lui tout de suite :

— Ah ! ça, lui dit-il, j'espère que tout est oublié. Je regrette d'avoir pris la mouche hier, d'une manière un peu vive. Ne m'en voulez pas, Grégoire, car moi je n'ai rien contre vous. Je payerai une bouteille avec plaisir, quand vous voudrez.

— Eh bien ! qu'on n'en parle plus. Quand la boit-on, cette bouteille ?

— Ce soir, si vous voulez.

— C'est dit : J'irai vous appeler.

Grâce à cette ouverture obligeante, la paix se trouva faite avec Grégoire.

Dès les trois heures, le village se remplit d'arrivants. Ici, c'était un char à deux bancs contenant six personnes. Le cheval faisait retentir son collier de grelots, puis s'arrêtait devant quelque grosse maison. Ailleurs, les gens venaient à pied, ayant bien chaud et commençant par se rafraîchir à l'auberge avant d'entrer à la salle de danse. Chez l'assesseur, deux filles, trois gendres et six enfants remplissaient la cuisine. Marthe s'habillait. Sur la place publique, quelques-uns des plus jeunes membres de la jeunesse tiraient les mortiers. On aurait dit que chacun s'entendait pour faire du bruit et se démener beaucoup plus que de coutume. Au milieu de toute cette agitation, de cette exci-

tation, le dimanche chrétien était complètement oublié. — Chez le syndic, un calme bien différent régnait dans la maison. À l'ordinaire, on n'y entendait pas voler une mouche. Tout y restait dans un ordre indérangeable, propre et froid. Les poules mêmes étaient habituées à ne pas salir le pavé devant la porte, quand elles venaient trois fois par jour demander du grain.

Arrivant ici avec son sac, Joseph le posa sur une chaise, en attendant qu'on lui indiquât sa chambre. Les deux femmes étaient seules. Hortense demanda à sa mère où l'on mettait l'ouvrier.

— Dans la maison de l'oncle François, répondit-elle. Ton père a pensé qu'il sera mieux dans la chambre d'en bas qu'à l'écurie, pendant qu'il fait si chaud.

La jeune fille prit une clef suspendue à côté de plusieurs autres, et dit à Joseph :

— Venez, je vous montrerai votre chambre. Hortense Cléman était une brune assez jolie, à l'air réservé et les lèvres minces. Moins grande que Marthe, elle avait quelque chose de plus fin dans la tournure et la démarche. — Précédant Joseph qui portait son sac à la main, elle entra dans la vieille maison, enfila un corridor qui tournait subitement à gauche, et ouvrit une porte de chambre située au fond.

— Voici où vous pouvez mettre vos effets, dit-elle, et où vous coucherez.

— Je vous remercie, dit Joseph.

— Si vous allez au village, vous aurez soin de rapporter la clef à la cuisine de l'autre maison : nous tenons à ce que celle-ci soit fermée ; personne ne l'habite en ce moment. Nous ferons du café à quatre heures, si vous en voulez ?

— Merci : je puis très bien attendre la soupe jusqu'à ce soir.

— Enfin, si vous voulez du café il y en aura.

Ayant dit cela, Hortense revint auprès de sa mère, où elle trouva son prétendant Frédéric Raval, qui venait lui faire une visite.

Joseph examina le lieu où il se trouvait. C'était une chambre étroite et longue, occupant une partie du rez-de-chaussée au levant. Pour tous meubles, un vieux lit de sapin jauni par le temps, mais sur lequel on voyait un drap très blanc, retroussé en arrière sur une mince couverture grise ; une chaise de paille et une petite table appuyées, l'une à la tête, l'autre au pied du lit. La fenêtre s'ouvrait sur un jardin contenant un rucher et quelques arbustes d'agrément : deux rosiers, un laurier de cuisine s'appuyant au mur de la maison, des chrysanthèmes en pleine terre, et des géraniums dans de vieilles caisses en bois, où ces plantes exotiques se trouvaient à l'aise. Tout cela était enfermé d'une claire-voie en débris de planches, transformés en palis

de cinq pieds de haut, pointus à leur sommet. L'intérieur du jardin, propre et soigné, accusait le travail d'une main féminine. Les abeilles, réunies en groupes nombreux sur les tabliers et les devantes des ruches, venaient s'y mettre au frais, car le soleil avait tourné l'angle sud de la maisonnette. L'odeur pénétrante des roses, jointe aux émanations de la cire chaude et du miel fraîchement récolté, remplissaient la chambre de l'ouvrier.

— Voici donc, se dit Joseph en s'accoudant sur la tablette de la fenêtre, voici donc ce que mon pauvre père n'aurait jamais dû ni vendre ni quitter. Mais ce n'est pas moi qui le blâmerai d'un acte irréfléchi de sa jeunesse. Non ; il s'agit de lui rendre ce qu'il a perdu. S'il n'a pu, par sa faute, vivre heureux ici de longues années ; s'il ne pourra plus jamais le revoir, qu'au moins il vienne la toucher de ses mains et y mourir ! Ô ma mère ! comme ce petit jardin vous plairait ! et ces abeilles ! et toute la contrée ! — Courage, Joseph ! prends courage : espère dans ton travail.

La pensée de l'heureuse rencontre de M. Tillier, sa bonté, et la protection du préfet, vinrent aussi rafraîchir son âme. Il se souvint du livre enfermé dans son sac, et il le prit pour en lire quelques versets. Cette tablette de fenêtre était faite exprès pour y poser le volume. Joseph l'ouvrit au hasard et lut avec attention les paroles qu'on trouve en St. Matthieu, chapitre VI, depuis le verset 19 : *Ne vous amassez pas des trésors sur la terre*, jusqu'au 34^e qui se termine par ces mots : *À chaque jour suffit sa peine*.

— Que cela est beau ! se dit le jeune homme. Que c'est vrai, puisque, au bout de tout, il y a la mort !... Mais, c'est égal, Joseph, prends courage.

En ce moment, le maître de la maison passa devant la fenêtre :

— Ah ! vous êtes là, dit-il, c'est bon : si ça ne vous fait rien, voudriez-vous venir m'aider à préparer la *pâturée*²⁰ ?

— Très volontiers, répondit Joseph.

Laissant son volume ouvert sur la tablette, il quitta la chambre, dont il eut soin d'emporter la clef, comme Hortense le lui avait dit. Puis il rejoignit le syndic à la grange. Lorsque le foin et le regain furent mélangés, il était quatre heures. On vint les appeler pour le café. Joseph but sa tasse, sans sucre et sans lait, comme font les Arabes, ce qui étonna beaucoup la mère Cléman. Ayant le cœur assez gros, il ne mangea pas. Comme il se disposait à sortir :

— Si cela ne vous fait rien, lui dit le syndic, en se servant de la tournure habituelle qu'il employait pour demander un service, voudriez-vous enchappler ma faux, et aussi celle de Pierre à Marc qui viendra

nous aider demain ? ,

— Je veux bien : où sont-elles ?

Le syndic prit une autre clef, alla chercher les outils dans la *remise* et les donna à Joseph.

— Ne faites pas les enchappes trop minces, dit-il, cela use vite une faux. Et quand vous aurez fini, si ça ne vous fait rien, vous pourriez peut-être aller cueillir un peu de *brot* pour les chèvres, en vous promenant le long des chemins ?

— On verra ça plus tard, M. le syndic : pour le moment, je vais rebattre ces deux faux, qui sont en mauvais état.

Les faux remmanchées, Joseph se demandait s'il devait encore aller cueillir les branches feuillues, ou bien refuser positivement tout travail nouveau : il hésitait.

— Bah ! pensa-t-il, faisons leurs fantaisies aujourd'hui. Plus tard, je prendrai ma revanche.

Il alla donc, le long des chemins, cueillir des bourgeons de frênes et de noisetiers, pendant que les jeunes gens ouvraient joyeusement la danse. Peut-être cassait-il ces brindilles d'arbustes aux haies vives bordant un pré dont il revendiquerait un jour la possession. — Le soir venu, il fallut boire la bouteille offerte à Grégoire ; ce dernier voulut en payer une à son tour, mais Joseph refusa et vint se coucher de très bonne heure.

En le voyant sitôt rentrer, le syndic ne put s'empêcher de dire à sa femme :

— Ce jeune homme a l'air d'un bien brave garçon, honnête et rangé. C'est assez étrange qu'il aille ainsi par le monde comme ouvrier, au lieu de se chercher une bonne place. Quand nous l'aurons suffisamment examiné et qu'on saura d'où il est, il nous faudra tâcher de le garder avec nous. Je vois que je ne puis plus me passer d'un domestique, et les ouvriers, non-seulement sont difficiles pour la table, mais toujours plus chers. L'assesseur dit que celui-ci est le meilleur qu'il ait eu depuis longtemps. Mais je voudrais bien savoir pourquoi il a laissé ses papiers à la préfecture au lieu de me les remettre.

— Il ne faut pas trop se presser, César ; nous verrons un peu s'il mange beaucoup lorsqu'il travaille, et s'il est difficile. Comme il a été soldat, il ne faut pas non plus nous fier d'abord à lui. Nous ne savons d'où il vient. Il paraît d'ailleurs qu'il est assez fier, puisqu'il a *ringué* le gros Grégoire, on ne sait trop pourquoi.

— Ce n'est pas pour grand'chose, car ils ont bu une bouteille ensemble ce soir au cabaret. Je les ai vus causer de bonne intelligence.

— Je ne sais pas pourquoi ce garçon me donne de l'inquiétude, reprit la femme. J'ai vu aussi qu'Hortense le regardait de près,

pendant qu'il buvait son café tout noir. C'est un beau garçon : ça me donnerait du souci, car notre fille ne voudra pas mieux Raval, qu'elle n'a voulu Vincent Dombre et Marc à Tienne. Il faut avoir l'œil là-dessus.

Le père et la mère Cléman tenaient ce discours en attendant Hortense, qui n'avait pas voulu refuser à Frédéric Raval de danser une valse avec lui. Bientôt elle arriva, et la porte de la maison fut close à double tour.

CHAPITRE VII

*Comme il passait devant la maison de son père, il vit,
à la fenêtre basse, une jeune fille qui lisait...*



Le syndic et sa femme furent enchantés de leur ouvrier. Il se levait beaucoup plus tôt que ceux qu'ils avaient eus précédemment ; à l'ouvrage il était actif, parlait peu (qualité essentielle pour ne pas perdre de temps) et ne paraissait jamais fatigué. À table, toujours discret et sobre, il se contentait de tout. Entrait-il à la cuisine, ce n'était pas sans s'être frotté les sabots ou les souliers sur le racloir. On n'avait pas besoin de lui dire d'aller chercher du bois ou de l'eau. La cour ne gardait point les traces dégoûtantes du passage des animaux ; sa chambre était propre, bien aérée. Il en fermait la porte avec soin. — Au grand jardin, dont la moitié avait appartenu à son père, il fossoya plusieurs carreaux à la reposée, et au clair de la lune il les garnit d'escarole, qu'il eut soin encore de bien arroser. Enfin, le père Cléman dit à sa femme qu'il fallait absolument se décider à lui proposer de rester tout de bon avec eux comme domestique.

— Jamais, dit-il, nous n'en trouverons un qui nous convienne mieux, sous tous les rapports. Comme Français, il ne fait pas le service militaire, ce qui est un grand avantage pour des maîtres ; ensuite, il est étranger et ne se liera pas avec les garçons de Brant. Tu vois qu'avec cette malheureuse main j'ai de la peine à faire les gros ouvrages, et la poussière de la grange m'essouffle beaucoup : je te dis qu'il nous faut engager Joseph. S'il tient à ce qu'on ne parle pas de son nom de famille, nous lui garderons le secret. N'es-tu pas de mon avis ?

— Oui, répondit la femme ; mais on pourrait attendre encore une semaine avant de l'engager à l'année. Ne te presse pas trop, César.

— Mais je ne veux rien presser : seulement, ne le laissons pas échapper. Donne-lui quelque chose, un vieux mouchoir de poche : peut-être cela lui fera plaisir. Je lui demanderai donc de rester avec nous la semaine prochaine, après quoi on verra.

Hortense entra en ce moment.

— Ferme la porte, lui dit sa mère. Écoute, Hortense, voilà ton père qui voudrait engager Joseph comme domestique. Je lui conseille d'attendre encore une semaine avant de se décider. Qu'en penses-tu ?

— Si Joseph continue à travailler autant qu'il l'a fait depuis lundi, et s'il est toujours aussi agréable à vivre, il est certain qu'on ne pourrait trouver mieux. Mais...

— Mais quoi ? reprit la mère.

— Il faut savoir qui il est et d'où il est. Je crois être sûre de son nom de famille ; celui du pays reste à découvrir.

— Tu sais son nom, Hortense ! est-ce que tu le lui aurais demandé, et te l'aurait-il dit, à toi en particulier ?

La mère, sans savoir pourquoi, était toute tremblante d'émotion.

— Non, ma mère, il ne m'a rien dit : en allant dans sa chambre pour la balayer, j'ai vu sur la tablette de la fenêtre un livre ouvert, et je me suis permis de le feuilleter. C'est un Nouveau-Testament, sur la page blanche duquel on lit *J.-A. Tillier*, écrit à la plume ; et c'est la même écriture que celle de Joseph.

— Comment connais-tu son écriture ?

— Quand il est allé chercher le pain au four, je lui ai dit de noter le poids dans le carnet. J'ai confronté les lettres, elles se ressemblent parfaitement. Je ne sais si je me trompe ; mais je crois Joseph d'une bonne famille : il y a quelque mystère là-dessous.

La conversation que nous venons de rapporter avait lieu le vendredi au soir. Sur la demande du syndic, Joseph était resté la semaine entière pour achever quelques travaux de vignes avant la moisson.

— Si les Cléman avaient de lui une si bonne opinion, il la méritait sans doute, mais qu'auraient-ils pensé de lui, s'ils avaient appris son histoire ? Maintenant Joseph connaissait tous les terrains de son oncle, et il pouvait se représenter assez bien ce qu'avait dû être la part de son père, au moment où ce dernier la céda à vil prix. César avait fait sans doute de nouveaux achats de fonds depuis trente années ; entre autres celui d'un beau pré naturel que des créanciers impitoyables avaient fait vendre à de pauvres orphelins endettés. César l'obtint à un prix beaucoup trop bas et ne se gênait pas de le dire. Il en parla à Joseph le samedi matin, comme ils s'y rendaient ensemble. Celui-ci répondit qu'à sa place il ne l'aurait pas acheté.

— Et pourquoi donc ?

— Parce qu'il était le patrimoine de jeunes orphelins. Dans mon pays on respecte beaucoup les propriétés des enfants qui ont perdu père et mère.

— Oh! bien, chez nous, on n'y regarde pas de si près. Quand une bonne affaire se présente, on ne la manque pas, à moins d'être un nigaud. Aujourd'hui, je pourrais vendre mon pré le double de ce que je l'ai payé. — Mais parlons d'autre chose. — La semaine finit aujourd'hui, je compte sur vous pour la suivante, si ça ne vous fait rien? Nous sommes contents de vous et de votre travail.

— Je resterai volontiers; personne ne m'a demandé, excepté M. Carrache; mais je ne veux pas aller chez lui. Et d'ailleurs, puisque vous avez de l'ouvrage pour moi, c'est plus naturel que je reste avec vous. Me donnerez-vous le même prix?

— Voilà, c'est bien un peu cher: comme les foins sont finis et qu'on ne moissonne pas encore, je vous payerais 9 francs au lieu de 10, si ça... vous va.

— *Ça ne me fait rien*, répondit Joseph en souriant: vous me payerez le prix courant des journées.

Ce M. Carrache dont parlait Joseph, était propriétaire d'une campagne à cinq minutes du village. À l'ordinaire, outre deux domestiques, il avait plusieurs ouvriers, surtout pendant la belle saison. Xandre Coigne travaillait chez lui dans ce moment. M. Carrache était une espèce de loup-garou, toujours pressé, harcelant son monde à l'ouvrage et ne paraissant jamais content. Lui et sa femme juraient comme des charretiers. La nourriture était chez eux abondante, mais grossière au possible: la marmite des cochons et celle des domestiques contenaient presque le même potage. Et pourtant M. Carrache donnait d'excellents dîners à ses amis. Quand il voulait bien prendre la peine d'être aimable, son abord et son sourire étaient charmants. Joseph ne connaissait aucun de ces détails; mais comme il travaillait un jour dans un fonds qui touchait à la campagne de M. Carrache, il entendit ce dernier s'exprimer avec ses gens d'une façon fort déplaisante. M. Carrache vint jusqu'à la haie voisine, et de là il dit à Joseph qui fauchait:

— Eh! ça va bien, garçon?

— Qu'est-ce que vous dites? répondit l'ouvrier en suspendant son coup de faux.

— Je dis que tu fauches bien. Viens avec moi la semaine prochaine: je n'ai là que des *charoupes*²¹. Sur les quatre, il n'y en a pas un qui sache aiguïser une faux. — Veux-tu venir? Est-ce entendu?

— Non, je vous remercie. Et Joseph reprit son travail.

21 - [NdÉ] C'est-à-dire des fainéants ou parresseux...

— Le vilain *potu* de français ! dit le charmant personnage en s'éloignant. Qu'il y reste chez le syndic : il y sera bientôt réduit à l'état de fantôme. — Eh ! là-bas ! crapaud de savoyard, qu'est-ce que ça signifie ? toujours le nez en l'air ! veux-tu bien faire aller ton fossoir ! Crois-tu, par hasard, que les betteraves se cultivent toutes seules ?

Ce dur propos s'adressait à Xandre Coigne, qui était chargé avec un autre compagnon d'arracher l'herbe entre les grosses plantes voraces. C'est là un ouvrage assommant, quand le sol est humide et le soleil très chaud. Et la terre est si basse ! Xandre se redressait les reins de temps en temps :

— Ma foi, M. Carrache, répondit le jeune chablaisien, si ça ne vous va pas, vous n'avez qu'à dire.

— Comment ! si ça ne me va pas ! Voilà cinq fois que tu regardes le soleil depuis que je suis là. Est-ce que je te paie pour travailler, oui ou non ?

— Vous payez ce qui est convenu, rien de plus, et je travaille autant que je peux. Si vous n'êtes pas content, faites-moi mon compte.

— Tout de suite, gredin que tu es ! Allons, marche à la maison.

Xandre mit son outil à l'épaule, ramassa une guenille de gilet sur la terre fraîche et quitta l'ouvrage. L'autre ouvrier en fit autant.

— Où vas-tu, toi ? dit le maître à celui-ci.

— Régler aussi mon compte. Puisque Xandre ne vous va pas, ça ne me va pas non plus de le quitter. Je n'ai pas fait plus d'ouvrage que lui ce matin.

Un quart d'heure après, et au moment où l'on mettait la table, les deux Savoyards quittaient la cour de la campagne en chantant à plein gosier :

*Turin, la zoli' ville.
Ze t'y fais mes adieux.
T'es tant belle et zentille.
Ze pars d'un cœur zoyeux !*

— You ! criait Xandre Coigne. You ! mes amis, nous allons dîner à l'auberze ! Si ze donnais ce coup de temps pour un écu de six francs ! Eh ! mille noms ! Y'en manque pas des maîtres sur la terre, et des bons !

Joseph passa donc une seconde semaine chez son oncle sans que personne de la maison en apprît davantage sur son compte. Un jour, cependant, Hortense lui dit en badinant :

— Ah ça ! vous avez beau nous cacher votre nom de famille : que penseriez-vous de moi si je l'avais lu, écrit de votre main ?

Joseph devint tout rouge : il regarda Hortense au blanc des yeux. Ne pouvant soutenir ce regard profond et sérieux, elle les baissa aussitôt.

— Expliquez-vous, lui dit-il ; je ne vous comprends pas.

— J'ai donc lu, reprit-elle, le nom de *J.-A. Tillier* sur la page blanche du Nouveau-Testament laissé dans votre chambre. Si j'ai commis une indiscretion, j'en suis bien fâchée. Mais le livre étant ouvert, j'ai pensé...

— Non, il n'y a pas d'indiscretion, s'empressa d'ajouter Joseph. Le livre est bien à votre service et ne contient que de bonnes choses. Quant au nom, ce n'est pas le mien ; c'est celui de la personne qui me l'a donné lorsque je vins de Genève au canton de Vaud.

— L'écriture est pourtant la même que la vôtre.

— Elles se ressemblent en effet beaucoup. Peut-être connaissez-vous de nom le propriétaire de la campagne de Caserme, M. Tillier ; c'est lui.

Puis il raconta l'histoire du chien, mais sans faire mention de sa seconde rencontre avec M. Tillier. Hortense était seule avec lui dans ce moment ; il venait d'apporter deux grands arrosoirs d'eau fraîche et les avait versés dans le réservoir en pierre. Comme il allait sortir de la cuisine, Hortense lui dit :

— J'espère que vous ne m'en voulez pas, Joseph, de ce que j'ai feuilleté votre livre. Si vous restez encore avec nous, je serais bien aise de connaître votre nom : les jeunes filles sont curieuses : toutefois, je vous promets de ne plus chercher à le savoir.

Malgré sa réserve habituelle, et comme pour faire oublier son léger tort, elle lui tendit la main.

Joseph serra cette main, qu'il sentit tremblante dans la sienne, puis il quitta Hortense en lui disant :

— Je vous remercie sincèrement de votre intérêt pour un pauvre étranger inconnu.

À la suite de cette ouverture, Joseph comprit qu'il devait s'éloigner de la maison de son oncle. Il venait d'en prendre la résolution définitive le samedi au soir, lorsque César lui remit de nouveau dix francs et lui dit en particulier :

— Joseph, je vous paie cette seconde semaine comme la première, bien que les ouvriers aient été un peu moins chers depuis huit jours ; mais vous avez bien travaillé ; je suis content de vous et je tiens à vous le témoigner.

— Merci beaucoup, notre maître.

— Maintenant, j'ai quelque chose à vous proposer, et, si ça ne vous fait rien, je serai bien aise que nous soyons vite d'accord. — Je me décide à prendre un domestique à l'année : cela me conviendra

mieux que de changer toujours d'ouvrier. Voulez-vous rester avec moi ? Je vois que vous êtes un brave garçon, bien qu'on ne sache encore que votre nom de baptême — À table, vous êtes discret, et dans le village vous n'allez pas causer de ce qui se passe chez moi. Je vous donnerai le même gage que la veuve Jaume paie à son maître-valet, c'est-à-dire dix louis. Ma femme sera contente aussi de vous voir rester avec nous.

— Monsieur le syndic, répondit Joseph avec un peu de tremblement dans la voix, si je le pouvais, j'accepterais ce que vous m'offrez : mais cela m'est impossible. Je vous suis reconnaissant. Ma décision est prise : dès demain je quitterai le village de Brant.

— Et pourquoi donc ? fit César tout désappointé. N'êtes-vous pas bien avec nous ?

— Très bien ; mais j'ai des motifs sérieux pour aller gagner ma vie ailleurs. — Je reviendrai vous voir plus tard, et peut-être alors pourrai-je vous en dire davantage.

— Vous me faites de la peine, Joseph : j'avais besoin d'un bon domestique tel que vous.

— Excusez-moi, et croyez que je serais heureux de rester dans ma chambre de l'autre maison.

— Enfin, puisque vous êtes tout décidé, n'en parlons plus. Si ça ne vous fait rien, vous me ferez plaisir de n'en entretenir personne au village.

— Soyez sans inquiétude à cet égard.

Joseph était ému. La pensée qu'il avait devant lui un oncle devenu riche sur le sol abandonné par son propre père, mais à l'instigation du premier, cette pensée lui faisait mal. Puis, ces parents, si intéressés d'ailleurs, si attachés aux biens de la terre, ils avaient pourtant des qualités solides ; ils valaient mieux, en beaucoup de choses, que les prodigues et les dissipateurs. Mettons qu'ils fussent avares : hélas qui, sur un point ou sur un autre des trésors de ce monde, ne l'est aussi à sa façon ? César Cléman et sa femme étaient de bons travailleurs, gens d'ordre et très économes. Restés en deçà de la limite qu'ils avaient franchie, on aurait pu les donner en exemple à la plupart des villageois de Brant. Comment, en si peu de temps, s'étaient-ils attachés à cet ouvrier inconnu jusqu'à vouloir le garder comme domestique ? Ce n'était peut-être pas uniquement par intérêt. Le sang parlait-il au fond de leurs vieux cœurs égoïstes ? Quelque lien mystérieux avait-il fait vibrer une corde plus mystérieuse encore ! La famille n'a-t-elle pas ses lois d'attraction naturelle, par le fait seul que le même sang coule dans les veines de tous les membres qui la composent ? Et les âmes aussi ne se tiennent-elles pas de plus près ?

— Joseph ne cherchait sans doute pas à résoudre un tel problème, dont les secrets ne seront découverts que dans le monde des esprits supérieurs ; mais il est certain qu'il quittait cette maison avec un commencement d'autres pensées, avec d'autres besoins. — Bien que le désir de rendre à son père un patrimoine enlevé autrefois injustement fût toujours aussi vif, il avait perdu beaucoup du sentiment amer apporté de France, à l'égard de ses parents de Brant. Durant ces quinze jours, il s'était bien trouvé avec eux ; malgré les tendances trop intéressées qui ne lui allaient pas chez le père et la mère, il put constater que leur étroitesse, leur ordre minutieux, la propreté et l'exactitude qu'ils mettaient à toutes choses, valaient mieux que le genre de la famille Dombre, par exemple, même au point de vue moral et affectueux. Il est des maisons dans lesquelles on blâme sévèrement les gens trop intéressés, trop actifs et trop économes, sans réfléchir que l'insouciance, une largeur inconsidérée et des habitudes de gourmandise, sont condamnées par la loi divine, tout aussi fortement que l'avarice. L'Évangile nous dit de ne pas nous amasser des trésors sur la terre, où les vers et la rouille gâtent tout ; c'est vrai : mais il nous ordonne aussi de travailler de nos propres mains et d'être sobres, afin de ne tomber à la charge de personne. Et ce n'est pas pour que nous fermions les yeux ou que nous suivions nos penchants naturels, qu'il affirme que les enfants de ce siècle sont plus prudents dans leur génération que les enfants de lumière.

Élevée dans l'esprit de la maison, Hortense en avait pris les habitudes et, en général, les tendances. Mais elle était moins intéressée que ses parents : sa conscience, jeune encore, ne se serait point permis certains actes qui, chez sa mère, la désolaient en secret. Lorsqu'elle la voyait rincer le couloir du lait en y jetant un demi-pot d'eau, soir et matin, quantité qui augmentait d'autant la vente, elle ne pouvait s'empêcher de gémir.

— Dans mon ménage, lui dit-elle un jour, je ne ferai jamais cela.

— Tu n'en seras que plus nigaude ; toutes les laitières le font.

— Eh bien, je serai la seule de mon avis : je vendrai le lait aussi cher que les autres, mais je le vendrai pur.

L'amabilité du caractère de Joseph, la grâce et la facilité qu'il mettait à tout ce qu'on lui demandait, sa bonne humeur invariable et son air distingué avait fait une vive impression sur la jeune fille. À mesure que l'étranger occupait davantage son esprit observateur, le prétendant Raval restait dans un lointain vague et sans couleur : il y reculait même. Plusieurs fois Hortense, bien qu'elle eût Bible et Testament dans la maison, lut le chapitre laissé ouvert dans le volume de Joseph. De la fenêtre, elle voyait ses géraniums et ses roses : elle

y restait un moment de plus, et, sortant de la chambre, son balai à la main, elle jetait un regard furtif sur le sac de l'inconnu, sac mystérieux, dont la plaque de serrure était brillante, mais la clef toujours dans la poche de son possesseur.

Joseph ne savait pas encore de quel côté il se dirigerait le lendemain. Depuis quelques mois il vivait de l'existence précaire des ouvriers, qui passent d'un lieu à l'autre, comme Dieu les conduit, sans qu'eux-mêmes s'en doutent. Pour le moment, son plan était de quitter Brant, ensuite de l'explication que nous avons donnée.

Après avoir refusé la proposition de son oncle, il vint saluer les Dombre et leur dire qu'il partait. Devant la maison de l'assesseur, il vit une vache noire et blanche, attachée par une corde au jeune tilleul planté dans la cour. À la cuisine, il y avait deux personnages qu'il ne connaissait pas. L'un était un homme assez grand, mais moins corpulent que Grégoire et Vincent. Il paraissait plus vieux que son âge, ayant les cheveux noirs déjà bien chargés de blancs. Une belle et noble figure, les yeux bleus, grands, ouverts et limpides ; le front élevé, avec un développement très prononcé de cette région du cerveau où l'idéal établit sa demeure. Du moins, les phrénologistes²², qui, après tout, ne sont peut-être que de grands ignorants, affirment-ils que c'est là-dessous qu'on le trouverait. — L'autre personne en visite chez l'assesseur était un garçon de 13 à 14 ans, maigre sans être mince ou étioilé, le regard vif, rendu espiègle par des traits anguleux qui n'exprimaient pas une malice déplaisante. Il mangeait de grand cœur un morceau de pain et de fromage.

— Bonsoir à tous, dit Joseph en entrant ; je viens vous saluer avant de quitter le village.

— Bonsoir, Joseph. Ah ! vous ne restez pas chez le syndic, répondit la mère : il paraît que ça ne va déjà plus si bien. On disait qu'il voulait vous garder comme domestique ?

— Je n'ai rien eu de fâcheux avec lui, reprit Joseph ; mais je préfère aller un peu plus loin.

— Où ? demanda l'assesseur.

— Je ne sais pas encore : demain, je verrai.

— Voilà justement mon fils aîné, fermier à la Bélossière, qui a besoin d'un ouvrier pour couper le colza : vous devriez aller avec lui la semaine prochaine.

— Oui, dit Michel Dombre — car c'était lui — voulez-vous venir ? cela me ferait plaisir.

22 - [NdÉ] La phrénologie était une *science* du XIX^e siècle cherchant à établir des liens entre le caractère, les facultés intellectuelles en fonction des formes du crâne humain.

— Je veux bien.

— Combien faudra-t-il vous payer ?

— Le prix courant des journées : vous vous informerez : jusqu'à présent j'ai reçu dix francs par semaine.

— Je vous les donnerai aussi : venez dîner demain à la maison.

— Merci ; je viendrai dans l'après-midi seulement ; M. le syndic m'a demandé de rester pour dîner chez lui.

— Eh bien, nous voilà d'accord.

— Papa, dit l'enfant, il fait nuit : nous devrions partir.

— Oui, mon garçon : as-tu fini ton pain ?

— Sans doute.

— Tiens, lui dit le grand-père en lui tendant son propre verre : bois.

— Non, merci... Je boirai de l'eau.

L'enfant alla de lui-même à la *seille* de cuivre et se servit à discrétion. Après quoi il regarda par la fenêtre et dit d'une voix joyeuse :

— Ah ! quel bonheur ! la lune est levée. On verra clair pour traverser le bois avec la vache.

— Tu as donc toujours peur la nuit, Justin, dit le vieil assesseur à son petit-fils. Tu ne seras jamais un bon soldat. Regarde un peu cet homme : il a été à la guerre, lui, et n'a jamais eu peur de rien, ni de jour ni de nuit.

Le garçon s'approcha de l'ouvrier.

— Vous avez été à la guerre ? lui demanda-t-il.

— Oui, mon ami.

— Avez-vous tué beaucoup de gens ?

— Ah ! je ne le sais pas.

— Vous me raconterez des histoires de guerre, n'est-ce pas ?

— Oui, dit la grand' mère d'un ton désapprouvateur ; oui, on va bien te remplir la tête de ces horribles batailles, pour t'épouvanter toujours plus ! — Joseph, vous ne lui raconterez rien de ces massacres à cet enfant.

— Soyez tranquille, madame Dombre : bonsoir à tous, dit Joseph en se retirant.

— Bonsoir ! ajouta le garçon : puis il mit sa main d'adolescent dans la large main de l'ouvrier, qui la lui posa ensuite amicalement sur la tête.

Le lendemain à deux heures, Joseph prépara encore une fois la pâture pour le bétail du syndic ; il vint ensuite à la cuisine, laissant son sac et sa faux sur le banc à la rue.

— Je vais donc partir pour la Bélossière, dit-il ; mais si vous aviez besoin de moi plus tard, je reviendrai chez vous avec plaisir. Je vous salue, mes maîtres. Votre serviteur, mademoiselle

Hortense. Portez-vous bien tous.

En voyant devant eux ce bel homme, vêtu si modestement d'une blouse à collet ouvert, qui laissait voir sur la poitrine une excellente chemise de toile bien repassée et blanche ; le bord d'un gilet de laine à carreaux noirs et blancs ; plus bas, un pantalon de même étoffe tombant sur les souliers brillants de cirage, le syndic et sa femme regrettèrent une fois de plus de ne pas le garder avec eux. Ils lui tendirent la main ; Hortense aussi la sienne en le regardant, et Joseph disparut bientôt dans les contours d'un vieux chemin enfoncé, conduisant au ruisseau des Aules, où se trouvait une passerelle. De là, on remonte une assez grande côte buissonneuse, sur le versant opposé de laquelle, après les bois à traverser au milieu, était située la ferme de la Bélossière.

Joseph s'en allait plus sérieux qu'à l'ordinaire, avec un certain trouble dans l'esprit, mais le cœur bien portant. Si nous pouvions pénétrer dans celui d'Hortense, peut-être y découvririons-nous le germe d'une maladie cachée, dont on ne guérit pas facilement.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE VIII

*Au bord du chemin pierreux
Bleüissent les prunelles ;
Mais dans le marais tourbeux,
Ni canards ni sarcelles.*



mesure que Joseph approchait du lieu de sa nouvelle destination, il repassait en son esprit les divers petits événements de sa vie depuis son départ des Sablans. — Son voyage à travers la France, son séjour à la ferme de Louis Bochet, séjour pendant lequel il s'était préparé à venir à

Brant, sa rencontre avec M. Tillier, la confiance accordée à ce dernier et au préfet du district ; enfin, le tissu fort simple et pourtant varié des trois semaines qu'il venait de passer chez l'assesseur et chez son oncle. Aujourd'hui, s'il eût cheminé seul sur les bords du lac, comme le jour de son départ de la Verdaine, il n'aurait pas chanté. Sans être triste, il sentait vivement combien sa position était précaire et difficile. Il faudrait absolument quitter cet incognito impossible à conserver longtemps encore, s'il restait dans la contrée ; ou bien se fixer assez loin de Brant pour qu'on n'y entendît pas parler de lui. Si sa cousine Hortense se mariait prochainement, la présence d'un gendre dans la maison Cléman pouvait amener de nouvelles difficultés dans l'exécution de son plan à lui Joseph. De graves complications pouvaient surgir. — Il avait écrit à ses parents pour leur expliquer tout et demander leur avis. Heureux encore, au milieu de ces souvenirs et de ces impressions diverses, que son cœur n'eût été pris, ni par le sourire un peu froid de la belle Marthe, ni par le regard plus fin et plus profond de sa cousine Hortense. — Allons, allons, Joseph, finit-il par se dire à demi-voix selon sa coutume, prends courage ! Ne recule pas plus ici que devant les Arabes ou les sables du désert. On finira bien par arriver et puis, enfin... Mais non, pas de ça ! Joseph ! prends courage.

Le vieux chemin à char que Joseph suivait dans la forêt, l'amena tout à coup au bord d'un espace de terrain non boisé, complètement enclavé dans les taillis de chênes. Dans sa partie plate, c'était presque un marais ; sur la pente plus élevée, on distinguait un sol rempli de petits cailloux blancs, entre lesquels un fourrage clair et chétif essayait de monter chaque année, en compagnie de nombreux œillets rouges. Au moment d'en faire la récolte, à peine le faucheur y eût-il *marqué* les andains.

Joseph traversa la silencieuse clairière, puis une nouvelle partie de bois, dont les arbres étaient assez beaux, mais non pourtant de haute futaie, et bientôt il se trouva près de la maison. — Placée dans un enfoncement relatif, quoique sur une élévation générale du sol, on ne la voyait, de ce côté-là surtout, qu'à cent pas de la porte. C'était une ancienne construction assez grande, avec des murs d'une couleur terreuse, bien conservés et plus élevés qu'il ne semblait d'abord. Une partie du bâtiment, celle du midi, contenait l'appartement du fermier ; l'autre partie renfermait les dépendances rurales. Il y avait aussi un four détaché et une seconde petite construction pouvant servir de bergerie ou d'enclos quelconque. Le tout se présentait bien dans son caractère un peu sauvage, dur et franchement savoyard. On voit encore des fermes de ce genre dans les environs de Bex et de St. Maurice en Valais, mais sur un sol dont une perche vaut, pour le produit, peut-être dix de celles de la Béliosière. Quelques noyers maigres et cinq ou six arbres forestiers, parmi lesquels un beau sycamore feuillu, s'espaçaient par là autour, selon les propriétés du sol ou les caprices de ceux qui les avaient plantés. Un grand jardin fermé de murs, situé à quelque distance dans un endroit bas, paraissait frais et productif. Sans doute que celui qui l'établit fit passer le terrain à la claie pour en extraire d'immenses tas de pierrailles, et qu'on y mettait chaque année une grande quantité d'engrais. — La ferme elle-même se composait de collines graveleuses souvent fort inclinées, où la charrue non-seulement ne pouvait qu'à grand' peine être tenue droite, mais était incapable de creuser profondément dans le cailloutis général. Les bas fonds, en revanche, étaient de terre tourbeuse, entièrement noire, sans une seule pierre ; on y voyait aussi de grands espaces jaunâtres, sur lesquels tout essai de culture avait échoué. C'était du sable fin mêlé d'argile en poussière. Laissé à lui-même, cela constituait le terrain le plus infertile qu'on puisse imaginer. Excepté quelques mottes de gazon grossier, toujours tremblant sur ses racines et qu'on ne fauchait pas même, on ne voyait ici que de rares buissons d'épine noire, couverts de prunelles bleues en automne. Ça et là, on marchait aussi sur une plante étrange qui, vue

de près, se trouvait être un arbre quelconque, réduit à l'état de pygmée dans ce désert de la végétation. Sur le devant de la maison, une prairie en pente douce recevait l'eau de la fontaine et les égoûts des étables. Elle tranchait par un vert très vif sur tous les terrains environnants, mais ne possédait non plus que des semblants d'arbres fruitiers. Ce domaine, de la contenance de soixante-cinq arpents, n'en valait, dans son état actuel, pas vingt de ceux de l'assesseur Dombre ou de César Cléman. Et pourtant le village de Brant n'était éloigné de la Bélossière que d'une bonne demi-lieue. On pouvait penser que la nature vaudoise s'était trompée, en créant un tel endroit, au milieu de tant d'autres richesses. À la place d'un fermier pauvre, il aurait fallu ici le propriétaire, avec une volonté ferme, intelligente, et aussi une bourse dans laquelle on pût puiser pendant quelques années. Peut-être alors eût-il été possible d'opérer une transformation générale qu'on ne peut obtenir sans moyens pareils. Et encore, n'oserions-nous conseiller à beaucoup de personnes une si grosse partie à jouer. Le maître de céans vivait à l'étranger. Ne venant jamais à la ferme, il se bornait à en recevoir la rente chaque année, par les mains d'un régisseur qui n'y mettait pas les pieds en hiver, mais seulement une fois chaque printemps.

C'était donc ici que le fils de l'assesseur consumait sa vie. Il y élevait sa famille, c'est vrai ; mais il y vivait chétivement, même en apportant dans son ménage les revenus des petits fonds de terre que sa femme possédait à Brant. Et pourtant, au lieu de lui donner du travail, son père prenait domestiques et ouvriers pour cultiver ses propres terrains, beaucoup plus considérables que ceux de la Bélossière. Michel, qui avait servi la famille plus qu'aucun des sept autres enfants de l'assesseur, se voyait parqué dans un lieu aride, où il suait sang et eau pour donner le tour dans ses affaires, pendant que ses sœurs mariées étaient riches, et que ses frères prenaient largement au grenier ou à la cave ce qu'ils employaient à leurs dépenses de garçons. Comment donc un père, une mère acceptaient-ils cela ? Comment des frères et des sœurs le supportaient-ils ? C'est qu'on avait affaire ici à un chef de famille égoïste, à une mère faible, constamment tiraillée de divers côtés, et à des frères chez lesquels l'intérêt personnel dominait toute affection naturelle, disons plus, toute justice.

Dans sa jeunesse, l'assesseur avait été un homme religieux, du moins à l'extérieur. Plus d'une fois il assista aux assemblées tenues en plein air par le révérend de la Fléchère, de Madeley, qui, monté sur une table élevée, prêchait aux paysans des villages, réunis au milieu d'un bois, ou dans la cour de quelque vieille maison encore debout. Mais la révolution française, avec ses idées vagues d'Être suprême, fit

abandonner au paysan l'Évangile de Jésus-Christ. L'incrédulité naturelle aidant, il en était venu peu à peu à n'avoir plus aucune croyance religieuse. Les affaires du pays l'avaient aussi fortement occupé : grand partisan de l'émancipation vaudoise en 1803, il s'était, dès lors, déclaré l'ennemi de toute innovation politique, de tout changement à la constitution, comme de tout réveil religieux franchement accentué. On aurait dit qu'avec des moyens naturels remarquables, avec une certaine connaissance des hommes et des choses, il n'avait pu sortir d'un milieu moral commun et jusqu'à un certain point grossier.

D'une trempe complètement différente, son fils aîné montra de bonne heure des instincts généreux, un caractère élevé. Son inclination pour la jeune fille qui devint sa femme, l'avait gardé des écarts auxquels s'abandonnent facilement les fils des paysans riches, encore plus peut-être que ceux dont les parents vivent dans la pauvreté. — Pendant les premières années de leur mariage, Émilie Dombre entretint les goûts intellectuels de Michel. Comme lui, elle aimait beaucoup à lire et avait l'imagination facilement excitée. Lorsqu'elle chantait quelque romance plaintive en filant au rouet, ou tenant son premier-né sur ses genoux, la jeune paysanne pleurait sans s'en apercevoir, tant elle s'identifiait aux sentiments exprimés par le poète. Plus d'une fois, il lui arriva de laisser brûler un mate-faim, ou sauter le lait au feu, lorsqu'elle tenait le manche de la poêle d'une main, et peut-être *Paul et Virginie* de l'autre. Et Michel aussi s'absorbait dans les récits fantastiques de Walter Scott, alors que tout autre eût cherché à se créer une position meilleure, mais autre que la sienne.

Tous les deux étaient cependant doués de grande activité, mais sans règle fixe, sans but précis : il leur manquait ces principes inflexibles, qui seuls ont une influence décisive dans les affaires matérielles de la vie. L'un voyait très bien ce qui manquait à l'autre, et chacun gardait ses défauts particuliers. Doués d'une piété en quelque sorte native, leurs sentiments religieux restaient trop à l'état passif et intérieur, au lieu de se développer d'une manière objective. Chez Émilie, cela frappait beaucoup plus encore que chez son mari. — Tant que les besoins du jeune ménage ne furent pas considérables, tout alla sans trop de difficultés. Mais lorsque leur troisième enfant vint au monde, puis le quatrième, avec tous les soucis d'une ferme telle que la Béliosière, Michel et sa femme eurent souvent de mauvais jours. Ils s'aimaient tendrement ; et pourtant, si les choses allaient mal, par suite d'une négligence du mari ou de sa facilité à croire les gens sur parole, Émilie adressait à Michel des reproches si vifs, des mots parfois si amers, que durant des heures entières, de noirs nuages passaient sur le front des époux, ou qu'un silence glacial et mortel s'établissait entre eux.

Aimable à beaucoup d'égards, gracieuse dans l'occasion, Émilie Dombre avait cependant pris peu à peu la funeste habitude de voir les choses toujours par leurs mauvais côtés. Elle était dans des trances continuelles au sujet de leurs affaires. Cela était presque devenu une manie, qui, sans faire aucun bien, ni à elle ni à leur position, ôtait encore à Michel une partie du courage moral dont il avait tant besoin. — À la suite de quelques paroles trop hâtées ou imprudentes, il fallait en venir à une humiliation devant Dieu et envers soi-même, pour retrouver la paix. Ah! non, la piété sans force vive; la piété qui ne règne pas sur le caractère naturel, mais en subit les influences, cette piété est impuissante: elle laisse accumuler le trouble dans l'esprit et dans le cœur, au lieu de chasser sans délai cet hôte malfaisant. — Et puis, pour la conduite des affaires, il faut autre chose encore: le bon sens pratique, l'intelligence, l'activité et le savoir-faire dans les diverses tractations, sont des qualités que tous, avec le même désir, n'acquièrent pas au même degré. En ceci, on peut chaque jour constater qu'il « est donné à celui qui a, et qu'à celui qui n'a pas, cela même qu'il croit avoir lui sera ôté. » — Michel et sa femme étaient faits pour être riches: eh bien, ils étaient pauvres! — Le vieil assesseur aurait dû, semble-t-il, n'avoir qu'un ou deux enfants puisqu'il les avait si mal élevés: sa famille était nombreuse et ses terres considérables. — César Cléman ne devait pas chercher à obtenir à vil prix le lot de son frère; son devoir d'aîné était bien plutôt de l'encourager à le conserver. Il fit tout le contraire, comme nous savons. Il s'enrichit; l'autre tomba dans la misère, et maintenant une épée était suspendue sur la tête du premier. — Le millionnaire, qui ne peut dépenser plus du quart de son revenu, se creuse l'esprit pour savoir où bien placer le reste, tandis que le petit rentier écorne, en soupirant, ses capitaux. À mesure que ses malades meurent, le médecin à la mode augmente sa fortune. Enfin, là où le grand banquier remplit sa caisse particulière en patronant un emprunt colossal, des centaines de prêteurs trop confiants se ruinent. Et tous ont la prétention d'agir très bien.

Retournons, retournons à notre histoire, mon cher lecteur. Ni vous ni moi nous ne changerons ce qui existe sur la terre: souvenons-nous seulement bien de ceci: une seule chose est nécessaire; et l'Évangile du salut, offert à tous, n'est reçu que du petit nombre.

Au milieu de leurs soucis matériels, Michel et sa femme avaient perdu deux de leurs enfants. Il leur en restait trois: Louise, qui avait dix-huit ans, Ernest quinze, et Justin, que nous avons entrevu chez le grand-père assesseur. Justin aimait beaucoup la vie des champs: c'était lui qui conduisait le bétail au pâturage et accompagnait son père à la charrue. Ernest n'avait de goût prononcé que pour les livres

et l'instruction. Aussi ses parents l'envoyaient-ils au collège, toute l'année, à quarante minutes de leur habitation. — Louise secondait sa mère et allait au marché. C'était bien une charmante jeune fille, comme on aimerait à en voir beaucoup dans les villages. Respectueuse et tendre avec ses parents, aimable avec ses frères, toujours gaie dans la maison, on aurait dit que les belles qualités en germe de son père et de sa mère avaient de bonne heure mûri dans l'âme de cette heureuse enfant. On ne peut pas dire qu'elle fût régulièrement jolie ; mais elle était si fraîche, avait un sourire si gracieux, de si beaux cheveux d'un blond presque marron, le regard si franc, que tout cela formait un ensemble des plus attrayants. Pour la tournure, elle ressemblait beaucoup à Hortense Cléman ; mais celle-ci avait le visage plus fin que Louise, et ses sourcils noirs, comme ses cheveux très foncés, donnaient à son expression quelque chose de beaucoup plus sérieux. Cette expression naturelle avait été sans doute entretenue par l'esprit calculateur et positif de la famille Cléman, tandis que Louise Dombre était au bénéfice d'un entourage plus intellectuel et plus dégagé : puis, il y avait chez elle, infiniment plus que chez Hortense, cette force du sentiment religieux dont les parents de la dernière étaient complètement dénués.

Louise fut la première personne que Joseph vit en arrivant à la ferme. Elle était dans la cour, jetant des poignées de grain à une vingtaine de poules, et soignant particulièrement une couvée nombreuse de petits poulets encore vêtus de leur duvet. Il y en avait de blancs avec des taches noires sur la tête et le croupion ; de jaunepaille, de tout noirs ; et cette marmaille attrapait le froment avec une activité inconcevable, pendant que la mère-poule gloussait et grattait, lors même qu'il n'y avait nul besoin pour elle de se donner tant de mouvement.

— Bonjour ! dit Joseph : C'est bien ici la ferme de Michel Dombre ?

— Oui, répondit Louise : vous êtes sans doute l'ouvrier que mon père a engagé hier au soir à Brant ?

— Précisément.

— Eh bien, venez avec moi. Voici la porte d'entrée. — Ma mère, dit-elle en ouvrant celle de la cuisine, c'est l'ouvrier qui vient de chez mon grand-père. — Puis elle retourna à ses poulets.

— Bonjour, madame, dit Joseph. Je ne voudrais pas embarrasser votre cuisine de mon sac et de ma faux, car ce sont d'ennuyeux objets pour une maîtresse de maison. Auriez-vous la bonté de me dire où je puis les mettre ? — Le lait va bouillir, répondit la fermière ; asseyez-vous un moment : j'irai ensuite vous conduire dans votre chambre et vous reviendrez goûter avec nous. Nos hommes et les garçons ne

seront de retour de la ville que ce soir : ils sont allés voir le rassemblement des contingents²³. Vous aurez bien la complaisance de gouverner le bétail à leur place, n'est-ce pas ?

— Avec plaisir.

— Savez-vous traire les vaches ? Dans ce moment il n'y en a que deux qui aient du lait.

— Je les traierai.

— Comment vous appelez-vous ?

— Joseph.

— Joseph quoi ?

— Joseph tout court.

— Vous venez de chez nos cousins Cléman ; comment vont-ils ?

— Très bien ; ils m'ont chargé de leurs amitiés pour votre famille.

— Ce sont des gens d'ordre, grands travailleurs, qui se tourmentent pour gagner de l'argent.

Louise, qui entra en ce moment et entendit cela, regarda sa mère, mais ne dit rien.

— Oui, ajouta Joseph, leurs deux maisons, comme leurs terres sont en bon état : ils ont de superbes récoltes.

— Ah ! ce n'est pas à Brant comme ici, reprit la mère, là-bas tout prospère ; ici, plus on travaille, moins le terrain produit.

— J'ai pourtant remarqué un beau champ de colza prêt à couper, dit Joseph, et il me semble que vous avez des seigles qui n'ont pas souffert de la sécheresse dans les champs pierreux.

— Mais sans doute, ma mère, il ne faut pas dire que rien ne prospère ici, puisque nous avons vingt-deux poules et une compagnie de poulets dans la cour qui se portent bien. Et voici les œufs d'aujourd'hui, quatorze : avec les dix d'hier, cela fait deux douzaines. C'est pourtant joli.

— Ah ! cela ne nous mènera pas bien loin, ma pauvre enfant. — Venez maintenant, Joseph, et toi, Louise, mets encore une fois de l'eau sur le café, mais pas de manière à ce qu'elle remonte sur la grille.

Lorsque Joseph eut déposé son sac dans la chambre des domestiques et changé de vêtements, il revint à la cuisine où il trouva du café au lait. Il le but en compagnie de la mère et de la fille, qui lui firent encore plusieurs questions sur Brant et sur les Cléman, puis il se rendit à la grange.

Pendant qu'il trayait les vaches, Louise vint avec un grand bidon, dans lequel Joseph versa le lait écumeux. Elle lui dit les noms des animaux, savoir ceux des quatre vaches, des deux bœufs et de la jument. Il y avait aussi deux génisses d'un an qui s'appelaient

*Dâdolon*²⁴ et *Meriau*²⁵. Cinq ou six crèches restaient encore vides à leur suite, sans parler d'une seconde écurie tout aussi grande et où ne se trouvait aucune pièce de bétail.

À sept heures du soir les hommes arrivèrent, savoir le maître et ses deux fils, le domestique Gaspard et un second ouvrier que Joseph reconnut à l'instant pour notre ami Xandre Coigne, de la commune des Excenevex. Le fermier l'avait trouvé rôdant, tout débraillé, sur la place d'armes, où le Savoyard attendait que quelqu'un l'emmenât chez lui pour travailler.

Dans la soirée, lorsque Michel et sa femme furent seuls, celle-ci lui dit un peu vivement :

— Mais pourquoi m'amener encore ce Savoyard ? Est-ce qu'à vous quatre, toi, Gaspard, Justin et l'ouvrier Joseph vous n'auriez pas pu couper ce colza ? Tous ces hommes à nourrir, cela fait une dépense considérable. Il me semble, Michel, que tu as agi sans réflexion.

— Sans réflexion, sans réflexion... c'est trop dire, Émilie. Le champ de colza est grand ; la graine est déjà bien avancée. Deux jours plus tôt nous payerons largement la dépense du second ouvrier. Après le colza, il faudra se mettre au seigle ; puis, je veux semer du blé noir. Il y aurait de l'ouvrage pour dix ou douze pendant un mois.

— Maudite campagne ! qui n'est bonne que pour nous tourmenter et nous ruiner ! Quand je pense que ton père a des champs dont il ne sait que faire et qu'il nous faut cultiver la terre la plus ingrate de tout le pays, cela me donne une grande irritation contre lui : il est l'auteur de nos misères.

— Mais, ma chère, qu'y pouvons-nous ? Où veux-tu aller ? Indique-moi autre chose, si tu sais. Moi je tâche de prendre patience, et je travaille tant que je peux. Veux-tu me faire désirer la mort de mon père pour que nous ayons ma portion de son bien ?

— Dieu m'en préserve, Michel ; mais, pour le moment, ne pouvons-nous nous passer de ce Savoyard ? Rien qu'à sa mine, je vois que c'est un avale-royaume. — Quant à Joseph, certes, si tu n'avais jamais que des ouvriers comme lui, je ne me plaindrais pas. Il a tout fait en fort peu de temps à la grange, à l'écurie, et m'a offert ses services dans la maison. Avec ça, il est discret à table, infiniment plus que Gaspard, qui commence à devenir difficile pour la nourriture. Joseph n'a pas voulu me dire son nom de famille : le sais-tu ?

— Non, ni mon père non plus.

— Pourvu, reprit la pauvre femme effrayée, pourvu que ce ne soit pas un voleur déguisé, un homme de mauvaise foi !

24 - Petit paresseux.

25 - Miroir.

— Tu oublies qu'il vient de passer quinze jours chez César Cléman et qu'il a été une semaine chez mon père.

— Ah! oui, c'est vrai : les inquiétudes et les soucis m'ôtent parfois la raison.

— Pauvre amie! je voudrais bien, lui dit Michel en l'embrassant, pouvoir te les ôter toutes ces inquiétudes. Hélas! qui sait si, plus tard, quand nos enfants seront en âge de s'établir, nous ne regretterons pas le temps présent? Tâchons de nous confier en Dieu; et si tu veux que je puisse bien travailler, ne me fais pas trop de reproches. — Tu sais que j'avais besoin de 200 francs pour m'accourir pendant l'été : M. Chournier me les a prêtés sous simple billet.

— Encore une nouvelle dette! Oh! nous nous ruinons! Dans cinq ou six ans, il nous faudra vendre mes pauvres petits morceaux de terrain, et nous serons alors tout à fait à la misère.

— Il n'est pas question de misère pour le moment, reprit le mari d'un ton de voix ferme et un peu sec. — Voilà 20 francs pour acheter du beurre, puisque tu en as besoin. À présent il faut tâcher de dormir, si l'on veut pouvoir être debout demain à l'aube. Adieu, Émilie : bonne nuit.

Michel se coucha. Sa femme continuait à ranger diverses choses dans la chambre, puis, au bout d'une demi-heure, peut-être, elle s'approcha du lit de son mari. Comme elle vit que Michel avait les mains jointes et les yeux fermés, elle pensa qu'il priait. Elle appuya sa joue sur la sienne et lui dit à voix basse :

— Pardonne-moi si je t'ai fait de la peine, et Dieu te donne un bon sommeil.

CHAPITRE IX

*Ah ! garde bien, toute ta vie,
La paix qui règne dans ton cœur.*

BERQUIN.



Le colza ne doit pas être coupé avec la faux, comme le foin ou le blé. Dans notre pays, où cette plante n'est pas cultivée avec autant de soin que dans sa patrie véritable, qu'en Allemagne, par exemple, on se sert des anciennes faucilles à froment pour séparer la tige de la racine, à quelques pouces du sol. Lorsque la récolte a été sarclée en bon temps, qu'elle occupe une terre bien préparée, convenant à cette plante capricieuse, celle-ci prend des proportions plus fortes, et alors il faut une serpette pour la couper. Cette opération doit se faire avant la maturité complète de la graine ; car, si l'on attend qu'elle soit mûre, il suffit alors de quelques ondées pour faire éclater les siliques, et la semence est en grande partie perdue pour le cultivateur.

En deux journées, Michel et ses gens purent mettre en grange la récolte du champ de colza. Quelques jours après elle serait battue au fléau, vannée, puis étendue en couche mince sur le carrelage du grenier ; enfin, vendue.

Je suis entré dans ces légers détails, parce qu'à l'époque de mon récit, un assez grand nombre de fermiers vaudois cultivaient le colza beaucoup plus en grand qu'ils ne le font aujourd'hui. J'en ai connu qui, plus d'une fois, payèrent le prix entier de leur ferme avec le produit de cette récolte, sans nuire beaucoup à celle du froment. Depuis quelques années, le colza ne réussit plus aussi bien dans la contrée en question. Souvent même il manque totalement. À quoi cela tient-il ? à plusieurs causes sans doute : aux chenilles noires qui viennent, on ne sait d'où, le dévorer ; aux sécheresses continues ; à l'influence de la gelée ou du dégel ; mais surtout à l'épuisement graduel d'un sol remué trop

souvent sans recevoir les engrais nécessaires.

À la Béliosière, comme à Brant, Joseph sut donner l'exemple d'un bon ouvrier adroit et expéditif. Le vieux Gaspard, compatriote d'Alexandre Coigne, marmotta plus d'une fois contre ce Français qui faisait de l'ouvrage autant que deux.

— Balai neuf! balai neuf! disait-il, ça lui passera, comme à *Grevet* quand il était *gonfle*.

Grevet était un bœuf qui, pour avoir trop mangé de trèfle à moitié sec, risqua de sauter. Quant à Coigne, il fit bien ce qu'il put, surtout à table. Le pain étant frais et la tomme pas trop dure, Xandre en avalait des bouchées si grosses que, de temps en temps, il poussait une espèce de beuglement, comme s'il allait étouffer; quelque miette un peu indocile s'était aventurée dans le *trou de l'air*. La piquette du fermier venait alors désobstruer le passage général, et Coigne pouvait de nouveau reprendre son travail d'absorption. La semaine terminée, on le pria d'aller casser sa croûte ailleurs, ce qu'il accepta, du reste, de fort bonne grâce, parce qu'il ne manquerait pas d'ouvrage un peu partout, vu l'approche de la moisson.

— J'irai à la messe, dit-il le dimanche matin, en quittant la Béliosière, et c'est bien le diable si je ne trouve pas un maître aux environs de midi. — Au revoir, maîtresse! adieu, la Louise: ma foi, puisque ze m'en vais, il faut vous dire que vous êtes bien zolie. Avec vous, z'irais au bout du monde, quand même on dit que c'est plus loin que d'ici à Paris. — Zozeff, viens-tu avec moi à la messe? — Eh! pauvre ami Gaspard, on aura encore une belle *vépre nau*, comme disait notre curé, un dimanche que tout était ravagé par la grêle dans la commune. Que faire? faut prendre son parti et rouler sa bosse. — Il me semble, maître Micelle, qu'il y aura bien des *bélosses*²⁶ par là. Ma foi, si j'étais à votre place de fermier, je mettrais le feu à tous ces buissons d'épine noire: ça cuirait peut-être les pierres de la campagne: les pierres! qu'est-ce que je dis? il n'y en a qu'une qui montre le nez partout. Pauvre maître Micelle! c'est un bon enfant: je l'aime bien! Salut à toute la compagnie! Et

*Belle, z'y donnerais bien cinq sous,
Pour passer la mer avec vous!*

Lorsque Xandre Coigne fut parti, le fermier demanda à Joseph de rester à la Béliosière tout le temps de la moisson, soit deux ou trois semaines. Joseph accepta. Il se trouvait bien dans cette famille, et d'ailleurs, à portée de Brant, il lui serait facile de se tenir au courant

26 - [NdÉ] Prunelle, fruit du prunellier.

de ses affaires, si quelque nouvel incident survenait. À la ferme, chacun trouvait que Joseph était un ouvrier comme on n'en connaissait pas d'autre : on pouvait parler avec lui de beaucoup des choses ; plusieurs fois déjà, Michel lui avait adressé quelques paroles religieuses, qu'il écoutait avec déférence. Il lisait son Nouveau Testament avec attention, et commençait à en recevoir une bonne et sérieuse impression. L'habitude prise au régiment de dire de temps en temps un gros mot lui passait peu à peu. En présence de Louise, il ne se fût pas permis une expression *incorrecte* ; avec Justin, il tâchait aussi de s'observer.

Ce dimanche-là, Émilie Dombre dit à son mari qu'elle était bien contente que Joseph voulût rester avec eux pour faire la moisson. Elle ajouta que si Gaspard continuait à être aussi grognon, il faudrait tâcher de le remplacer par le Français, qui leur convenait à tous beaucoup mieux.

— Nous verrons plus tard, Émilie : pour le moment, j'ai grand besoin des deux. Peut-être même ferions-nous bien d'avoir deux bons domestiques à l'année, et pas d'ouvriers, excepté dans les moments de presse.

— Ah ! si tu veux prendre deux domestiques au lieu d'un, nous serons bien arrangés ! Ce sera encore une nouvelle dette, car...

— Pas un mot de plus, s'il te plaît ! laissons ce sujet pour aujourd'hui : je veux aller à l'église.

— Pense donc, Michel, continua-t-elle sans se tenir à la recommandation de son mari, pense qu'à Noël il faudrait vingt louis pour payer les deux domestiques ; avec les quarante de la ferme, voilà soixante louis tout à la fois. Oh ! nous nous ruinerons : c'est impossible autrement.

— Veux-tu, s'il te plaît, me donner une chemise et ma cravate noire, pour que je puisse m'habiller ?

— Les voilà sur le lit. — Mais réfléchis bien avant de prendre les deux domestiques : à propos, tu ne m'as pas dit que la jument est malade ? — Hélas ! si nous allions la perdre ! n'est-ce pas vingt louis qu'elle a coûté ? Je t'avais bien dit, Michel, que c'était trop d'argent pour nous. Ne pourrait-on pas se passer d'un cheval ?

Le fermier ne répondit pas à cette nouvelle question : il s'habilla et se rendit au culte public avec ses fils et Joseph. Au retour, il rapporta un peu d'onguent préparé pour la jument malade. C'était une jeune bête, achetée dernièrement à la foire de Romont : le vendeur assura à Michel qu'elle avait jeté sa gourme ; mais il paraissait bien que non, car cette maladie se développa tout à coup, ou reparut une seconde fois. Cela n'arrivait guère à propos pour le fermier, ni pour la pauvre bête elle-même. Pour ne pas inquiéter sa femme, Michel le lui avait

caché. Ce fut Justin qui en parla à sa mère : il lui faisait part de tout ce qu'il apprenait. Dans sa prière de chaque soir, le garçon ajouta dès lors cette demande, présentée dans la droiture de son cœur d'enfant : « Ô Dieu, fais que notre jument guérisse ! » — Pour moi, je ne saurais certes l'en blâmer. Quant à Louise, les objets de sa foi étaient placés plus haut, bien qu'elle ne négligeât rien de ce qui est utile ici-bas.

Dans l'après-midi, deux visites arrivèrent à Brant, celles de Marthe et d'Hortense. Depuis quelque temps déjà, elles s'étaient proposé une promenade de ce côté-ci du bois. La sœur cadette de Michel n'avait guère que la moitié de l'âge de son frère aîné, soit 28 ans. Elle apportait du beurre frais et de la crème que le berger de l'assesseur avait descendus de la montagne dès le grand matin, et qui serviraient pour le goûter de quatre heures à la Bélossière. Marthe s'était mise en belle toilette ; Hortense avait gardé des vêtements plus simples, qui lui allaient pour le moins aussi bien. Ainsi ajustées et superbes de couleurs (car il faisait chaud), elles entrèrent sans s'annoncer. M^{me} Émilie et Louise les reçurent avec joie. On fit du café, puis on appela les garçons.

— Avez-vous encore notre ancien ouvrier Joseph ? demanda Marthe.

— Oui, sans doute, répondit Justin. Nous le gardons quelques semaines.

— Il paraît donc, reprit la tante, qu'il se trouve bien avec vous ?

— C'est un excellent ouvrier, dit Louise.

— Et un bon sujet, ajouta la mère.

— Tout le monde ici fait son éloge, reprit Hortense. Et vous, Ernest, que dites-vous de lui.

— Moi, je le trouve un très bel homme, répondit le collégien ; et son accent est beaucoup meilleur que le nôtre.

— Justin, dit la mère, puisqu'il est seul dans sa chambre, va lui dire de venir boire le café avec nous. Gaspard n'est pas revenu de la ville.

Le garçon s'empressa d'obéir à sa mère : un instant après, il revint avec Joseph, qu'il tenait par la main. Ce dernier salua les filles de ses anciens maîtres et demanda des nouvelles de tous. Elles lui répondirent qu'on le saluait aussi et qu'il fallait revenir à Brant, quand on n'aurait plus besoin de lui à la Bélossière.

— Mon père, dit Hortense, a engagé un domestique, dont il sera content, je crois. C'est un homme déjà d'un certain âge et fort sédentaire. Avec lui toute l'année, il pourra se passer plus facilement d'ouvrier. Cela ne vous empêchera pas de nous faire une visite, Joseph, quand vous viendrez à Brant.

— Merci : ce sera un grand plaisir pour moi, dit-il en la regardant à

son tour comme elle l'avait fait au moment où il quitta la maison.

Hortense rougit et n'ajouta rien, mais elle se tourna du côté de Louise, qui lui dit aussitôt :

— Avez-vous de petits poulets ?

— Non.

— Vous viendrez voir les miens, après le goûter, n'est-ce pas ?

— Oui, avec plaisir.

Comme elles y allaient ensemble, le fermier et un gros monsieur clignant de l'œil entrèrent à la cuisine.

— Ah ! mesdames, fleurs de beauté et de jeunesse, dit le monsieur, faites-moi la grâce de ne pas quitter la maison. Où allez-vous donc ainsi ? — M^{lle} Marthe, la reine, je vous présente mes humbles respects. Enchanté de vous rencontrer chez votre frère, mon ami Michel. Eh bien, madame la mère, en voilà trois à marier prochainement. Il y en aura bien une pour moi, j'espère ? Voyons, laquelle me donnez-vous ?

— Pas la mienne, en tout cas.

— Et pourquoi donc ?

— Parce que vous êtes trop vieux et Français.

— Oh ! ce n'est que ça ! On rajeunira, M^{me} Émilie : on rajeunira. Rien de plus facile. Il n'y a qu'à retourner les chiffres : au lieu de 52 on écrit 25. Quant à devenir Vaudois, c'est une autre question.

— Vous êtes venu voir notre jument, comment la trouvez-vous ?

— Non gravement malade, ma chère dame ; mais bien assez pour que vous lui donniez du miel et de la tisane d'orge. C'est une fausse gourme, qui passera au bout de quinze, vingt jours peut-être. — Qui êtes-vous, jeune homme ? dit le beau parleur vétérinaire en s'adressant à Joseph.

— Et vous, monsieur, qui êtes-vous aussi ?

— Diable ! je suis bien étonné si nous ne sommes pas du même pays : France, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur.

— France donc ! touchez là, mon brave. Vous avez une moustache de prince. Gageons qu'elle a vu le feu plus d'une fois.

— Possible.

— Possible, mon camarade, rime avec *invincible*, bien que le premier de ces adjectifs s'écrive avec deux s et le second avec un c. C'est alors le cas de dire avec notre grand Poquelin :

La rime n'est pas riche, et le style en est vieux.

Madame Michel, ça n'a pas de rapport précisément avec les chevaux, ce que je viens de citer au jeune homme. Mais il ne faudra

pas vous inquiéter de la Baby : c'est une petite chose de rien. On lui mettra de la laine grasse (vous en avez) ; l'abcès percé, la plaie cicatrisée, tout sera fini.

— Prendrez-vous une tasse de café, M. Chournier ? il y en a.

— À l'eau, avec un petit verre de kirsch, oui, ma chère dame Émilie. Ah ! asseyons-nous.

Pendant que le médecin des bêtes tenait le propos ci-dessus, Hortense et Louise faisaient une visite aux petits poulets et à toute la basse-cour. Elles allèrent ensuite au jardin, qui était en bon état. Louise y travaillait beaucoup elle-même. Il y avait un beau rucher, tout à côté de jolies corbeilles de fleurs. Hortense n'osait en approcher ; elle se bornait à les admirer à quelque distance.

— Venez donc cueillir un bouquet ici, lui dit Louise : peut-être y a-t-il des verveines ou des giroflées que vous n'avez pas.

— C'est que j'ai peur de vos abeilles : je les vois pour la première fois. Les nôtres me connaissent ; mais je suis ordinairement piquée, si je m'approche des autres ruchers.

— Venez seulement, Hortense : celles-ci ne sont pas méchantes. Voyez, on peut très bien rester ici sans danger.

En disant cela, Louise se plaça au milieu du bourdonnement général, tout près de l'ouverture des ruches. Par vingt-cinq bouches différentes, des milliers d'abeilles ouvrières sortaient avec la rapidité d'une flèche ; d'autres milliers arrivaient lentement, chargées de pollen jaune aux brosses de leurs cuisses, et l'estomac plein de liquide sucré.

— Je n'oserais pas me mettre à votre place, Louise, et cela me fait presque mal de vous y voir. Est-ce vous qui soignez le rucher ?

— Oui, avec Justin.

— Et que faites-vous de tant de miel ? car je pense que vous en avez beaucoup.

— Nous le vendons. C'est avec le produit du rucher qu'on achète nos vêtements, à mes frères et à moi. Puis, mon père est bien aise d'offrir un rayon de miel à quelques personnes. Enfin, nous en mettons sur notre table de temps en temps. Vous avez peu de ruches, n'est-ce pas ?

— Six seulement. Nous restons presque toujours à ce chiffre, je ne sais pourquoi : mon père fait mourir les vieilles chaque année, et il garde les jeunes pour l'été suivant. Nos ruches n'ont pas de hausses, comme les vôtres.

— Alors votre père ne s'y prend pas bien. Nous avons là des ruches qui ont huit ans et sont toujours très bonnes. Vous devriez essayer de soigner vos abeilles, Hortense, vous y trouveriez du plaisir.

— Non, je n'oserais jamais: quelque chose d'instinctif m'en empêche. Allons-nous-en d'ici: venez me montrer votre chambre.

— Eh! voilà une petite abeille qui est tombée et ne peut se relever.

Louise présenta un de ses doigts à l'abeille, qui aussitôt s'y accrocha, frotta ses pattes les unes contre les autres, brossa ses joues, agita ses ailes et s'envola joyeuse vers ses sœurs.

— Vous voyez que je suis aussi un peu le médecin des bêtes, dit Louise en prenant le bras d'Hortense et en riant de la frayeur de celle-ci.

Pour arriver à la chambre de la jeune fermière, il fallait monter deux longs escaliers tout droits, séparés l'un de l'autre par une plate-forme. C'était réellement très haut, pour une maison qui n'est, ni un vieux château, ni une construction moderne bizarre comme on en voit poindre çà et là sur quelque colline. Les greniers de la Bélossière étaient situés dans la région adjacente, mais non du côté du lac. Par des fenêtres irrégulières, le vent du nord entraînait en plein dans leur intérieur, tandis que les premiers rayons du soleil venaient chaque matin égayer la chambre de Louise. D'ici on voyait bien les diverses ondulations des terrains de la ferme, avec les fraîches lisières du bois qui l'entourait de trois côtés. Par l'échancrure restée libre, on apercevait une étroite bande du lac, d'un bleu pur en ce moment. Au pied des Alpes, sur la rive opposée, on distinguait deux villages, ceux de Jussy et de Corsier, l'un devenu protestant à l'époque de la Réformation, l'autre resté catholique romain et ajouté au canton de Genève en 1815.

La chambre de Louise était petite, avec un plafond assez élevé. Elle était arrangée avec beaucoup de goût. Des fleurs sur une table, quelques livres dans un petit encadrement suspendu au mur, deux ou trois estampes dans leur voisinage, etc.

— N'êtes-vous pas bien seule ici? demanda Hortense.

— Non; la chambre de mes frères est à côté de la mienne; celle de mes parents est au-dessous

— Et vous plaisez-vous dans cette campagne?

— Oui, beaucoup; j'aime la solitude et l'air un peu étrange de cette habitation. Je m'y trouverais tout à fait heureuse si mes parents n'y étaient pas tourmentés de fatigue et d'embarras comme ils le sont.

— Vous reviendrez pourtant tous à Brant, lorsque votre grand-père remettra ses biens à ses enfants?

— Ah! je ne sais pas: nous avons l'habitude de vivre au jour le jour, comme Dieu le veut.

— Mais vous avez des amies qui viennent vous voir?

— Non, Hortense; mes anciennes amies d'école sont placées à l'étranger, ou employées dans des magasins. Je n'ai pas d'amie

riche qui se soucie de venir me voir. Mais cela ne me manque pas trop. J'ai ici trois grands amis qui me comprennent et avec lesquels je suis heureuse.

— Trois amis, ma chère Louise ! trois amis ! des hommes ?

— En voici un, dit la jeune fille en posant une main sur la Bible placée sur la table ; il y en a un plus haut qui a dit : « Je vous ai appelés mes amis : vous serez mes amis si vous faites ce que je vous commande. » Puis, voici le troisième, dit-elle, en désignant quelqu'un dans le verger.

Hortense s'approcha de la fenêtre avec vivacité : c'était le père de Louise. Il se promenait d'un air pensif, allant d'un arbre à l'autre, comme sans but déterminé.

— Bonjour, mon père ! lui dit de là-haut sa fille.

Le père sourit, ôta son chapeau qui laissa voir des cheveux blanchis avant l'âge, fit un signe amical de la main et continua sa promenade. — Sans doute il remerciait Dieu de lui avoir donné cette charmante enfant.

CHAPITRE X

« Pour moi, messieurs, je voudrais heurter toujours à la porte de la vérité ; ou si, lassé de tentatives inutiles, il fallait désespérer, devant cette porte fermée, je voudrais m'asseoir dans la tristesse de mon cœur, pour que cette tristesse rendit au moins témoignage que je me sens fait pour la vérité, et que, s'il faut que j'y renonce, le sacrifice est contre nature. »

ERNEST NAVILLE.



a visite de Marthe et d'Hortense fut cause qu'on parla avec Joseph des deux familles Dombre et Cléman, de Brant. Ce sujet de conversation était naturel, puisque Joseph avait travaillé chez les uns et chez les autres. Michel, qui était un observateur beaucoup plus développé que les hommes

de sa classe, soit qu'il fût naturellement doué à cet égard, soit que ses lectures y eussent contribué pour quelque chose, Michel, disons-nous, remarqua une sorte de gêne dans les réponses de Joseph aux questions qui lui furent adressées sur Hortense Cléman et les parents de cette jeune fille. Tandis que le Français s'exprimait avec beaucoup d'abandon sur sa lutte avec Grégoire et sur la beauté de Marthe, il passait comme chat sur braise dès qu'il s'agissait des Cléman. Le fermier se souvenait parfaitement du frère cadet de César le syndic, et connaissait à fond l'histoire de la cession stipulée entre les deux frères. Il en parla à Joseph quelques jours après, et ce dernier se retrancha encore davantage derrière un alignement de monosyllabes. Michel, dès lors, ne revint pas sur ce sujet, tant que la moisson dura. Lorsqu'elle fut terminée, un mois s'était écoulé depuis l'arrivée de Joseph à la Bélossière. Il était allé une fois à Brant, le dimanche précédent ; mais il ne fit qu'y passer, car on travaillait fort et ferme ce jour-là chez l'assesseur et chez le syndic, bien qu'il eût fait beau temps

durant toute la semaine. Hortense et Marthe devaient *porter sur le lien*²⁷ au lieu d'avoir, comme Louise, une paisible après-midi pour elles. Joseph aperçut pourtant sa cousine, qui lui fit bon accueil, comme toujours. — Mais le vieux Samuel et César Cléman ne se contentaient pas de rentrer les gerbes ; ils faisaient soigneusement râteler les épis restés dans le chaume, et ne permettaient à aucun glaneur d'entrer dans les champs avant que cette opération eût été faite d'un bout à l'autre. Michel, au contraire, les abandonnait aux pauvres venus de la ville ou d'ailleurs. Il trouvait que c'était beaucoup pour eux, et peu de chose pour lui. Puis il se souvenait des recommandations de l'Écriture sainte à cet égard.

Quand donc les champs pierreux de la Bélossière furent dépouillés de leurs maigres récoltes, l'honnête fermier prit à part Joseph et lui demanda de rester tout de bon avec lui comme domestique.

— Joseph, lui dit-il, je sais que nous pouvons compter sur votre caractère et sur votre activité. Mes garçons vous aiment beaucoup, et je puis laisser Justin avec vous sans crainte. J'espère bien ne pas me tromper en disant que vous vous êtes aussi attaché à nous. Vous aimez la Parole de Dieu maintenant, et vous comprenez peut-être mieux aujourd'hui qu'au moment de votre arrivée en Suisse, que les hommes ne doivent pas mettre leur cœur entièrement aux biens de la terre. — Je voudrais être, non pas riche, mais dans l'aisance seulement : vous voyez que je travaille assez. Malgré cela, j'ai de la peine à me tirer d'affaire. Si je vous donne dix louis de gages et que ma femme y ajoute cinq aunes de toile, acceptez-vous ?

— Oui, avec plaisir. Vous ne vous trompez pas en disant que je me suis attaché à votre famille. Depuis que je suis ici, il me semble que je suis avec des parents, non chez des étrangers. Je ne demande pas mieux que de vivre avec vous, pour profiter de vos conseils, et pour vous être utile si je le puis : c'est donc entendu. Quant au chiffre du salaire, je l'accepte, tout en vous disant que j'ai besoin de gagner le plus possible en quelques années. Vous me donnerez ce que vous pourrez ; le plus sera le mieux. — Je dois seulement faire une réserve dans nos conditions. Il serait possible que je dusse aller en France pour quelque temps : vous m'accorderiez alors un congé ; j'ai encore mon père et ma mère ; s'ils venaient à être malades, ou à avoir besoin de moi, mon devoir serait tout tracé.

— Cela s'entend de soi-même, Joseph. — Ah ! vous avez encore votre père et votre mère : et des frères ? des sœurs ?

— Non, je suis seul enfant.

Michel resta un moment silencieux, comme absorbé dans une

27 - Apporter les javelles à la gerbe.

pensée profonde. Il baissait les yeux, regardant à quelques pieds sans rien voir : Joseph aussi ne parlait pas. Enfin, le fermier reprit d'une voix affectueuse et grave.

— Écoutez, Joseph : avez-vous confiance en moi ?

— Oui, vous le savez bien.

— Dites-moi donc s'il y a quelque chose de vrai dans ma supposition : seriez-vous peut-être le fils de François Cléman, de ce frère cadet du syndic de Brant, dont on n'a pas de nouvelles depuis trente ans ?

— Oui, je le suis.

— Soyez donc le bien venu, cousin Joseph, lui dit Michel en l'embrassant avec effusion. Il y a des indices moraux qui ne trompent pas. Et puis, mon cher, vous avez dans les yeux ces mêmes petits grains bruns que j'ai remarqués dans ceux de votre cousine Hortense : c'est un trait de famille qui m'a tout de suite frappé.

Joseph, très ému, rendit de tout son cœur la cordiale salutation fraternelle.

— Oui, mon cousin, je suis Joseph Cléman, dit-il. Mon père est aveugle et pauvre ; ma mère le soigne et l'entretient en partie de son travail. Depuis six ans je cours le monde, dans l'espoir de gagner les 4000 fr. avec lesquels je veux tâcher que mon père rentre en possession de son bien. Voilà mon secret, vous le garderez.

— Oui, Joseph, je le garderai. Ah ! Dieu est juste, mon ami. Dieu est fidèle. — Mais permettez-moi de vous dire que vous vous y êtes mal pris pour gagner quelques sous. À l'armée, on mange sa paie, et voilà tout. Pourquoi ne pas rester Suisse ?

— Parce qu'on m'offrait 3000 francs comme remplaçant d'un jeune homme riche.

— Et vous les avez, ces 3000 francs ?

— Certainement. Dans une caisse publique, en France.

— Heureux garçon ! reprit Michel en lui serrant la main : brave fils ! que Dieu vous aide ! — Votre oncle est, entre nous, un terrible homme ; il ne lâchera ce qu'il tient qu'à la dernière extrémité. Mais d'après ce qu'on m'a dit autrefois, l'acte de vente stipule la manière dont le retrait pourra être effectué. N'a-t-on pas réservé que des experts prononceront sur la valeur réelle des fonds à l'époque où ils furent cédés ? Si cette estimation est supérieure à la somme reçue, et que votre père ne rentre pas en possession des immeubles, la différence en plus lui sera payée ? Si, au contraire, il est admis que les terrains ne valaient pas 4000 fr. et qu'ils soient repris par le vendeur, ce dernier devra rendre à César ce qui a été livré de trop ?

— Oui, c'est bien ainsi.

— Mais c'est que les terrains et la maison valaient le double de ce que votre père a reçu.

— C'est possible ; je n'en sais rien : les arbitres décideront.

— Ah ! pauvre syndic ! quel coup de massue dans ses vieux jours, et avec une santé aussi affaiblie que la sienne ! Mais, je le répète : Dieu est juste.

— Il y a encore deux hommes dans la contrée qui savent mon nom.

Ici Joseph fit le récit de son entrevue avec le préfet et M. Tillier.

— Qu'allez-vous faire, maintenant ? reprit Michel.

— Travailler avec courage et patience : il me faut mille francs, si je dois rendre les 4000 en entier.

— Travailler avec courage et patience, oui (à moi aussi, il m'en faut du courage et de la patience) ; mais, mon cher Joseph, tout cela doit être examiné sérieusement. Si vous vous déclariez bientôt et qu'il fût décidé que le terrain vous sera rendu (je ne le crois guère), il vous serait alors facile de trouver à emprunter par avance, sur ce même terrain, la somme en question. Je vous offre aussi de vous cautionner auprès d'un homme qui prête volontiers son argent sur simple billet.

— Merci de votre obligeance ; mais je n'aime pas les cautionnements. Si j'acceptais, ce ne serait que pour peu de temps dans tous les cas, et pour en finir avec mon oncle.

— Et si celui-ci s'avisait de faire proclamer l'absence de votre père par les tribunaux ? Savez-vous si la trentième année est écoulée depuis que votre père a quitté le pays ?

— Sans doute ; il y aura bientôt trente-deux ans.

— Alors, soyez sur vos gardes.

— Cette proclamation d'absence ne changerait rien à la situation.

— Non, pas au fond ; si ce n'est qu'il vous faudrait répondre, et votre position serait alors, à mon avis, moins belle, moins libre, moins spontanée. Vous auriez l'air d'avoir eu peur, en ne vous présentant pas de vous-même franchement. — Et puis, Joseph, votre père est âgé : vous-même pouvez mourir : réfléchissez bien à tout cela.

— Pour ce qui me concerne, il est vrai que je n'y avais pas beaucoup pensé ; aujourd'hui, vous me faites envisager la question sous une face nouvelle.

— Sous un autre point de vue encore, peut-être le plus important de tous, il convient aussi que vous ne restiez pas plus longtemps dans le silence. Nous avons parlé ensemble plusieurs fois de l'Évangile : vous m'avez dit que votre désir est de conformer votre vie aux préceptes qu'il renferme : vous croyez que Jésus, comme Sauveur, vous est absolument nécessaire, et vous voulez lui obéir : est-ce bien toujours votre sérieuse intention ?

— Oui, certainement : moi aussi, comme l'apôtre Pierre, je crois qu'il est le Christ, le fils du Dieu vivant, Celui qui devait venir au monde. — Je n'oublie point, cousin, que c'est à vous principalement, à votre amitié chrétienne, que je dois mes convictions religieuses actuelles. Si le Nouveau Testament donné par M. Tillier et les paroles affectueuses dont ce monsieur l'a accompagné m'ont été utiles, je sais que vous m'avez attiré bien davantage encore dans le chemin où, s'il plaît à Dieu, je marcherai.

— Ce chemin, Joseph, est un sentier étroit, difficile, rempli d'obstacles de tous genres ; on ne peut le suivre sans un combat, pour ainsi dire, continu, soit contre le monde et le mal extérieur, soit surtout contre notre nature mauvaise et corrompue. Mais Dieu est fidèle : il a promis la victoire définitive et il la donnera.

Ce qui distingue essentiellement le chrétien de l'homme du monde, c'est le besoin de la vérité, c'est l'amour de la vérité. Or si vous appartenez à Jésus-Christ, comme je l'espère, soyez fidèle à la vérité en toutes choses. — Vous avez cru agir avec prudence en cachant votre nom à vos parents, pour mieux les étudier et apprendre à connaître, sans qu'ils s'en doutassent, les anciennes propriétés de votre père : il est possible que vous ayez agi sagement. Mais, éclairé sur vous-même comme vous l'êtes aujourd'hui, vous ne pouvez pas, vous ne devez pas continuer à user de cette finesse. Mettez votre confiance en Dieu, agissez loyalement et tout ouvertement. La position la plus franche est toujours la meilleure. — Il n'y a donc pas de temps à perdre, croyez-moi. Allez-vous-en aujourd'hui à Caserme, chez M. Tillier. En passant par Greuse, Fontallaz et Totan, vous y êtes dans une heure et demie. M. Tillier vous donnera son avis. Dans le courant de la semaine, vous parlerez à M. Horting, et dimanche prochain vous irez faire une visite à votre oncle. Alors, vous vous ferez connaître, ou, si vous le préférez, j'irai moi-même lui tout apprendre.

— Merci, cher cousin, merci mille fois. Mais expliquez-moi donc comment nous sommes parents.

— Je n'en sais pas beaucoup plus que vous là-dessus. Mon père accousine votre oncle. Je crois que leurs grands-pères étaient issus, d'issus de germains. Ça doit être quelque chose d'approchant. En tous cas, il n'y a aucun mal à croire que nous sommes un peu cousins. Mais je vois déjà, Joseph, que vous ne resterez pas avec moi.

— Si bien, *notre maître*, dit Joseph en souriant, je reste avec vous. Et moi aussi, je veux vous parler de la Bèlossière. En qualité de cousin, je me suis permis de penser à ce qu'on pourrait faire pour améliorer, soit ce gueux de terrain, soit la situation générale. Comme domestique, il faudra aussi écouter mes avis. Encore un peu je vous

prendrais pour un oncle, et certes ! je voudrais bien que vous le fussiez. — À présent que vous savez toutes mes affaires, comme je suis plus content ! Il me semble que tout sourit autour de moi : vous avez raison, cousin ; jamais je ne pourrais tenir trois ou quatre ans sans faire un éclat : vous êtes un homme de bon conseil ; je me laisserai guider par vous.

— Et aussi par M. Tillier, qui est fort instruit et connaît bien les lois. M. le préfet Horting, son oncle, ne peut guère agir contre un syndic : il vous laissera faire. Mais, mon cher, allez vite vous habiller, et partez.

Michel Dombre était effectivement un homme de bon conseil. S'il ne pouvait parvenir à mener très bien sa propre barque, il eût été capable de conduire celle des autres dans plus d'un passage dangereux. De tels hommes ne sont pas si rares qu'on le pense peut-être ; car la pratique et la théorie, qui devraient toujours marcher ensemble, s'en vont facilement chacune de leur côté. Du reste, Michel était estimé pour son caractère élevé et droit, et chacun rendait justice à ses honorables intentions. Le boucher qui le trompait sciemment sur le prix d'une pièce de bétail ou sur le temps fixé pour la prendre, n'aurait pas voulu traiter une affaire délicate sans l'avis de son compère Michel Dombre. Le marchand de blé l'avait en haute estime, parce qu'il le tenait pour un homme parfaitement honnête ; et il faisait son possible pour acheter le froment ou l'avoine de Michel au plus bas prix, sachant d'une manière certaine qu'une hausse allait avoir lieu prochainement sur ces denrées. Il est vrai que, même en gagnant sur lui de cette manière (comme sur cent autres paysans plus habiles ou plus rusés), les acheteurs, ses grands amis, étaient loin de le valoir, et infiniment moins heureux avec leurs sacs d'écus, que le pauvre Michel avec un livre tel que *la prison d'Édimbourg*, ou *L'Écossais à la cour de Louis XI*. Les financiers, les gens experts à gagner sur tout ce qui leur passe par les mains ; les millionnaires qui traînent après eux les soucis de dix campagnes et bien d'autres plus intimes et plus cuisants ; les politiques toujours en quête de nouvelles et croyant guérir le monde par des institutions qui, le plus souvent, ne sont que de misérables utopies ou des palliatifs dangereux, — tous ces gens-là sont incapables de comprendre, et surtout de goûter les plaisirs innocents d'un homme à conscience droite, dont l'intelligence élevée habite les régions de l'idéal.

Avec ses bonnes jambes, Joseph eut bientôt traversé les trois villages et franchi les ravins qui séparaient la Béliossière de la propriété de M. Tillier. Plusieurs fois en route il dit son vieux refrain :

*Amis, la matinée est belle,
Sur le rivage assemblons-nous.*

Mais bientôt il ajoutait :

*Conduis ta barque avec prudence ;
Jette tes filets en silence.
Pêcheur, parle bas,
Le roi des mers ne t'échappera pas.*

— Hélas ! pensait-il tout haut, ce roi des mers, c'est un pauvre petit poisson : prends courage, ami Joseph ! espère.... en un plus sage que toi, — ajouta-il une fois en se découvrant avec respect, quoiqu'il fût seul et en plein air.

C'était une belle campagne que celle de Caserme : la maison, ancienne, avait une bonne et solide apparence ; de hauts bosquets la préservaient des ardeurs du midi et des rafales de la bise. Tout y était accort, d'une avenance gracieuse. De beaux vergers, des vignes en côte pas trop rapide ; des champs naturellement drainés ; au bas, une rivière abondante, avec de grands arbres croissant çà et là au bord de l'eau, tout concourait à faire de cette retraite une agréable habitation. — Inutile, mon cher lecteur qui avez peut-être 200 000 fr. à placer ; inutile, je vous le dis, de demander le prix de Caserme à M. Tillier. Caserme est à garder par son propriétaire, non à vendre, souvenez-vous-en.

Joseph n'eut pas même besoin d'entrer. Le chien Fello, qui l'aperçut de loin, fit d'abord un grand vacarme, comme s'il voulait le dévorer ; mais, à mesure que Joseph s'approchait, il releva la queue et bondit de joie presque au cou du jeune homme. Ce furent ensuite des cris de bonheur et des léchements de main qui ne finissaient pas.

— Assez, Fello ! assez, mon brave : oui, je t'aime bien ; mais laisse-moi donc saluer ton maître. — Bonjour, monsieur ! votre serviteur : — Voyons donc, Fello ! à bas !

— Bonjour, Joseph ! Eh bien, quelles nouvelles ? Entrez.

— Je vais vous les dire sur ce banc, monsieur, si vous permettez.

Ils s'assirent ; le chien tint sa tête sur les genoux de Joseph pendant toute la durée de l'entretien. Quand Joseph eut fini :

— Voilà, mon cher, lui dit M. Tillier, votre position est délicate : vous avez habité la maison de votre oncle pendant quinze jours. Il pourrait, s'il est méchant, vous chercher chicane à propos de rien ; j'espère qu'il ne le fera pas. Allez droit votre chemin, comme vous le conseille cet honnête cousin de la Bélossière. Peut-être, s'il est en bons termes

avec l'oncle Cléman, sera-t-il préférable qu'il se charge de l'explication. Dieu vous dirigera, si vous mettez en lui votre confiance.

— Oui, monsieur, je désire le faire chaque jour.

— Continuez : plus vous obéirez à votre conscience, éclairée par l'Écriture-Sainte et fortifiée par la prière, plus vous serez où Dieu vous veut. — Venez manger quelque chose avant de repartir.

— Monsieur, je vous remercie : je n'ai besoin de rien.

— Comme vous voudrez. Dites-moi encore une chose : cette cousine Cléman est fille unique. Est-elle bien pour le caractère, l'extérieur ?

Oui, au moins je crois qu'oui. Elle a un air distingué et me paraît vraiment bonne au fond et aimable.

— En ce cas, Joseph, il faut examiner l'état de votre cœur.

— Oh ! monsieur, il n'y a pas de risque à courir. Ma cousine Hortense ne voudrait pas de moi : elle est riche et a pour prétendant à sa main un jeune homme qu'on reçoit à la maison.

— C'est égal, mon ami : prenez garde à l'état de votre cœur.

— Merci du conseil, monsieur. Mais il n'y a, pour le moment du moins, rien à craindre de ce côté-là.

Et Joseph repartit de son pied léger pour les villages de Fontallaz, Totan et Greuse. Entre les deux derniers il existe un grand ravin, au fond duquel passe une eau terreuse qui charrie d'assez gros cailloux et se jette parfois dans les prairies voisines où elle forme des accou-lins. C'est fort ennuyeux pour les propriétaires. — Dans l'automne de 1863, vers la fin de septembre, ce fut comme un ensablement général, à la suite de grandes pluies. Aujourd'hui, on y voit encore des tas de pierrailles qui couvrent le gazon ça et là et sont désagréables à l'œil.

CHAPITRE XI

Je suis Joseph, votre frère.

GEN XLV, 4



Comme Joseph ne pouvait être de retour à la Bélossière avant le coucher du soleil, ce fut Michel lui-même qui s'occupa de soigner le bétail. Gaspard s'en déchargeait volontiers, depuis quelque temps surtout, Ernest n'aurait pas su le faire, et Justin courait peut-être dans le bois avec des compagnons venus de la ville. À son âge, d'ailleurs, il ne pouvait encore traire les vaches. Pendant que le fermier était à la grange, sa femme y entra, venant du poulailler. Elle considéra les récoltes entassées sur les planchers et ne put s'empêcher de remarquer les places vides au-dessus, et même à côté, çà et là.

— Quand je pense aux granges de ton père, dit-elle, à ces tas énormes de denrées qu'on y rentre chaque année, et que je vois le peu que nous possédons ici, cela me rend toute triste. Je sens pourtant que j'ai tort, Michel : car tout pauvres que nous sommes, je préfère notre vie à celle que nous aurions eue à Brant, si nous y étions restés.

— Tu as bien raison, ma chère Émilie. Ayons bon courage et prenons patience : peu à peu nos enfants s'élèvent, et, grâce à Dieu, ils nous donnent de la satisfaction. À Brant, nous aurions eu bien de la peine à les garder avec nous ; l'esprit qui règne dans la maison eût été pernicieux pour eux. Vois comme Louise est bonne et aimable : c'est une charmante fille ; Dieu veuille nous la conserver ! Ernest aussi est très sage. Il n'y a que Justin qui soit un peu turbulent : il se formera. Nous devons être bien reconnaissants envers Dieu. — Voilà aussi nos récoltes dans la grange : elles ne sont pas considérables, c'est vrai ; mais la grêle aurait pu les détruire, comme elle l'a fait en

d'autres parties du pays.

— Ton ami M. Chournier, — à propos, il me semble que la jument ne va pas mieux malgré toutes les belles prédictions qu'il nous a faites, — ton M. Chournier penserait-il tout de bon à Marthe ? Décidément il lui faisait des compliments bien sucrés l'autre jour. Un vieux garçon comme lui, et un étranger encore, n'irait guère bien à ta sœur.

— S'il y pense, cela m'étonnerait : ah bah ! c'est comme ça un genre français.

— Un vilain genre, reprit aussitôt la fermière. Avec Louise, je ne le lui permettrais certainement pas. — Dis-moi, Michel, où est allé Joseph cette après-midi ?

Le mari continuait à mettre du foin dans le râtelier des bœufs, et ne répondait pas à sa femme, absolument comme s'il n'eût pas entendu la question.

— Tu ne me dis pas où est allé Joseph ? en partant, il avait un air beaucoup plus joyeux qu'à l'ordinaire.

— C'est qu'il se décide à rester avec nous comme domestique.

— Ah ! il s'est décidé : tant mieux. Alors, tu donneras congé à Gaspard pour Noël ?

— Je n'ai pas encore bien réfléchi à ce qu'il faudra faire. Nous en parlerons une autre fois.

— Dis-moi donc où est allé Joseph ? il n'a pas l'habitude de sortir le dimanche pour si longtemps. Sais-tu qu'il a vraiment bonne façon, quand il s'arrange un peu ?

— Sans doute ; c'est un bel homme, et un aimable garçon, dont la piété fait des progrès véritables. Il n'y a pas à s'inquiéter de lui dans ce moment. Plus tard je te dirai ce qu'il est allé faire à deux lieues d'ici.

— Est-ce toi qui l'y as envoyé ?

— Oui, dit résolument le fermier.

— Tu ne l'aurais pourtant pas chargé de quelque nouvel emprunt ? je tremble toujours à la pensée que nous nous ruinerons.

— Tranquillise-toi, Émilie : Joseph est sorti pour une affaire qui le concerne lui-même. Nous n'avons rien à y voir.

En ce moment Joseph arriva :

— Ah ! vous voilà de retour, lui dit Émilie ; nous parlions justement de vous. Avez-vous fait bon voyage.

— Oui, très bon. Le chemin est joli, mais un peu long. On vous salue bien, dit-il au fermier. — Je vais vite changer d'habits et je viendrai achever ce qui reste à faire par là.

— Les bêtes ont bu ; je leur donne le dernier morceau : allez seulement vous reposer.

— Oui, oui, venez, Joseph! je vous ai gardé du café. Vous devez avoir faim.

Joseph suivit la maîtresse qui, chemin faisant, essaya de le faire parler sur le but de sa course; mais il lui répondit que son mari la mettrait au courant dans peu de jours. Voyant qu'elle n'en pouvait rien tirer de plus, Émilie Dombre renonça pour le moment à de nouvelles questions.

La jument malade ne se guérissait pas. Au lieu de se faire jour entièrement à la place ordinaire, sous la ganache, l'humeur se jeta brusquement sur un jarret, y forma un gros abcès qui s'ouvrit de lui-même, en sorte que la Baby était prise par la jambe et par le cou. C'était une bête désormais tarée, et sur laquelle il n'y avait qu'à perdre. Nouveau sujet d'inquiétude pour la mère de famille. — Malgré l'assurance donnée par son mari, qu'il n'était pas question d'emprunt ni de rien de fâcheux dans la course de Joseph, elle ne put s'empêcher de s'en faire beaucoup de souci, à cause du mystère qu'y mettaient les deux hommes.

Le dimanche suivant, ce fut bien autre chose, lorsqu'elle vit Joseph se disposer à sortir après le dîner.

— Où allez-vous donc? lui demanda-t-elle. Vous ne comptez pourtant pas employer tous les dimanches à courir dans la contrée?

— Non, dit-il, en lui prenant la main avec affection: excusez-moi encore aujourd'hui. Ce soir, je pourrai vous en dire davantage.

Joseph se rendait à Brant, dans le dessein de s'expliquer avec la famille de son oncle, s'il en trouvait l'occasion. — En traversant le bois, comme en descendant le ravin des Aules, il pensait à la manière dont il devrait s'y prendre avec ses parents. Être ferme, sans doute: réclamer énergiquement les droits de son père, mais, en même temps, y mettre de la douceur et de l'affection. Quant à Hortense, elle n'avait rien à se reprocher dans tout cela; et si le syndic avait cherché à entortiller son frère dans des liens que la délicatesse ne pouvait admettre, il ne fallait pas oublier que François Cléman n'avait fait, au fond, que ce qu'il avait bien voulu. Dans tous les cas, Joseph était résolu à ne point parler le premier de l'acte en vertu duquel devait s'opérer, ou la reprise des immeubles, ou une nouvelle estimation de ceux-ci.

Ce fut dans ces dispositions bienveillantes qu'il arriva devant la maison.

Un char à banc, presque neuf, était dans la cour; un de ces chars que tout bon paysan doit avoir, si d'ailleurs il possède un cheval dans son écurie. Ses roues sont vertes ainsi que les autres bois du véhicule; sur les ferrures, brille un vernis noir; le banc suspendu à des cour-

roies, est garni de coussins en drap bleu de ciel ; et, sur le devant, un vaste tablier de cuir gras recouvre les jambes des personnes assises. Ce tablier est parfois si haut, qu'il monte presque jusque sous les bras du conducteur. Le caisson contient un petit sachet d'avoine ; si l'on se rend à la foire ou chez des étrangers auxquels on ne veut pas avoir d'obligation pour la nourriture du cheval, on met dans les échelles du char une botte de foin attachée avec des cordes.

Au moment où Joseph mit la main sur le loquet de la porte, il entendit qu'on parlait à haute voix. Comme il était trop avancé pour reculer, il ouvrit et demanda s'il pouvait entrer.

— Ah ! c'est vous, Joseph, dit la mère Cléman. Oui, sans doute, entrez.

Joseph salua la compagnie. Elle se composait des trois membres de la famille, et de trois autres personnes venues sur le char. C'étaient les Raval, mari et femme, avec leur fils Frédéric. On leur présenta Joseph comme un ouvrier français qui avait travaillé à la maison vers la fin du mois de juin ; — un brave garçon, ajouta la mère ; il nous dit comme ça bonjour, en passant, de temps en temps. Asseyez-vous là, Joseph, vous prendrez un verre de vin avec ces messieurs.

Joseph sortit un paquet de sa poche et le remit à Hortense, en disant que c'était de la part de Louise Dombre, qui lui faisait beaucoup d'amitiés.

— Merci, Joseph. Vous lui ferez aussi les miennes. — C'est un livre que Louise me prête, dit Hortense à sa mère.

— Montrez-moi un peu ce que c'est ? demanda le père Raval en tendant la main.

Hortense lui passa le volume. Le paysan lut le titre à haute voix : « Les œuvres de Dieu dans la nature. »

— Oh ! fit-il avec un gros air de dédain : ça doit venir de la *Bétanie* : ça sent le *mô*... — Il n'acheva pas le mot, mais reprit : Ce pauvre Michel de la Béliossière élève bien mal ses enfants, à ce qu'il paraît ; car voilà sa fille qui s'adonne à la lecture comme lui. Son fils aîné est toujours aux *classes*, et le cadet s'amuse déjà à chasser, oui, vraiment ! si l'on ne m'a pas dit qu'on l'avait rencontré avec un fusil.

— Justin l'a fait une seule fois, dit Joseph, mais son père l'en a fortement repris. Du reste, il en a été bien puni, car il fut ramené à la maison par un gendarme.

— Hein ! continua Raval, vous voyez ! Je suis sûr qu'il aura fallu... (Ici le paysan fit le mouvement du pouce et de l'index, qui, entre gens de son espèce, signifie *payer*.)

— Non, monsieur, reprit Joseph : le gendarme s'est borné à ramener l'enfant à son père, en disant que, pour la première fois,

cela n'irait pas plus loin.

— Mais ce pauvre diable de Michel, comment fait-il de rester à la Bélossière? Il faut qu'il ait perdu l'esprit à force de lire: savez-vous, entre nous, ami César, que rien ne rend plus bête que d'avoir toujours les yeux fixés sur du papier noirci. À quoi cela sert-il? L'homme en sait toujours assez pour *rebouiller* la terre. Et rien ne presse pour s'occuper de l'autre monde. On le verra, s'il y en a un, quand on y sera. Pendant qu'on est dans celui-ci, il faut y penser de la bonne manière, pour soi et ses enfants. Pas vrai, ami César? quant aux livres, je les ai en horreur. Excepté l'almanach de Berne et Vevey où l'on trouve l'indication des foires, le renouvellement de la lune et les signes des planètes, je n'en souffre point chez nous. Ainsi, Hortense, notez cela dans votre carnet, ma chère amie.

— Vous avez pourtant une Bible? demanda la jeune fille avec une remarquable assurance.

— Diable! si j'en ai une, et une toute belle, encore! Une des anciennes grandes avec les *réflexions*. On est sûr, au moins, que celles-là ne sont pas falsifiées. — J'ai fait faire une boîte en noyer, fermant à clef, pour la mieux soigner. Elle est toute battante neuve.

— En ce cas, fit observer Joseph, elle ne sert pas à grand' chose dans cette boîte. — Pour moi, le dimanche, je porte habituellement dans ma poche ce nouveau Testament, dit-il en le montrant, qui m'a été donné par un homme bien respectable. C'est le meilleur présent que j'aie reçu en ma vie, et je ne consentirais pas à m'en séparer. Lorsque M. Tillier de Caserme me l'a offert il y a deux mois, je ne savais guère que ce livre renferme le seul vrai trésor.

— Et vous l'y avez trouvé? demanda le père Raval d'un air goguenard.

— Je l'espère, monsieur, répondit avec dignité le jeune homme.

— Combien vaut-il? peut-on l'acheter?

— Dieu ne le vend pas; il le donne à ceux qui le désirent. Et quand à le payer, nul homme n'est assez riche pour cela.

— Vous en tenez, mon brave ami; vous en tenez. — Je vous souhaite bien du bonheur dans l'autre monde, car, pour celui-ci, vous vous en souciez sans doute fort peu. À votre santé, mon garçon! vous comprenez que j'en parle pour rire... Il faut de la religion, c'est clair. Il faut des ministres pour réprimer les scandales, les mauvaises mœurs, pour tonner du haut de la chaire. Il en faut surtout pour marier, pour baptiser, pour instruire les catéchumènes. — Mais pour revenir à ce que nous disions en commençant, presque tous les livres sont inutiles. Ils sont même pernicieux quand ils détournent l'homme de ses occupations.

— Sur ce dernier point, répondit Joseph, je suis bien de votre avis. Quant à la Bible, elle nous a été donnée pour nous instruire des choses du salut, pour nous conduire dans le bon chemin, dans l'activité du travail aussi bien que dans l'affection que nous devons à notre prochain. — Si vous connaissiez Michel Dombre, vous sauriez qu'il travaille beaucoup et se donne plus de peine pour bien élever sa famille, que ne le font la plupart des hommes de ce pays. Je le respecte et je l'aime : c'est un homme de bon conseil et qui a beaucoup de cœur.

— Ça n'empêche pas qu'il aurait mieux fait de rester avec son père que d'aller se morfondre dans ce désert de la Béliosière, où il ne trouvera que la misère et le tombeau. Qu'en pensez-vous, ami César ?

— Je ne sais pas, répondit le syndic d'une manière évasive. L'assesseur n'a pas offert de lui remettre du terrain. Mais ce ne sont pas nos affaires.

— Parfaitement bien dit : ce ne sont pas nos affaires. À votre santé, garçon, et toute la compagnie ! ma foi, voilà du *cortailoud* qui est fameux : noir comme l'encre. Vient-il de la vigne à François ?

— Oui.

— Ce pauvre François ! on n'en a jamais *rentendu* parler ?

— Hélas ! non, répondit la mère Cléman. Voilà plus de trente ans qu'il est parti, sans qu'on ait pu savoir au juste de quel côté il a *tiré*.

— On peut penser qu'il aura péri sur mer, se hâta d'ajouter le père Raval. C'est bien triste de mourir de cette manière. Mais voilà ! il voulut faire un coup de tête en quittant son pays et sa parenté : c'est bien rare que ça réussisse. Les pierres sont dures partout. Vous n'avez pas eu l'idée de le faire proclamer absent par le tribunal, ami César ?

— Mais si, j'y ai pensé plus d'une fois. S'il est mort, comme on l'a toujours dit, à quoi cela servirait-il ?

— À en être un peu plus assuré, reprit l'autre : ou bien à avoir quelques renseignements sur lui, s'il est encore vivant.

— Haulah ! voyez-vous, Raval, il est mort, dit la mère d'Hortense : ce serait de l'argent mal employé.

Pendant toute cette conversation si pénible pour Joseph, celui-ci ne dit rien : il tenait les yeux baissés et passait sa main sur le dos d'une jolie chatte blanche qui s'était placée sur ses genoux. Hortense ne le perdait pas de vue. — Comme on ne parlait plus, il se leva, but le reste de son vin, salua toutes les personnes présentes et sortit de la maison sans avoir dit un mot de ce qui le concernait. Il était déjà au milieu de la cour, lorsque Hortense courut après lui en disant :

— J'ai oublié une commission pour Louise. Elle rejoignit Joseph à l'entrée du chemin.

— Joseph, lui dit-elle, n'oubliez pas mes amitiés pour Louise et dites-lui que je l'attends dimanche prochain. Son frère Justin ou Ernest peut bien l'accompagner.

— Très bien, je ferai la commission.

— Et puis, écoutez, Joseph : ne parlez pas de ce que vous venez d'entendre au sujet de mon oncle François.

— Il n'y a pas à craindre que j'en parle.

— Pourquoi donc ?

— Parce que, ma cousine, je suis votre cousin, le fils de ce pauvre oncle François, dit-il en souriant malgré toute son émotion.

— J'en étais sûre, Joseph ! et cela me fait un très grand plaisir. Merci de me l'avoir dit. Quand reviendrez-vous ?

— Demain, avec le cousin Michel.

— À demain, donc, toutes les explications nécessaires.

Ces deux jeunes gens se donnèrent une cordiale poignée de main. Hortense ne put se résoudre à rentrer tout de suite à la maison, tant son émotion était grande. Elle vint au jardin, se promena d'un air très agité, allant d'une plante à l'autre et se disant à tout instant : « J'en étais sûre ; j'en étais sûre ! » — Elle fut tirée de son agitation par le fils Raval, qui voulut lui dire quelque gentillesse d'amoureux. Mais Hortense coupa court à ses propos :

— Vous savez que je suis franche, lui dit-elle ; eh bien, lorsque vous viendrez à la maison, qu'il ne soit plus question de rien entre nous. Je ne vous ai jamais donné de l'espoir, Frédéric, et ne pourrais vous en promettre pour la suite. Je suis très honorée de vos intentions et de ce que vous pensez à moi, mais je suis décidée à ne pas me marier maintenant. Ainsi, restons-en là.

— Oh ! fit le pauvre garçon, qui avait la voix encore plus grosse que celle de son père ; et moi qui croyais emporter votre promesse positive aujourd'hui ! Nous sommes venus pour ça.

— Positive, oui, comme je vous le dis. Restons bons amis, mais rien de plus.

CHAPITRE XII

Tu ne sais pas ce que le jour de demain amènera.



Si Joseph revint à la Bélossière avec l'esprit agité et le cœur tremblant, Hortense, de son côté, ne passa pas une soirée bien agréable avec son père et sa mère. Le congé donné à Frédéric Raval le jour même où les parents de ce jeune paysan venaient avec lui dans l'espoir de conclure un mariage, provoqua une espèce de sortie pénible au moment de leur départ. Pendant qu'on attelait le cheval au char à banc, le père Nicolas, averti par son fils de ce qui lui avait été dit au jardin, refusa de saluer Hortense.

— Au revoir à la prochaine foire de Totan, ami César, dit-il au père Cléman. On dînera nous deux, après les affaires, chez Caillot. Je paierai les oreilles de veau et la bouteille de Beaujolais. Quant à revenir avec mon char et mon cheval, ce n'est guère possible, puisqu'il n'y a pas place pour eux ici. — Votre serviteur, mère syndique. Ce n'est pourtant pas la faute de *Frédéric* s'il n'a pas réussi. Vous auriez eu pour gendre un garçon qui sait compter jusqu'à cent et qui est capable de rendre quelques petits services. On lui fauche l'herbe sous les pieds : qui est-ce ? je n'en sais rien ; mais, dans ma famille, jamais personne n'a pris un affront pour un compliment. En route !

Ce Nicolas Raval, de Totan, était riche. Outre ses fonds de terre qui valaient bien de l'argent, il possédait des créances pour une somme de soixante mille francs, à ce que disait le notaire Arniffle. Sa famille était nombreuse : sept garçons et trois filles. On comprend qu'il eût été charmé de placer l'aîné chez les Cléman. Frédéric Raval, pour beaucoup de choses, eût certainement convenu au père et à la mère d'Hortense. Celle-ci en jugeait autrement pour elle-même.

Bien que le premier abord d'Hortense fût froid et un peu sec, par suite de l'éducation qu'elle avait reçue, des tendances intéressées de ses parents et d'un caractère naturellement réservé, le lecteur a sans doute compris, par le peu que nous en avons laissé voir, que la jeune fille était douée d'impressions vives, de sentiments droits et profonds. Frédéric Raval ne sut lui parler que de leurs pommes de terre, des minages de leurs vignes, de leurs bœufs à l'engrais, et d'une portée de cochons qu'ils élevaient. Cela ne fit que la dégoûter toujours davantage. Aussi lui donna-t-elle un congé en bonne forme, ainsi qu'on l'a vu, et sans consulter ses parents. Comme elle était dans sa vingt-troisième année, elle pouvait bien prendre cette décision à elle seule, puisque d'ailleurs, en plus d'une occasion, elle avait laissé voir ce qu'elle pensait du prétendant Raval.

Nous reprendrons un peu plus loin le récit de cette portion de notre histoire. Pour le moment, il nous faut accompagner Joseph.

Le soleil baissait derrière le grand bois des Aules, et l'ombre des chênes de la lisière supérieure s'allongeait sur les champs pierreux de la Bélossière. Une douce fraîcheur du soir se faisait sentir à la fin d'une brûlante journée d'août. Un troupeau de moutons souabes broutaient les chiendents et autres herbes dont le terrain était infesté dans cette partie du domaine, laissée en friche durant le printemps et l'été. Ces bêtes appartenaient au boucher principal de la ville voisine, qui profitait du pâturage sans rien payer au fermier. Il pensait même lui rendre service en y envoyant ses moutons. Michel et sa femme y arrivèrent en se promenant, le long du bois.

— Pourquoi n'as-tu pas semé ce champ ? demanda Émilie à son mari.

— Je comptais y mettre du blé noir en juin ; la sécheresse est venue alors, comme tu t'en souviens, et la jument est tombée malade. Puis les autres ouvrages, la moisson, etc., m'ont empêché de venir ici avec la charrue.

— Hélas ! c'est toujours la même chose partout, reprit-elle en soupirant. Voilà du terrain perdu pour nous ; il faut en payer la rente, et c'est un homme riche qui en profite pour ses moutons. Le boucher devrait te donner au moins quelques livres de laine.

— Je compte bien les lui demander.

— Ah ! je parie qu'il ne les donnera pas ; il les promettra ; puis, quand on les voudra, il dira qu'il n'en a plus... Tu te laisses mener, mon pauvre Michel, par tous ceux qui se disent tes amis.

— Je ne me laisse pourtant pas mener par Joseph, puisqu'il reste avec nous. Veux-tu que je te dise, à présent que nous sommes seuls ici, qu'il est un peu notre cousin ?

— Lui, Joseph ! notre cousin ! tu rêves, Michel.

— Non, Émilie : Joseph est le fils de François Cléman, du frère de César Cléman. Son père et sa mère sont vivants et demeurent en France, à cent vingt lieues d'ici.

— Mais, que me dis-tu, Michel ? Comment, ce brave Joseph est le neveu du syndic ! Ah ! j'ai bien d'abord vu que ce n'était pas un ouvrier ordinaire. Mais voilà, il ne restera pas avec nous comme domestique : tu vois si j'ai tort quand je te dis que rien ne nous réussit ! Comment ! Joseph est le fils de François, qui fut grugé par cet avare de syndic ? quelle singulière chose ! Raconte-moi un peu comment tu l'as appris.

Michel fit en quelques mots le récit que nous connaissons. Tout en écoutant son mari avec beaucoup d'intérêt, l'esprit fertile et inquiet de la fermière était déjà allé en avant.

— Tu verras, Michel, qu'il épousera sa cousine Hortense. Cela arrangera tout entre eux, et, avant qu'il soit longtemps, nous serons privés de lui. Oh ! vois-tu, j'ai de ces pressentiments qui ne trompent guère : je te dis, Michel, qu'il épousera Hortense Cléman, tu verras.

— Ce n'est pas impossible ; mais ne penses-tu pas aussi, chère amie, qu'il saurait la rendre heureuse ?

— Certainement. Ce n'est pas lui qui laisserait ses champs sans les cultiver, ou qui ne saurait pas tenir tête aux bouchers et aux marchands de grains.

— Je suis un peu étonné de ne pas le voir arriver : il devrait sortir du bois par ce chemin-ci ; c'est pourtant l'heure où il a dit qu'il serait de retour... Regarde un peu, ma chère Émilie, comme le lac est beau en ce moment : il est d'un bleu plus foncé que celui du ciel, dans la partie que nous en voyons d'ici. Comme ces grandes ombres du soir sont frappantes ! celle du peuplier isolé, dans le pré plat, remonte le flanc de la colline opposée. Je trouve parfois cet endroit-ci plus beau que les campagnes des environs de Brant. Si la Béliossière était à nous et que je n'eusse pas autant de soucis d'argent, je voudrais y finir mes jours avec toi et nos enfants.

— J'espère bien, au contraire, que nous pourrions être établis une fois à Brant, et tranquilles. Il suffirait pour cela que ton père te donnât la petite maison et dix poses de terrain pour ta part. Avec mes six poses, nous serions à notre aise. Mais qui sait comment il arrangera ses affaires ? peut-être tout au profit de tes deux frères et de tes sœurs. Toi, qui as travaillé plus qu'eux tous, tu te verras mis *par derrière*, comme on dit.

— Émilie, ma chère, ne disposons pas d'avance du bien de nos parents. Mon père est le maître de ce qui lui appartient : il agira comme il le trouvera bon. Tâchons seulement de faire notre devoir et mettons

notre confiance en Dieu. Ah ! voici pourtant Joseph. J'espère bien que la lettre qui l'attend ne contient pas de mauvaises nouvelles. Joseph, en effet, venait de sortir du bois et se disposait à couper droit sur la maison, lorsque Michel l'appela. Il vint donc à eux promptement.

— Ma femme sait que vous êtes son cousin, lui dit le fermier. Je vous conseille de l'embrasser, car elle vous aime bien.

Joseph tout heureux, se dépêcha de suivre le conseil, assez inutile, d'ailleurs, car la bonne mère l'embrassa la première, de tout son cœur. Après quoi Michel donna la lettre que le facteur avait apportée pour Joseph depuis le départ de celui-ci. Elle était de sa mère et ne contenait que ces lignes :

« Mon Joseph,

» À la réception de ce billet, mets-toi en route et arrive au plus vite. Le père est très malade depuis cinq jours. Il veut te revoir. Mon Joseph, je suis bien inquiète : viens vite, mon enfant.

» Ta mère, A. C. »

Joseph passa la feuille de papier à Michel, qui secoua la tête et dit : Il faut partir demain matin par la diligence des Rousses. Émilie, ma chère, le père de Joseph est malade sérieusement.

— Oh ! comme cela me fait de la peine pour vous, mon cher Joseph, dit Émilie, revenue tout de suite aux sentiments maternels. Avez-vous au moins l'argent nécessaire pour le voyage ? Michel, il faut trouver de l'argent à Joseph, s'il n'en a pas.

— Merci, j'en ai, répondit Joseph en marchant. De Genève à Paris, une place de banquette coûte 50 francs ; de Paris chez nous, c'est peu de chose. Ah ! mon Dieu ! mon pauvre père ! Vous prierez pour lui, n'est-ce pas ? pour ma mère et pour moi aussi. — Mon cousin, je vais vous remettre toutes mes affaires, si vous voulez bien. En attendant que je revienne, seul ou avec mes parents, agissez à ma place. Tâchez que tout se passe en douceur. Je vais vous laisser ma procuration dès ce soir, et deux lignes pour le préfet. N'est-ce pas ? vous voulez bien consentir à agir pour mon père et pour moi ?

— Je ferai ce qui me sera possible, Joseph.

— Vous ferez tout très bien. — Qu'on prenne deux arbitres à Brant, et s'il en faut un troisième pour décider, adressez-vous à M. Tillier. Lorsque la question sera tranchée par ces messieurs, on m'attendra pour régler. — Combien je suis reconnaissant de votre obligeance ! Je n'oublierai jamais le service que vous me rendez, mon cher cousin.

Ainsi causant, ils arrivèrent. — Joseph fut d'abord présenté aux enfants en sa nouvelle qualité, ce qui fit sauter Justin en l'air, du plaisir

qu'il en eut. Ernest, plus grave, fit un petit discours qui sentait les bancs du collège ; Louise tendit franchement la main à Joseph et lui dit, en souriant, qu'elle le croyait sur parole, mais que pourtant il faudrait voir s'il serait bon cousin jusqu'au bout. Lorsqu'elle sut que son père était malade et que Joseph allait partir, elle ajouta qu'elle désirait vivement le voir bientôt de retour, avec ses parents, tous en bonne santé.

Dès le soir même, Joseph mit en règle ses affaires. Il subrogea Michel dans la procuration reçue de son père ; il écrivit à M. le préfet Horting pour lui demander de remettre ses papiers à son fondé de pouvoirs. À M. Tillier, aussi quelques lignes dans lesquelles il le pria de donner ses bons conseils. Enfin, il écrivit encore la lettre suivante à Hortense :

« Ma chère cousine,

» J'étais allé à Brant pour tout expliquer à vos parents, mais les visites qu'ils avaient à recevoir aujourd'hui, et la tournure même de la conversation ne m'ont pas permis d'ouvrir la bouche devant eux. À vous seule, je me suis senti libre de dire qui je suis. Je vous remercie de m'avoir accueilli comme un parent, comme un ami. Mon désir sincère est de vous prouver que je veux l'être, que je le suis véritablement. — Dites bien à mon oncle et à ma tante que ni mon père (si Dieu me le conserve), ni ma mère, ni moi, nous ne voulons lui faire de la peine. Mon père reprendra ses droits sur sa part de succession, comme cela a été convenu : il sera en mesure de le faire. Je remets à notre cousin Michel Dombre les papiers concernant cette affaire, ainsi que cette lettre qu'il vous portera demain. Alors, je serai en route pour Paris et les Sablans. Dieu veuille me faire la grâce de trouver mon père mieux portant que ma mère ne me l'écrit aujourd'hui. Au revoir, ma chère cousine, quand il plaira à Celui qui seul dirige nos pas ! Croyez à la véritable affection de

» votre cousin,

» Joseph CLÉMAN. »

Le lundi matin, au point du jour, la famille assistait au départ de Joseph. Celui-ci les embrassa tous ; puis, accompagné de Justin qui voulait porter le sac un bout de chemin, il eut bientôt rejoint la jolie route romaine dont la ligne flexible suit le bas de la montagne et croise, à Trêlex, celle qui traverse le Jura par le col de Saint-Cergues et va de là promener ses grandes courbes dans les pâturages de la vallée des Dappes. La diligence, venant de Genève, passait à Trêlex à sept heures du matin ; Joseph eut la bonne chance d'une place à côté

du conducteur, sur la banquette. Soixante heures plus tard, il était à Paris. De la capitale, il ne lui fallait que peu de temps pour se rendre à Orléans, et, de cette dernière ville, une patache le conduisait en une demi-journée aux Sablans. En ce temps-là, ne mettre que trois jours et demi pour faire 120 lieues paraissait une chose admirable. Aujourd'hui, les 14 heures de train express de Paris à Genève, sont, dit-on, d'une longueur excessive et fatiguent beaucoup les voyageurs, même ceux qui y sont habitués. Combien nous avons vécu en vingt-cinq ans, et comme nous sommes tous devenus plus habiles !

Joseph trouva son père dans un état d'affaissement général. À soixante-cinq ans, la vie allait le quitter. Il reconnut son fils et put s'entretenir encore avec lui, soit de leurs affaires, soit des nouveaux sentiments religieux de ce dernier. Joseph eut la joie de voir le vieillard se confier en la grâce de Jésus et achever ses derniers jours dans une paix véritable. La mère de Joseph désira que le curé fit une prière près de son mari, et ce fut Joseph lui-même qui vint le lui demander. Le jeune prêtre ne s'y refusa point, car c'était un homme d'une piété élevée, et dont la charité chrétienne embrassait tous ses frères, qu'ils fussent de son Église ou qu'ils restassent en dehors. Après la prière de l'ecclésiastique, dans laquelle ce dernier demanda que le mourant fût éclairé de la vraie lumière dans son âme et reçu en grâce auprès de Dieu, François Cléman ajouta d'une voix encore ferme :

— Oui par les mérites de Jésus, mort pour nos offenses et ressuscité pour notre justification. M. le curé, je vous le confesse, comme je le dis aussi à mon bien cher Joseph, j'ai été un enfant prodigue aux yeux des hommes, dans ma jeunesse ; et je l'ai été toute ma vie devant Dieu. Mais je me suis souvenu de mon Père céleste au dernier moment, ou plutôt c'est lui qui s'est souvenu de moi : il m'a ouvert ses bras et m'a pardonné.

Le curé des Sablans prit-il ces paroles pour une confession véritable ? Nous pensons bien que non ; mais ni lui ni personne dans la commune ne s'opposa à ce que les restes mortels du protestant fussent déposés dans le lieu que l'Église de Rome appelle *terre sainte*. Il faut leur en savoir gré ; car l'intolérance est telle, en d'autres endroits, qu'on n'aurait sans doute obtenu cette faveur qu'après beaucoup de supplications et d'instances. Et pourtant, la terre entière n'est-elle pas au Seigneur ? Et tous les corps des hommes ne doivent-ils pas se réveiller un jour, à la voix du Fils de Dieu, quand il reviendra du ciel avec une grande puissance et une grande gloire ? Alors, peu importera la poussière qui les recouvrit durant les siècles. Il n'y aura plus de cimetières et plus de clochers : plus de protestants et plus de catholiques, mais pour tous le Jugement.

CHAPITRE XIII

Nous sommes perdus !



orsque le char à banc de Nicolas Raval eut quitté la cour de la maison Cléman, César et sa femme revinrent auprès de leur fille, restée seule dans la cuisine. Hortense remettait à leurs places les assiettes et les verres, car rien n'était jamais en désordre dans le ménage du syndic.

— Eh bien, dit le père en s'adressant à Hortense, en voilà encore un que tu as congédié : c'est le troisième. As-tu bien fait ? Je n'en sais rien. Mais c'est assez comme cela. S'il s'en présente un autre qui me convienne, et veuille travailler avec nous, c'est moi qui déciderai comme je l'entendrai.

Hortense ne répondit pas. Elle monta dans sa chambre. Là, elle réfléchit à la position nouvelle que le retour de son oncle et de Joseph allait faire dans la maison. Évidemment, pour ses parents qui s'y attendaient si peu, ce serait un coup de foudre. Devait-elle leur annoncer tout de suite ce que Joseph lui avait confié, ou bien ne rien dire jusqu'au lendemain matin ? Elle se décida pour cette dernière alternative. Son père et sa mère auraient au moins une bonne nuit. — Hortense dormit peu : des pensées diverses se présentèrent en foule à son esprit agité : tantôt elles les accueillait avec une douceur extrême ; tantôt, c'était avec une sorte de terreur qu'elle envisageait les résultats possibles, comme s'ils eussent été réellement accomplis. À la fin pourtant, le sommeil vint clore ses paupières d'un doigt léger. Elle rêva que Joseph lui prenait la main et lui disait : — « Oui, ma chère cousine, je veux être votre... » — Et soudain le cri effrayant d'une grande hulotte cachée dans le noyer voisin, réveilla en sursaut la jeune fille. Hortense retenait sa respiration : les *hôtées* se répétaient ; puis une chaude rafale venant de l'ouest secouait le feuillage des

arbres et gémissait dans les ouvertures des contrevents. — Ce sont des moments pénibles pour celui que l'espoir et la crainte visitent tour à tour. Les imaginations vives, les complexions nerveuses en souffrent parfois beaucoup. Heureux qui se sent assez fort dans sa foi pour tout remettre aux soins du Père céleste et se confier en Lui!

Hortense était bien pâle et fatiguée, lorsque ses parents vinrent boire le café qu'elle avait préparé pour le déjeuner. Elle prit le sien en silence, et, comme César se levait pour aller aux champs elle lui dit : — Restez encore un moment, père ; j'ai une nouvelle à vous annoncer.

— Voyons, qu'est-ce ? dépêche-toi, car je ne veux pas laisser le domestique seul plus longtemps.

Pensant que sa fille avait peut-être fait quelques réflexions tardives au sujet de Frédéric Raval, il ajouta : — Nous ferons notre possible pour entrer dans tes vues.

— Il s'agit de vous plus que de moi, père. J'ai appris hier que l'oncle François est vivant : Joseph l'ouvrier est son fils, c'est-à-dire votre neveu.

À l'ouïe de ces paroles, César fut sur le point de tomber à la renverse : il se retint à sa chaise avec les deux mains et ne put que balbutier :

— Quoi ? Qu'as-tu dit ?

— L'oncle François est aveugle depuis plusieurs années : sa femme est vivante aussi. Ils sont pauvres, et Joseph est leur seul enfant.

Une transpiration subite inondait le visage du syndic ; sa femme, à demi pétrifiée, n'achevait pas la bouchée de pain qu'elle venait de prendre dans sa tasse de café : elle restait immobile, dans une suspension complète de pensée et de mouvement.

— Qui est-ce, reprit le père, qui t'a dit cela, et comment le sais-tu ?

— Je l'ai deviné en partie, hier, en voyant le malaise de Joseph, lorsque le père Raval parlait de mon oncle François. En sortant de la maison, Joseph m'a tout avoué.

— Et pourquoi ne l'as-tu pas dit tout de suite ?

— Pour que vous pussiez dormir en paix, mieux que moi.

— Ne sais-tu rien de plus sur leur compte ?

— Non, rien.

— C'est déjà bien assez.... T'extermine seulement ! fit-il après un moment de silence.

Qu'entendait donc le vieux syndic par cet horrible souhait ? Il ne désirait la mort de personne, nous en sommes certain, et n'avait en vue que la situation nouvelle des choses. Son frère vivant, un grand fils comme Joseph, un brave garçon tel que cet ouvrier, mais c'était la reprise du patrimoine. Successivement, il ne se vit plus possesseur

que de la moitié de sa maison, de la moitié de son écurie, de la moitié du petit verger. Et *Praz-Collin*, la *Renire*, l'*Oblongain*, le *Rissolet*, tout cela était à partager. Il n'y eut pas jusqu'au bois des *Vernes*, oublié d'abord, qui ne vint se présenter à son esprit épouvanté.

— Hélas mon Dieu! s'cria-t-il dans un accès de désespoir, si c'est vrai, nous sommes perdus! nous sommes ruinés!

La femme ne disait toujours mot: revenue un peu à elle-même, elle acheva son café, remit la tasse dans la soucoupe et poussa un gros soupir.

— Mais, mon père, reprit Hortense avec douceur, je ne vois pas pourquoi vous vous tourmentez de cette manière. Vous payerez quelques mille francs à l'oncle François, et vous resterez possesseur de tout le terrain de la succession. Il me semble que vous devez être bien content de voir votre frère vivant avec un fils comme le sien.

— Qu'ils s'en aillent l'un et l'autre au diable! répondit le vieux paysan, en homme qui n'a plus d'entrailles naturelles. Que n'ont-ils péri au fond de la mer! — Non, je ne sais pas où j'avais la tête quand j'ai signé l'acte de cession: il aurait fallu me tirer un coup de pistolet, ou me couper les trois premiers doigts de la main. Ah! bête que j'étais!

Dans ce premier accès de fureur, César se serait presque frappé lui-même. Ah! c'est que, chez un homme de ce caractère, le cœur avait pris racine dans la possession des biens terrestres, et il en était violemment arraché. On lui prenait sa vie. Et puis, cette montagne noire qui l'écrasait, c'était lui qui, par son égoïsme, en avait amassé les matériaux depuis trente-deux ans.

— Quelques mille francs! disait-il, quelques mille francs! Les as-tu les quelques mille francs?

Et voilà encore ses petites créances qui disparurent de son bureau! — On aurait dit qu'un génie invisible se plaisait à le tenailler de toutes manières. Enfin, la crise diminua. César se mit à fouiller dans ses papiers; il eut bientôt trouvé l'acte de cession, et le donna à lire à Hortense, qui du reste en connaissait les clauses principales. Elle finit par lui dire:

— Eh bien, oui, mon père, puisque l'oncle François est pauvre, il préférera sans doute recevoir en argent la plus-value des fonds, plutôt que de vouloir, en vous restituant ce qu'il a reçu, vous forcer à les lui rendre.

— Nous verrons tout ça: s'il est pauvre, il n'a que ce qu'il a mérité, et s'il ne possède rien du tout, — tant mieux!

— Joseph et le cousin Michel Dombre viendront aujourd'hui pour tout expliquer. Je vous assure, mon père, que Joseph...

— Ne me parle pas de ce gueusard de Français, qui n'est qu'un traître, venu chez moi comme un ouvrier, pour savoir ce que mes fonds valent. Ah! je lui ferai payer cela chèrement.... si je peux, reprit-il en se ravisant.

En ce moment deux gendarmes entrèrent : leur vue fit tressaillir le syndic, comme si sa conscience réveillée lui eût dit : prends garde à toi! — Mais ces deux respectables soutiens de la police et de l'ordre public venaient simplement, selon l'usage, faire viser leurs livrets par l'officier municipal. Hortense remplit la formule à la place de son père et offrit un verre de vin aux gendarmes. Ils le prirent debout et continuèrent leur chemin. — Je vais essayer un peu de travailler, dit César. Si Michel vient, vous m'appellerez.

On le vit bientôt prendre le chemin conduisant à l'un de ses champs. Un fossoir à l'épaule, la tête basse, hélas! le pauvre homme en avait *dans l'aile*, comme on le dit d'une perdrix dont le vol fléchit sous le coup de fusil. Une pierre saillante, contre laquelle il vint buter en marchant avec le bout du sabot, manqua le faire tomber lourdement sur la face ; ce qui fut l'occasion de nouvelles imprécations à l'adresse du caillou malencontreux, qui certes n'en pouvait davantage.

Vers les neuf heures du matin, Michel heurtait à la porte de M. Horting.

— Monsieur le préfet, j'ai l'honneur de vous saluer.

— Bonjour M. Dombre. Et comment cela va-t-il? Quelles bonnes nouvelles de si grand matin? Tout va bien, j'espère, sur vos collines de la Bélossière?

— Merci, monsieur. Mais oui, grâce à Dieu, tout va bien. Il y faudrait seulement plus de bonne terre et moins de cailloux.

— Cela neutraliserait l'effet desséchant du calcaire. Vous avez l'air de la santé en personne, mon brave monsieur Michel, malgré vos cheveux blancs. Et que dites-vous de bon?

Michel tendit au préfet la lettre de Joseph.

— Haha! reprit le magistrat, voici une histoire qui m'a bien étonné, et vous aussi, n'est-ce pas? — Ce Joseph Cléman a donc travaillé chez vous? C'est, à ce que m'a dit l'assesseur votre père, un excellent ouvrier, d'une très bonne conduite. Ma foi, après tout, j'en suis bien aise pour le brave garçon. Il faut que notre ami le syndic lui donne sa fille, et l'affaire sera bien vite arrangée, quoi?

— Monsieur, je doute que mon cousin César fût très disposé à suivre votre conseil, du moins au premier moment. Le retour de son frère avec femme et fils, et les affaires à régler ensemble, tout cela ne lui sera pas trop agréable, on peut le supposer.

— Oui, car le brave syndic passe pour tenir à ce qu'il possède. Au

fond, c'est assez naturel ; il a beaucoup travaillé et il a été économe. Il faudra néanmoins qu'il s'exécute, si son neveu est en mesure de rendre les 4000 francs du prix de la cession, ou que César bonifie ce que les terrains valent de plus. L'acte, que j'ai lu, est d'une clarté parfaite. — Voici donc les papiers reçus en dépôt chez moi ; vous allez m'en donner décharge. — Puisque le jeune homme demande que tout soit réglé par des arbitres, qui nommerez-vous ? Cette affaire m'intéresse, et je désire sincèrement que la paix des deux familles ne soit pas troublée²⁸.

— J'ai pensé que mon père, qui connaît très bien toute l'histoire en question et la valeur des terrains à Brant, pourrait représenter Joseph. Le syndic nommera un arbitre pour lui, et les deux un sur-arbitre en cas de désaccord.

— C'est cela ; parfaitement.

À midi, César revint chez lui avec son domestique, pour le dîner. Durant tout son travail au champ, il n'avait pas ouvert la bouche. De temps en temps un gros soupir s'échappait de sa poitrine oppressée, et il n'en continuait pas moins à arracher les pommes de terre, jetant de côté celles qui montraient déjà les taches brunes de l'oïdium. Après le repas, sa femme lui conseilla de se mettre un moment sur son lit ; Hortense l'engagea à ne pas se faire trop de souci ; elle voulut lui dire quelques mots affectueux et lui prendre la main d'une manière filiale, mais il la repoussa, en disant qu'il était le plus malheureux des hommes.

— Avoir tant travaillé, ajouta-t-il et amassé un peu de bien pendant trente années, et s'en voir dépossédé de cette manière à la fin de ses jours ! Je suis un homme perdu ! Que dira-t-on de moi dans le village ?

— On dira ce qu'on voudra, reprit Hortense. L'essentiel est qu'on sache que vous voulez être juste avec votre frère, comme avec tous. Vous verrez que nous en serons tous plus heureux. À votre place, mon père, je prendrais les devants avec Joseph. On trouverait cela très beau de votre part.

— Prendre les devants ! Je ne comprends pas où cette fille en veut venir avec ses idées : laisse-moi tranquille.

La fatigue finit par avoir le dessus : César se coucha et s'endormit d'un lourd sommeil pendant lequel il rêva d'expropriations forcées. Une heure après, lorsqu'il reparut à la cuisine, il y trouva Michel, qui s'entretenait amicalement avec Hortense. La mère était aussi là, parlant peu et écoutant. — Michel se leva pour saluer son cousin. Il raconta une seconde fois le départ précipité de Joseph, et ce qu'il

28 - [NdÉ] Et si de nos jours on devait entendre de telles paroles de la bouche d'un avocat, cela tiendrait pratiquement du miracle...

savait de ce frère qui se retrouvait après tant d'années d'absence.

— S'il se remet de sa maladie, dit-il, et que Joseph puisse le ramener ici, ce sera pourtant une consolation pour toi de le revoir. Ce pauvre François a dû passer de mauvais jours, et le voilà aveugle depuis bien des années. Ta belle-sœur est une excellente femme, active et économe. Au reste, rien qu'à voir son fils, on peut penser que la mère est douée de belles et solides qualités.

César ne répondit rien.

— Mon père, voici une lettre que le cousin Joseph m'écrit : lisez-la ; elle vous fera plaisir.

Le syndic la parcourut des yeux, puis il la posa nonchalamment sur la table.

— Eh bien, dit-il enfin à Michel, puisque tu représentes François, que demandes-tu ?

— Que l'affaire de la cession soit réglée sans retard. On fera taxer les fonds par des arbitres, afin de savoir ce qu'ils valaient quand ils furent cédés. Lorsque François ou son fils seront de retour, ils décideront s'ils veulent reprendre leur portion, ou te la laisser. La chose est toute simple et se réglera sans difficulté de la part de ton neveu.

— C'est ce qu'il faudra voir, reprit César. Qui prends-tu pour arbitre ?

— Mon père. Il tiendra la balance égale des deux côtés, tu peux en être certain. — D'ailleurs, tu le connais aussi bien que moi. — Et toi, qui choisis-tu ?

César réfléchit un moment, puis il dit qu'il demanderait Désiré Annin pour le représenter dans cette affaire.

— Comme tu voudras, reprit Michel ; mais, avec Annin, je prévois qu'il faudra nommer un sur-arbitre. Ce n'est pas que je veuille contester la droiture de ses intentions ; je crois seulement que tu ferais mieux, par exemple, de demander à Marc Aury de te rendre ce service, si tu tiens, comme nous, à ce que les choses ne traînent pas en longueur. Marc est un homme juste et loyal.

— Je n'ai rien contre Marc, mais je préfère Annin.

— Soit : parle-lui aujourd'hui même. En sortant d'ici, je verrai mon père et lui dirai de s'entendre avec Désiré. Adieu, cousin César. Ne va pas te faire un trop gros souci de tout cela : quelques mille francs de plus ou de moins, dans ta position, ne sont rien, tandis que François a été bien malheureux depuis qu'il a quitté le pays. Dieu lui a donné un bon fils pour le soutien de ses vieux jours : c'est là toute sa richesse. Et encore, ce fils a dû risquer sa vie plus d'une fois pour procurer à son père un peu de pain. À ta place, je m'estimerais heureux de faire quelque chose pour eux, et je n'hésiterais pas à leur offrir tout de suite une somme équitable, pour éviter l'immixtion d'étrangers dans vos

affaires de famille. Au revoir, ma cousine. Adieu, ma chère Hortense, dit-il à cette dernière, qui lui serra vivement la main.

— Crois-tu, Michel, reprit César, que si l'on offrait un retour sur le prix des fonds, ils l'acceptassent ?

— C'est possible. Fais une proposition ; j'écrirai à Joseph ; mais fais-la acceptable.

— Je donnerai cinq cents francs, et tout sera terminé par là.

Michel regarda le syndic au blanc des yeux et lui dit avant de partir :

— Écoute, César : les plaisanteries ne sont pas de saison dans une affaire de cette nature. Ton offre de cinq cents francs est une dérision. Tu as obtenu le bien de ton frère pour un morceau de pain ; et ce que tu as gagné depuis a été trouvé, en bonne partie, sur le terrain qu'on te redemande aujourd'hui. Rentre en toi-même. Considère sérieusement ton devoir. Maintenant, il s'agit de régler compte avec ton neveu, et c'est chose facile ; dans peu de temps, il faudra nous présenter devant Dieu, qui jugera toute notre vie. N'aggravons pas un fardeau déjà trop lourd.

CHAPITRE XIV

*Charmé, monsieur, d'avoir
l'honneur de faire votre connaissance.*



La nouvelle concernant Joseph se répandit en fort peu de temps dans toutes les maisons du village de Brant. Ce fut comme une traînée de poudre où l'on met le feu ; elle brûle d'un bout à l'autre, sans interruption, jusqu'au dernier grain. Quand on sut que l'assesseur et Désiré Annin allaient prononcer comme arbitres dans l'affaire de la reprise des terrains, chacun s'empressa de l'examiner à son point de vue particulier, et d'en parler à droite et à gauche. De Brant, le sujet fut transporté à la ville par les laitiers ; les habitués des cabarets en firent part à leurs compagnons, en sorte que, trois jours après la visite de Michel à César Cléman, toute la petite contrée fut remplie de cette histoire.

La plupart des personnes jugeaient le syndic avec une grande sévérité, sans connaître exactement ce qui s'était passé entre les deux frères. On disait que rien n'était plus juste que de faire rendre gorge à un avaro, qui avait doublé sa fortune aux dépens d'un pauvre malheureux aveugle. Ainsi, l'on oubliait que François Cléman avait agi, sachant bien ce qu'il faisait et à quoi il s'exposait. — Et ce Joseph, qui venait travailler chez son oncle comme ouvrier pendant quinze jours, sans dire ce qu'il était, on trouvait cela charmant. Jamais le vieux syndic n'aurait pu être mieux *fait au même*. Ce Joseph devait être un malin retors, comme on le savait un rude gaillard pour la force et l'adresse. Mais comme il s'était si bien trouvé à la Bélossière, on s'empressait d'ajouter que Michel Dombre l'avait déjà quelque peu *emmomiéré* avec ses lectures et ses idées.

— Combien César devra-t-il rendre à François, s'il garde le terrain

et la maison ? demandait quelqu'une son voisin.

— Ma foi, répondait celui-ci, je pense une assez forte somme. À la place de François, je ne sais pas si je me contenterais de 6000 francs. Représentez-vous ce que ce sera pour le syndic de voir tout un ménage s'établir à sa porte et d'être obligé de partager avec lui la grange, l'écurie, la cave ! Ah ! c'est une position, celle-là ! Il payera cher, comptez-y seulement, son acquisition malhonnête.

C'est ainsi que l'opinion publique, à Brant, pressait de tout son poids sur une question qui ne concernait que deux familles.

L'assesseur et Annin se réunirent le premier jour de pluie, pour commencer leurs opérations d'arbitrage. Annin, qui n'était jamais pressé, bien qu'il marchât toujours très vite, appuyé sur un grand bâton courbé en avant, avait dit qu'il lui était impossible de s'occuper de cette affaire pendant que le temps était beau. Vieux garçon de cinquante ans, sa vie jusqu'ici avait été employée à faire souffrir son prochain, ou à l'ennuyer par toutes sortes de manies singulières. D'une apparence très affectueuse en paroles, personne n'avait le cœur plus froid que lui à l'égard des autres ; minutieux et tenace dans ses intérêts, il n'aurait pas voulu céder un fétu ; et, de temps en temps, il faisait des marchés sur lesquels il perdait beaucoup d'argent. Prenant conseil de tout le monde, on pouvait être certain qu'il ne suivrait que sa propre idée, bien arrêtée dans son esprit dès le commencement, quoiqu'il se gardât de la mettre en avant dans la discussion. Avec son rire *blanc*, ses perpétuelles tracasseries pour des riens, et sa causerie insignifiante, Désiré s'était acquis à bon droit le sobriquet de *Nezelion* dans sa commune. *Nezelion*, c'est-à-dire un homme fait *exprès* pour chercher les poux parmi la paille, mettre des bâtons dans les roues, et passer avec son char sur le fonds du voisin quand il a une sortie sur le sien propre. Il était de haute taille, avec des yeux garnis de cils roux, le nez en pied de marmite, et le visage fortement gravé de petite vérole.

À la fin de la semaine seulement, il put se décider à venir chez l'assesseur. Préalablement, il avait eu deux ou trois conférences avec le syndic. Ce dernier, en proie à une crise d'oppression causée par les inquiétudes et l'insomnie, ne sortait pas de sa maison depuis trois jours. Au lieu d'entrer directement chez l'assesseur, Annin se dirigea du côté des granges et entama une conversation avec Grégoire sur la meilleure manière de faire sécher le regain ; puis, il demanda à voir une nouvelle paire de bœufs achetés dernièrement. Il eut soin de contredire Grégoire sur les deux animaux, soutenant que celui de droite valait mieux que celui de gauche. Comme ils parlaient à haute voix, l'assesseur les entendit discuter, du chemin où il passait. Il

appela Annin et lui dit de venir sans plus tarder chez lui. Désiré arriva en courant, comme quelqu'un qui est fort pressé.

— Comment voulons-nous faire ? dit le vieillard. Nous pourrions estimer chaque fonds, d'après la valeur qu'il avait à l'époque de la cession ; et si César y a dès lors apporté des améliorations en dépensant pour cela quelque argent, il faudra lui en tenir compte. Il me semble que nous devons suivre cette marche ; qu'en penses-tu ?

Pendant que l'assesseur posait ces préliminaires, Désiré parcourait un journal trouvé sur la table.

— Pardon, monsieur Samuel, répondit-il : je n'ai pas bien entendu : vous dites, n'est-ce pas ? qu'il faut tenir compte des réparations ?

L'assesseur répéta, exactement dans les mêmes termes, ce qu'il venait d'exposer.

— Oui, dit Annin, il me semble que vous avez raison, monsieur Samuel. Mais il y a une autre chose très importante, ajouta-t-il avec une grande volubilité, c'est d'avoir la certitude que ce Joseph l'ouvrier est bien positivement un Cléman, fils de François Cléman, et que, dans toute cette affaire, M. Samuel, nous ne sommes, ni vous, ni moi, ni surtout César Cléman et sa famille, les jouets d'une mystification inventée par un aventurier inconnu. On voit tant de choses de ce genre dans les grandes villes ! Figurez-vous, monsieur Samuel, qu'à Lünebourg — vous savez sans doute que Lünebourg est une ville du royaume de Hanovre — qu'à Lünebourg, un individu étranger se fit passer pour le mari absent d'une pauvre femme qui se croyait veuve, et....

— Si tu es venu pour me raconter des histoires pareilles, dit l'assesseur en interrompant Annin au milieu de son discours, tu peux retourner chez toi tout de suite. Reconnais-tu, oui ou non, le propriétaire de ces papiers pour être Joseph Cléman, fils de François Cléman, et neveu de César Cléman ?

— Je ne vous cacherai pas, monsieur Samuel Dombre, qu'il me vient parfois des doutes à l'esprit sur ce Joseph. Je ne voudrais pas affirmer qu'il ne soit pas le fils de François Cléman ; cependant, je trouve que nous ne saurions mettre assez de prudence dans notre manière de considérer tout cela. Nous pourrions encourir plus tard de graves reproches, si nous agissions avec une précipitation regrettable...

— *T'enlevai pi por on Nezelion²⁹ !* se dit à lui-même en patois le vieil assesseur, écoutant parler son collègue, qui mangeait la moitié des mots en les prononçant : *Ouaihl le vilan génie qu'é cé-z'ilié !*

29 - T'enlève seulement pour un Nezelion ! — Ouaih ! le vilain génie que celui-là !

— ... Mais, enfin, j'admettrais, monsieur Samuel, sous toutes dues réserves, que ce Joseph, possesseur de ces papiers, — n'est-ce pas ? — est le neveu de César Cléman, lequel César avait acheté, il y a trente-deux ans, la part de biens paternel et maternel de son frère François pour la somme de 4000 fr., bonne monnaie de ce pays, soit dix batz pièce ; dit achat sous la condition qu'il serait prêt à les rendre contre la restitution de cette somme, à moins qu'il n'y eût lieu à les garder, moyennant paiement de la différence de valeur (si elle existait à l'époque de la cession) par celui des deux frères qui serait le possesseur définitif des immeubles...

— Mais nous sommes d'accord là-dessus, et tout ce que tu barbottes est inutile. Commençons par la maison. À ton avis, combien vaut-elle ? Les maisons n'ont pas changé de prix chez nous depuis trente ans, et celle de François est dans le même état qu'alors.

— Ceci, monsieur Samuel, est une chose très difficile à décider. Pour ma part, je me récusé. Il nous faudrait, je pense, l'avis d'un maître maçon et d'un charpentier. Je n'entends rien à la valeur d'un bâtiment.

— Mais tu as cependant bien vite fait un prix à Recordon pour ta vieille grange. D'où vient que tu connais si peu la valeur de la maison Cléman, que tu vois dix fois par jour aussi bien que moi ? Voudrais-tu peut-être arrêter l'arbitrage par ta manière de faire ? tu n'y gagneras pas grand'chose, car si nous ne terminons pas aujourd'hui l'estimation et de bon accord, demain, je fais nommer un sur-arbitre, d'office, par le juge de paix.

— Oh ! nous voulons bien tomber d'accord, M. Samuel ; seulement, il faut mettre à cela beaucoup de maturité ; oui, beaucoup de maturité, répéta-t-il en se mouchant quatre fois de suite. — Laissons de côté la maison. Voyons pour le verger.

— Eh bien, soit : le verger, selon moi, valait alors deux écus neufs la toise, soit huit francs.

— Huit francs !... nous ne nous entendrons jamais : si vous parliez de cinquante batz, on pourrait voir mais huit francs, soit trente batz de plus, c'est impossible.

— Et combien veux-tu de celui que tu possèdes à côté du mien de derrière ? je suis prêt à l'acheter : voyons, fais-moi un prix raisonnable.

— Ah ! M. Samuel, ceci est différent : mon petit verger est bon, bien placé, il a pour vous une valeur de convenance.

— Mais, enfin, combien l'estimes-tu ?

— J'aurais de la peine à le céder pour douze francs la toise ancienne, de dix pieds de Berne.

— Et tu ne voudrais pas donner plus de cinq francs de celui des Cléman ! Tu as donc deux poids et deux mesures ? — Écoute-moi,

Désiré, dit le vieux Samuel en le dévisageant d'un regard impérieux : finissons-en tout de suite. Je vois que tu mets un mauvais esprit à l'arrangement dont nous sommes chargés. Fais ton calcul chez toi, et rends-moi réponse demain matin à huit heures ; sinon, je fais nommer un troisième expert, et dès ce moment je demande que ce soit monsieur Tillier, de Caserme. Moi, j'estime que si César garde les terrains et la maison, il doit payer à son frère 5000 fr. de plus que les 4000 déjà reçus à compte. — Voici l'extrait du cadastre des fonds, avec mes estimations pour chacun d'eux : emporte-les, et réfléchis tout seul, puisque tu le préfères.

Ayant dit cela, l'assesseur remit les autres papiers dans la sacoche d'où il les avait tirés, les enferma dans son bureau et leva la séance. Désiré Annin, fort satisfait sans doute du résultat obtenu, prit son grand bâton courbé et s'en alla faire un tour dans la campagne, pour examiner de plus près les terrains en question. Le ciel s'était éclairci depuis un moment. Dans un de ses fonds, il trouva une trappe de taupe détendue, et voulut la remettre en place ; mais, comme il était maladroit, il ajusta la clavette du ressort d'une manière équivoque : elle lâcha tout à coup, et la verge de coudrier, se redressant rapidement en l'air, lui appliqua un coup si violent au-dessous du menton, que Désiré crut d'abord que sa mâchoire inférieure avait été partagée en deux. Il poussa un cri perçant et courut se laver le visage à une rigole voisine, tout étonné de ne pas voir le sang couler et de trouver les restes de ses dents de devant encore à leurs places. Il revint ainsi chez lui, donnant à tous les diables le taupier de Brant, Jean-Charles Gascogne. Le soir, on le vit passer dans le village avec une mentonnière bleue, l'air tout pensif. »

Le lendemain matin, dès qu'il eut soigné son bétail et déjeuné, il vint chez le syndic. Celui-ci avait passé une nuit affreuse. Une fluxion de poitrine se déclarait. Sa femme était partie pour consulter un médecin et rapporter quelques remèdes en attendant qu'il vînt voir le malade. Désiré ne trouva qu'Hortense à la maison.

— Ma chère Hortense, lui dit-il, je voudrais parler à votre père pour l'affaire que vous savez.

— C'est impossible dans ce moment : mon père est assoupi ; et, après la nuit terrible qu'il a passée, on ne peut l'éveiller pour lui parler d'affaires.

— Ah ! c'est bien triste : il est réellement bien souffrant le cher syndic. Il est peut-être en danger ? C'est clair qu'à son âge, une fluxion de poitrine...

Désiré n'acheva pas : il réfléchissait à certaines éventualités que la mort de César pouvait amener dans la position d'Hortense. —

Changeant tout à coup de sujet, il dit à voix basse :

— Ma chère Hortense, comment pensez-vous qu'on doive arranger cette affaire de votre oncle François ? Je tâcherai que cela se termine selon votre désir.

— Mais je pense qu'il faut faire la chose avec justice et équité, comme elle doit se régler entre frères.

— C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire que si mon père garde les fonds (ce qui est notre désir), il paie à mon oncle la différence de valeur ; elle doit être assez grande pour le peu que je puis y connaître.

— L'assesseur propose 5000 fr. à rendre : pensez donc, quelle folie !

— Eh bien, 5000 fr., soit. M. Dombre doit connaître, mieux que personne, le prix des terrains de Brant à l'époque où ils furent cédés.

— Mais, ma chère Hortense, réfléchissez que c'est 5000 francs que vous auriez de moins un jour, comme héritière de votre papa.

— Qu'est-ce que cela fait à la question ? Puisque mon père est incapable de vous entendre, je ne puis que vous dire : faites la chose justement, plutôt en faveur de mon oncle, qu'en tenant trop de notre côté. Ce n'est pas lorsqu'on est en danger de mort peut-être, qu'il faut marchander sur quelques francs de plus ou de moins avec un parent pauvre, et aveugle encore !

— Oui ; c'est donc ce que vous désirez, ma chère Hortense ?

— M. Annin, je ne suis la chère Hortense de personne.

— Oui, eh bien ! nous attendrons, n'est-ce pas ? que votre père soit guéri, pour décider l'affaire : vous lui direz cela de ma part ; ainsi, nous sommes d'accord.

— Au contraire ! Je vous prie de terminer tout cela au plus vite.

— Ah ! ma chère, on ne peut aller aussi vite que vous le pensez : c'est difficile, très difficile. Plus tard, vous pourriez me dire que j'ai été imprudent ; et je tiens à conserver vos bonnes grâces, car je vous aime beaucoup.

— C'est bon, M. Désiré ; allez seulement à vos affaires, et souvenez-vous de ce que je vous dis : finissez cela promptement, si vous tenez à me faire plaisir.

— Oui, nous sommes d'accord ; on attendra la guérison de votre cher père.

Là-dessus, l'arbitre officieux rattacha sa mentonnière bleue et quitta la maison. Il courut chez l'assesseur, qui, rasé et son habit noir sur le bras, partait pour une séance de la justice.

— Ah : te voici, dit-il ; il était temps. Encore une minute, et tu ne m'aurais plus trouvé. Qu'as-tu décidé ?

— Je viens de chez le syndic : il est en danger, peut-être près de sa

fin. Je n'ai pu voir que sa fille. Or, vous comprenez, M. Samuel, que, dans un pareil état de choses, on ne peut faire autrement que de tout renvoyer. N'est-ce pas ? nous sommes d'accord ?

— Comment ! tu n'as pas de proposition à me faire ?

— Non, c'est impossible.

— Eh bien, tu n'es qu'un vilain chien de paresseux, un *nezelion* de première classe. Mais c'est égal. On trouvera bien quelqu'un pour te remplacer. Tu veux laisser mourir César sans qu'il ait pu réparer une injustice criante ! va, égoïste que tu es ! je me passerai de toi. Avec un homme de bonne foi, nous en avons pour deux heures. Avec toi, nous n'en finirions jamais.

L'assesseur acheva sa pensée en patois aux oreilles mêmes d'Annin :

— *De ne sé pas dé yo diable l'é challiot*³⁰ !

30 - Je ne sais pas d'où diable il est sorti !

CHAPITRE XV

*Il ne dit jamais « je vous donne, » mais
« je vous prête » le bonjour.*

MOLIÈRE



Malgré le vif désir qu'avait l'assesseur de terminer l'affaire de l'arbitrage, il dut forcément s'arrêter. L'état déjà si grave du syndic ne fit qu'empirer ; bientôt le médecin ne donna plus d'espoir, et, enfin, après dix jours de suffocations presque continuelles, César rendit le dernier soupir dans un dernier étouffement. Par une singulière et mystérieuse coïncidence, le jour de sa mort fut le même que celui de l'enterrement de son frère François ; et lorsque Hortense en pleurs fermait les yeux de son père, Joseph, à cent lieues de là, revenait du cimetière des Sablans avec sa mère en deuil. — Les lettres annonçant les deux funèbres nouvelles se croisèrent en route. — Avant de quitter ce monde, François reconnut, ainsi que nous l'avons vu, son état de péché devant Dieu ; César ne donna aucun signe visible de repentance et de foi, si ce n'est qu'il demanda qu'on priât pour lui. Il ne parla plus de Joseph, ni de leurs affaires : son état de maladie et les souffrances qu'il endurait l'occupèrent exclusivement. Hélas ! comme tant d'autres, le pauvre César avait cru trouver le bonheur dans la possession des biens terrestres ; il n'y rencontra, le plus souvent, que fatigue et tourment, et enfin ce grand dernier tracas amené par le retour d'un neveu dont il ne soupçonnait pas même l'existence. Combien sont plus heureux les vrais chrétiens ! Ils jouissent avec reconnaissance de tout ce qu'ils ont reçu du Seigneur, mais leur trésor est placé plus haut que les choses de la terre, à l'abri de la servitude du cœur, à l'abri de la corruption et de la mort. — Je me souviens d'une visite que je fis, il y a bien des années, à de jeunes mariés, très gais et très heureux. Ils n'avaient qu'une seule chambre pour habita-

tion ; elle était garnie de bons meubles neufs, époussetés avec soin et desquels émanait encore l'odeur un peu forte, mais saine, d'un brillant poli à l'alcool. Tout, dans cet asile du bonheur, faisait plaisir à voir ; quelques livres sur une console ; la Bible, au milieu de la table ronde recouverte d'un joli tapis ; des chaises de paille bien blanche ; deux vases à fleurs contenant des oignons de jacinthe. Un beau feu brillait dans la cheminée, car c'était en hiver. En approchant mes pieds du foyer, je lus l'inscription suivante faite avec les pincettes dans la cendre étendue en avant du brasier : *Luc XII, 40*. La jeune femme se dépêcha de l'enlever avec un balai, mais elle n'en resta pas moins gravée dans ma mémoire. Cherchez ce passage, ami lecteur, vous verrez ce qu'il nous dit à tous.

Hortense soigna son père avec une constante assiduité. De nuit et de jour, il ne voulait qu'elle à côté de son lit. Sa pauvre femme, complètement absorbée dans une douleur morne et concentrée, ne pouvait s'occuper que du ménage, et encore elle restait parfois de grands moments immobile comme une statue. Depuis quelques années elle avait grossi et en devenait lourde dans sa démarche ; tout lui était maintenant plus difficile. Il y avait bien à craindre que, peu à peu, elle ne tombât dans un état d'insensibilité morale et physique. Seule, Hortense redoublait d'activité et faisait face à tout dans la maison. Heureusement, elle était forte, bien douée pour cela.

Son père n'ayant pas fait de testament, elle se trouvait héritière universelle, sauf pour la portion de jouissance que la loi accorde à une femme dans un cas pareil. Du reste, la mère Cléman avait quelque argent placé en son propre nom. Hortense devint donc la maîtresse et dut prendre la direction des affaires.

L'assesseur vint lui dire l'insuccès de l'arbitrage, à la suite des empêchements évoqués par Annin. Elle le remercia de son obligeance, le questionna sur son opinion au fond, et le pria d'avertir Annin qu'il n'eût plus à s'occuper de cette affaire.

— J'attendrai le retour de mon cousin Joseph, lui dit-elle, et j'espère que nous pourrons régler le tout d'après votre estimation. Si de nouvelles difficultés survenaient entre nous, j'aurais recours à votre obligeance.

— Tout à votre service. Il vous faudra un conseiller. Avez-vous déjà jeté les yeux sur quelqu'un ?

— Non, je n'y ai pas pensé ; mais si votre fils aîné, le cousin Michel, voulait me rendre ce service, j'en serais bien reconnaissante.

— Oui, c'est un bon choix. Michel ne refusera pas. Je lui en parlerai. Que fait votre mère ?

— Toujours dans le même état : soupirant, ne parlant presque pas

et agissant très peu.

— Il lui faudra aussi quelqu'un pour ses affaires ! si cela vous convient, j'offre de m'en charger.

— Merci, mon cousin ; ma mère sera bien contente d'avoir vos bons conseils.

Annin ne tarda non plus à se présenter chez Hortense. Le domestique balayait la cour, lorsque le vieux garçon arriva lentement, tête baissée et toujours appuyé sur le bâton dont le bout supérieur dépassait d'un bon pied la partie tenue dans la main droite.

— Bonjour, Jacques, dit-il au valet ; votre maîtresse est-elle à la maison ?

— Laquelle des deux ?

— La jeune ?

— Je crois qu'oui.

— Vous avez là un bon balai, Jacques ; est-ce vous qui l'avez fait ? dit-il, en prenant le manche dans sa main gauche. Oui, voilà un bon balai de blanchette ; vous devriez bien m'en faire deux ou trois dans une de vos soirées, Jacques ?

— Oh ! tout de même, M. Annin.

— Oui, faites-m'en quatre. Je payerai volontiers une bouteille.

Posant son bâton par terre, Annin se mit aussi à balayer :

— Il va parfaitement bien, dit-il ; vous me ferez aussi un manche comme celui-ci, en bois dur, n'est-ce pas, Jacques ?

— Ma foi, M. Annin, il vous faut demander à ma maîtresse. Je ne peux pourtant pas travailler *pour le monde* sans son consentement, répondit le valet d'un air un peu grognon.

— C'est cela, je lui en parlerai.

Annin ramassa son bâton, entr'ouvrit la porte avec une main, sans faire de bruit, écouta un moment, et enfin se décida à entrer. Pendant qu'il s'introduisait de cette manière, Jacques prononçait tout bas le mot *nezellion*, précédé d'un qualificatif énergique. — La mère Cléman était seule.

— Bonjour, ma chère Lisette, ma pauvre Lisette, dit-il en lui tendant froidement sa grosse patte, couverte de poils bruns entre les articulations. Ah ! si vous saviez comme je vous trouve à plaindre d'avoir perdu votre cher mari ! Qu'en paix soit son âme ! J'avais grand besoin de vous serrer la main, dit-il encore, en se tournant de côté pour prendre une chaise. Comme ce monde est triste, n'est-ce pas ? Vous voilà maintenant veuve, avec la chère Hortense qui n'est pas mariée. Quand il n'y a point d'homme dans une maison, ah ! ça va bien mal.

Voyant que ses paroles faisaient pleurer la pauvre femme et qu'elle s'essuyait les yeux, Annin voulut aussi prendre son mouchoir pour

en frotter un peu les siens. Mais il l'avait oublié ; il ne trouva à la place, dans sa poche, qu'une vieille serpette dont il était toujours pourvu pour couper du *brot*³¹ dans les haies, le long des chemins ou dans la campagne. À défaut de mouchoir, il sortit l'instrument et se mit à racler l'ongle d'un de ses pouces contre le tranchant, par manière d'occupation.

— Oui, vraiment, reprit-il après une pause, on peut dire que si l'homme manque dans une maison, tout manque. Ce cher ami César avait beaucoup de confiance en moi. Tout dernièrement encore, il me chargea d'une affaire délicate, que j'aurais sans doute réglée à sa satisfaction, sans la maladie qui l'a emmené trop tôt, beaucoup trop tôt, ma chère Lisette. Sans cette fluxion de poitrine, César aurait pu vivre au moins encore vingt ans en parfaite santé.

— Hélas oui, mon pauvre Désiré, répondit enfin la veuve Cléman, vous dites bien la vérité.

— Dites-moi, Lisette ; où est votre chère fille ? je voudrais lui parler.

— Je ne sais pas ; elle est sortie.

La porte s'ouvrit et Hortense entra.

— Ma chère Hortense, reprit Annin, il me tardait de venir vous dire combien je pense à tout ce qui vous arrive. Vous aurez bien besoin des conseils d'un homme pour les affaires de votre père ; si je pouvais vous être utile en quoi que ce soit, je m'estimerais très heureux : oui, ma chère Hortense, certainement très heureux, dit-il en fermant les yeux pour se donner un air sentimental et affectueux. Mais cela le faisait tellement ressembler à un vieux singe, qu'Hortense, dans toute autre circonstance, en eût ri de bon cœur.

— Merci de votre obligeance, répondit-elle. Mais voilà nos cousins Dombre, l'assesseur et Michel son fils aîné, qui ont la bonté d'être nos conseillers, à ma mère et à moi.

— Ah ! très bien. Je regrette de ne vous avoir pas offert plus tôt mes services, ma chère Hortense. Pourtant, quand il faut des conseillers à une mère et à sa fille, on ne prend pas volontiers un père et son fils pour ces fonctions. J'aurais pu remplacer Michel. — Mais enfin, il y aura cette affaire d'arbitrage qui reste à terminer : je ferai de mon mieux pour que vous ne supportiez pas une trop grande perte.

— Bien obligé ! L'assesseur ne vous a-t-il pas dit que je vous priais de ne plus vous en occuper ? Cette affaire me regarde seule maintenant.

— Non, je ne l'ai pas vu : mais, c'est très dommage. Nous avons si bien commencé les opérations.

— Aussi veux-je vous prier de me dire ce que je vous dois pour le

31 - Jeune pousse d'arbres que les chèvres mangent avec avidité.

temps que vous y avez consacré.

— Oh ! cela n'en vaut pas la peine.

— Mais si, monsieur Annin, dites-moi ce que je vous dois.

— Non, ma chère Hortense : nous réglerons cela plus tard. Vraiment c'est si peu de chose : nous avons passé peut-être deux heures à en parler avec l'assesseur ; votre père est venu m'en entretenir trois fois, chaque fois une heure, je pense. Ainsi... voyons :

Hortense ouvrit sa bourse et en tira un écu de cinq francs qu'elle offrit à Annin, en disant :

— Est-ce assez comme cela ? Si ce n'est pas suffisant, veuillez me le dire.

Le Nezelion prit l'écu avec la main qui tenait encore la serpette, le tourna de l'autre côté, fit un mouvement pour le rendre à Hortense, et le mit dans sa poche avec la serpette.

— Je vous assure, dit-il, qu'il ne fallait pas me payer : mais, en refusant, je craindrais de vous causer de la peine.

— Sans doute. Maintenant nous sommes quittes, ajouta-t-elle en inscrivant sans retard le paiement dans son carnet de dépenses. Vous n'avez plus rien à me dire ?

— Pardon, chère Hortense ; mais ce sera pour une autre fois, si vous le permettez. De temps en temps, je viendrai causer un peu dans la soirée avec votre bonne mère : elle doit se trouver bien seule, depuis la mort de son cher mari.

— Ma mère s'endort dès que la nuit arrive : elle est très fatiguée le soir et a besoin de tranquillité. Je désire qu'on la laisse reprendre peu à peu ses forces. Il vaut mieux ne pas venir. Si vous avez quelque chose de plus à me communiquer, dites-le-moi tout de suite, et ce sera fini.

— Eh bien, ma chère Hortense, c'est au sujet de ce Joseph. Prenez bien garde à ce que vous ferez avec lui. Ce n'est pas une chose prouvée à mes yeux qu'il soit votre cousin. Si c'était peut-être un grand filou, comme on vient d'en pendre un en Angleterre ! Quant à moi, je ne voudrais répondre de rien dans le cas actuel, et j'attendrais longtemps avant de consentir, soit à le reconnaître pour le fils de votre oncle François (qui a eu le malheur de mourir aussi tout dernièrement comme votre cher père), soit à régler l'affaire de la cession. Eh ! ma chère ! il a été à l'armée, ce Joseph. Qui vous dira que là votre véritable cousin n'ait pas été tué par les Arabes, et que celui-ci, le connaissant et lui ressemblant, n'ait pas pris son nom et sa qualité ! Ce ne serait pas la première fois qu'on aurait vu une chose pareille. On parle même d'une pauvre femme qui, en France, se trouva un jour avoir deux maris, l'un faux et l'autre véritable. Prenez donc bien garde

à ce que vous ferez, ma chère Hortense ; croyez-en quelqu'un qui a de l'expérience et vous aime beaucoup.

— Je vous remercie, lui dit froidement la jeune fille en deuil.

Comme il sortait, il se retourna pour demander encore à Hortense si elle consentait à ce que son domestique Jacques lui fit quelques balais de *blanchette* dans ses moments perdus.

— Non, M. Annin. Jacques est suffisamment occupé : vous pouvez en commander à votre voisin Lotty, qui est très pauvre.

Louise Dombre et sa mère vinrent aussi voir leurs parentes. Ce fut une douce consolation pour Hortense, qui, depuis sa visite à la Bélossière, se sentait attirée vers Louise. Celle-ci lui parla de Joseph et lui en dit beaucoup de bien.

— Il a écrit à mon père qu'il pense être de retour dans un mois ; il amènera sa mère. Nous voudrions qu'elle se décidât à rester avec nous, comme Joseph ; car vous savez qu'il compte travailler à la ferme pour aider mon père dans ses travaux de campagne, mais il paraît qu'elle veut se fixer à Brant.

— Vraiment, reprit Hortense, est-ce que le cousin sera domestique chez vous ?

— Oh ! domestique, pas précisément, si vous voulez : il dit, lui, qu'il a des idées pour améliorer nos cultures. Vous savez peut-être qu'il a travaillé pendant quatre ans dans une grande ferme modèle avant d'aller à l'armée. Il pourra être bien utile à mon père, car la Bélossière est une mauvaise campagne. Et pourtant, je vous assure, Hortense, que je ne la quitterais pas sans regrets. C'est si joli dans le bois, en été et en automne ! Et aussi au printemps, quand les anémones fleurissent et que les arbres reprennent leurs feuilles. — Mais mon cher père y consume sa vie, dans la fatigue et les soucis. Quand il sera vieux tout de bon, ce sera le tour de Justin, sans plus de profit pour personne. Ernest quittera le pays. Enfin, à la garde de Dieu ! si nous sommes pauvres et devons rester pauvres, qu'au moins nous sachions reconnaître sa bonté à notre égard.

— Votre grand-père vous laissera du bien ; dans peu d'années vous reviendrez tous ici : nous serons alors rapprochées, ma chère Louise.

— Ce serait bien agréable : mais, voyez-vous, Hortense, ni pour mes parents ni pour moi je ne compte sur l'avenir. C'est assez du jour présent.

— Comme je suis en deuil pour deux ans, voulez-vous me faire le plaisir d'accepter une ou deux de mes robes ? Je ne les mettrai également pas de longtemps. J'en ai deux qui sont presque neuves.

En disant cela, Hortense sortit d'une armoire les vêtements en ques-

tion et les offrit à Louise : une jolie robe d'indienne³² rayée, et une de mousseline laine. On les montra à la mère de Louise, qui remercia mille fois Hortense de son attention.

— Elles viennent tout à point pour Louise, car elle en avait grand besoin ; et nous avons décidé qu'on s'en passerait cette année. Nous n'avons que des ennuis et du malheur à cette Bélossière, ma pauvre cousine, dit-elle en s'adressant à la mère Lisette. Rien ne nous réussit. Voilà notre jument avec un mal au jarret qui ne se guérit pas. Nous allons perdre au moins dix louis sur cette bête, sans parler du foin qu'elle mange depuis deux mois.

— C'est bien fâcheux, répondit la veuve. Pendant qu'Hortense recevait les visites des parents et des amis de son père, Joseph et sa mère préparaient tout pour leur départ des Sablans. Il fallait vendre le petit mobilier, ainsi qu'un champ de peu de valeur, appartenant à la veuve. Celle-ci aurait bien préféré ne pas quitter son pays et le village où elle avait toujours vécu ; mais voyant son fils décidé à revenir en Suisse et à s'y fixer tout de bon, elle n'insista plus, trop heureuse d'ailleurs de l'accompagner partout. Joseph lui dit qu'il y avait à peu de distance de Brant une chapelle catholique, où elle pourrait aller de temps en temps le dimanche, à pied, et que personne ne la gênerait dans l'exercice de ses devoirs religieux. Cette certitude acquise, la bonne femme n'hésita plus. — On fit une vente publique des objets qu'elle ne pouvait emporter, ainsi que du champ. Le produit fut des plus minimes : 805 fr. de France. Mais enfin, c'était déjà bien quelque chose de ne pas arriver avec rien pour s'établir à Brant. Ici, elle jouirait de quelques petits avantages communaux ; puis, elle toucherait la rente des 3000 fr. de Joseph, régulièrement chaque année. Enfin, la mère Alise travaillerait. Il faut peu de chose à une femme seule pour vivre, quand elle est sobre et économe : du café et du lait, de temps en temps un petit morceau de viande ; des légumes — au village, il est rare qu'on les achète — et du bois pour l'hiver. Pour cinquante francs, une veuve trouve un logement convenable. — Et puis, ne pouvait-elle donc pas compter que Joseph aurait soin de lui fournir tout ce qui lui serait nécessaire, en y ajoutant même quelques petites douceurs ? — Six semaines après la mort de François, la mère et le fils se mirent en route pour la Suisse.

32 - [NdÉ] Étoffe de coton peinte fait aux Indes.

TRISIÈME PARTIE

CHAPITRE XVI

Les hommes supérieurs, on l'a dit, sont tous les fils de leurs mères. Il est des qualités de droiture, de conscience, et, ne craignons pas d'ajouter, de courage, que les mères seules savent mettre dans une jeune vie.

A. DE GASPARIN.



Un samedi matin, vers la fin de septembre (car c'est le moment de l'année où notre récit doit se continuer pour ne pas subir d'interruption), l'aubergiste du Lion-d'or, à Trêlex, vint à la rue et prêta l'oreille dans la direction de la montagne. Au bout d'un instant il rentra dans la maison et dit à deux voyageurs qui se trouvaient chez lui, qu'on entendait la diligence à mi-côte et que dans vingt minutes elle serait devant l'hôtel.

— Ces messieurs, ajouta-t-il, ont-ils suffisamment de café ?

— Oui.

L'hôtelier enleva les tasses et les autres objets du déjeuner.

Le soleil commençait à dorer les feuillages des forêts, et les rochers à angle vif de Pierre-lente. Bientôt toutes les vastes étendues boisées seraient resplendissantes de lumière matinale. Pour traverser le Jura, de Morex à Saint-Cergues, les voyageurs n'avaient pas eu trop chaud, car déjà les nuits sont froides dans les gorges des montagnes. Chaque matin la gelée blanche étend son mince tapis sur les gazons, surtout dans les combes bien unies. Les vaches se tiennent alors près des chalets, assez rapprochées les unes des autres pour que leurs chaudes haleines et les émanations de leurs gros corps les entourent d'une atmosphère moins âpre que celle qui règne dans la contrée. Sous quelque vieux sapin branchu, on en voit qui ruminent, les unes debout, les autres couchées. Au lever du soleil, les taureaux poussent de longs mugissements qui s'entendent à de grandes distances ; les

bergers font entrer les vaches laitières dans les étables, et déjà les porcs vont mettre le nez dans les auges, ou se recoucher à plat ventre au pied d'un mur. — D'un bois à l'autre, on voit passer les casse-noix dont le cri rauque se répète au sommet des sapins. Cet oiseau bizarre, au plumage brun-noir partout nué de points blancs, va bientôt descendre aux lisières inférieures, pour continuer de là son émigration ordinaire d'automne. Il laissera dans les forêts de sapins le grand pic-noir à calotte cramoisie, qui réside habituellement dans ces froides régions.

À Trêlex, premier village vaudois situé au bas de la montagne, les habitants se rendent à leurs diverses occupations. On en voit qui vont et viennent, semble-t-il, sans but direct; d'autres conduisent leurs attelages: il y en a qui sifflent près des fontaines pendant que leurs bœufs aspirent à longs traits une eau fraîche, dont chaque gorgée passe comme une boule dans le gosier. Des touristes venus de Genève la veille, s'acheminent du côté des bois, et les ouvriers des maîtres d'état quittent la forge ou l'établi pour aller faire une petite station dans les auberges.

Devant le Lion-d'or, on voit aussi des rouliers de Saint-Laurent, dont les chariots haut montés, mais solides et bien roulants, sont disposés à la file les uns des autres et attendent les chevaux qui doivent y être attelés. Leurs maîtres n'ont jamais l'air pressé: ce sont des hommes bruns, parfois d'une taille de géant, et coiffés d'un long bonnet de coton bariolé, dont la queue plate retombe en pointe sur les épaules. Le roulier ne se sépare jamais de ce bonnet, qui est censé faire partie de sa tête. En route, il met son chapeau dessus, quand il a un chapeau. — Le roulier... hélas! cher lecteur, il n'en existe plus, ou du moins nous n'en voyons plus dans nos contrées.... C'était un homme au caractère énergique, parlant peu, chantonnant, assis de côté sur son char, les jambes pendantes; n'allant jamais qu'au pas, gagnant de l'argent tous les jours et buvant chaque soir sa bouteille. — En écoutant d'ici le bruit lointain d'un train de marchandises qui passe à Nyon, je me demande ce qui, dans cent ans, remplacera les chemins de fer aux yeux des générations futures. Alors, elles diront peut-être de nous ce que nous disons de nos prédécesseurs dans la vie: « Si nos pères voyaient cela, comme ils seraient étonnés! »

Mais voici la diligence jaune, sur les flancs de laquelle on lit: *Lafitte-Gaillard, rue Saint-Honoré, Paris*. Elle roule à grand bruit dans le haut du village et s'arrête devant l'auberge du Lion d'or.

— Deux voyageurs descendent ici, dit le conducteur en ouvrant la portière de la rotonde.

— C'est nous, répond Joseph: donnez-moi la main, ma mère. —

Là! avez-vous bien tout?

— Oui, mon garçon. Ah! ça fait plaisir de respirer ce bon air.

On découvre les deux malles, qui sont reçues dans les bras du complaisant hôtelier et déposées sur le pavé.

— Y a pas d'autres colis? demande le conducteur, du haut de l'imériale.

— Non, c'est tout, répond Joseph.

— Allons, messieurs qui montez, faites un peu vite, s'il vous plaît.

— En route!

Et la diligence roule du côté de Genève.

La mère de Joseph est brune, vive et dégagée, malgré les cinquante-trois ans qui pèsent sur sa tête. Ses cheveux noirs sont légèrement rayés de blancs. On les voit très bien au-dessus du front. Madame Alise porte un bonnet blanc avec un ruban noir passé au milieu, et dans le tour devant, un nœud de crêpe. La taille de sa robe est longue, avec de petites manches étroites, qui ne vont que jusqu'au milieu du bras. La jupe est courte. Madame Alise a conservé, intactes et blanches, toutes ses dents. Chez cette petite femme à la tenue droite, au regard vif, on sent l'énergie du caractère et aussi une sorte de gaieté native, bien rare parmi nous.

— Dis-moi, Joseph, c'est donc ceci qu'est le village de Trêlex: un beau village, ma fi! et quelles grosses maisons, pour loger des paysans. Ils sont donc tous riches, dans ton pays de Suisse. C'est pas comme chez nous, où qu'il n'y a guère que des cabanes et des châteaux princiers, avec des grandes fermes toutes plates. — Comme nous avons roulé en descendant la montagne! Si les chevaux s'abattaient, on aurait vite le cou cassé. Heureusement nous voici en bonne santé, sur nos quatre jambes!

Ici, M^{me} Alise fit un signe de croix, à la suite duquel, ou avant peut-être, elle adressa une courte action de grâces à Dieu, qui les avait préservés de tout accident sur la route.

— Il nous faut, ma mère, aller déjeuner, dit Joseph. Puis nous verrons s'il y a un char pour nous emmener avec nos malles. C'est trop loin pour aller à pied, et d'ailleurs vous devez être fatiguée.

Ils entrèrent. On leur servit du café chaud, avec du beurre frais et des tranches de pain grillé, que M^{me} Alise croquait comme aurait pu le faire une jeune fille de vingt ans. Joseph demanda si l'on trouverait un voiturier dans le village. On lui dit qu'oui et qu'on allait le prévenir. Bientôt l'aubergiste revint, disant qu'Henri les conduirait pour trois francs de France, soit vingt batz, à la Béliosière. Ce fut ainsi convenu.

Ce brave *Henri* qui de nous ne l'a connu? Son chapeau gris à larges bords tout plats; sa blouse bleue passée sur une redingote plus longue

qu'elle ; sa haute béquille sous l'épaule droite, et son bâton plus court dans l'autre main, on le voyait, trois fois par semaine, conduire un petit omnibus à Genève, sonnait du cor à l'entrée des villages et recevant cent commissions diverses sur son chemin. Atteint d'un mal assez grave au genou, il ne marchait qu'à grand' peine. Mais une fois hissé sur son omnibus, ou sur un banc de char découvert, nul, mieux que lui, ne conduisait les chevaux. — Il est mort depuis longtemps et personne ne l'a remplacé. Je vois encore sa large face riante, son accueil toujours honnête et bon. De temps en temps il se fâchait, lorsque de vilains grigous marchandait sur le prix d'une place, ou que de mauvais garnements ivres ne se tiraient pas de côté pour lui laisser le chemin libre. Alors, il levait sa béquille et menaçait le manant de lui en donner à travers les oreilles. Ordinairement souffrant, jamais on ne l'entendait se plaindre de ses maux.

Lorsque la mère de Joseph le vit essayer de monter sur le char, elle lui dit :

— Mais, mon bon homme, est-ce donc vous qui nous conduisez ?

— Et oui, ma brave femme.

— Mais si vous alliez tomber, ça serait terrible !

— Allons toujours, *Poulette*, hi !

— Soyez sans crainte, madame, dit l'hôte avec un gracieux sourire : il connaît son métier.

Chemin faisant, M^{me} Alise regardait à droite et à gauche de la route. Elle trouvait le pays bien beau ; le lac Léman, admirable. Et ces hautes montagnes qu'on voyait de l'autre côté de l'eau, jamais personne, pensait-elle, n'avait pu grimper à leur sommet.

— Est-ce par là que le général Bonaparte a passé, quand il est allé battre les Autrichiens à Marengo ? demanda-t-elle au conducteur.

— Oui, tenez : v'la le bout du lac, là-bas, où il a passé. Ensuite, on trouve le Valais, qui est un pays du diable, et enfin on traverse le Simplon, par une route qui fait frémir. Quand on descend du côté de l'Italie, c'est comme si on allait droit au fond des enfers.

— Ça doit être curieux à voir ?

— Oui, mais dès qu'on arrive au bas de la montagne, on trouve les plus jolis endroits du monde. C'est tout plein de figues, de pêches, de raisins, avec des maisons de toutes les couleurs. Seulement c'est dommage qu'il y ait tant de curés en Italie ; on en voit deux ou trois à tout bout de chemin.

— Conducteur, dit Joseph, je vous préviens que ma mère est catholique.

— Ah ! excusez, ma brave dame. Je ne voulais pas vous faire de la peine en disant qu'il y a trop de curés en Italie, mais de ça, tout le

monde en convient.

— Peut-être y a-t-il d'autres endroits que vous n'avez pas vus, ou qu'il en manque, répondit-elle.

— C'est possible. — Voici donc, continua le voiturier, cette maigre campagne de la Bélossière : nous y serons dans un moment. — C'est peut-être vous, dit-il à Joseph, qui êtes le neveu retrouvé du syndic de Brant ?

— Oui, c'est moi.

— Votre oncle était un brave homme ; un peu tenace dans ses intérêts. Il me vendait son avoine toujours quelque chose de plus que je ne payais celle de Michel Dombre. Enfin, il est mort bien promptement, d'une fluxion de poitrine. Depuis longtemps déjà, il avait des crises d'oppression. — Nous voici arrivés. Ho ! là ! Poulette. Il faut m'y prendre doucement pour descendre : tenez voir les guides, s'il vous plaît.

Joseph, déjà sauté à bas, aida au voiturier à mettre le pied sur la limonière et de là à terre. — Justin et Louise arrivaient ; M^{me} Émilie vint ensuite : tous firent le meilleur accueil aux voyageurs fatigués. Henri tourna son char et repartit.

— Ça, c'est Justin, dit M^{me} Alise ; vous ma fille, c'est M^{lle} Louise : je le vois rien qu'à vos cheveux ; et voici cette bonne mère, dont Joseph m'a beaucoup parlé. Où donc est M. Michel, qu'on le voit pas ? Et le frère Ernest ?

— Mon père, répondit Justin, sème avec Gaspard le champ de la *gravelière*. Ernest est au collège.

— Bien, bien ; nous ferons connaissance. Et la jument, que devient-elle ?

— La jument se guérit, reprit le garçon ; mais il lui restera toujours quelque chose de laid au jarret. C'est bien dommage ; une si belle bête !

— Il faudra lui dire de vous donner un joli poulain dans un an, pour la remplacer. — Et vous Louise, comment se portent les nouvelles couvées de poulets. Vous voyez que je suis déjà au courant de vos affaires : Joseph m'a tout raconté. Ah ! mais c'est qu'il vous aime beaucoup, Joseph ; oui, il vous aime tous : vous avez été si bons pour lui.

Louise devint toute rouge, et répondit qu'eux aussi aimaient beaucoup le cousin Joseph.

— Parbleu, reprit la mère, je crois bien qu'on peut l'aimer : un garçon pareil, on n'en fait pas comme lui toutes les années, quand on est mère de famille. Si vous saviez, ma chère cousine Émilie, ce qu'il a été pour son père durant ces tristes derniers jours ! Il ne l'a pas quitté d'un instant, et lui a fait de si bonnes prières ! Ah ! je vous assure qu'il

l'a bien préparé à aller au ciel. Quoique mon Joseph n'ait pas voulu être de notre église, M. le curé dit que c'est un vrai chrétien. Lorsqu'il était à l'armée, c'était déjà un brave garçon (et même avant d'y aller), mais depuis qu'il est revenu de Suisse, il est ben meilleur encore : ça m'a tout de suite frappé à son air plus doux et plus sérieux. Il dit qu'après le secours du bon Dieu, c'est au cousin Michel votre mari, qu'il doit tout cela, et aussi à M. Tillier de Caserme.

Joseph portait les malles dans la maison, pendant que sa mère s'entretenait de la sorte avec la fermière et Louise. En la présence de son fils, elle se fût bien gardée d'en parler ainsi. Elle avait trop de bon sens pour cela. Avant d'entrer, elle se retourna du côté de la campagne, et dit en jetant un coup d'œil général sur les diverses petites collines :

— Comment se fait-il, ma chère cousine, qu'il y ait tant de pierres dans vos champs ! et si peu d'arbres par là autour ? C'est donc un bien mauvais *faire-valoir*³³ que la Béliosière ? Joseph m'a dit que c'est pas très bien dirigé, et ça me paraît assez vrai. Il faudra le laisser faire un peu à la française, voyez-vous. Si j'étais fermière ici, j'aurais des oies, des canards (de ces grands canards muets), des dindons et des lapins par centaines. Tout cela grouillerait par là autour de la maison, et remplirait la bourse de temps en temps. Chez nous, aux Sablans, je ne pouvais pas le faire sur mon petit champ, et puis, j'avais mon pauvre homme aveugle : il fallait rester avec lui pour lui rendre la vie un peu moins triste. Il avait eu tant de malheur dans sa jeunesse ! — Mais avant de l'épouser, j'étais en service dans la grande ferme de M. le marquis de Duché, où qu'on ne voyait que volailles de toute espèces. Ah, mon Dieu ! les beaux coqs ! et des chapons gras ! et des dindes blanches comme de la farine, qui pesaient dix, douze livres. Vous pourriez tenir tout cela ici : rien de plus facile. Seulement, il faut mettre la chose en train et avoir de bons sacs de graines : du maïs, des pommes de terre Ah ! c'est que ça mangerait toute la journée, tant c'est glouton, la volaille !

Justin riait, ouvrait de grands yeux en écoutant parler la mère de son ami Joseph. Sa vive imagination d'enfant lui faisait déjà voir la maison entourée d'une basse-cour emplumée, et le verger rempli de lapins. — Louise admirait cette facilité merveilleuse de langage qu'ont les françaises, même du peuple. Sauf les gallicismes de la mère Alise, son accent était charmant, d'une pureté remarquable. Rien de lourd, de gêné ou d'indécis dans l'expression : les mots lui venaient sans effort, à la file les uns les autres, et tous étaient prononcés avec netteté. On n'en perdait pas une syllabe.

33 - Synonyme de : *ferme, propriété rurale* : populaire en France.

M^{me} Émilie, au contraire, parlait avec lenteur et sur un ton un peu plaintif.

— Ah ! ma cousine, lui dit-elle, après l'avoir entendue, il est possible que cela réussît en France, mais ici nous ne ferions qu'y perdre de l'argent. Nous n'avons pas de bonheur dans ce que nous entreprenons. Mon mari travaille assez, il se tue de peine. Et malgré cela, nous sommes presque toujours en retard. Chaque année nous reculons, au lieu d'avancer. Nous aurions beau vouloir élever des dindons, par exemple : les oiseaux de proie nous les prendraient à peu près tous.

— Comment donc, les oiseaux de proie ! Et Justin, avec son fusil ! D'ailleurs, y en a pas tant de ces oiseaux de proie. — Ah ! voici le papa Michel et ses bœufs. — Mon cousin, permettez que je vous embrasse, dit-elle en lui donnant deux bons baisers. Et ça fait bon vous voir, malgré les joues creuses. Je suis bien reconnaissante de votre amitié pour Joseph.

— Michel, c'est la mère.... dit Émilie.

— Je vois, ma chère. — Soyez, la bienvenue, ma cousine. Justin, viens m'aider à déjoindre les bœufs, après quoi tu porteras une bouteille à Gaspard.

— Voilà un père qui pense aux autres : ça, c'est très bien, reprit la nouvelle arrivée. — Mais quels grands bœufs vous avez là, cousin Michel ! avec de pareils gaillards, on retourne au moins un arpent par jour. Est-ce que ça va pour labourer ?

— Oui, sauf les pierres.

— Ces coquins de cailloux, il faudrait les jeter au fond de votre beau lac. C'est vrai que c'en est tout gris sur vos collines, excepté dans ces bas-fonds, là-bas, où que ça paraît marécageux.

— Hélas ! ma cousine, dit Émilie, ces bas-fonds dont vous parlez sont encore plus ingrats que les champs pierreux. Je vous dis que c'est la plus mauvaise campagne de toute la terre. Mais, n'est-ce pas ? vous engagerez bien Joseph à rester avec nous ?

— Je pense bien le lui dire : pourtant, ma chère cousine, Joseph a vingt-sept ans. C'est un homme : il doit savoir se conduire.

— Ah ! fit la pauvre Émilie avec un soupir, je vois bien qu'il nous quittera. Entrons : Louise, il faut faire une tasse de thé à la cousine et à Joseph. Il y a de l'eau chaude. »

— Du thé ! reprit la Française : du thé ! vous n'en ferez pas pour moi, je vous prie. Nous avons déjeuné à Trêlex, et, jusqu'à midi, je n'ai besoin de rien, si ce n'est peut-être d'un verre d'eau fraîche.

CHAPITRE XVII

La raison agit avec lenteur et avec tant de vues sur tant de principes, qu'à toute heure elle s'assoupit et s'égaré, manque d'avoir tous ses principes présents. Le sentiment n'agit pas ainsi : il agit en un instant et toujours est prêt à agir.

PASCAL.



n attendant de savoir où se logerait la mère de Joseph, il fut convenu de part et d'autre qu'elle resterait à la Bélossière, où toute la famille était heureuse de la posséder. Joseph tenait d'ailleurs à ce que leurs affaires de succession fussent réglées avec sa cousine Hortense, avant d'établir sa mère dans quelque petit appartement à Brant. Dès le lendemain, il irait faire sa visite aux parents Cléman. Michel le mit au courant de ce qu'il savait, car il ne lui avait écrit que pour lui annoncer la mort du syndic.

Depuis son départ de la Bélossière pour les Sablans, et surtout pendant qu'il soignait son père dans ses derniers jours, Joseph avait eu le temps de faire de sérieuses réflexions. La mort sur un champ de bataille est une grande horreur sans doute, mais le soldat qui conserve sa vie au milieu des tués n'a pas les loisirs de la pensée. Il court, il vole, enivré par l'excitation du péril, par l'espoir du succès ou la honte de la défaite ; tandis qu'au chevet d'un père dont on recueille chaque jour une parole, la mort qui vient à pas lents a une grande puissance de persuasion sur celui qui ne souffre pas. Une expression douce et sereine, mais grave et sérieuse pourtant, était maintenant répandue sur les traits de ce jeune homme, encore si léger et si gai il y avait à peine quatre mois. Le crêpe serré autour de son chapeau, et des vêtements mieux appropriés à sa véritable condition, lui donnaient aussi quelque chose de plus réservé et de plus digne. En outre, il s'était

débarrassé de sa grande impériale brune, pour ne conserver qu'une moustache peu épaisse, mais longue, qui s'alliait fort bien avec les lignes harmonieuses de son visage martial.

Il vint donc seul à Brant le jour suivant, vers les trois heures de l'après-midi. C'était un dimanche, il pensa qu'il trouverait plus facilement ses parents à la maison. Les deux femmes n'avaient pas de visites en ce moment. Elles étaient dans la chambre principale du rez-de-chaussée, devenue celle de la mère. Celle-ci, tristement occupée à tricoter, ne levait pas les yeux et avait pris un air de plus en plus éteint. Vêtue d'une robe de deuil et très bien arrangée, Hortense lisait un livre que Louise lui avait prêté. Elle tressaillit tout à coup, car Joseph venait d'ouvrir la porte de la cuisine et demandait s'il pouvait entrer. Émue et tremblante, Hortense alla au-devant de lui. Joseph l'embrassa cordialement, puis il la suivit dans la chambre, où il dit ce qu'il put trouver de plus affectueux à sa tante. Celle-ci lui répondit peu de chose et l'engagea à s'asseoir. — Ces deux jeunes gens, beaux tous les deux et pleins de vie, tous les deux couverts des mêmes crêpes, étaient donc là en présence de cette mère, veuve, accablée sous le poids de l'âge et d'une position toute nouvelle. Joseph parla de son oncle, puis de son père à lui et de la mort paisible qu'il avait eue. Hortense hélas ! n'aurait pu entrer en de tels détails sur les derniers moments du sien.

— Ma mère viendra vous voir bientôt, ma tante, dit Joseph à la pauvre femme. Elle porte son épreuve avec beaucoup de courage et de confiance en Dieu. Elle m'a chargé de ses amitiés pour vous, bien qu'elle ne vous connaisse pas encore.

— Merci, Joseph ; vous lui en ferez aussi de ma part.

— Ce n'est guère le jour de parler d'affaires, mon cousin, dit Hortense ; mais pourtant, si cela ne vous était pas trop désagréable, je voudrais bien que nous pussions régler sans retard ce qui a rapport aux droits de votre père sur la succession du mien. En y consentant, vous m'ôteriez un grand poids de l'esprit.

— Ma chère cousine, répondit Joseph, je suis venu, en effet, pour toute autre chose aujourd'hui. Cependant, je suis prêt à faire ce qui peut vous être agréable.

— Je vous remercie. Avez-vous connaissance de l'estimation faite par notre cousin l'assesseur ? — Oui, son fils aîné m'en a parlé.

— Il vous a dit que, selon lui, si mon père avait gardé les terrains, il aurait dû payer au vôtre 5000 francs.

— Précisément.

— Si je garde les immeubles, trouvez-vous cette somme suffisante, et seriez-vous disposé à la recevoir ?

— Parfaitement. Je m'en rapporte à l'opinion de M. Samuel Dombre. Je voudrais seulement être assuré que la justice et l'équité sont gardées des deux parts dans une mesure convenable, et que cet arrangement, s'il a lieu, n'est pas onéreux pour vous.

— De mon côté, je tiens à réparer, autant qu'il dépend de moi de le faire, les erreurs de mon père et le tort qu'elles ont pu causer à mon oncle François. Si donc 5000 francs à rendre ne sont pas assez, vous n'avez qu'à dire.

— Non, je n'accepterai pas un centime de plus.

Hortense se leva, ouvrit un vieux bureau à porte inclinée qui se trouvait dans la chambre, y prit une liasse de papiers qu'elle présenta à Joseph en disant :

— Voilà 5000 francs en cinq créances, remboursables à trois mois d'avertissement. C'est ce que nous avons de meilleur à vous offrir, si vous voulez placer votre argent. Prenez-les, mon cousin, et si, après les avoir examinées, vous les acceptez en paiement, vous prierez de ma part mon conseiller le cousin Michel, d'écrire au pied des actes les subrogations que je signerai ensuite. — Je ne puis pas vous dire assez combien je suis heureuse que toute difficulté soit terminée entre nous. — S'il vous plaît, mon cousin, prenez cela tout de suite : je ne voudrais pas mourir avec la pensée d'un désaccord en matière d'intérêt.

Joseph, encore plus ému qu'Hortense, mit les papiers dans sa poche sans les regarder.

— Maintenant, reprit la jeune héritière, il y a autre chose encore. Votre mère n'a sans doute pas choisi un appartement : si elle voulait accepter la chambre qui était la vôtre, lorsque vous étiez *ouvrier* chez nous, dit-elle en regardant Joseph avec un demi-sourire, elle est bien à son service. Je l'ai fait un peu arranger dernièrement, et il y a une jolie petite cuisine à côté. Comme nous sommes deux femmes seules ici avec le domestique, je n'ai pas l'intention de louer à des étrangers. Le voisinage de votre mère nous serait bien agréable. Que ma tante accepte, Joseph : elle me fera plaisir. Il vous sera facile de venir la voir le dimanche, puisque, d'après ce que m'a dit Louise Dombre, vous resterez à la Béliosière.

— Vous êtes bonne et généreuse, Hortense ; merci, dit-il en lui prenant une main et en la serrant dans la sienne. — Je laisserai décider ma mère. Si elle vient s'établir près de vous, j'en serai très heureux ; mais comme je la connais, elle voudra payer un loyer.

— Eh bien, elle fera ce qui lui conviendra, répondit Hortense. Nos pères ont eu le tort de se séparer dans leur jeunesse ; nous ne suivrons pas le même chemin. J'espère, au contraire, que nos liens de famille ne feront que se fortifier, dans l'affection que nous nous devons tous.

— Pour moi, ma chère cousine, je veux être votre ami et votre frère.

— Merci, mon cousin : j'en ai bien besoin dans ma position, je vous assure. — Nous allons faire le café ; vous en prendrez avec nous. Pendant que je le prépare, voulez-vous donner un coup d'œil au petit appartement de l'autre maison, afin que vous puissiez en parler à ma tante ? Tenez, voici la clef de la porte d'entrée et celles des deux pièces du fond du corridor.

Joseph prit les clefs et se rendit seul dans son ancienne chambre. La fenêtre n'était pas ouverte, comme il l'avait trouvée au mois de juillet, lorsque Hortense le conduisit ici en simple ouvrier étranger. Mais d'autres meubles y avaient été placés : un lit meilleur, à rideaux verts ; une glace ordinaire à cadre de noyer remplaçait le petit miroir terni devant lequel Joseph s'était fait la barbe. Un joli poêle en catelles blanches et dont le tuyau entraînait dans la cheminée de la pièce voisine y avait été installé. Quatre antiques chaises rembourrées étaient espacées convenablement. On en voit encore de pareilles dans les maisons des bons paysans : les pieds sont faits sur le tour et posent sur une espèce de boule aplatie ; les bras du dossier, travaillés au rabot, se terminent en un petit chapeau ou capuchon pointu ; et les traverses qui les relient sont plates, minces, formant un arc à plusieurs courbes rapprochées. — Une armoire neuve en sapin blanc, répandait sa bonne odeur de résine, et avait été placée dans un angle : comme elle était ouverte, on voyait, d'un côté, une demi-douzaine de rayons vides ; de l'autre, des chevilles servant à suspendre les vêtements. Au milieu de la chambre, une petite table ronde laissant retomber tout autour les coins d'un tapis brun.

Joseph ouvrit la fenêtre. Sur la tablette extérieure, deux géraniums montraient leurs feuilles odorantes et des fleurs encore dans toute leur beauté. Le petit jardinet, comme toujours, était garni de ses caisses et de ses vases ; et les abeilles, maintenant riches pour l'hiver, se bornaient à veiller sur leurs trésors, car c'est le moment de l'année où les bataillons de pillardes se jettent tout à coup sur les ruches faibles, ou sur celles dont la reine a péri.

Le jeune homme referma doucement le châssis, et se promena pendant quelques instants dans un recueillement profond ; il se rappelait son arrivée misérable à Brant ; l'air sec, froid, un peu hautain de sa cousine, lorsqu'elle l'introduisit dans cette même chambre ; et tout ce que son oncle lui demanda de faire dès le premier jour, comme au serviteur le plus étranger à sa famille. Alors, il pensait qu'il aurait de sérieuses difficultés à surmonter pour atteindre à son but, et Dieu, dans sa bonté, avait tout fait pour lui ! Bien plus, il le connaissait maintenant, ce Dieu saint et juste ; il avait foi en sa grâce, en son amour

par Jésus-Christ. En cette même cousine, orpheline de père comme lui, il trouvait maintenant une amie, presque une sœur. « Ô Dieu ! dit-il à demi-voix en joignant les mains, rends-la heureuse : donne-lui tout le bonheur dont elle est digne. Fais-lui trouver ce qui peut le lui donner ici-bas et dans le ciel. »

Il passa dans l'autre pièce de l'appartement, où l'on voyait briller toute une petite batterie de cuisine, appropriée aux besoins d'une personne qui vit seule. C'était charmant : deux jolies marmites N^{os} 4 et 8 ; deux casseroles en cuivre rouge, bien étamées à l'intérieur ; une *cassette* à jambes, en cuivre jaune, pour bouillir le lait : et la cafetière en fer-blanc, flanquée de deux boîtes en même métal, l'une pour la poudre de café, l'autre pour la chicorée. La grilloire, le moulin, la poêle à frire, le coquemar : enfin, rien n'y manquait.

Hortense vint appeler Joseph, comme il était encore dans cet asile du bonheur des ménagères :

— Le café est prêt, lui dit-elle. — Eh bien, mon cousin, comment trouvez-vous ce petit logis ? Croyez-vous que votre mère en sera contente ?

— Je ne peux pas vous répondre, Hortense : trop de pensées et de souvenirs se pressent dans mon esprit et dans mon cœur. Je demande à Dieu de vous rendre heureuse autant que possible en ce monde, et de vous donner ensuite une éternité de bonheur.

— Mes devoirs envers les autres et envers moi-même sont grands, Joseph : il faudra m'y encourager, m'y aider. Vous voyez l'état de ma pauvre mère : son intelligence diminue ; de jour en jour elle devient aussi plus faible. J'ai des craintes sérieuses à son sujet. Vous demanderez à Dieu qu'il me la conserve.

Après le goûter, pendant lequel Joseph raconta diverses particularités de la vie de son père et de sa mère, il quitta la maison pour faire une visite chez l'assesseur, avant de retourner à la Bélossière.

On l'accueillit très bien. Le vieux Samuel le fit entrer dans sa chambre ; là, il lui raconta ce qu'il avait fait, et l'opposition systématique apportée au règlement de ses affaires par Annin.

— C'était évidemment, lui dit-il, un plan concerté d'avance pour empêcher un arrangement et nous ennuyer à la longue. Je sais que votre cousine est disposée à suivre mon avis ; mais il ne vous faudrait pourtant pas trop exiger d'elle, si peut-être vous désirez gagner ses bonnes grâces. Finalement, c'est votre cousine germaine : par l'arrangement qui aura lieu, et ce que vous possédiez déjà, vous deviendrez un bel et bon parti : je vous engage à faire un peu sa volonté, si vous pensez quelque jour à lui plaire.

— Monsieur Dombre, répondit Joseph, j'ai pour ma cousine

Hortense une vraie amitié : elle est bonne et généreuse : je l'aime bien. Mais elle a perdu son père, comme moi le mien, il y a seulement six semaines. Nous avons donc autre chose à faire qu'à nous occuper de ce à quoi vous faites allusion.

— Bah ! bah ! bah ! fit le vieux paysan : je suis d'avis, en toutes choses, qu'il faut battre le fer pendant qu'il est chaud. Mais, au fond, cela vous regarde : vous ferez de mon conseil ce qui vous plaira.

— Je vous en suis fort obligé dans tous les cas, mon cousin ; et j'ai à vous remercier beaucoup pour vos bons soins dans mon affaire avec monsieur Annin. — Hortense m'a dit qu'elle acceptait votre estimation et désirait garder la succession entière ; je m'en suis rapporté à votre avis et à son désir, en sorte que voilà déjà le règlement terminé. Hortense m'a remis ces titres pour les examiner et, si je les accepte, prier ensuite le cousin Michel d'en faire le transfert légal.

— Ah ! vous êtes déjà d'accord ! oh bien, je n'ai pas à m'inquiéter du reste : voyons un peu ces papiers : N° 1, bon ; — N° 2, très bon ; — N° 3, N° 4 et N° 5, très bons. — C'est stipulé au 5, mais reçu au 4 ½ % à échéance fixe : remboursable à trois mois d'avertissement. Hortense vous a, en effet, donné ce qu'elle a de meilleur. Je vous en félicite.

— Vous pensez donc que je puis accepter cela ?

— Parfaitement, sans la moindre hésitation.

— Maintenant, mon cousin, je voudrais aussi m'acquitter de ce que je vous dois pour votre temps et votre peine.

— Allons donc ! vous plaisantez, je crois. Si je vous demandais un service, me le refuseriez-vous ?

— Mais non, sans doute, s'il était en mon pouvoir de vous le rendre : cependant je vous ai dérangé, et vous avez eu à tenir tête à M. Annin.

— La belle affaire ! Il y a longtemps que je lui dis des injures, à ce vilain *potu*. Je suis fait au feu avec lui. Figurez-vous que cet animal ne croit pas encore que vous soyez le fils de François Cléman. Nous allons avoir une assemblée générale pour élire un syndic en remplacement de votre oncle défunt. Il a dit qu'il ferait là une motion pour qu'on examine de près vos titres à la bourgeoisie de Brant. Je vous engage à venir aussi pour vous défendre vous-même contre les insinuations ridicules de ce *bedan*.

— Je viendrai volontiers, dit Joseph.

Puis, comme il regardait les titres des livres placés sur le bureau de l'assesseur, ce dernier reprit :

— Ce sont de beaux ouvrages, faits par des hommes de grand esprit. Voici Raynal, *Histoire philosophique des deux Indes*. Voici quatre gros tomes de monsieur de Voltaire. J'ai aussi là le *Contrat social* et l'*Émile* de Jean-Jacques Rousseau. Ceci, c'est le *Recueil des lois et*

décrets du canton de Vaud, avec les codes. Puis, Paul et Virginie, par Bernardin de St. Pierre; Estelle, par le chevalier de Florian; les Fables de Lafontaine, etc.

— Voulez-vous me permettre de vous offrir ce volume-ci, que j'ai acheté en passant à Paris? dit Joseph. Ce sera un petit souvenir de vos bontés pour moi: votre fils aîné m'a dit que vous aimiez à lire.

— Bien obligé; oui, je l'accepte avec plaisir; voyons un peu ce que c'est: *Histoire des Pères de l'Église*. Oui, ça doit être curieux. Je ne suis pas un grand soutien de l'Église, mais je lirai ce livre avec plaisir.

L'assesseur fit une place à l'épais volume, entre un tome de Voltaire et *l'Émile* de Rousseau; puis les deux hommes revinrent à la cuisine, où ils trouvèrent Marthe et sa mère, celle-ci tracassant le bois autour du foyer.

— Et, que! dit l'assesseur en prenant son ton rude et menaçant: pourquoi déranger ce bois? Le feu allait fort bien comme je l'avais laissé. Oui! c'est ça! pousse-le encore plus loin! là! es-tu contente à présent? voilà mon pot de café renversé! — Tenez, mon pauvre Joseph, dit-il à ce dernier qui saluait Marthe, ne vous mariez jamais; car une femme de mauvaise humeur autour du feu est pire qu'un fourrier en colère dont personne n'ose approcher.

— Vous êtes si aimable, vous! répondit la vieille femme. Depuis trois ou quatre heures que vous êtes-là, occupé à lire vos gazettes et vos livres! Pourquoi laisser traîner votre café dans les cendres? Vous n'êtes bon que pour *encoubler* les gens.

— Hein! vous voyez, cousin! — Marthe, va chercher une bouteille de vin à la cave. Le cousin prendra bien un verre avant de s'en aller.

— Je vous remercie, répondit Joseph. N'allez pas pour moi, car je n'ai pas soif. J'ai pris du café chez ma tante. Avez-vous quelque commission pour la Béllossière?

— Non, si ce n'est que Michel devrait bien expédier ses semailles; vous avez l'intention de rester avec lui cet hiver?

— Oui, mais je pense que ma mère viendra se fixer à Brant.

— Ah, bien, alors nous la verrons.

— Vous saluerez mes cousins Grégoire et Vincent, puisque je ne les vois pas.

— Ils sont allés aux Marettes, reprit l'assesseur, chez leur beau-frère Escartin; on danse aux Marettes, à l'occasion du nouveau cabaret que la commune a fait bâtir. Puis, ils voulaient demander à David Charnay³⁴ s'il a des tuiles dont nous avons besoin dans ce moment.

34 - [NdÉ] Clin d'œil de l'auteur à son roman *l'Orphelin...*

CHAPITRE XVIII

La volonté, cette moelle des os.



I était nuit lorsque Joseph eut traversé le bois et se retrouva sur les terrains de la ferme. L'air était doux, un peu humide. À l'orient, la lune se levait comme embrasée. Son disque rouge diminuerait peu à peu, à mesure qu'il s'élèverait au-dessus des Alpes et prendrait enfin sa teinte argentée dans les hauteurs du ciel. Un silence complet régnait dans la campagne solitaire. Sur les collines, les alouettes dormaient paisiblement, à moins qu'elles ne fussent tout à coup réveillées par le passage furtif de quelque lièvre quittant son gîte, ou d'un vieux renard sortant du bois pour chasser aux oiseaux. Malheur aux cailles assoupies, si le traître vient flairer dans leur voisinage! Malheur aux jeunes levrauts trop innocents dans leur vagabondage nocturne! Le renard fait provision de tout ce qui se mange, et longtemps avant le lever du soleil, il reprend sa direction du côté des bois, la gueule sanglante, bien garnie de menu gibier. — Dans les enfoncements du sol, où les terrains sont noirs et humides, les râles voyageurs s'arrêtent pour une nuit. Les perdrix sortent des vignes et viennent se grouper dans l'herbe sèche d'un marais non encore fauché; elles le quitteront dès le lendemain matin pour des retraites plus cachées, interdites aux chasseurs.

En arrivant à la maison, Joseph trouva la famille réunie dans une grande chambre du rez-de-chaussée, ou l'on se tenait en hiver. On y mettait un poêle de fer sur lequel cuisaient les aliments. Le foyer de la cuisine ne servait plus, dans cette saison, que pour la grande marmite destinée aux animaux. — Mais le soir de ce dimanche-là, il n'y avait pas encore de feu au poêle. M^{me} Alise parlait de son pays avec Michel; Ernest lisait; les autres écoutaient ou causaient entre eux. Gaspard dormait déjà pour être prêt de bonne heure le lendemain.

— Eh bien, mon garçon, ça s'est-il bien passé ? demanda la mère de Joseph.

— Oui, tout est bien allé. Nous avons été d'accord tout de suite avec ma cousine, qui s'est montrée vraiment généreuse. Je vous raconterai cela demain. Il vous faudra aller à Brant sans tarder. Cette bonne Hortense vous a déjà préparé un appartement dans l'ancienne maison de mon père : vous serez là très bien, absolument chez vous.

— Ah ! mais, Joseph, c'est que je veux voir ça de près, mon ami. Tu as réservé ma décision, je pense.

— Oui, sans doute : si le logement ne vous plaît pas, vous refuserez ; mais je crois qu'il vous plaira beaucoup.

— L'escalier n'est pas trop long, pas trop roide ?

— Il n'y a pas d'escalier : c'est un rez-de-chaussée avec deux marches de pierre seulement.

— Et c'est pas humide ?

— Non ; j'ai habité la chambre pendant quinze jours. Demain, je vous expliquerai cela en détail, ainsi que mon arrangement avec Hortense. Je savais bien qu'elle a bon cœur, malgré son premier abord sec et un peu hautain ; mais je ne m'attendais pas à la trouver si bien disposée en notre faveur. — Je crois, ma mère, que vous l'aimerez beaucoup. Quant à ma pauvre tante, elle est dans un état bien triste, de corps et d'esprit. Elle est complètement affaissée. — J'ai aussi été chez votre père, cousin. On vous fait beaucoup d'amitiés, et on vous conseille d'expédier le reste des semailles. Je n'ai pas vu vos frères : ils étaient allés danser aux Marettes ; mais j'ai vu votre tante Marthe, cousine Louise : elle vous fait dire de lui envoyer *le patron pour les manches* : on ne m'a pas donné d'autres explications.

— Merci, répondit la jeune fille : j'aurais dû vous prier de le lui porter aujourd'hui.

La pauvre Émilie, toujours à l'affût des prévisions fâcheuses, soupira deux ou trois fois en écoutant le récit de Joseph. — Hélas ! pensait-elle : à peine de retour, voilà que tout s'arrange pour eux. Ils ne possédaient rien il y a quatre mois, et maintenant les voilà presque riches. Puis, bientôt...

— Ma chère Émilie, lui dit son mari, donne-moi la Bible. J'en lirai un chapitre, et chacun ensuite ira dormir. Retournez-vous demain à Brant avec votre mère, Joseph, ou pouvez-vous rester pour m'aider à finir le champ de la Gravelière ?

— Je resterai : ma mère est peut-être encore un peu fatiguée du voyage. Nous irons à Brant jeudi, si vous voulez ?

— Oui, mon garçon : je suis très bien ici ; rien ne presse pour moi.

— Lisons, dit Michel, le chapitre VII de l'Évangile selon St. Matthieu :

tenez, Joseph, lisez-le vous-même : ma vue n'est pas très bonne ce soir. Je ferai la prière.

Joseph prit le livre et lut les admirables paroles du Seigneur. Chacun écoutait avec recueillement. M^{me} Alise ne perdait pas un mot ; Joseph lisait lentement, cherchant à mettre le ton simple et juste qui convient aux Saintes Écritures. La lecture étant terminée, Michel ajouta :

— Ce chapitre contient les enseignements les plus sérieux : — Ne pas juger. — Ne pas se croire supérieur à son frère, mais regarder premièrement à nos propres défauts. — Prier avec foi. — Se confier parfaitement en la bonté de Dieu et en sa puissance, même pour un morceau de pain. — Faire aux autres ce que nous voulons qu'il nous soit fait. — Entrer par la porte étroite, suivre le chemin étroit, c'est, mes chers enfants, obéir au Seigneur Jésus, au lieu de suivre les maximes du monde : devenir un bon arbre et porter de bons fruits. Enfin, bâtir sa maison sur le roc, c'est s'assurer, pour notre salut éternel, sur la justice du Sauveur, et non sur la nôtre propre, qui n'est qu'un sable mouvant, incapable de résister aux torrents et aux tempêtes, c'est-à-dire aux tentations dont nous sommes entourés, et aux épreuves qui peuvent nous être envoyées. Demandons à Dieu qu'il nous rende vraiment sages et prudents, selon sa Parole.

Michel se leva. Chacun suivit son exemple. Il fit une courte prière, qui venait du cœur. Après quoi les jeunes gens se retirèrent.

Joseph étant resté un moment de plus, entra avec sa mère et Michel dans le détail de son arrangement avec Hortense. M^{me} Alise fut tout heureuse d'apprendre de si bonnes nouvelles.

— Cette lecture, et cette prière que vous faites le dimanche au soir, dit-elle, c'est très bien. On devrait faire cela dans toutes les maisons, au lieu de courir après les vanités de la terre. — Dans notre Église, cousin Michel, vous savez qu'on ne permet pas à tous de lire la Bible : il faut une permission spéciale du curé. Le nôtre me l'a accordée, et voilà pourquoi je suis si heureuse de la lire avec Joseph : ça, c'est une grande faveur dont je bénis le bon Dieu. Notre Église est plus ancienne que la vôtre, cousin Michel ; par conséquent elle doit en savoir plus long ; mais je vois qu'au fond c'est la même religion.

— Oui, répondit le fermier, pourvu que nous bâtissons sur le roc, qui est le Seigneur Jésus, et non sur le sable trompeur des *œuvres méritantes*.

— Ah ! mais, c'est clair ! nous sommes d'accord : seulement, il en faut, des œuvres, et des toutes bonnes, sans quoi l'on est qu'un figuier stérile. Je peux bien vous dire pourtant, cousin Michel, que je ne prie plus les saints ni la mère du Sauveur. Dans la Bible, j'ai vu qu'il n'est pas question de ces prières ; les saints étaient des hommes

comme nous, sauf qu'ils valaient mieux, voilà tout. — Voyons, cousine Émilie, vous avez l'air toute triste: faut avoir confiance en Dieu, voyez-vous! puisque les mauvais pères donnent du pain à leurs enfants, le bon Dieu, qui nous aime tant, ne vous laissera manquer de rien, ni vous, ni les vôtres: et vous verrez au contraire que tout ça marchera mieux à l'avenir.

— Hélas! qu'il veuille le faire! nous en avons assez besoin.

— Faut pas dire, comme ça, *hélas!* ma chère. Ça, c'est pas de la foi: c'est manquer de courage, de confiance. Il faut dire: mon bon Dieu, je me confie en vous pour tout, — pour ma famille, pour les récoltes de la Bélossière, pour les souliers de Justin, et pour que l'oiseau de proie ne vole pas nos poules. — Voyez-vous, je suis comme ça, moi. Lorsque Joseph s'est vendu pour 3000 francs, afin que son père eût du pain; et quand je le sentais à la guerre contre les Bédouins d'Afrique, si j'avais dit à tout moment: hélas! hélas! il y a beau longtemps que je serais morte, ma pauvre cousine. Vous avez la santé, un excellent mari, de braves garçons et une charmante fille: vous êtes une heureuse mère, allez! Il faut voir les choses par le bon côté aussi, pas toujours par le mauvais. — Voyons, embrassons-nous et dormez seulement bien.

Le lendemain, Joseph travailla au champ avec Michel. Pendant que les bœufs et la jument mangeaient leur foin à midi, entre la jointe du matin et celle du soir, les deux hommes se reposaient sur un banc devant la maison. Joseph fumait sa petite pipe, et Michel feuilletait un volume emprunté la veille à M. Chournier. Tout à coup, secouant la cendre de son tabac, le jeune homme dit au fermier:

— Cousin, je vous ai dit que je resterais volontiers avec vous une année. Mais c'est à une condition que je vais vous soumettre.

D'abord, comme je vous dois plus que de l'argent, et que j'ai aussi des obligations à votre père, je vous dis d'avance que je ne veux point de salaire. Il faut que je sois libre de travailler comme je l'entendrai. — Ensuite, promettez-moi que nous ferons à nous deux quelque chose pour améliorer la position que vous avez ici. Cela me fait mal d'entendre votre femme se lamenter à tout propos; et pour vos enfants, c'est un exemple de découragement continu. Louise, grâce à Dieu, se met au-dessus de ces plaintes; mais les garçons en souffrent. Pardonnez-moi de vous en parler aussi franchement; il me semble que je vous le dois, ne fût-ce que par simple affection.

— Je sais tout cela, mon cher Joseph, et j'y pense bien souvent. Mais j'ai beau travailler dans cette campagne, je ne fais que remuer des pierres sans aucune amélioration pour le domaine et sans aucun profit pour moi.

— Oui, c'est la vérité. Il faut donc attaquer la Béliosière autrement. Votre agriculture ne vaut rien pour ce qu'on peut tirer de ces terrains. L'avoine et le blé, et toujours le blé et l'avoine, avec un peu de colza, c'est de la routine et un fort petit métier. — Voici mes idées : vous avez deux fois trop de champs. Presque toutes ces terres légères, en pente, devraient être en prairies artificielles. Si peu qu'elles produisissent de fourrages, ce serait toujours un rapport meilleur que les maigres récoltes de céréales qu'on n'y obtient qu'à grand'peine. C'est un sol épuisé par la charrue : il faut le laisser se rasseoir pendant quelques années sous le gazon. Je voudrais donc, le printemps venu, qu'on en mît la bonne moitié en esparcette mélangée de fenasse.

— Il faudrait pour 300 francs de graine, dit le fermier d'un ton grave.

— Trois cents francs, soit ! Je les fournirai, si vous ne les avez pas, reprit Joseph ; laissez-moi continuer. Vous vendez du lait : le produit n'est pas considérable. Ce lait, je voudrais qu'on en employât une bonne partie, la moitié par exemple, à élever de jeunes porcs. Voyez, vous avez une écurie inoccupée ; je la disposerais en trois compartiments, dans chacun desquels j'établirais une laie avec ses petits. Elles feraient deux portées par an. En mettant les choses à une moyenne raisonnable, et laissant d'ailleurs une forte marge pour les pertes, je crois qu'on peut élever quarante jeunes porcs par année. Ces quarante animaux, vendus 25 francs la pièce à l'âge de deux mois, vous produiront 1000 francs, c'est-à-dire plus que tout le blé que vous vendez. Il est possible que vous alliez même jusqu'à cinquante jeunes bêtes, et alors le bénéfice est d'autant plus élevé. En outre, vous obtiendrez beaucoup d'engrais excellent pour vos terrains calcaires ; il faudra utiliser la grande fosse, toujours vide, qui est devant cette écurie abandonnée.

— C'est très bien, Joseph ; mais pour nourrir cinquante cochons ?

— Nous y sommes d'abord. Vos terres tourbeuses, même ces sablons d'en bas qui ne donnent rien, je mets tout cela en plantages. Là, nous aurons des betteraves, des carottes, du maïs, des choux ordinaires. Nous y cultiverons aussi le grand chou branchu pour les vaches et les bœufs. Avec du fumier et une culture profonde, quelques fossés et des coulisses, nous obtiendrons là de superbes récoltes, j'en réponds. Cela nous permettra d'augmenter aussi votre gros bétail. Enfin, mon cher cousin, je voudrais voir vingt-cinq brebis dans ce vieux bâtiment inutile que vous avez là tout près. Je leur ferais manger des raves et des *turneps*³⁵ en hiver, lorsqu'il n'y aurait plus rien à mordre sur les vieilles esparcettes ou dans les champs. Vingt-cinq brebis portantes vous donneront bien trente-cinq agneaux à vendre

35 - [NdÉ] Translittération du mot anglais *turnip* (navet).

chaque année, et encore des engrais parfaits pour les terres froides. Voilà mon plan, cousin. Je suis prêt à l'essayer avec vous. Avec la bénédiction de Dieu, nous réussissons. Mais il faut vouloir et y mettre une énergie indomptable.

Le père de famille avait bien entendu, et toutefois il restait silencieux. Il regardait au loin, à travers les espaces bleus du ciel. Son beau front élevé et ses nobles traits immobiles accusaient une pensée qui, peu à peu, se faisait jour dans son esprit.

— Joseph, dit-il enfin, c'est Dieu qui vous a amené chez moi. Peut-être son dessein est-il de nous faire entrer tous dans une voie nouvelle, relativement à mes affaires. Je me garderai bien de m'y opposer. Mais, tout en reconnaissant ce que votre plan présente de bon et de judicieux, il est d'une trop grande audace pour que j'en sois le premier directeur. Je n'ai ni l'entrain de la jeunesse, ni les aptitudes indispensables pour une réforme pareille. J'ai trop vécu avec des personnages fictifs. À cet égard, la passion de la lecture m'a été en piège. Joseph ! pour les choses de la terre, j'ai bâti sur le sable ; voilà pourquoi mon édifice a été si souvent renversé. Cette énergie dont vous parlez, je ne l'ai pas ; ce combat avec la vie et les débats avec les hommes demandent des forces morales plus actives que les miennes. Voulez-vous prendre le commandement en chef ? je vous aiderai de mon mieux ; autrement, je ne crois pas pouvoir mener la barque d'une manière sûre, et il vaut mieux aller comme je pourrai, jusqu'à ce que Dieu m'ouvre une voie moins difficile.

— Eh bien, oui, cousin ; j'accepte : je serai le maître-valet responsable du fermier de la Bélossière. Que Dieu soit avec nous ! Voici l'heure d'atteler : partons. — Ça fera plaisir à ma mère, quand elle saura nos projets. Et puis, il faudra aussi que Louise suive ses avis et ses directions pour la basse-cour, dont je n'aurai pas à me mêler.

Le jeudi suivant, M^{me} Alise faisait sa première visite à Brant et s'installait le même jour dans l'appartement offert par Hortense.

— Seulement, ma bonne nièce, lui dit-elle en prenant sa main avec affection, comme je ne suis qu'une pauvre veuve, il faudra vous contenter de 50 fr. par an pour le loyer, au lieu de 60 que vous auriez pu demander à une autre personne.

— J'aurais voulu que vous l'acceptassiez pour rien, ma tante, comme je l'ai dit à votre fils.

— Pour rien, ma mie, oh ! non, voyez-vous ; je ne serais pas assez maîtresse chez moi, et je n'oserais jamais vous inviter à prendre une tasse de café ; tandis qu'autrement, ma toute belle, il faudra bien que vous veniez me voir de temps en temps et en boire avec moi.

CHAPITRE XIX

*La raison, chez l'enfant, est plus précoce qu'on ne croit.
Le but de l'éducation, ce n'est pas de plaire aux
enfants, c'est de former les hommes.
L'ironie jette sur un homme l'air de sphinx, qui
préoccupe comme un mystère et
inquiète comme un danger.*
HLLPOLYTE RIGAULT.



Le dévouement de Joseph envers Michel Dombre et sa famille pourrait à bon droit nous étonner, si nous ne connaissions pas ce jeune homme actif, pratique, doué d'une volonté forte sous une couche de légèreté extérieure, et d'un caractère naturellement disposé aux inspirations généreuses. Avant de recevoir dans son cœur les nouveaux sentiments de piété qu'il devait en bonne partie au fermier, déjà il eût été capable d'entreprendre par conviction la réforme qu'il proposait. On voit des gens dont le bonheur est de se consacrer à celui du prochain pour les choses de ce monde; lorsque de tels hommes deviennent des croyants à l'Évangile, ils font ce qu'il y a de plus beau sous le soleil. Ce sont eux qui, par la foi, transportent les montagnes. Ils construisent la cité éternelle. Ils chassent les démons et font tomber Satan du ciel comme un éclair. Leur nom passera obscur peut-être; aux yeux des enfants du siècle, ils seront des fous; mais un jour viendra où ils entendront cette parole du maître: « Cela va bien, serviteur fidèle; entre dans la joie de ton Seigneur! »

— En attendant la réalisation de leur espérance, ils sont heureux déjà par le doux sentiment d'un devoir accompli chaque jour; et, quelle que soit l'opinion des hommes à leur égard, ils deviennent ce que Jésus a dit: la lumière du monde.

Notre Joseph est bien pauvre, bien petit, bien chétif, n'est-ce pas, à

côté de tant d'œuvres gigantesques entreprises de nos jours? Mais, s'il se dévoue, s'il se donne tout entier à la sienne, sachons reconnaître ce qu'elle a de beau, d'élevé dans son principe, de grand même dans un certain sens. Car, enfin, s'il réussit, quelle sera sa récompense? Celle d'avoir fait le bien; nulle autre.

L'amour pour une jeune fille est, je le sais, capable de tels dévouements. Il peut produire des merveilles. Mais l'amour demande aussi des échanges: sa devise est bien souvent: tout pour le tout. Ici, Joseph ne demande rien.

— Son père est parti jeune, a dissipé son bien, n'a fait qu'une seule bonne action, celle d'épouser une honnête femme: pour tout le reste, il a été nul, incapable, inutile à lui-même et aux autres. Son fils a suivi un tout autre chemin. Dans l'histoire des familles, et un peu dans toutes les conditions sociales, ne voit-on pas cela bien souvent.

Les blés d'hiver sont semés. Michel a dit tout ouvertement que Joseph est son maître-valet et que chacun doit lui obéir à la ferme pour les travaux. Gaspard, beaucoup plus ancien, a fait la grimace; mais comme il sait plus ou moins que Joseph possède 500 louis, et que c'est un Cléman de Brant, il se soumet: — «C'est dur, ça, d'obéir à un jeune, lui dit-il un jour, mais p't-être ça z'ira mieux avec toi qu'avec maître Micelle: tu ne resteras pas aussi longtemps que lui sur les livres. Seulement, ne te mets pas dans l'esprit que je veuille travailler nuit et jour. On fera ce qu'on pourra, et si tu n'es pas content, c'est que tu ne seras pas raisonnable.»

Les blés d'hiver sont semés: les derniers répandus sur les collines de la Bélossière commencent à *pointer* en vert, sur un sol parsemé de petits cailloux blancs. Novembre arrive avec ses brumes, ses nuages qui passent en silence le long des bois ou naissent au sein des marais. Les grandes volées de corneilles tournoient ou croassent, accompagnées de choucas et d'étourneaux qui ne tarderont pas à les devancer. Justin a perdu ses ailes. Lui, qui n'aime rien tant que les champs et les bois, ne voilà-t-il pas qu'il faut aller à l'école chaque matin! Il y a une maudite cloche qui sonne à demi-lieue de la Bélossière, chaque jour, à huit heures moins un quart. Il faut donc se mettre en route à sept, avec un panier dans lequel est le dîner des deux frères. Ernest porte un sac tout plein de cahiers, de livres latins et grecs. Justin se trouve déjà bien assez chargé d'une vieille grammaire dépenaillée, et d'un catéchisme dont il a eu soin de couper les coins avec son couteau. En plus d'un endroit, la lame a mordu dans le texte, mais c'est autant de moins à avaler. Pauvre Justin! moque-toi de ça! L'hiver n'aura que cinq mois cette année, Pâques étant le 11 avril. Alors tu jetteras la grammaire aux orties et les verbes dans le ruis-

seau. Pourtant, ami Justin, réfléchis à une chose : tu seras homme un jour, et il n'est dans la vie qu'un temps pour apprendre à lire et à écrire. Prends courage, donc. Et puis, il y a les dimanches, Noël et le nouvel an, les jours de foires où il n'y a pas d'écoles. Il y aura la neige et la glace dehors ; le soir, le bon poêle autour duquel on se réunit, quand la bise fait claquer les dents ou dévisage les pauvres malheureux sur les chemins.

Michel, Joseph et Gaspard ont déjà fait quelques travaux neufs. Là-bas, on voit un espace noir, à côté d'herbes jaunâtres. C'est un défoncement du sol. Ailleurs, les buissons, les épines, les *belosses* s'extirpent : et la charrue va *rifler* sans merci, creuser peut-être de doubles sillons, là où son soc n'a jamais pénétré. L'hiver congèlera ces terres nouvelles ; puis l'action du dégel et de la chaleur, de l'air sec et des pluies, fertilisera cette poussière noire, ces sables, ces glaises ; tous ces éléments froids et morts se disposeront peu à peu à prendre vie au printemps.

Les trois mères savoyardes sont achetées. Commandées à un marchand qui vient à la ferme chaque année en automne, ce sont de fort belles bêtes, jeunes, le corps allongé, les soies brillantes et lisses, d'un noir de charbon. Le groin de ces charmantes personnes est large, orné de trois anneaux de fil de fer recuit. Leurs oreilles sont longues et pendantes ; la queue, bien tortillée en l'air, a du caractère. On voit qu'elles sortent d'une bonne maison. Pour le moment elles vivent ensemble. Mais, le printemps venu, elles auront chacune leur appartement, dans le local où nous savons que Joseph pense à les établir. On a aussi acheté huit brebis portantes, comme base du futur troupeau. En six semaines, bien de l'ouvrage a été fait : la barque chemine. Joseph pourrait dire avec plus de vérité aujourd'hui qu'il y a cinq mois :

*Amis, la matinée est belle,
Sur le rivage assemblons-nous.*

Et nous ne voulons pas affirmer qu'il n'ait chantonné plus d'une fois ces paroles, en voyant qu'on le laisse faire et qu'on a confiance en lui.

M^{me} Émilie s'effraye pourtant à la pensée de tout ce qu'il veut entreprendre.

— Ah ! Seigneur ! si ça n'allait pas réussir, que deviendrions-nous ? C'est bien alors qu'il faudrait aller mendier ! — Et ces bêtes noires ! où prendrons-nous pour les nourrir, quand elles auront des petits ? Déjà, l'on ne peut les rassasier ; et le tas de pomme de terre diminue. — Michel, mon ami, je crains que nous n'ayons pas assez de pommes

de terre : il vaudrait mieux, peut-être, ne pas avoir ces trois bêtes avec les deux bressans qui sont gras.

— Joseph a dit qu'on vendrait un de ceux-ci.

— Mais alors, Michel, la viande pour le ménage ! Comment ferons-nous ? Ah ! j'ai bien peur que cela ne finisse mal. Avant d'entreprendre tout ce que vous faites, nous ne savions déjà comment nous retourner.

— Ma mère, dit Louise qui était là, ne vous faites pas d'inquiétudes à propos du ménage : Joseph a dit qu'on vendra le gros porc 4 batz la livre, pesé vivant, et qu'on achètera un quartier de bœuf pour 2 batz, prêt à saler. Ainsi, il y aura économie considérable.

— À la bonne heure, ma chère enfant. Mais le bœuf n'est pas gras comme la viande de porc ; il n'est pas aussi profitable. Ah ! je crois, Michel, qu'il vaudrait mieux nous y prendre d'une autre manière. Si seulement ton père voulait nous remettre un peu de terrain, au lieu de nous abandonner ici, comme nous aurions une vie plus facile !

— Non, répondit Michel, je ne crois pas. La vie, au contraire, serait bien difficile pour nous, près de mes frères et du train de la maison paternelle. Crois seulement, ma chère, que nous pouvons remercier Dieu d'être ici, avec nos enfants et Joseph, malgré les misères inséparables de l'existence humaine. Il y a deux mois, tu avais une frayeur continuelle de voir Joseph nous quitter ; voudrais-tu aujourd'hui nourrir dans ton esprit la crainte contraire ? Ma chère amie, j'ai la conviction que, si je n'ai pas su toujours m'y prendre dans mes affaires comme il l'aurait fallu, et si j'ai été souvent trop facile avec les autres, ton inquiétude et tes soucis ne font qu'augmenter le mal. Le murmure est un péché. Jamais tu n'as vu la bénédiction de Dieu reposer sur les gens mécontents et inquiets. Quelque pauvres que nous soyons, nous devons être reconnaissants. Donnerais-tu Justin ou lequel que ce soit de nos enfants en échange de la plus grande fortune ?

— Ah ! Dieu m'en préserve !

— Eh bien donc ! bénissons-le de ce que nous avons reçu de sa bonté. Pour le reste, prenons patience, et travaillons. Quant à moi, j'avoue que l'exemple de Joseph m'humilie et m'encourage beaucoup.

— Ah ! je crois bien ! dit Louise avec un accent de profonde conviction.

Cette Louise Dombre, comme elle avait embelli depuis quelque temps ! Avec son teint rosé, les deux plus charmantes fossettes ? au milieu des joues ; les yeux bleus de son père et un regard qui cherche la lumière des sphères supérieures ; ces beaux cheveux ondés sur le front, puis serrés en tresses énormes derrière la tête, — tout cela, joint à la liberté réservée d'une enfant des champs, faisait de Louise Dombre

une jeune fille tout à fait gracieuse. On avait du plaisir à la regarder, quelle que fût son occupation du moment. Quant à son caractère, on sait qu'il est des meilleurs, et nous avons vu qu'elle est vraiment pieuse. Ainsi douée, une jeune fille est une perle rare. Cherchez bien, jeune homme : peut-être aurez-vous le bonheur de la rencontrer.

— Et Joseph en est amoureux : vous n'avez pas besoin de nous le dire.

— Amoureux ? Joseph Cléman amoureux de Louise Dombre ? — Vous n'y êtes pas, ami lecteur. Joseph n'est pas plus amoureux de Louise que nous ne le sommes, vous et moi. — Comme nous deux, il a du plaisir à lui voir un visage si frais, des dents blanches, de si beaux cheveux, une gracieuse tournure : mais c'est tout. Amoureux, il ne l'est point. Il l'aime bien ; pour cela, c'est vrai ; comme il aime Justin, comme il aime Hortense. Pour cette dernière, il a quelque chose de plus dans le cœur, un profond sentiment de reconnaissance, car Hortense a deviné la première que Joseph était son cousin ; elle s'est montrée bonne, généreuse ; elle entoure sa tante Alise d'attentions délicates : c'est une excellente cousine, une amie véritable pour laquelle il se mettrait au feu dans l'occasion. Lui demander davantage en ce moment, chercher au fond de son âme ce « je ne sais quoi sans nom qui devient plus tard le maître de la vie, » ce serait perdre son temps. Le cœur de Joseph est chaud, très chaud (il le prouve bien, du reste), mais l'amour ne l'a point encore habité. Pour lui, c'est un dieu inconnu.

Un jour, le vieil assesseur vint faire une visite à la Bélossière. C'était la première de l'année, et ce serait la dernière, en même temps. Ses enfants mariés, surtout son aîné Michel, étaient encore sans doute des branches de ce tronc dur et noueux, mais des branches séparées, ayant pris racine loin de son ombre. Ceux qu'il ne tenait plus sous son autorité immédiate, n'étaient pas placés bien avant dans ses affections ; et ceux auxquels il commandait encore en maître sous le même toit, n'avaient pas non plus pour lui une tendresse profonde. À sa manière, pourtant, il les aimait tous, enfants, petits-enfants et arrière-petits-fils. Pourvu qu'en toutes choses on le tînt pour le chef, pour le roi de la famille, il se passait volontiers de l'expression d'une tendresse qui, au fond, n'existait pour lui dans le cœur d'aucun des siens. Lui-même ne leur exprimait jamais rien, si ce n'est parfois un reproche ! — Justin, par exemple, n'était pas son favori ; et le garçon espiègle le lui rendait de reste. Vous l'auriez battu, plutôt que de le faire consentir à embrasser son grand-père l'assesseur. — « Ah, bien oui ! mon grand-père qui laisse souffrir ici mon père et ma mère, au lieu de leur donner du terrain, c'est moi qui voudrais l'embrasser !

J'aimerais mieux embrasser...» — Pas possible d'achever la phrase du jeune drôle. À qui la faute d'une telle éducation? — à tous, à Michel, qui ne suivait pas assez son fils cadet; à sa femme qui se plaignait souvent de son beau-père en présence de son enfant, et au vieillard qui, au lieu d'être affectueux avec Justin et de lui donner de temps en temps une pièce de cinq batz, ne lui adressait jamais que de mauvais compliments ou des paroles dures.

Avec les étrangers, l'assesseur était charmant. Pour les bien recevoir, il eût mis tout *par écuelles* dans sa maison. Il s'intéressait vraiment aux affaires dont il avait à s'occuper comme membre de la Justice de Paix; on le louait partout pour sa loyauté, sa probité, ses bons conseils, — et puis, voilà un vieux chef de famille dont tous ses enfants avaient peur, plus ou moins, et qui n'avait su gagner l'affection de personne. Égoïsme de l'autorité, sécheresse du cœur, étroitesse et vulgarité des idées, habitude des cabarets, indifférence ou irrégion, tel est votre ouvrage! Qu'on vante, après cela, l'éducation et les principes qui portent des fruits pareils.

Il entra donc un dimanche à la ferme, au moment où Michel et sa famille allaient prendre leur café de l'après-midi. Il venait de la ville et retournait à Brant par le bois des Aules. Chacun se leva pour le saluer. — Par grande aventure, nos gens avaient un rayon de miel sur la table; un de ces gros rayons de seconde récolte, qui sont bruns à l'intérieur, très épais, et contiennent un suc légèrement résineux. Les couvercles des alvéoles sont d'un blanc de neige. — Justin pour sa portion, avait une tranche de pain chargée de ce miel, dans lequel il mordait à belles dents. — Au lieu de répondre avec une douce amitié au témoignage de déférence respectueuse, très juste d'ailleurs, dont il était l'objet, l'assesseur prononça quelques-uns de ces Hnn! Hnn! qui lui étaient familiers et qui exprimaient toujours une désapprobation.

— Hnn! je ne suis pas étonné, dit-il, en regardant Justin qui avait la bouche pleine, je ne suis pas étonné si les affaires ne vont pas mieux ici. On boit du café à quatre heures; on mange du miel, et du beau! et Justin ne s'en fait pas faute. Enfin, voilà, si vous pouvez vivre ainsi à *gogo*, j'en suis bien aise pour vous.

Michel ne répondit pas à ces paroles désobligeantes; mais sa femme reprit aussitôt.

— Beau-père, il ne faut pas croire que nous mangions du miel tous les jours: ce serait alors bien mal de notre part. Mais Joseph et Justin ont pris hier quelques rayons dans une ruche trop forte (ils avaient aussi levé trois capes bien garnies, qu'on voulait vendre et dont elle ne parla pas), et comme c'était difficile et assez dangereux de mettre les doigts là dedans, j'ai dit qu'on ferait manger du miel à Justin.

— Oui, oui, cela suffit : ce sont vos affaires. Plus on habitue les enfants à la frugalité et à obéir sans répliquer, mieux ils s'en trouvent dans la suite.

— Vous avez raison en principe, monsieur l'assesseur, dit Joseph ; toutefois, une chose est encore plus nécessaire, à mon avis, dans l'éducation des enfants : c'est de gagner leur confiance et leur affection, tout en les habituant à l'obéissance. La crainte seule n'a jamais produit que de mauvais fruits.

— Oh ! vous, cousin Joseph, vous êtes un sage, on le sait bien : je trouve que vous avez certains rapports de caractère avec le fils de Jacob³⁶. Il existe seulement entre vous deux cette différence, que ce furent ses frères qui le vendirent, tandis que vous vous êtes vendu vous-même. Ensuite, comme intendant de Pharaon, le Joseph d'Égypte récoltait plus de blé sur les bords du Nil, que vous dans les champs de la Bélossière. Quant aux autres détails de sa vie, on peut les laisser de côté ; c'est une histoire très curieuse et très attachante que celle de ce Joseph, un joli roman. — Mais ce n'est pas pour vous parler de cela que je suis venu vous dire bonjour à tous en passant : Michel, ton frère Vincent se marie : cela me fait grand plaisir. Il a demandé la fille de... Qu'est-ce que tu as à rire quand je parle ? — dit-il à Justin d'un ton sec : tu ferais mieux *d'emmijoler* un peu moins ta bouche — ... Vincent a donc demandé la fille de feu mon ami l'assesseur Forin : elle l'a accepté, et ils se marieront pour le nouvel an. — Vincent serait venu vous l'annoncer lui-même, s'il n'avait dû aller à Genève aujourd'hui.

— Au point de vue de la fortune, Vincent fait un bon mariage, dit Michel : mais je ne connais pas ma future belle-sœur.

— On la dit charmante, reprit le grand-père. Ce sera bien agréable pour nous de l'avoir à la maison.

— Ils s'établiront donc chez vous ? demanda Émilie.

— Eh ! c'est bien clair : où voulez-vous que Vincent amène sa femme ? On arrangera la vieille maison. Ça coûtera un peu d'argent ; mais enfin, comme c'est un bon mariage, on fera pour le mieux.

— Pourquoi, père, ne vous asseyez-vous pas ? vous restez là debout, et vous avez encore une longue marche à faire, dit Michel.

— Oh ! j'ai les jambes solides : je prendrai seulement un verre de vin sans m'asseoir, avant de partir.

Michel s'empressa d'aller à la cave et d'offrir du vin à son père, puis il sortit avec lui et l'accompagna jusqu'au pont des Aules, de l'autre côté du bois.

36 - [NdÉ] Clin d'œil au récit du patriarche Joseph, Genèse chapitres 37-50.

CHAPITRE XX

*Laquelle maladie, par laps de temps naturalisée, envieillie,
habituée, et ayant pris droit de bourgeoisie chez lui,
pourrait bien dégénérer en manie.*

MOLIÈRE.



L'assemblée électorale de Brant fut convoquée pour le mardi 15 décembre. Il s'agissait de renouveler une série sortante de la municipalité et de nommer un syndic en remplacement de feu César Cléman. Depuis longtemps déjà, Joseph avait fait le dépôt légal de ses papiers de

famille, pour que sa mère et lui fussent reconnus bourgeois de Brant. Les pièces étant parfaitement en règle, le Conseil municipal admit sans observation la demande de Joseph, d'autant plus qu'on savait fort bien que le préfet avait examiné les papiers en question. L'inscription des deux noms dans les registres de la commune ne souffrit donc pas de difficulté. Cependant, comme président du Conseil général, Désiré Annin eût voulu que cette décision fût prise par ce corps auguste, où le moindre petit incident suffit parfois pour empêcher une bonne délibération. Mais la municipalité se garda de convoquer le dit Conseil. C'était déjà bien assez de lui soumettre ses comptes et sa gestion une fois par année. — Ainsi que nous l'avons vu plus haut, Désiré se proposait d'appeler l'attention de l'assemblée électorale sur l'admission, précipitée selon lui, des Cléman, veuve et fils, comme bourgeois. Les électeurs n'avaient pas à s'occuper de cette question ; mais c'était pour Annin un motif de plus de la mettre sous leurs yeux. Pour être mieux préparé sur ce qu'il voulait dire, il vint faire une visite à M^{me} Alise, un dimanche après midi, soit l'avant-veille des élections.

Vers les deux heures, on le vit donc passer devant le jardinet et le rucher, maintenant dépouillés et silencieux. Il s'arrêta comme pour

compter les ruches, mais en réalité pour voir qui se trouvait dans la chambre en ce moment. Les vitres étant un peu chargées à l'intérieur par l'air chaud qui venait s'y condenser au contact de l'atmosphère extérieure, Annin ne put pas voir qui était là, mais il entendit qu'on parlait. Il prêta l'oreille et continua à compter les ruches endormies.

— Il y en a dix-huit, tant habitées que vides, dit-il à demi-voix ; mais il pensait sans doute à autre chose.

Arrivé à la porte extérieure, il l'ouvrit sans plus de façon, regarda à droite et à gauche dans le corridor, puis vint finalement heurter à la chambre.

— Et..., dit M^{me} Alise, faut voir qui est là.

Elle ouvrit la porte et se trouva en face du grand individu, muni de bâton qui l'accompagnait partout.

— Bonjour, madame... (il allait dire *Cléman*, mais il se retint) ; bonjour, mesdames : ah ! c'est Hortense qui est ici : bonjour, ma chère Hortense.

Et comme il allait passer outre, M^{me} Alise l'arrêta en lui disant :

— Mais, monsieur, on n'entre pas comme ça tout droit chez des dames sans permission. Dites-moi donc vot'nom, car, enfin, je vous connais pas précisément, et je suis ici chez moi.

— Madame,... je suis le président du Conseil général de la commune ; je viens vous demander un moment d'entretien au sujet de Joseph, l'ouvrier, qui est, dit-on, votre fils.

— Parbleu ! je crois bien qu'il est mon fils, Joseph ! en voici d'une bonne ! — Mais, enfin, M. le président, puisque vous avez à me parler, voilà une chaise. Prenez la peine de vous seoir. — Ma nièce, est-ce le monsieur qui fut chargé d'arranger nos affaires avec le cousin assesseur ?

— Oui, ma tante ; c'est M. Désiré Annin.

— Eh ben donc, monsieur *Désiré*, que *désirez*-vous ? fit la veuve en riant sous cape.

— Pas grand'chose, madame ; quelques petites explications seulement. — Comme président du Conseil général, et comme électeur aussi, j'ai prêté le serment, devant Dieu et devant les hommes, de veiller au bien et aux intérêts de la commune. Or, je trouve que ce Joseph, soit votre fils, a été admis comme bourgeois un peu à la légère. Je veux donc vous prier de me donner quelques renseignements pour tranquilliser ma conscience...

Ici, Désiré Annin abaissa ses grosses paupières à cils relevés et les tint un bon moment fermées, ce qui fit penser à la veuve qu'il était un peu fou.

— Est-il pas un brin toqué ? demanda-t-elle tout bas à Hortense.

— Vous comprenez, reprit le Nezelion, que c'est ici une question de grande importance, parce que votre Joseph peut se marier et avoir une nombreuse famille. Madame, il pourrait avoir six, huit, dix garçons et quelques filles. Or, la bourgeoisie de Brant valant au moins deux mille francs par tête, cela ne laisse pas de représenter une très forte somme, quand on est aussi nombreux, et...

— Alors, M. Annin,... pardon si je vous coupe la parole, mais c'est ben heureux pour tous ces petits garçons de mon fils Joseph! tenez, ça me fait plaisir d'avance rien que d'y penser. Que je me réjouis donc d'embrasser toute cette marmaille! Allez, M. Annin, je vous réponds que Joseph saura bien les élever. — Avez-vous aussi une nombreuse famille, M. le président?

— Madame, je suis encore célibataire, répondit-il avec le sourire le plus béat.

— En ce cas, je crois qu'on peut vous en féliciter.

— Pas trop, pas trop : cependant, un homme seul, dans une maison, se tire mieux d'affaire que si c'était une femme. Une femme seule, c'est bien triste, n'est-ce pas?

— Oui et non, monsieur, selon les caractères et l'âge des personnes. Mais je vous prie d'expédier ce que vous avez à me dire, car j'ai aussi à parler à ma nièce quand vous aurez fini.

— Je voudrais donc vous demander si vous êtes bien sûre, si vous avez la parfaite certitude que Joseph, l'ouvrier, soit votre fils?

— Mon fils! Joseph ne serait pas mon fils? s'écria la mère dans un accent d'indignation. Et que voulez-vous donc qu'il soit, s'il n'est pas mon fils? On voit bien, M. Annin, que vous êtes un vieux garçon. Ça n'a pas d'entrailles paternelles, les vieux garçons. — Ma chère nièce, si vous m'en croyez, vous n'épouserez jamais un vieux garçon. Y'en a, voyez-vous, qui ne valent pas le diable, comme on dit dans mon pays. Douter que Joseph soit mon fils, mon Joseph! Allez, M. Annin, c'est bien laid, ce que vous supposez là.

— Mais, enfin,... ne vous fâchez pas, madame: est-ce vous qui l'avez nourri?

— Oui, c'est moi; et non à la bouteille, je vous prie de le croire.

— En ce cas, il n'a donc pu être changé par sa nourrice, ce qui s'est pourtant vu plus d'une fois, M^{me} Cléman. Passons maintenant à un autre point de la question: Votre fils, celui que vous avez nourri étant petit, est parti pour l'armée lorsqu'il est devenu grand?

— Oui, à 20 ans: jusqu'à 16 ans, il est resté avec moi et son père; de 16 à 20, il a travaillé dans la grande ferme modèle de M. le marquis de Duché, où qu'il a appris l'agriculture par le *ménu*. Il est resté six ans à l'armée, et y'a un an qu'il est de retour. Est-ce suffisant?

— Êtes-vous bien sûre que celui qui est revenu au bout des six ans, soit le même que vous avez vu partir ? Avez-vous la preuve que votre véritable fils n'a pas été tué, et qu'un camarade qui lui ressemble à s'y méprendre, n'a pas pris son nom et ses papiers sur un champ de bataille ? On voit parfois de si étonnantes ressemblances ! C'est ainsi qu'à Hambourg, on vit une demoiselle avec deux fiancés, dont l'un était faux et l'autre véritable. Cela fit beaucoup de bruit, et...

— Pardon, M. Annin : je sais un peu la médecine : vous n'êtes pas très bien : montrez-moi votre langue.

Surpris par cette brusque interruption, Désiré sortit en effet sa langue, qu'il se dépêcha de rentrer.

— Mauvaise, très mauvaise, monsieur le président : y'a là de la bile acre, de la jalousie qu'il vous faut chasser au plus vite. Prenez quelque chose pour cela, croyez-moi. Vous avez tout dit, n'est-ce pas ? ajouta-t-elle en ouvrant la porte.

— Nous en resterons là pour aujourd'hui ; mais je ne puis faire autrement que de porter la chose en assemblée de commune. Au revoir, Hortense : je ferai une visite à votre chère mère dans peu de jours. Comment va-t-elle ? mieux, n'est-ce pas ?

— Non, ma mère n'est point mieux ; elle ne reçoit pas de visites.

— Ah ! c'est fâcheux : une femme seule, une veuve ; c'est bien triste, en vérité. — Votre serviteur, mesdames.

— Pour celui-là, dit la tante après avoir fermé la porte, — pour celui-là, c'en est-il un de président ! Mais, je vous en prie, ma chère nièce, pourquoi nomme-t-on un grand butor comme ça président ? Ous qu'il a donc les idées, ce M. Annin ? Tenez, ma chère, je parie qu'il songe encore à se marier, ce vieux folâtre !

— Sans doute. — On l'a nommé président du Conseil général, parce que personne ne voulait l'être. Il ne cherche que difficultés partout et n'est jamais de l'avis de personne.

— Il vous dit « ma chère Hortense : » je ne lui permettrais pas, à votre place, une telle familiarité.

— Une fois déjà je lui ai fermé la bouche : je ne sais comment m'y prendre avec lui.

— C'est bien dommage que je n'aie pas su cela : comme je lui aurais fait la leçon, ici-même ! Se mettre quelque chose dans l'esprit à votre sujet : c'est ça qui sent le blaireau ? — Vous, ma nièce, j'espère que vous épouserez un bon jeune homme, bien doué et plein de cœur, qui sache vous apprécier, et non un *patochon* dont la cervelle est mal tournée.

Hortense devint toute rouge, mais bientôt, reprenant son teint naturel, elle parla d'autre chose avec sa tante. — Elles se voyaient

souvent, presque tous les jours, ou chez l'une ou chez l'autre. Avec sa vivacité française, M^{me} Alise cherchait à réveiller les facultés engourdies de sa belle-sœur. Elle lui racontait des histoires de son pays, lui parlait de la manière dont on cultivait les terres aux Sablans, de ce qu'on récoltait dans les jardins, etc. La veuve du syndic écoutait avec attention, semblait-il, avec plaisir ; puis, le récit terminé, elle retombait dans son apathie habituelle. De temps en temps on lui lisait quelque chose : une page de la *Feuille religieuse*, un verset du Nouveau Testament, enfin la mère de Joseph faisait son possible pour être agréable à ses deux parentes, et celles-ci, Hortense surtout, s'y étaient beaucoup attachées.

— Voyez-vous, ma nièce, lui dit ce même jour M^{me} Alise, lorsque le printemps sera venu, il faudra me laisser travailler un peu au jardin ; et j'irai aussi avec vous à la campagne. Je n'ai pas d'autre occupation que celle de tricoter les bas de Joseph et de lui raccommoder son linge : ça ne me suffit pas. Je compte bien aussi lui faire une douzaine de chemises, dont six fines pour s'habiller le dimanche, et six de forte toile pour le travail. Mais j'ai besoin de grand air. Vous me laisserez aller au pré avec vous, quand je ne resterai pas avec votre mère.

— Ce sera un grand plaisir pour moi, ma tante. Comme ma pauvre mère décline chaque jour, je vais me décider à prendre pour domestiques un homme et sa femme, dont on m'a parlé et qui sont venus s'offrir. Ils n'ont pas d'enfants et paraissent être de braves gens, actifs et bons travailleurs. Leur présence chez nous me permettra de rester davantage avec ma mère ; je renverrai alors le domestique actuel, qui n'est pas marié.

— Vous avez là une très bonne idée, ma fille : je suis sûre que Joseph l'approuvera beaucoup.

— Puisque M. Annin veut parler de lui en assemblée de commune, il conviendrait, je crois, de l'avertir. Nous pourrions peut-être aller ensemble demain à la Bélossière, et engager Joseph à venir mardi. Il dînerait avec nous ce jour-là, afin d'être ici à portée. Qu'en pensez-vous, ma tante ?

— Que vous êtes bonne et gentille d'en avoir eu l'idée ! Vous nous ferez manger de votre porc frais avec des pommes de terre rôties.

— C'est bien facile.

— Nous irons donc demain, à midi, et nous reviendrons pour quatre heures et demie, au plus tard. À cinq, il fait nuit noire. D'ailleurs il ne faut pas laisser la maman trop longtemps seule.

Le lendemain donc, à l'heure convenue, elles prirent le chemin descendant au pont. C'était une de ces journées froides, comme on en a dans la plaine vaudoise au commencement de l'hiver. Un

brouillard épais s'abaisse sur les campagnes durant la nuit, et lorsque le vent d'ouest descend du Jura vers le matin, les vapeurs surprises par cet air glacé se condensent et s'attachent en festons à tout ce qui est capable de les porter. Depuis le brin d'herbe jusqu'aux plus grands arbres, toute plante reçoit l'ornement dentelé. La terre est sèche et dure. Au-dessus le ciel est voilé; mais si vous montiez jusqu'aux premières pentes de la montagne, vous trouveriez là-haut le plus splendide soleil. La neige couronne toutes les crêtes, et le ciel bleu sourit aux habitants des vallons supérieurs.

Ce jour-là, encore plus qu'en toute autre saison de l'année, la Béliosière avait un aspect singulier, à part des autres campagnes de la contrée. Tout entourée de bois couverts de givre blanc sur des branches noires, les collines solitaires paraissaient dormir loin du monde habité. On eût dit un îlot de pierrailles, avec des espaces barbouillés de noir dans les bas-fonds. De loin en loin, quelques volées d'alouettes fuyaient devant l'aile agile d'un épervier, ou se divertissaient simplement en évolutions joyeuses. La haute maison grise prenait des proportions encore plus fortes et une teinte plus foncée, en présence du feuillage blanc des arbres qui l'avoisinaient. La fumée bleue s'élevait en colonne d'abord serrée, puis s'élargissait ensuite en nuage qui ne tardait pas à s'évanouir.

Joseph et Gaspard étaient à la grange. Le premier, en tablier de cuir et une aile de corbeau à la main, s'empressa de venir embrasser sa mère et saluer sa cousine, comme elles passaient devant la porte grande ouverte. C'était lui qui *crintait*; Gaspard chassait la balle à grands coups de van, pendant que Joseph achevait d'épurer la semence, en lui faisant subir ce mouvement de va et vient, d'un genou à l'autre, qui ramène tous les corps étrangers à la surface et permet ensuite de les enlever avec une barbe de plume. Après quoi, cinq ou six fortes secousses à plat dans le van, forcent la fine poussière à quitter la place où elle s'était réfugiée. Le grain étant propre, on le verse dans le quarteron, qui se remplit et se vide toutes les cinq minutes, jusqu'à ce que le tas entier soit vanné.

— Si vous pouvez rester une heure, dit Joseph à sa mère et à sa cousine, j'irai vous accompagner ensuite à travers le bois.

— Oui, mon garçon; nous t'attendrons: reste seulement à ton ouvrage. Nous allons voir si la cousine Émilie et Louise sont là.

— Au revoir, Hortense.

— Au revoir, mon cousin, dit celle-ci d'un air digne et pourtant bien amical.

La fermière était seule; Louise, à la ville, pour des commissions. Michel transportait des terres avec la jument. — Le poêle avait été

chauffé dès le matin ; il faisait bon dans la chambre. On causa tout en tricotant. M^{me} Émilie parla du mariage de son beau-frère Vincent, et questionna Hortense sur ce qu'on en disait à Brant. Celle-ci répondit que la future passait pour avoir peu de moyens, mais une assez belle dot. De figure, elle n'était ni bien ni mal ; plutôt laide, ajoutait-on. Pour le caractère, assez bonasse.

— Votre beau-père, qui m'en a parlé, dit-elle, est très content.

— Sans doute, reprit Émilie : il fera tout par le cadet, — rien pour l'aîné.

— Ah ! cousine Émilie, dit M^{me} Alise, faut pas trop dire, vous savez. Le cousin Michel aura sa part comme les autres, quand le bon Dieu voudra. En attendant, soyez contente. — Eh bien ! ça va-t-il, avec Joseph ?

— Mais sans doute : comment cela n'irait-il pas ? Un si brave garçon toujours actif, toujours de bonne humeur. Seulement, je ne puis m'empêcher de craindre qu'il n'entraîne mon mari dans des spéculations dangereuses, qui pourraient nous ruiner promptement.

— Ah bien, cousine, puisque vous avez de telles craintes, je m'en vais dire à Joseph de venir me rejoindre. Je ne veux pas qu'il reste chez vous pour être une cause, même innocente, de ruine. Oui, je m'en vas lui dire de venir s'établir avec moi : il pourra très bien coucher dans le *cagnard* de la cuisine. Nous lui trouverons assez d'occupation à Brant.

— Oh ! alors, ma chère cousine, si vous l'emprenez, que deviendrons-nous ici ? C'est lui qui dirige les travaux, et mon mari a toute sa confiance en lui. Non, je vous en supplie, laissez-le-nous. Pour l'amour de Dieu, n'allez rien lui dire : je suis une malheureuse de vous avoir parlé ainsi.

— Dites-moi, Hortense, reprit la mère de Joseph (et cela d'une voix douce et ferme en même temps), ne croyez-vous pas que notre cousine aura un grand chagrin, si elle continue à ne voir que les mauvais côtés des choses ? Je vous assure que je crains beaucoup que le bon Dieu ne lui envoie quelque véritable affliction pour la ramener à de meilleurs sentiments. — Je ne dirai rien à mon fils, cousine Émilie, rien pour aujourd'hui : mais si vous continuiez à gémir comme vous le faites, ou à l'accuser, je ne répons plus de... Ah ! voici notre bonne Louise.

La jeune fille venait en effet d'entrer, avec un grand panier sur la tête.

— Dame, continua la Française, vous en avez, des couleurs, ma chère enfant ! Mais vous gâtez vos cheveux avec cette *torche* que vous leur posez dessus : ça les écrase, ma mie ! Voyons donc ce panier.

Écoutez, c'est trop pesant ! Cousine Émilie, ne laissez donc pas porter à votre fille de pareils fardeaux sur la tête : ça lui ferait grossir le cou.

Louise riait, s'arrangeait, et embrassait Hortense. Joseph arriva aussi. Il avait terminé son travail et venait dire à sa mère qu'il était prêt à les accompagner. Madame Alise se leva, serra la main de la fermière, donna deux bons baisers à Louise et reprit, avec Hortense et Joseph, le chemin de Brant. On fit l'invitation en route, et on se quitta de l'autre côté du pont, au même endroit où Michel avait laissé son père deux semaines auparavant. Bientôt la tante et la nièce arrivaient au village, pendant que Joseph n'était pas même au milieu du bois.

— Comme Louise est devenue jolie depuis quelque temps ! dit Hortense à sa tante ; cela ne vous a-t-il pas frappée ?

— Non, ma chère : c'était bien facile à voir qu'elle gagnerait beaucoup. Mais sans compliment, ma nièce, je trouve que vous êtes, pour le moins, aussi bien qu'elle.

— Moi, ma tante ; jamais ! reprit la jeune fille d'une voix un peu triste.

— Ce que vous dites là, mon enfant, dit la tante en lui faisant une amitié, c'est pas bien : c'est pas joli. Il ne faut pas me contredire, puisque c'est la vérité. Faudra-t-il donc aussi que je vous gronde ?

— Oui, vous ferez très bien.

— Ça n'empêche pas que je vous remercie d'être venue avec moi aujourd'hui à la Bélossière ; et encore que vous nous invitez demain à dîner ! Vous ne mettez pas trop de sel à la saucisse, n'est-ce pas ? et que les pommes de terre soient bien croquantes : c'est comme ça que Joseph les aime, et moi aussi.

CHAPITRE XXI

*Dans nos hameaux, quelle image brillante
Nous nous faisons d'un souverain !*
BÉRANGER.



Avant la révolution de 1845, les élections des autorités municipales, dans les villages vaudois, n'avaient pas le caractère politique ardent qu'elles prirent peu après le mouvement socialiste de cette époque. Sans doute les luttes étaient parfois très vives entre les différents partis, selon qu'il s'agissait d'un vieux candidat ou d'un jeune, d'un *monsieur* ou d'un *paysan*, d'un riche ou d'un pauvre. Mais les dénominations injurieuses, les divisions profondes n'existaient pas encore à propos d'idées nouvelles, acceptées ou contredites la plupart du temps sur la foi de chefs inconnus. En 1830, deux principes étaient bien déjà en présence : le libéralisme intelligent et le despotisme gouvernemental. Celui-ci étant tombé, le premier lui succéda sans secousse et se mit à l'œuvre paisiblement. En 1845, la surprise fut telle dans quelques localités, que ce qui n'appartenait pas au parti vainqueur se redressa fièrement devant lui et lui résista à outrance, sans jamais faiblir. On pourrait citer des communes où, depuis dix-huit ans, les élections ont conservé cette même inflexibilité de principe chaque fois qu'il s'agit du renouvellement des autorités. Cela montre, une fois de plus, combien 1845 fut *révolutionnaire* et quelle put être son influence sur les populations de nos villages.

À l'époque de notre récit, les choses se passaient donc, à cet égard, beaucoup plus en douceur. Mais à Brant, commune de quelques cents âmes seulement, trois grandes familles se partageaient la direction des affaires, et il était rare que l'une des trois ne se trouvât pas lésée, ou ne se crût pas lésée dans le choix des candidats municipaux. C'étaient de véritables clans, représentés chacun par un chef avoué et

quelques sous-chefs plus ou moins agitateurs. Lorsque les Dombre prenaient trop de prépondérance, les Crinquelin et les Mastinjaux s'entendaient entre eux dans l'espoir d'évincer les premiers, qui passaient à leurs yeux pour des orgueilleux et des dominateurs, tandis qu'eux-mêmes l'étaient pour le moins autant à leur manière. Les Dombre, décidément, avaient l'esprit plus ouvert, plus éveillé et, dans un certain sens, plus libéral que les Crinquelin, qui se croyaient alors très supérieurs aux Mastinjaux. Et les Mastinjaux, à leur tour, tenaient les Crinquelin et les Dombre pour des gens dont il fallait prendre le moins possible. Chacune des trois familles cherchait à gagner de son côté les individus égrenés, ainsi que les électeurs non bourgeois ayant droit de voter. Si le régent, par exemple, donnait sa voix aux Dombre, les Crinquelin le tenaient pour un homme de rien ; et s'il ne votait pas avec les Mastinjaux, ceux-ci l'envoyaient à tous les diables. Ne sachant à quel saint se vouer, le pauvre magister avait fini par ne plus assister aux assemblées électorales. Tous disaient alors de lui qu'il manquait de courage, et nul ne lui savait gré de son abstention.

Le mardi, un peu avant l'heure fixée pour l'assemblée, une trentaine d'hommes stationnaient devant le cabaret de Brant. Comme il faisait assez froid, les uns cherchaient à se réchauffer en frappant des pieds sur le pavé, d'autres soufflaient dans leurs mains ou s'en battaient les flancs. On en voyait un qui venait se joindre à eux lentement, le sourire et la pipe aux lèvres, avec un bonnet de coton blanc jusque sur les yeux et une grande casquette de castorine³⁷ rousse à cache-nuque sur la tête. Les jeunes étaient en blouse bleue ; ils se préparaient déjà à tirer les mortiers en l'honneur des élus, et à boire un bon coup lorsque la besogne ennuyeuse de l'élection serait terminée.

— Eh bien ! disait-on dans un groupe des Crinquelin, qui nomme-t-on ? Il faut absolument tâcher d'avoir un de nous pour syndic.

— Ne parle pas si haut, reprenait un autre, voilà le vieux Dombre qui passe.

— On se moque pas mal de lui ! Je sais bien qu'il a envie de faire nommer son fils Vincent, mais ce n'est pas encore dit : St ! écoutez-voir, Gabriel, venez voir jusqu'ici.

Gabriel était un Mastinjaux.

— Il faut nous entendre, sans quoi l'assesseur aura le dessus, dit le dernier venu.

— Comment dites-vous, Gabriel ? demanda Annin, qui vint se mêler au groupe en question : qui pense-t-on nommer ?

— On nommera qui l'on pourra ; il faudra voir au premier tour. Si le neveu de feu le syndic habitait le village, le choix serait bel et bon.

37 - [NdÉ] Une étoffe de laine légère.

C'est un garçon de bonne conduite, qui a bien quelque chose à lui maintenant, et qui tiendrait la balance entre les familles. Mais il n'a pas encore acquis le domicile légal, et il est censé habiter la Béliosière, qui est sur Totan.

— Dans aucun cas, reprit Annin, on ne pourrait porter comme candidat un jeune étranger, dont l'origine n'est pas même sûre. Qui vous dira que ce Joseph soit bien le fils de François Cléman ?

— Et qui est-il donc ?

— Ah ! je n'en sais rien ; et voilà pourquoi je trouve qu'on aurait dû faire voter le Conseil général, pour savoir si la majorité de la commune le reconnaît comme bourgeois.

— Taisez-vous, fou que vous êtes !

— Fou ! pourquoi fou ?

— Parce que vous ne savez pas ce que vous dites quand vous débitez vos babioles sur Joseph Cléman. Je crois vraiment que vous avez peur qu'il n'épouse sa cousine Hortense ! Ma foi, oui, que j'y crois ! À force de parler de lui dans le village, vous vous faites moquer de vous. Laissez ce jeune homme tranquille : il est aussi bien bourgeois de Brant que vous. Et ne venez pas nous en ennuyer en assemblée aujourd'hui, car vous seriez mal reçus.

— On verra cela, Gabriel, on verra. — Qui doit présider provisoirement ?

— Je ne sais pas. Le préfet enverra bien qui lui plaira. En ce moment, un char de côté apparut au détour de la rue, arrivant au grand trot d'un beau cheval bai brun. Il s'arrêta devant l'auberge ; un homme en sortit : c'était M. Tillier.

En même temps et d'un autre côté arrivait Joseph. Bien vêtu, propre et soigné sur toute sa personne, il vint saluer son ancienne connaissance devant ces hommes réunis.

— Comment donc ! c'est vous, lui dit M. Tillier. Venez-vous pour voter ? Non, car il n'y a pas encore six mois que vous êtes ici. Que fait votre mère ?

— Elle habite chez mes parents. Je viens lui faire une visite.

— Alors, vous me permettrez d'aller aussi la saluer. J'ai bien reçu votre lettre des Sablans, et j'ai beaucoup pensé à vous quand vous avez perdu votre père. J'ai appris avec plaisir vos arrangements. Dans une heure ou deux nous aurons terminé les opérations dont je suis chargé ; serez-vous encore ici ?

— Oui, monsieur.

— Eh bien, au revoir !

M. Tillier donna une poignée de main à Joseph, qui, lui aussi, vint saluer les gens qu'il connaissait dans ces groupes.

— Quel est ce monsieur ? demanda Désiré Annin, en s'adressant à celui qui l'avait si bien apostrophé au sujet de Joseph. Est-ce lui qui est chargé de la présidence provisoire ?

— Je ne sais pas, répondit le Mastiniaux. Il n'y a qu'à demander à Joseph Cléman : eh ! dites-donc, Cléman : le nom de ce monsieur ?

— C'est monsieur Tillier, de Caserme.

— Ah ! fort bien, reprit Désiré ; vous le connaissez donc particulièrement, monsieur Joseph, dit Annin en s'approchant de ce dernier.

— Oui, monsieur, je le connais.

— Fort bien. A-t-il connu votre père ?

— Je ne pense pas. Pourquoi cette question ? Mon père se nommait François Cléman, comme je me nomme Joseph Cléman. Cela vous suffit-il ?

— Fort bien. Votre père aurait donc été, ainsi faisant, le frère de feu notre syndic César, et vous seriez alors son fils.

— Oui, répliqua le Mastiniaux en ouvrant une bouche capable d'avaler le questionneur impertinent ; oui, c'est son *fils-se* ! Quand voudrez-vous donc le croire ? Ne lui répondez rien, Joseph ; c'est un homme qui n'est bon que pour ennuyer les autres. Venez avec nous un moment : vous verrez la *vaute* ; ça vous amusera.

— Mais je n'ai pas le droit de voter.

— Qu'est-ce que ça fait ! Venez toujours : vous regarderez ; on gèle d'ailleurs ici.

Et, prenant le bras de Joseph, le Mastiniaux l'entraîna dans la salle des élections. La cloche annonçait à grandes volées que les opérations préliminaires allaient avoir lieu. Peu à peu, tous les électeurs entrèrent. Assis autour de deux tables qui tenaient toute la longueur de la chambre, on entendait çà et là chuchoter rapidement. De temps à autre, on pouvait saisir un bout de conversation :

— Et moi je te dis que non !

— *Et me de té die que ouai !*

— *Kaise-té, bété !*

— *Kaise-té, té-même !*

— *C'l'anir nau se fara bailli sur le naz, diable enlévai sé san l'y manqué ! L'é tordze à rabllachi dans les z'affaré des ôtro. Eh ! le vilan... d'animau !*

— *Tié ? qu'y a-t'ai ?*

— *Rein ! yé ce... dé nezeliou, que ne peut teni sa linga ! t'enlevai pi avoué ta linga*³⁸ !

38 — Et moi je te dis qu'oui !

— Tais-toi, bête !

— Tais-toi, toi-même !

Annin s'était levé :

— Monsieur le président provisoire, dit-il à monsieur Tillier, je crois devoir vous prévenir qu'il y a ici une personne étrangère, qui n'a pas le droit de voter.

— Vous voulez sans doute désigner par là le citoyen Joseph Cléman, répondit le président : son intention n'est sans doute pas de prendre part à vos élections, mais d'y assister un moment comme simple spectateur. Toutefois, si l'assemblée demande qu'il se retire....

Joseph s'était déjà levé pour sortir, mais Gabriel le retint par le bras en criant :

— Non, million du diable ! Il ne sortira pas. Je l'ai amené pour qu'il voie une fois la *vaute*, en attendant qu'il puisse aussi donner sa voix. Je voudrais bien savoir quel mal il fait là ! C'est un compatriote.

— Sa qualité de vaudois et de bourgeois de Brant n'est pas encore prouvée à mes yeux, répondit Annin, qui ne cherchait que l'occasion de mettre en avant une querelle.

— Messieurs, dit le président d'une voix sévère : je n'ai accordé la parole à personne. Je vous engage à vous taire et à vous asseoir.

— *Haihl y et bin fé! ... dé babelliard!* murmura Gabriel Mastinjaux.

— Maintenant, reprit monsieur Tillier, si quelque citoyen voit un inconvénient à la présence du citoyen Joseph Cléman de Brant, dans cette salle, comme simple spectateur pendant les opérations préliminaires, je le prie de se lever.

Annin regarda autour de lui, et comme personne ne fit mine de se lever, il se tint coi à sa place.

— Hein ! dit Gabriel à voix basse : *T'y as z'u!*

Il s'agissait de nommer le bureau définitif. Un seul tour de scrutin amena le nom de l'assesseur Dombre pour président ; ceux de Gabriel Mastinjaux et Désiré Annin comme scrutateurs, et celui d'un jeune électeur comme secrétaire. À dater de cette première rencontre, on put penser que les Dombre recevraient quelque appui des Mastinjaux et que, les non-bourgeois se joignant à eux, la liste des premiers passerait. Encore une fois, les Crinquelin se verraient les plus faibles. Mais la question ne serait tranchée au fond que vers la nuit. Pour le moment, il s'agissait d'aller dîner, car il était midi. La séance fut donc suspendue pendant une heure. M. Tillier sortit avec Joseph, et prit

— Cet animal se fera donner sur le nez : diable enlève si cela lui manque ! Il est toujours à rablasser (remuer pour voir) dans les affaires des autres. Eh ! Le vilain... d'animal ?

— Quoi ! qu'y a-t-il ?

— Rien ! C'est ce ... de nezeliion qui ne peut tenir sa langue ! t'enlève seulement avec la langue !

avec lui le chemin de la maison d'Hortense. S'il l'eût osé, Gabriel Mastiniaux les aurait volontiers emmenés dîner chez lui, pour manger de la choucroûte fraîche et une tête de porc au sel. Mais il se borna à les saluer de bon cœur et en riant aux éclats. C'était un brave homme, un peu grossier en paroles, mais aussi franc et cordial qu'Annin était méticuleux et tracassier : M^{me} Alise, sur le seuil, attendait son fils :

— Hé! dit-elle à Hortense en se retournant, il arrive avec un monsieur : venez donc ça voir.

— Ma mère, dit Joseph, M. Tillier n'a pas voulu repartir sans vous avoir saluée.

— Et serré la main, ma chère madame. Je vous félicite de votre arrivée dans notre pays, près de votre fils. Mademoiselle est sans doute...

— Ma nièce, monsieur.

— Mademoiselle, votre serviteur. — Oui, madame, je vous félicite ; et pourtant, c'est un grand chagrin qui vous a fait quitter la France. J'ai su par une lettre de Joseph ce qui vous est arrivé, et j'y ai bien pris part. — Vous êtes maintenant tout à fait établie à Brant ?

— Mais oui, monsieur, s'il plaît au bon Dieu : je suis très heureuse ici, à côté de ma chère nièce, et je vois Joseph encore assez souvent. Vous avez témoigné de l'amitié à mon fils, monsieur ; vous lui avez donné de bons conseils : je vous remercie.

— Ma tante, dit Hortense, si vous engagiez monsieur à entrer et à s'asseoir un moment ?

— Je vous remercie, mademoiselle : vous êtes bien aimable ; mais je dois me rendre encore dans un autre village, où je suis attendu. Vous avez une bien jolie habitation. Comme tout cela est soigné ! ce verger est-il aussi à vous ?

— Oui, monsieur.

— Une fort jolie propriété. — Et cette maison-là, qui est plus petite ?

— Aussi, répondit la veuve. C'est là qu'est mon appartement. Monsieur veut-il le voir ? il est très agréable, je vous assure.

— Et bien, madame, conduisez-moi ; je vous suivrai. La bonne mère ouvrit sa porte et montra sa chambre et sa cuisine à M. Tillier, tout en lui parlant de Joseph, de ce brave garçon qui avait été si bon pour son père et pour elle....

— Il m'a dit, monsieur, qu'il vous doit beaucoup. C'est une grâce du bon Dieu qu'il vous ait rencontré sur son chemin. Souvent une petite chose de rien, comme celle de votre chien, peut avoir une grande importance dans la vie.

— Oui, madame ; c'est parfaitement vrai. Vous êtes, en effet, bien établie ici : comme ce doit être frais en été, devant la fenêtre ! et vous

avez pour voisine votre nièce, qui paraît être une aimable personne. Elle a bonne façon, quelque chose de digne et d'aisé dans le langage et les manières. Pour une jeune fille de village, elle est réellement très bien.

— Et puis elle a bon cœur, de la générosité dans le caractère. Je l'aime beaucoup. Elle a bien soin de sa mère, qui décidément devient plus faible. Ah! ce sera encore une grande épreuve pour ma nièce, quand elle devra s'en séparer.

— Oui, sans doute. Et votre fils continue à travailler chez son grand cousin de la Bélossière?

— C'est lui qui dirige les travaux de la ferme.

— Il viendra se fixer un jour près de vous?

— Monsieur, je le voudrais bien; mais ce n'est guère possible à présent. Je ne vois pas trop ce qu'il pourrait faire ici, à moins d'être ouvrier, et cela ne lui irait plus. Tandis que chez le cousin Michel Dombre, ma fi! c'est qu'il est utile! Y'en a des pierres à remuer, là-haut! et des marécages à détruire! Faut voir ça de près, allez! mon fils, qui a travaillé quatre ans dans la grande ferme de M. le marquis de Duché, saura bien tirer un meilleur parti de la Bélossière que le cousin Michel. Mais alors, le cousin est fort sur les histoires des livres. — Quand on n'aura plus besoin de mon fils là-haut, eh ben! j'espère que le bon Dieu le ramènera près de moi. Seulement, voilà! Joseph est un homme de 27 ans; c'est lui qui doit décider les affaires: vous comprenez.

— Allons, je vois que vous êtes une heureuse mère, M^{me} Cléman.

— Oui, monsieur: pour ça, c'est vrai: monsieur ne s'asseoit pas?

— Je vous remercie: il est temps pour moi de partir. Après avoir salué Hortense et Joseph, qui causaient encore devant la maison, M. Tillier rejoignit son char et quitta le village.

Nos amis allèrent dîner, à eux quatre, les deux domestiques ayant pris leur repas une heure plus tôt. M^{me} Alise trouva la saucisse excellente: elle avait un parfum de marjolaine, que la bonne Française aimait beaucoup. Outre le plat de viande, il y avait les pommes de terre en question, fort bien réussies; et une salade à la chicorée blanche, dans laquelle on voyait des tranches de carottes d'un rouge foncé. Une bouteille de petit blanc sur la table, et une tasse de café noir après le repas, c'était là, pour M^{me} Alise, un dîner de roi. Joseph fut causant et amical, mais, comme toujours, réservé dans ses manières avec Hortense. En la remerciant avant de partir, il dit qu'il voudrait bien aussi pouvoir l'inviter quelque jour à dîner chez lui, avec sa mère et la famille de la Bélossière, mais qu'il faudrait sans doute attendre longtemps avant qu'un si grand plaisir lui fût accordé.

— Pour ma mère, en effet, je crains bien qu'elle n'aille plus guère en visite nulle part, reprit la cousine. Ne trouvez-vous pas, Joseph, qu'elle a encore baissé depuis la dernière fois que vous vîtes ici ?

— Non, je ne puis pas dire : il me semble qu'elle a encore joliment parlé aujourd'hui.

— Peut-être l'aurez-vous un peu excitée : il lui faudrait souvent quelqu'un comme vous ou ma tante, pour la tirer de son demi-sommeil. Au revoir, Joseph !

— Au revoir, Hortense. Et mille remerciements encore de vos attentions pour ma mère.

À la salle des élections, les Dombre avaient eu le dessus. Vincent Dombre fut nommé syndic ; Gabriel Mastinjaux municipal, avec un autre dont le nom nous échappe, à moins que ce ne fût peut-être Marc-Moïse Molly, allié Obreçon, dont la mère était une Dombre.

QUATRIÈME PARTIE

CHAPITRE XXII

*Travaillez, prenez de la peine.
C'est le fonds qui manque le moins.*

LAFONTAINE.



i, dix-huit mois après ce que nous avons raconté dans le chapitre précédent, le lecteur de ces feuilles eût descendu le chemin enfoncé qui de Brant conduit au pont des Aules ; qu'ensuite il eût traversé la forêt et sa clairière graveleuse ; puis enfin qu'il fût arrivé à la Bélossière par le côté supérieur, d'où l'on voit l'ensemble de la solitaire campagne, un spectacle tout nouveau se serait offert à ses yeux. — Nous sommes au milieu de juin. Dans une heure, le soleil achèvera pour nous sa carrière. Ses rayons abaissés ne frappent déjà plus qu'en biais sur les champs voisins du bois de l'ouest ; mais ils éclairent encore vivement les collines situées à l'orient du domaine. Toutes ces pentes autrefois blanchâtres de cailloux, sont maintenant d'un rose éclatant. Transformées en prairies par les soins de Joseph, l'esparcette y a pris racine, et dans peu de jours les faucheurs viendront rouler en andains parfumés la plante au feuillage tendre et vert, surmontée d'une longue fleur non complètement épanouie à son sommet. On laissera *pour graine* les places les plus fermes et les plus pures. Tout le reste sera séché au soleil et entassé dans la grange. En ce moment, le coup d'œil général est délicieux. La fraîcheur, la vie, se sentent partout : l'air même y a pris d'autres arômes. Lorsque le vent se promène sur ces collines si bien étoffées, il en rapporte comme un parfum de miel exquis. Le rucher, du reste, en a bien profité. — De ce côté-ci, plus frais que l'autre par sa position abritée, sont des champs de froment vert, des fèves à la feuille bleuâtre, des seigles à hauteur d'homme et aussi des espaces labourés. Dans ces derniers endroits, la charrue a promptement retourné les chaumes de colza pour y mettre du blé noir,

ou préparer le sol à recevoir d'autres semences.

Mais ce sont surtout les fonds humides qu'on ne reconnaît plus. Là où la gentiane violette fleurissait en novembre, dans une herbe jaune, remplie de petits monticules terreux amenés à la surface par le travail des vers, on voit maintenant les tiges déjà bien avancées du maïs, la betterave en rayons relevés, la carotte blanche à collet vert, le navet rose du Palatinat. Le blé d'Égypte y balancera bientôt ses gros épis carrés, d'où partent de longues barbes préservatrices. Sur les espaces considérables, le chou branchu étend déjà de larges feuilles vertes. En automne, ce grand végétal aura quatre pieds de hauteur, et, quoique les tiges aient un mètre de distance de l'une à l'autre, leur envergure est si bien fournie qu'un écu de cinq francs jeté par-dessus la plantation y demeurerait sans glisser jusqu'à terre. L'avoine aussi a trouvé de quoi vivre dans les sables jaunes, autrefois la patrie des bourdaines et des nerpruns étiolés. C'est que l'engrais liquide a fait des merveilles avec des terrains nouveaux amenés sur ce folâtre sol. — Si maigre soit-elle, la terre est une bonne mère, qui rend avec usure ce qu'on lui confie. Jamais on ne l'a vue ingrate, égoïste comme les hommes ses enfants.

Autour de la haute maison, tout a pris aussi un autre aspect. De jeunes arbres, attachés à des tuteurs et bien entourés d'épines pour en éloigner les animaux, sont espacés çà et là dans les meilleures places : les uns sur de légers renflements terreautés, les autres dans de petites combes naturellement fraîches. Sur les anciens arbres de la ferme perchent une vingtaine de dindes, dont les *glou-glou-glou* effrayent les milans et les vautours. Cent cinquante poules et poulets chantent ou piaulent derrière la grange ; près de la fontaine et sur l'étang barbotent de superbes canards. Enfin, c'est comme une création nouvelle et nombreuse d'êtres divers, qui tous sont la propriété du fermier de la Bélossière. — Le long du bois, voici les brebis et leurs agneaux : on en compte déjà une vingtaine, conduits par un enfant de dix ans ; car Justin est trop grand, trop fort, pour être le berger du petit troupeau. — Mais la production nouvelle la plus importante est celle de l'élève des porcs : quand on ouvre la porte de l'écurie autrefois abandonnée, puis celles des trois compartiments intérieurs, voici toute une bourrée de jeunes estafiers qui, se bousculant les uns les autres, passent entre vos jambes et se précipitent dans la cour. Il y en a de noirs, de gris et blancs, de tout blancs, et même quelques-uns dont le crin est d'un gris-violet. Tout cela mange, boit, plante le nez dans la terre ou passe le temps à dormir. L'an dernier, on en éleva 28 au printemps et 19 en automne. — Cette année-ci, en voilà trente et un de trois portées, qui sont déjà promis à divers amateurs. Les

croisés anglais et les demi-bressans de la Béliosière ont de la réputation. Pas n'est besoin de les amener aux foires, comme font les marchands étrangers. Les gens qui désirent en acheter viennent chez Michel Dombre et là se font montrer les *bêlions*.

— Moi, je veux celui-ci avec celui-là, et encore ce troisième, dit un amateur.

— Bien, répond Joseph : Justin, donne-moi la craie rouge — et voilà nos trois *ronrons* marqués sur le dos d'un signe particulier.

— Et le prix ? il faut pourtant se mettre d'accord.

— Le prix est le même pour tous, dès qu'on choisit : c'est 25 fr. de France la bête, plus un franc par paire pour le jeune homme qui les soigne.

— Vingt-quatre, ça ne peut-il aller ?

— Nous n'avons pas l'habitude de surfaire : c'est à prendre ou à laisser.

— Comme chez le roi.

— Absolument.

Passons maintenant à l'étable : elle est remplie ; la jument en tête et à part ; les bœufs suivent, — deux ou trois vaches de plus qu'autrefois et quelques *modzes*³⁹ qui vont en échelons, jusqu'à la dernière crèche.

Voilà, cher lecteur, ce qu'a pu faire en moins de deux ans un jeune agriculteur actif, pratique, intelligent, bien secondé en tout temps par la famille et par de bons ouvriers dans la saison des grands travaux. Il a fallu aussi deux mille francs en achats divers et en engrais, afin d'aller un peu plus vite. Pour être plus libre dans ses mouvements, Joseph a de lui-même engagé de cette manière une portion de son petit capital. Madame Émilie ne le sait pas, en sorte que malgré cette abondance vraiment extraordinaire de récoltes, elle se lamente encore assez souvent sans doute de ce que son mari a emprunté une grosse somme pour faire face à tout. — Et cependant le prix de la ferme a été payé juste à l'échéance, et si tout va bien cette année-ci, Michel pourra rendre au moins 500 francs du capital avancé par Joseph.

Ce dernier est heureux. Chose rare, le succès ne l'a pas enorgueilli. Il sait bien qu'il est utile, indispensable même à la ferme, et que sans lui rien n'eût été fait, rien n'eût réussi. Probablement la situation déjà mauvaise se fut aggravée. Mais il sait aussi que l'homme a beau se lever matin et se coucher tard, c'est en vain qu'il travaille si la bénédiction de Dieu n'est avec lui. — Peu à peu, à mesure que la responsabilité de Joseph s'est augmentée, sa piété a pris de plus profondes racines. C'est là un immense bonheur pour lui et un précieux contre-poids à l'élévation du cœur. — Caractère ferme, dévoué, intelligent et

actif, point sentimental, Joseph dirige toutes les affaires de ce domaine sans penser à son intérêt particulier. Il a reçu douze louis par an et l'intérêt de son argent ; c'est juste. Michel eût été heureux déjà de payer cela à tout maître-valet étranger, en retour de services bien inférieurs à ceux qu'il reçoit de Joseph. — Celui-ci, du reste, s'est acquis une réputation dans la contrée. On le dit *mômier*, parce qu'il ne fréquente ni les cabarets, ni les divertissements publics ; et naturellement on l'en blâme dans le monde assez matériel des paysans et des marchands de bestiaux ou de céréales ; mais, après tout, un homme religieux a pourtant du mérite aux yeux de ces gens-là, lorsqu'il sait élever des cochons de belle race et faire produire de bonnes récoltes à des terrains jugés stériles depuis des siècles. — Plus d'un grand propriétaire lui a fait des compliments ; plus d'un petit paysan lui adresse des cajoleries. Ah ! il faut que Joseph se tienne ferme pour ne point tomber. Qu'il se souvienne des recommandations de l'Écriture sainte ! et Dieu veuille le garder lui-même en des sentiments de vraie humilité ! L'assesseur Dombre, tout fier que nous le connaissons, lui donnerait sa fille Marthe, si Joseph s'en souciait. Marthe, d'ailleurs, se trouverait ainsi placée bien naturellement chez son frère Michel et le vieux père n'aurait plus à s'en occuper. Mais allez parler de Marthe à Joseph ! depuis deux ans qu'il est ici, jamais une telle pensée ne lui est venue à l'esprit. Si l'assesseur veut marier sa fille cadette (et il en serait temps), il faut qu'il s'adresse ailleurs. M. Chournier continue à lui faire un peu la cour, chaque fois qu'il se rend à Brant pour y soigner un cheval ou ordonner une tisane de mauve et de camomille à quelque bœuf dont l'estomac est embarrassé. Marthe prend de grands airs avec lui, mais nous ne voudrions point affirmer qu'elle dit non, si le vieux garçon, à son aise d'ailleurs, en faisait la demande positive. Quoique fille de paysan, si Marthe Dombre habitait le ville, elle serait bientôt transformée en dame : les chapeaux coupés et les gants de peau lui vont très bien. M. Chournier fait grand cas de Joseph : — « Ce jeune homme est une perle, disait-il un jour ; un Français seul était capable de prendre le manche de la vieille charrue du brave Michel. Le maître-valet a ses idées à lui ; il aime la métaphysique ; il se replie sur lui-même ; il analyse le bien et le mal ; eh ! mon Dieu, laissez-le faire, puisqu'en même temps les agneaux multiplient à la ferme et que la grange de Michel est pleine de foin jusqu'aux tuiles. Ces idées religieuses, eh bien donc ! quel mal vous font-elles ? Allez, c'est un Français qui a du cœur au ventre, celui-là ! Par hasard, à sa place, je n'aurais pas repris qualité de Suisse : ça, c'est une folie de sa part, une fugue qui vient de sa métaphysique. En demeurant Français comme moi, il payait une petite finance et n'avait pas à parader en uniforme

sur la place d'armes. Au lieu de cela, mon homme a consenti à se laisser mettre dans une compagnie de réserve, et il fait le service militaire comme un autre, en pure perte, avouez-le. Mais enfin, mon cher Dittikam (Dittikam était le fermier d'un prince russe), ceci encore tient à des idées qui lui font plutôt honneur. — Il a une cousine germaine riche et belle, fille unique ; eh bien ! il ne l'épouse pas : il pourrait y songer, cependant, car le garçon possède bel et bien 500 louis de capital. Au revoir, Dittikam : faites cuire de l'orge et de la chicorée amère pour cette vache, et voici l'onguent *populeum* pour la plaie de votre bidet. Ce n'est qu'une érosion peu grave, mais le poil reviendra blanc à la place : prenez-en votre parti. Au revoir ! »

Le médecin des bêtes s'en alla en déclamant à haute voix à la française :

Riche et belle !

Riche et belle !

Est-il aussi riche et beau ?

Malgré ses bizarreries et son mauvais vouloir bien connu, Désiré Annin avait fini par rendre justice à Joseph. Il est vrai que ce fut l'intérêt qui le poussa dans cette voie nouvelle, car autrement il eût persisté dans l'ancienne ; Annin, il faut le dire aussi, avait eu deux chagrins assez vifs, lorsqu'il commença à prendre de meilleurs sentiments à l'égard de Joseph. Les chagrins adoucissent le caractère de certaines personnes, comme ils peuvent contribuer à aigrir celui de certaines autres. — Voyant que la mère d'Hortense s'affaiblissait graduellement et que bientôt sans doute elle quitterait ce monde, Désiré pensa qu'il ne fallait pas attendre un nouveau deuil pour demander la main de la jeune fille. Ce serait encore au moins une année de retard, pensait-il, si la mère défuntait prochainement. Il fallait donc se hâter et, si possible, arriver à une conclusion vers la fin du deuil paternel, avant que l'autre commençât. — Un dimanche de communion, il garda pour l'après-midi son habit noir à queue d'hirondelle, son feutre en cône renversé, dont les ailes n'avaient qu'un doigt de largeur, et il vint se présenter chez Hortense, à qui il demanda un moment d'entretien particulier. Il commença par parler de l'excellent sermon entendu le matin à Totan, sermon dans lequel M. le pasteur s'était surpassé ; ensuite, il rappela à Hortense la bonne amitié qui existait entre son cher père et lui ; puis il finit par lui offrir son cœur froid et sa grosse patte, avec l'assurance du bonheur parfait qu'il s'engageait à lui procurer. Il lui assurerait une partie notable de son bien, et, si elle le désirait, il viendrait habiter dans sa maison, afin

qu'Hortense n'eût pas les embarras d'un déménagement. Telle fut l'ouverture du vieux garçon.

Hortense le laissa dire tant qu'il voulut, après quoi elle répondit simplement qu'elle le remerciait de la bonne opinion qu'il avait d'elle, mais qu'elle ne voulait point se marier maintenant.

— Dans la position de ma mère, dit-elle, j'ai à penser à bien autre chose qu'au mariage, et même je refuserais formellement, si je la voyais se rétablir. Vous m'obligerez donc, monsieur Annin, en renonçant à toute pensée de ce côté-là, et je vous demande qu'il n'en soit plus question entre nous.

— Ah! ce que vous dites là, Hortense, est bien pénible pour moi. Je ne m'attendais pas à un si profond chagrin. Cela peut me faire tomber dans un état de langueur déplorable, ajouta-t-il en prenant une tablette de jus dans la poche de son gilet; oui, si je m'en laissais par trop absorber, je deviendrais malade. Peut-être ferez-vous de meilleures réflexions?

— Non, c'est une chose impossible. Je suis malade moi-même, monsieur Annin, et j'ai le sentiment que je ne vivrai pas longtemps.

— Raison de plus pour profiter du reste de votre jeunesse, ma chère Hortense.

— Monsieur Annin, c'est inutile; n'en parlons plus. Il s'en alla là-dessus et fort triste. Le refus d'Hortense, auquel il aurait dû s'attendre s'il avait eu un grain de bon sens, lui fut réellement pénible. Depuis longtemps il nourrissait cette douce espérance; il attendait qu'elle eût posé le deuil, et voilà que tout était perdu pour lui! — Quelques jours après, il lui arriva le second malheur dont nous voulions parler. Désiré possédait deux superbes cochons, engraisés avec force farine et pommes de terre. Il voulait en vendre un, le plus beau, qui pesait 450 livres au moins. Un acheteur lui en offrit quatre batz la livre, vivant. Annin demanda un écu de plus sur le total, et cela lui fit manquer sa vente. Le lendemain, on trouva le gros pourceau sans vie à côté de son camarade. Une rougeole intérieure, qui ne put traverser l'épaisseur du lard et sortir à la peau, l'avait étouffé en quelques heures, sans qu'on s'en doutât. Le lecteur citadin ignore peut-être que les campagnards sont souvent appelés à supporter des pertes pareilles, et que la maladie en question a fait, cette dernière année en particulier, de nombreuses victimes parmi les êtres que la loi de Moïse mit au premier rang des animaux impurs.

Quoi qu'il en soit, une semaine après l'événement fatal, lorsque l'autre porc eut été haché en mille morceaux et suspendu à la cheminée de Désiré pour y sécher à loisir, notre homme vint à la Bélossière avec l'intention de s'y repourvoir. Ainsi que nous l'avons

dit plus haut, ses deux malheurs lui avaient adouci le caractère. Il arriva donc chez Michel avec un air doux et sentimental, et s'informa de Joseph avec intérêt.

— Ce jeune Cléman, — pour la première fois il lui donnait son nom de famille, — ce jeune Cléman, dit-il, t'est donc bien utile pour ta ferme, Michel ?

— Oui, sans doute, répondit l'honnête fermier aux yeux bleus et au grand front, — oui, sans Joseph, la Bélossière serait encore ce qu'elle a été trop longtemps entre mes mains.

— On dit, reprit Désiré, qu'il a introduit chez toi une fort belle race de cochons, Michel ; j'en ai vu chez M. Carrache et chez Gabriel Mastinjaux qui viennent d'ici, et je serais presque *indécis* de t'en demander deux pour essayer.

— C'est bien facile ; il y en a justement de fort beaux, prêts à emmener.

— Eh bien, si ça ne te fait rien, Michel, allons les voir.

Désiré, depuis la mort de son ami César, avait recueilli sa phrase favorite.

— Louise, dit Michel à sa fille, va dire à Joseph de venir montrer les *bêlions* à monsieur Annin. — C'est Joseph qui est chargé de la vente, et mon fils Justin de la nourriture, sous la direction du premier.

— Fort bien, reprit Désiré en sortant la vieille serpette de sa poche. Allons les voir.

Joseph fut bientôt là. Désiré lui tendit la main et la serpette ensemble avec un air des plus gracieux.

— Ah ! ça, lui dit-il, je suis tout à fait revenu de mes doutes sur votre origine, ami Joseph. Je reconnais que j'ai été trop scrupuleux peut-être dans mes devoirs de président du Conseil général de Brant. Maintenant, j'ai la conviction pleine et entière que vous êtes bien le fils de feu *César* Cléman, par conséquent un bon bourgeois de notre commune.

— Je suis le fils de François, non de César.

— Ah ! oui, de François : c'est clair, autrement vous seriez le frère d'Hortense ; la langue m'a tourné. Elle est bien triste, la chère enfant. Voilà vraiment une belle portée : ouf ! comme ils sont vigoureux !

— Choisissez, dit Joseph, qui avait ouvert la porte du premier compartiment : ceux-ci sont les plus forts.

— Lesquels me conseilles-tu, Michel ?

— Ces deux-ci, répondit le propriétaire en désignant les deux plus longs, les plus fins de soie.

— Oui ; eh bien, reprit l'autre, je prendrais plutôt ces deux-là qui me paraissent mieux bâtis.

— Comme il te plaira.

— Combien coûteront-ils ?

— Le même prix que les deux autres, répondit Joseph : dix écus la paire : un mâle et une femelle.

— C'est bien cher, mon cher Michel, dit Désiré en tournant le manche de sa serpette dans la main : terriblement cher, en vérité.

— Tu sais, ami Michel, et vous le savez peut-être aussi, ami Cléman, que j'ai fait une grande perte. Successivement, j'ai eu deux malheurs en très peu de temps, car il est bien rare qu'un seul se présente à la fois dans la vie : j'ai beaucoup perdu dernièrement... Faites-moi un petit rabais ?

— Est-ce possible ? demanda Michel à Joseph.

— Si vous le voulez, sans doute : vous êtes le maître ; mais un petit rabais...

— J'ôterai donc cinq francs, puisque tu as eu du malheur.

— On ne pourrait pas en ôter dix ?

— Non, s'empressa de répondre Joseph : et encore vous donnerez un franc à Justin : c'est l'usage.

À la suite de quelques nouveaux essais infructueux de rabais, Désiré se décida. On attachait les deux *bêlions* chacun par une jambe de derrière à une longue corde, dont l'acheteur tenait le milieu dans une main. Comme il allait quitter la ferme avec son emplette, il avisa un paquet de balais d'écurie, devant la maison.

— Ah ! voilà de beaux balais, Michel ; tu devrais bien m'en donner deux par-dessus le prix de ces bêtes ?

— Très volontiers, mon pauvre ami. Mais comment les porteras-tu d'ici à Brant ?

— C'est bien facile ; attaches-en deux à cette ficelle, et tu me les prendras derrière le dos.

Ainsi affublé des balais qui se balançaient à chaque pas qu'il faisait ; tenant d'une main la corde de ses bêtes et de l'autre son grand bâton, Désiré Annin revint chez lui, fort content de son achat. Un malin plaisant de la contrée prétend même l'avoir rencontré chantonnant une vieille chanson dont voici le refrain :

*Où peut-on être mieux,
Où peut-on être mieux
Qu'au sein de sa famille ?*

CHAPITRE XXIII

Il est bon que tu retiennes ceci et que tu ne négliges pas cela.

ECCLÉSIASTE.



Toutes ces belles réformes opérées en si peu de temps, grâce à l'habile direction de Joseph, n'eurent pas lieu sous un ciel toujours pur et serein. De sombres nuages, plus d'une fois, vinrent s'abattre et crever sur les humbles collines de la Bélossière. Au moral, de rudes secousses ébranlèrent aussi, de temps en temps, une situation peu affermie encore, et qui d'ailleurs était probablement plus en butte que toute autre aux attaques de l'ennemi des âmes. Qu'on l'appelle Satan, ou simplement le péché et le mal, hélas ! la puissance de cet ennemi est encore grande sur le cœur des enfants de Dieu. La vie extérieure elle-même donne prise bien souvent aux embûches tendues sous les pas des gens les meilleurs et les plus paisibles. Rien n'est parfait ici-bas. Tant que le combat dure, nul n'est assuré d'une complète victoire. « Naître, souffrir, mourir, » est aussi, dans un certain sens, la condition du cultivateur pieux, comme elle est celle de l'homme du monde accablé de soucis. Toutefois une chose est certaine : si la félicité terrestre pleine et entière est bannie d'ici-bas, on peut affirmer que la plus grande somme de joies bienfaisantes, le plus grand nombre de jours sereins et de nuits de sommeil, sont accordés à celui qui laboure la terre de ses propres mains, en même temps qu'il nourrit son esprit aux sources pures de l'intelligence. Le fouet de la discipline de Dieu, quand il en est frappé, est moins amer à son âme, et moins sanglant sur ses épaules que sur celles de ses frères qui vivent beaucoup plus loin des traditions du premier Éden. Dans un certain sens, le Créateur donne à tout homme un jardin, pour le cultiver et le soigner : heureux entre tous celui qui sait se contenter des fruits de la terre, celui dont

le sang se rafraîchit chaque matin à l'air libre des champs et du ciel!

Je ne veux pas établir ici en détail le compte de toutes les misères, de toutes les luttes, de tous les obstacles qui se présentèrent pour nos amis de la Bélossière avant qu'ils arrivassent au grand changement matériel dont j'ai parlé plus haut. Je n'ai pas non plus la prétention de peindre toutes les ombres morales qui pesèrent sur eux de temps en temps: la vie du chrétien en est parsemée; celle de l'incrédule est un état de ténèbres permanentes. Mais si la parole de Dieu déclare que la piété a les promesses de la vie présente et de celle qui est à venir, elle affirme aussi en plus d'un endroit, que les méchants sont parfois à leur aise en ce monde: Il n'y a point d'angoisse en leur mort, dit-elle; leur force est en son entier: ils ne sont point en travail avec les autres hommes, c'est pourquoi l'orgueil les environne comme un collier...

Envieriez-vous un tel état, cher lecteur? non, car vous savez très bien que «l'orgueil va devant l'écrasement, et la hauteur d'esprit devant la ruine.»

Pour éclairer cette partie du tableau, je rappellerai seulement ici deux traits intimes de la vie de nos amis.

Un jour, Joseph arriva pour dîner avec son monde, à l'heure fixée. Il était fatigué, un peu porté à l'irritation par un travail qui n'avait pas réussi au gré de son désir. Il s'agissait d'un fossé profond, dans lequel des éboulements s'étaient produits. — À la campagne, lorsque les ouvriers prennent les repas à la maison, ils commencent par se laver les mains à la fontaine, et viennent ensuite les essuyer au linge suspendu en dedans de la porte de la cuisine. Lorsque Joseph entra dans cette intention, il vit que la table n'était pas mise. M^{me} Émilie, un peu en retard, préparait seulement la farine dont elle voulait faire des *mate-faim*. Louise n'était pas de retour du marché. — Voyant que rien n'était prêt, Michel prit un livre et vint s'asseoir sur le banc à la rue. Justin commençait à marmotter; il se tailla un morceau de pain, toujours en attendant. Gaspard et deux ouvriers s'assirent à la table, sur laquelle aucune assiette n'était encore placée.

— Le dîner est bien en retard aujourd'hui, dit Joseph à haute voix. Et nous qui sommes pressés de retourner à l'ouvrage!

— Peut-être, répondit la mère de famille. Je ne suis pas aussi habile que vous. J'ai eu du linge à soigner, et je suis seule. D'ailleurs je crois que la pendule avance. Vous auriez bien pu ne venir que dans une demi-heure; mais vous êtes toujours si pressé, que...

— Eh bien! soit, répliqua Joseph en cédant à un mouvement impétueux: puisque vous pensez que je n'ai pas assez travaillé ce matin, je retourne à l'ouvrage tout de suite. Il y a demi-heure que le dîner devrait être prêt: c'est égal; je m'en passerai.

Là-dessus, Joseph quitta brusquement la cuisine et reprit le chemin du fossé embourbé, sans que Justin pût le décider à revenir sur ses pas. — Complètement absorbé dans sa lecture, Michel ne remarqua pas le grave incident qui venait d'avoir lieu. Toujours assis à table, Gaspard et les ouvriers attendaient patiemment qu'on leur servît quelque chose à manger; et la pauvre mère ravalait ses larmes pendant que la friture criait dans la poêle. Enfin, lorsque le mate-faim fut cuit, elle le posa sur un plat, et se mit à en faire un second. Justin appela son père, qui demanda aussitôt où était Joseph. Personne ne répondit: mais à l'air malheureux de sa femme, Michel comprit qu'il s'était passé quelque chose. Il répéta sa question à Justin.

— Il est retourné travailler, parce que.... parce que —

— Oui, reprit la mère, parce que je lui ai dit qu'il aurait bien pu ne venir que dans une demi-heure.

Michel soupira, mais n'ajouta pas un mot de plus à l'explication de sa femme. Il fit quatre parts du matefaim pour les quatre affamés, assaisonna une salade, puis sortit tranquillement de la maison.

On aurait pu le voir descendre vers le bas de la colline où était Joseph. La tristesse au cœur et la sueur au front, il arriva au bord du fossé près du jeune homme. Joseph, les bras nus, rejetait péniblement la terre du fond sur l'un des côtés de la tranchée. Son regard était sombre, même un peu dur.

— Joseph, lui dit Michel de sa voix affectueuse, pourquoi nous faites-vous un pareil chagrin ?

— Pourquoi m'adresser des reproches ? — pourquoi, lorsque nous sommes empêtrés ici jusqu'au cou, nous faire perdre une demi-heure, à six que nous sommes ?

— Ma femme a eu tort de vous répondre comme elle l'a fait: mais vous, Joseph, avez-vous bien agi en cédant à un mouvement d'impatience et d'orgueil ? Pensez-vous que Dieu vous approuve ? non, Joseph ; c'est impossible, et déjà votre conscience vous l'a dit.

— Je ne suis pas un ange... et quand on n'en peut plus de fatigue, un rien vous irrite.

— Si vous n'êtes pas un ange, voyez au moins ce que vous devez être: un homme, qui obéit à Dieu et fait ce qu'il doit pour conserver la paix. Croyez-vous donc qu'il ne me faille pas lutter souvent contre certains emportements de mon caractère ? Et pensez-vous que ma femme n'ait pas aussi ses propres inquiétudes, ses tourments d'esprit, sa fatigue comme nous ? — Joseph, je vous demande de laisser là cette pelle et de revenir avec moi à la maison ; sinon, je me priverai aussi de dîner et me remettrai à travailler comme vous. Nous serons alors en bon exemple à Justin et aux ouvriers !

Joseph ne répondit pas. La conscience parlait haut, mais l'orgueil naturel non complètement vaincu lui fit rejeter encore cinq ou six pelletées de terre sur le bord du fossé. Pendant ce moment de pénible attente, Michel s'était assis sur une brouette. Enfin, le jeune homme se trouva près de lui, disposé à revenir à la maison. — Lorsqu'ils y arrivèrent, les autres hommes en sortaient, ayant terminé leur repas. Joseph se rendit auprès de la mère de famille et la pria d'oublier son emportement. Celle-ci, encore plus humiliée que lui, peut-être, répondit qu'une autre fois elle tâcherait de ne plus le faire attendre, et surtout de ne pas lui dire une parole blessante. Ainsi réconciliés, ils purent prendre leur repas avec *joie et simplicité de cœur*. Ils étaient encore à table lorsque Louise arriva de la ville; sa surprise fut grande de les voir dîner en trio sans les autres, mais son cœur prudent et son esprit souple autant que soumis ne la poussèrent point à adresser des questions sur la cause du fait inusité qu'elle avait sous les yeux. Au contraire, elle les entretint, tout en dînant, de ce qu'elle avait vu au marché et du légume qu'il conviendrait d'y porter le surlendemain.

De telles scènes, tantôt plus graves, tantôt moins fâcheuses, se produisirent plus d'une fois dans cette maison cachée au milieu d'un bois. L'esprit chrétien du père de famille, la grâce de Louise, la franchise de Joseph et la conscience délicate de la mère ne laissèrent jamais les mauvais germes des querelles ou des divisions s'enraciner dans les cœurs. Avec Ernest et Justin, il y eut aussi bien des mauvais moments à passer, bien des heures d'angoisse, pendant lesquelles Michel et sa femme supplièrent le Seigneur de ne pas les abandonner.

Les obstacles matériels ne manquèrent pas non plus sur la route de ces humbles, mais vigoureux travailleurs. Et, plus haut que ces difficultés de détail, ils eurent maintes fois à soumettre d'avance leurs cœurs aux dispensations du Maître de la terre.

Un soir d'été, après une journée très laborieuse et brûlante, ils s'étaient tous couchés de bonne heure. Durant leur premier sommeil, ils n'entendirent pas les roulements lointains du tonnerre. Lorsqu'ils éclatèrent sur la forêt et firent trembler les vitres de la haute chambre de Joseph, ce dernier s'éveilla en sursaut. Il vint à la fenêtre. La nuit la plus ténébreuse régnait sous un ciel noir et courroucé. On ne voyait rien. Tout à coup les nues se fendirent. Un éclair immense illumina le pays tout entier. Les bois sortirent de terre presque enflammés; les collines avec leurs belles récoltes apparurent comme à un lever du soleil, et le lac lointain brilla instantanément, pareil à une plaque d'alumine. Un bruit sourd, continu, courait dans les régions supérieures de l'air. — Joseph s'habilla et vint appeler Michel. On éveilla toute la famille. Réunis dans la grande chambre, ils attendirent ce que

l'orage apportait pour eux dans ses flancs. La pluie ne tombait pas encore. Un éclair n'attendait pas l'autre ; c'était comme un embrasement général de l'atmosphère, une illumination intense de la création au milieu du fracas incessant de la foudre. Justin, les yeux collés aux vitres, ne cessait de les ouvrir et de les fermer en disant : « Ah ! mon Dieu, quel éclair ! » — Ernest, plus grave et un peu physicien, calculait les secondes sans éprouver la frayeur nerveuse de son frère. Louise priaient en secret le Père céleste de les épargner ; la mère pensait aux récoltes qui pouvaient être hachées d'un instant à l'autre. Les deux hommes écoutaient en silence le bruit qui se faisait dans le ciel. Enfin, quelques grêlons de la grosseur d'un œuf de poule se brisèrent sur les pavés de la cour.

— Dieu soit avec nous, dit Michel.

— Oui, répondit Joseph, mais je préfère ces gros grains à ceux qui peuvent tomber plus serrés. Espérons encore.

On entendait une cloche dans la direction de Creuze : la foudre avait enflammé une maison. Dans une situation pareille, personne, à la Béliosière, ne pouvait aller au secours des incendiés. — Les gros grains tombaient encore. Bientôt ils furent plus rares ; enfin le bruit de la colonne de grêle dépassa le bois des Aules. Le danger était passé pour Michel.

— Rendons grâces à Dieu, mes enfants, dit le père de famille. Dans sa bonté il nous épargne. Qu'il ait pitié de ceux qui peuvent être visités.

Tous s'agenouillèrent ; et de la solitaire maison s'éleva au ciel une humble prière, pleine de reconnaissante adoration.

En ce moment la pluie inondait la terre. Il fallut que Joseph allât détourner les torrents qui, venant des pentes voisines, battaient contre les murs de la maison : personne d'autre que lui n'eût osé le faire à cette heure, au milieu des ténèbres et de l'orage.

Au matin, la campagne avait un aspect affaîssé, mais non meutri. Ça et là, quelque gros grêlon semblable à un boulet avait fait sa trouée, abattu des tiges, percé une plante. En général, les récoltes étaient en bon état. Il suffirait d'un jour de soleil pour les relever et même leur donner une vigueur nouvelle. Seul entre tous, un champ d'avoine situé au bas du domaine avait été haché : il s'était trouvé sous le bord supérieur de la colonne de grêle. Hélas ! en d'autres contrées, le fléau avait détruit toutes les espérances des cultivateurs.

Pourquoi l'homme des champs est-il si rarement pieux ? Au lieu de croire à la seule force de la matière ; au lieu de consulter l'almanach pour y chercher les influences qu'il attribue aux signes du zodiaque sur les germes du grain jeté en terre ; au lieu d'être indifférent à tout

ce qu'il reçoit du ciel ; pourquoi donc son âme ne s'abandonne-t-elle pas avec confiance à la bonté du Dieu créateur ? Lui seul cependant dirige toutes choses et envoie les saisons fertiles. — C'est que le laboureur rapporte tout à son travail ; c'est qu'il a oublié son origine céleste pour acclimater et incorporer en quelque sorte son âme à la poussière d'ici-bas. Sans la piété, sans la vie de la conscience, sans le besoin de reconquérir par la foi en Jésus, l'immortel Éden d'où nous fûmes chassés, la culture de la terre est le plus abrutissant de tous les travaux. Et voilà pourquoi vous voyez si souvent l'empreinte de la matière sur les visages d'hommes qui n'ont jamais su, qui n'ont jamais voulu chercher quelque chose de plus élevé, de plus durable et de meilleur.

Abraham et les patriarches élevaient des autels au vrai Dieu, dans les campagnes de la Mésopotamie ; les pionniers d'Amérique éprouvèrent plus d'une fois que la prière est une arme supérieure à la carabine ; mais le paysan de la vieille Europe ne croit à rien, si ce n'est à ce qui se boit, à ce qui se mange, à ce qui s'entasse en rouleaux d'argent ou d'or, dans un coffre moins verrouillé que son propre cœur.

Incrédules de tous les temps, douteurs modernes, matérialistes de notre époque, prêchez vos doctrines ! Allez ! les oreilles qui vous entendent sont converties depuis longtemps. Voyez comme le bonheur règne sur la terre parmi vos adeptes ! les aliments dont ils nourrissent leurs esprits en ont fait des dieux : encore un peu de temps et il leur naîtra des ailes !

...

...

Citernes crevassées, sources taries, sable mouvant de l'orgueil humain, voilà ce qu'on nous offre à ta place, ô saint Évangile de Jésus-Christ !

CHAPITRE XXIV

Je la connais celle dont tu nous parles.



Pendant les deux années qui venaient de s'écouler depuis que Joseph avait pris le gouvernail à la ferme, les meilleurs rapports avaient continué d'exister entre madame Alise et Hortense. Lorsque la jeune propriétaire accompagnait aux champs ses deux domestiques, homme et femme, la tante restait auprès de la mère, qui ne quittait plus la maison. Elle lui faisait compagnie, racontait des histoires amusantes, ou lisait quelque bon livre facile à comprendre. Parfois, c'était la servante qui était de garde, et alors la tante et la nièce allaient ensemble moissonner, cueillir du légume, râtelier le foin à la suite du char à bœufs. Au retour, elles prenaient leur café. Le soir, on dressait de la soupe pour la mère de Joseph, absolument comme si elle eût fait partie de la maison. Lorsque Hortense travaillait seule, soit au pré, soit dans sa chambre, la vieille parente ne quittait guère son logis, ou le petit jardinet devant sa fenêtre, dans lequel un banc avait été placé pour elle. Là, les passants pouvaient la voir coudre, tricoter, l'entendre chanter d'une voix douce les chansons de son pays, les cantiques plaintifs de son église, peut-être même un hymne guerrier. Son esprit actif, éveillé, resterait jeune jusqu'à la fin, soutenu par les qualités sérieuses et pratiques dont elle était douée. C'était une âme forte, discrète et naïve. Jamais vous n'auriez vu M^{me} Alise chercher à pénétrer les secrets du prochain ; elle n'aimait pas à se mêler des affaires d'autrui et n'occupait personne des siennes propres. Économe et sobre tout en s'accordant une bonne nourriture, elle ne dépensait guère que la moitié des revenus mis par Joseph à sa disposition. Un petit magot de quelques cents francs existait déjà au fond d'un tiroir de son armoire ; et pourtant la veuve s'était imposé la règle, disons

mieux, se donnait la joie de ne jamais renvoyer un mendiant à vide. Souvent même elle rendait un service caché à quelque pauvre mère de famille. Bien qu'enjolivée de petites pratiques venant de l'éducation plutôt que d'une croyance aveugle à l'autorité de l'Église romaine, sa religion était de celles qui consistent à visiter les orphelins et les veuves dans leurs afflictions et à se préserver des souillures du monde. Prononçait-elle le nom du Seigneur ou l'entendait-elle prononcer, elle faisait le signe de la croix sans ostentation, mais avec une vraie et touchante ferveur respectueuse. — Chaque fois qu'il le pouvait, Joseph venait passer l'après-midi du dimanche avec elle. Une fois par mois, elle allait aux offices religieux. Joseph et Justin ne manquaient jamais de se rendre au culte protestant, à moins de mauvais temps extraordinaire. M^{me} Alise voulut aussi entendre une prédication au temple. Elle trouva que c'était très bien; que M. le pasteur faisait d'excellentes recommandations à ses paroissiens, et que ceux-ci n'étaient pas de bons chrétiens s'il ne les mettaient en pratique. — Quant à moi, dit-elle, je puis me recueillir mieux dans notre église; j'y suis plus seule avec le Seigneur. Et ça ne veut pas dire au moins, ne le pensez pas, que je la croie meilleure qu'une autre. Oh! non, Joseph, je sens qu'il me faut la croix de Jésus et son bon secours, tout comme tu en as besoin toi-même, mon garçon.

Hortense parlait peu de religion et ne quittait pas souvent sa maison le dimanche. Elle envoyait ses domestiques à l'église. Dans sa chambre solitaire, nul ne la voyait se promener en long et en large, aller à la fenêtre et regarder la campagne, pendant que son pauvre cœur souffrait en silence, ou que ses pensées cherchaient le seul vrai consolateur. Oui, nul que son Père céleste ne la voyait à deux genoux et les mains jointes, le prier de lui donner la paix que Lui seul dispense. Son oraison terminée, Hortense descendait vers sa mère pour lui faire une lecture de la Bible et l'accompagner d'une courte explication écrite.

Entre elle et sa tante, jamais il n'avait été question de Joseph autrement que pour leur amitié de cousins. Madame Alise respectait trop le deuil d'Hortense et l'état si inquiétant de sa mère, pour lui parler du secret désir de voir Joseph s'attacher encore davantage à elle ou elle à lui. Et d'ailleurs, nous pensons même que, principe ou prudence de sa part, elle ne l'eût point fait dans toute autre situation de la jeune fille: cela viendrait, si Dieu le voulait, si cela devait venir. Avec Joseph, même réserve: Un jour seulement elle lui dit:

— Il me semble qu'Hortense a encore gagné pour la figure et le comme il faut du maintien depuis six mois; qu'en dis-tu?

— Oui, je l'ai remarqué aussi. Je l'aime beaucoup; si elle pouvait

penser à se marier à présent, je voudrais bien lui trouver un bon et aimable mari.

« Ça viendra, ça viendra, » se dit la mère ; mais pourtant elle ajouta dans sa pensée : « Pour que ça vienne, il faut qu'il en parle autrement. »

Enfin, après ce second hiver, la mère d'Hortense mourut. Elle s'éteignit sans souffrance, lorsque les dernières rafales de mars arrivèrent. La vie, usée chez elle et toute végétative, ne put se renouveler au souffle du printemps. Nouveau deuil profond et forte secousse pour celle qui se trouvait maintenant seule au monde.

Joseph arriva aussitôt et se mit tout entier à sa disposition. Ce fut lui qui courut à droite et à gauche, qui écrivit les lettres de convocation aux parents éloignés, qui régla tout ce qu'il y avait à faire dans la maison. Avec sa mère, il reçut les parents et les connaissances. À l'enterrement, il représenta la famille, comme étant le parent le plus rapproché de la morte. Devant lui défila toute la procession qui, d'ordinaire, accompagne un mort au cimetière et revient passer devant le cortège entouré de manteaux noirs. Touchant usage ! En beaucoup d'endroits encore, chaque homme serre la main de celui qui est censé le plus affligé, ou lui dit une parole affectueuse. L'ancien prétendant Raval et bien d'autres jeunes gens de la contrée ne manquèrent pas de se trouver à ce rendez-vous de la mort, avec des pensées toutes terrestres et mondaines. Plus d'un paysan, si ce n'est peut-être tous, s'en allèrent en pensant que Joseph serait bientôt le maître effectif de la place, comme il en était aujourd'hui le représentant officiel. On alla même jusqu'à fixer le temps du deuil pour que les convenances fussent gardées : les uns parlaient d'un an, les autres de six mois, d'autres de trois seulement.

Lorsque tout ce qui se rapportait à la cérémonie funèbre fut terminé, Joseph se disposa à retourner à ses affaires de la ferme. Il dit donc adieu à Hortense en présence de sa mère et l'embrassa tendrement.

— Faites-moi demander pour quoi que ce soit, lui dit-il en partant : considérez-moi comme votre frère, Hortense ; pour moi, je vous suis affectionné comme si vous étiez ma propre sœur.

— Merci, merci, mon cher cousin, lui répondit-elle. Que Dieu vous rende lui-même tout ce que vous avez fait pour ma mère et pour moi.

Joseph parti, la pauvre enfant laissa couler un torrent de larmes entremêlées de sanglots. Madame Alise l'entoura des soins les plus tendres ; elle s'établit presque chez elle et chercha à la distraire de son mieux. — Quelques jours après, Louise vint seule lui faire une visite. Assises à côté l'une de l'autre et chacune un bras passé autour du cou de son amie, elles pleurèrent ensemble comme deux sœurs. Louise, dont la pitié était plus ancienne et d'un caractère plus objectif que

celle d'Hortense, quoique non moins profonde, lui parla de l'amour du Seigneur et de ses miséricordes infinies. — Ses voies ne sont pas nos voies, pour les choses de ce monde, pas plus que pour celles de l'éternité, lui dit-elle.

— Ah! je le sais bien, Louise; qui plus que moi en fait l'expérience? Mon père aimait avant tout les biens terrestres qu'il possédait: il est mort sans en avoir joui, je puis dire, un seul jour. Ma pauvre mère s'est tourmentée pendant la plus grande partie de sa vie pour amasser ces mêmes biens, auxquels elle n'a pas pensé depuis bientôt trois ans; et la voilà couchée dans la tombe, me laissant seule au monde, avec une fortune dont pour moi-même je me soucie peu maintenant.

— Ma chère Hortense, vous avez tort en disant cela: Dieu vous a remis ces biens; c'est un don précieux de sa part. Vous en ferez un bel usage. C'est un talent qu'il ne faut ni cacher dans la terre, ni adorer ni mépriser. Ah! vous n'avez pas connu comme nous les misères de la gêne, les angoisses d'une position temporelle très difficile: Hortense, croyez seulement que c'est un grand ménagement du Seigneur à votre égard. Il nous faut rendre grâce pour toutes choses, dans la persuasion que c'est Dieu qui dispense l'épreuve et la bénédiction. Si vous aviez su tout ce que mon père a souffert, et moi aussi, et nous tous enfin, avant l'arrivée de votre cousin Joseph, vous nous auriez plaints de toute votre âme.

— Mais maintenant, n'est-ce pas, cela va beaucoup mieux?

— Tellement mieux que, si je n'avais pas confiance en la bonté de Dieu, j'en serais presque effrayée. Nous travaillons tous beaucoup: c'est là ce qui me tranquillise, lorsque je vois les résultats obtenus. Mais sans Joseph, qui vraiment nous a été envoyé par la Providence, dans peu d'années nous aurions été ruinés.

— Vous l'aimez donc bien, tous?

— Ah! si nous l'aimons! non-seulement nous l'aimons, mais nous avons pour lui un respect bien naturel. S'il nous quittait, je ne sais trop comment nous pourrions cheminer à la Bélossière: mon cher père est décidément trop bon, trop confiant, et Justin trop jeune encore. Quant à Ernest, il est question pour lui d'une place à Odessa. Ernest, n'a aucun goût pour l'agriculture, mais c'est un aimable garçon qui remplira son devoir partout.

— Vous êtes heureux dans votre famille, Louise: vos pensées ne se traînent pas en bas, bien que vous luttiez chaque jour avec la terre.

— Mon père nous a toujours engagés à chercher le bonheur dans les choses qui ne peuvent périr.

— Oui, aussi Dieu vous donnera les promesses de la vie présente avec les joies de celle qui est à venir.

— À vous aussi, ma chère Hortense.

— À moi, Louise, Dieu me connaît : mon sort est en sa main. Quoi qu'il décide, j'espère qu'il me donnera la soumission et la paix.

En voyant Hortense si profondément affligée et, en même temps, si près de Dieu par le cœur, Louise ne continua pas l'entretien. Elle se leva, embrassa l'orpheline en deuil et lui dit en partant :

— Joseph vous faisait ses meilleures amitiés ; que lui faites-vous dire ?

Ici l'œil noir et brillant d'Hortense sonda d'un regard profond l'œil bleu de Louise ; comme elle n'y découvrit rien, elle reprit.

— Mes meilleures amitiés aussi, ma chère Louise. Il a été si bon pour moi dans mon grand chagrin.

Puis elle accompagna la jeune fille chez M^{me} Alise, que Louise voulait aussi saluer, après quoi elle remonta dans sa chambre.

« Elle ne l'aime pas d'amour, se dit-elle en allant et venant, ou bien elle sait à fond dissimuler sa pensée ; mais non, c'est impossible ! Louise est la franchise même : elle ne l'aime pas d'amour. Et lui, l'aime-t-il ?... »

À cette question qu'elle s'adressait, le frais visage et la chevelure ondoiyante de Louise, et ses yeux si bleus et si doux, passèrent comme une apparition subite devant son esprit :

« Ah ! reprit-elle dans sa promenade, il peut l'aimer ; il devrait l'aimer : il l'aime sans doute... »

Une douleur vive lui fit porter la main droite sur le cœur, mais elle n'en continua pas moins à penser :

« S'il l'aime, qu'il la rende heureuse ! Mais Joseph est-il capable d'aimer quelqu'un autrement qu'il n'aime sa mère, qu'il ne m'aime, moi, qu'il n'aime la famille de Michel Dombre et son agriculture ? Joseph ne connaît que l'amitié, le devoir, les prés et les champs. »

Elle alla ainsi un grand moment, fouillant sa pensée et la retournant dans tous les sens ; enfin, elle se mit à genoux après avoir fermé sa porte :

« Ô mon Dieu ! pardonne : qu'ai-je dit ? Il n'aime personne : il t'aime pourtant, toi, et n'est-ce pas là le grand amour, l'éternel amour ? Guéris mon cœur brisé, le cœur de mon âme ! Quand à l'autre cœur, qu'il en soit ce que tu voudras ! »

À ce cri d'une âme sincère qui dit tout, qui confesse tout au Seigneur, une voix céleste répond : « *paix ; confiance, enfant.* » Si elle ajoute : « *Ma grâce te suffit,* » celui qui entend cette parole reçoit en même temps comme une vue anticipée du bonheur éternel. La terre avec ses combats, le monde avec ses péchés, le temps avec son terme, n'existent plus. — C'est ici l'œuvre de Dieu, seule puissante,

seule infaillible. Enfant des hommes, souviens-toi de ce que tu es devant le Saint des saints. Adore en silence. Ne conteste pas.

La mère de Joseph et Louise passèrent une demi-heure à causer de la ferme et de ce qu'on y faisait. En ce moment, on préparait les cultures pour les plantes fourragères et les grandes légumineuses. Tous étaient fort occupés. Joseph avait fait miner pendant l'hiver la moitié du jardin pour en renouveler la terre. Dans les tourbes mélangées de sable fin, on avait récolté l'automne dernier de superbes choux-fleurs, dont Louise fit assez d'argent au marché. Joseph voulait aussi planter un grand carré d'asperges, dont il avait maintenant les griffes semées deux ans plus tôt et qui pouvaient être mises en place définitive. Il fallait faire cela avant qu'elles poussassent dans le fouillis où elles pullulaient avec toutes leurs racines entremêlées.

Le bois était brillant de primevères, en attendant que les arbres prissent leurs feuilles. Déjà les grives avaient des petits ; l'aile bleu du geai miroitait d'une branche à l'autre, et sa huppe un peu effrontée se relevait en curieuse sur un crâne épais. Louise vit des belettes et des hermines qui, à son approche, disparaissaient promptement dans un trou, d'où elles sortaient ensuite leur tête malicieuse, surmontée de deux petites oreilles rondes, et la regardaient passer. Le printemps venait. On le sentait dans l'air, dans le soleil, dans le bourdonnement des abeilles. Le ciel, entre les branches claires des arbres, laissait voir son champ d'azur. Un vent tiède refoulait les influences du pôle nord, en même temps qu'il faisait remonter chaque jour un peu plus haut la limite inférieure des neiges. Ça et là, des figures bizarres apparaissaient sur les roches des monts : un grand fusil blanc dans les crevasses de la Dôle ; une oie immense, qui demain n'aura plus de tête ni de cou.

Toute seule, Louise reprend le chemin de la ferme. De quoi aurait-elle peur ? Les loups, depuis longtemps, se sont retirés dans les plaines de France. Les renards sont poltrons et d'ailleurs cachés. Quant aux grands singes malfaisants qu'on trouve, dit-on, dans les forêts australes, le bois des Aules n'en posséda jamais. Peut-être un jour viendront-ils dévaster nos contrées ; mais tant de choses se seront alors passées ici-bas, que nul habitant du monde nouveau ne se souviendra d'une *Bélossière* existant en 1840, à supposer même, chose impossible, qu'un livre quelconque en ait transporté le souvenir dans les âges futurs.

Va donc, jeune fille, va sans crainte dans les sentiers de la forêt. Va de même au-devant de la vie : ta démarche est vive, ton pied ferme, tes yeux sont bleus. Ton cœur est libre, et ton regard cherche le ciel.

CHAPITRE XXV

J'abattraï mes greniers et j'en ferai de plus grands.



L'assesseur Samuel Dombre continuait à assister aux séances de la justice de paix tous les quinze jours ; chaque semaine, il allait au moins une fois à la ville pour causer d'affaires et boire une bouteille, deux et même trois bouteilles avec les habitués de la pinte *Sèche*, puis il revenait à Brant sur ses vieilles jambes encore solides, le dos voûté et la tête en avant. Sa femme le recevait de mauvaise humeur ; Marthe demeurait silencieuse ; Vincent, nouveau syndic, se fâchait ; Grégoire se levait au milieu de la nuit pour aller boire à la cave et en rapporter une grosse bouteille de vin qu'il cachait dans la paille de son lit. La jeune femme de Vincent ne faisait guère que soigner son enfant et se promener au jardin. — Dans cette maison remplie des biens de la terre, régnait la défiance des uns à l'égard des autres, un mauvais esprit ; on n'y sentait aucune bienveillance affectueuse. Triste vie, allez ! et plus commune qu'on ne croit.

L'assesseur, du reste, était assez fier des succès obtenus à la Bélossière et du relèvement des affaires de son fils aîné. Mais au lieu d'être disposé à un petit sacrifice en faveur de Michel, le vieux père ambitieux en eût plutôt tiré quelque chose, s'il l'avait pu. Cette habitude était invétérée. Il lui vendait du fromage en échange des produits vivants qu'il tirait de la ferme et ne manquait pas de les porter en compte un peu plus cher qu'à son ami de la pinte *Sèche* ; Michel acceptait cela sans observation.

Cependant, le vieillard, tout robuste qu'il était encore, déclinait visiblement. Il prenait peu de nourriture solide. Le vin, du café noir, une petite soupe, quelques fantaisies à ses heures, c'étaient là ses seuls

aliments. L'estomac, peu à peu, s'obstruait ou devenait atonique⁴⁰. Dans la vieillesse, c'est un signe fatal. Mais l'assesseur ne s'en préoccupait pas autant qu'un autre, à sa place, l'eût fait sans doute. Au contraire, il mûrissait le plan d'une affaire considérable, comme s'il n'avait eu que soixante ans, au lieu de soixante et quinze bien comptés, et nulle infirmité à attendre. On voit de tels caractères dans toutes les conditions, mais peut-être sont-ils plus rares chez les paysans que dans les classes élevées de la société.

Voici quel était le projet en question : Pestant à tout propos contre ses domestiques et ses ouvriers, au lieu de les mieux nourrir et de les traiter avec douceur, M. Carrache avait fini par être dégoûté de sa campagne de Brant. Comme il en parlait un jour avec l'assesseur, il lui offrit de la lui vendre à bon marché.

— Je ne veux plus rien avoir à faire avec cette race d'avale-royaumes et de paresseux, lui dit-il. Prenez des gens du pays, prenez des Savoyards, prenez des Français ou des Allemands, c'est tout *ma mère m'a fait*, et le meilleur ne vaut pas le diable. J'en ai par-dessus la tête de ces gueux-là. Ils me boivent le sang du matin au soir. — M. Dombre, je vous vends ma campagne pour moins que ce qu'elle m'a coûté. Vous qui avez des fils en âge d'être établis, — et votre aîné qui a de grands enfants, — vous cultiverez tout cela et en retirerez un bénéfice considérable. Je vous cède la campagne entière, bétail et instruments compris, pour 60 000 francs de Suisse. Réfléchissez-y.

Le vieux Samuel n'y avait que trop réfléchi : depuis quelques semaines, il ne pensait guère à autre chose, mais sans en parler à personne. Lorsqu'il serait décidé, il prendrait l'avis de ses fils : rien ne pressait pour cela, et quant à demander à sa femme si cette acquisition lui plaisait, il avait bien autre chose à faire. Donc, le moment fixé pour donner une réponse à M. Carrache étant arrivé, l'assesseur fit demander un jour Michel, et, l'ayant fait entrer dans sa chambre avec Grégoire et Vincent, il eut avec eux l'entretien suivant :

— Je ne suis pas, dit-il pour commencer, de ceux qui ne pensent qu'à ce qui peut leur être agréable en ce monde, mais je m'occupe du bonheur des autres. Je possède quatre-vingt-douze poses de terres, deux maisons d'habitation et des dépendances doubles : tout cela est franc de dettes. En outre, j'ai pour environ 10 000 francs d'argent placé. Chacun n'a pas travaillé autant que moi en sa vie, ni su diriger ses affaires avec la prudence que j'y ai mise. J'espère être à votre tête encore une dizaine d'années, et il s'agit de nous entendre pour l'affaire que voici :

Je peux acheter la campagne de M. Carrache pour 60 000 francs.

40 - [NdÉ] Diminution générale des fonctions.

Elle contient 60 poses avec la maison, qui est très bonne encore quoique ancienne. Je suis décidé, et je ne reculerais pas, lors même que vous me laisseriez seul pour cette affaire. Voici mon plan : — Toi, Vincent, tu me donnerais 10 000 fr. de la dot de ta femme. Avec les 10 000 que j'ai à moi, j'en paie 20 000 à M. Carrache, et je lui fais un acte de revers pour les autres 40 000 fr., en me réservant de pouvoir amortir au moins 2000 fr. par an. Michel quittera la Bélossière et viendra s'établir avec sa famille à la nouvelle campagne, qu'il cultivera en granger, c'est-à-dire qu'il aura la moitié de tout ce qui se vendra, et une quantité fixée de blé et d'autres denrées pour son ménage. Il paiera de sa bourse les frais des domestiques et exécutera tous les travaux. Vincent se contentera du 3 pour 100 d'intérêt pour ses 10 000 fr. En dix ans, si tout va bien, nous devons pouvoir affranchir complètement ce nouveau domaine. — Voyons, Michel, toi qui es l'aîné, que dis-tu ?

— Je dis, mon père, que si vous êtes décidé à faire cette acquisition pour vous, je n'ai pas le droit de m'y opposer : vous êtes le maître. Mais il ne faut point la faire pour moi, ni pour aucun des miens. Ce serait trop pour Justin, qui est encore si jeune. Ernest va nous quitter dans quinze jours, et moi je ne me sens plus ni les forces du corps, ni l'activité, ni l'énergie nécessaires pour diriger l'établissement en question. Je n'examine pas même si les conditions proposées sont bonnes ou mauvaises ! ce que je sens en moi, c'est qu'il m'est impossible de les accepter et de vous encourager dans une entreprise aussi considérable, à l'âge que vous avez.

— Eh bien, reste à la Bélossière avec *Diozet*⁴¹. On se passera de vous... Voyons, à toi, Vincent.

— Moi, je dis que c'est une chose à examiner, si vous voulez promettre que tout ce qu'on gagnera sera pour nous et que nos sœurs n'auront rien à y voir. Mais s'il faut travailler pour elles, je n'en veux rien. D'ailleurs, comme dit Michel, il faudrait être sûr que vous vivrez encore dix ans. Or, si vous veniez à mourir bientôt, cela changerait joliment nos affaires.

— À té, mni'ami⁴², dit le père en s'adressant en patois à Grégoire.

41 - Joseph.

42 — A toi, mon ami, dit le père, en s'adressant en patois à Grégoire.

— Moi, je dis que je ne veux pas me marier. Je me moque pas mal de M. Carrache ! Nous n'avons pas besoin de sa campagne : qu'il la garde seulement ! N'avons-nous pas assez à faire avec ce que nous possédons ? Laissez-moi tout cela où il se trouve. Michel a pardieu bien raison de ne pas vous encourager : c'est que.... quarante mille francs, combien fait l'intérêt ?

— Au cinq, deux mille francs, répondit Vincent. — Deux mille francs ! Il

— Mé, de die que de ne vouai pas mé maria. De me fote pas mau dé monsieu Carrache! No n'in pas fauna dé sa campagnâ: qu'é la gardai pi! N'in-ne pas prau à faré avoué ce que no z'in? Laissi-mé to çan yo l'est. Metzi a pardieu bin rayson de ne pas vos incorradzi. C'est qué... quaranta mille francs: dière était que fà l'intérei?

— Au cin, dou mille francs, répondit Vincent.

— Dou mille francs! E faudré bin êtré fou de sé bouetà n'a paîre tzêrdzé sur le dou. Laissi-mé to çan!

— De mé passérai dé vo, messieurs noûtré garçons, dit le père: vos pудé vos z'in n'alla!

Le vieillard congédia ses fils de cette manière. Dès le jour suivant, il se fit la barbe, mit son habit de justice et se disposa à se rendre chez M. Carrache. « Ils ne veulent pas faire ce que j'entends, se disait-il en pensant à ses fils. Michel est un poltron, Vincent un égoïste et Grégoire un grand enfant: je me passerai d'eux. — Le domaine acheté, j'en revendrai en détail la moitié et je garderai le reste. »

Ce fut dans ces dispositions qu'il arriva chez le vendeur. Avant d'aller frapper à sa porte, il voulut donner un coup d'œil à l'intérieur d'une vieille dépendance, dans laquelle on mettait de la paille. Une ouverture pour hisser les gerbes et les descendre était pratiquée à vingt pieds de hauteur, droit au-dessus de l'entrée. Au moment où l'assesseur mettait le pied sur le seuil, un ouvrier, qui ne le savait pas là, lança par le trou supérieur une gerbe de paille: elle tomba sur la tête du vieillard et le jeta par terre, évanoui. On eut grand'peine à lui faire reprendre connaissance. Au lieu donc de parler de vente et d'achat, le pauvre Samuel Dombre dut être ramené promptement chez lui et déposé sur son lit. Il y passa une semaine, souffrant de l'estomac et livré à mille réflexions pénibles. La secousse occasionnée par la chute de la gerbe de paille détermina la formation ou le développement d'une tumeur, qui, grossissant beaucoup, finit par lui ôter toute possibilité de prendre de la nourriture solide. Bientôt rien ne put passer, et, six mois après l'accident, cet homme, autrefois si fort et si robuste, mourait, à la lettre, de faim. Michel vint le voir souvent, ne lui fit jamais de reproches sur sa dureté à son égard, mais l'entoura au contraire de soins et d'attentions, dont ses deux autres fils n'eurent pas même l'idée. Le vieux Samuel fit de sérieuses réflexions sur l'instabilité des choses de la terre: se reconnut-il pécheur devant le Saint des Saints? mit-il son espoir en Jésus-Christ pour le salut de son âme? — Espérons-le, et souvenons-nous que

faudrait bien être fou de se mettre une pareille charge sur le dos. Laissez-moi tout cela! — Je me passerai de vous, messieurs nos garçons, dit le père. Vous pouvez vous en aller!

c'est ici le secret de Dieu.

La mort du chef de famille amena de grands changements dans la position de ses enfants. Un testament, rédigé pendant les derniers temps de sa vie, réglait les affaires de la succession. À peu près la moitié des terres, mais sans les bâtiments et le bétail, était partagée entre les cinq filles. Le reste allait aux trois garçons, avec la charge de payer une pension à leur mère. Les gendres firent la grimace ; mais le testament étant légal, il fallut bien l'accepter.

Michel pourrait maintenant revenir à la maison paternelle lorsque le partage avec ses frères aurait eu lieu. M^{me} Émilie commença bientôt à s'inquiéter au sujet de la portion de maison qui écherrait à son mari. Le rez-de-chaussée lui conviendrait mieux, comme étant plus à portée des choses du ménage ; mais l'appartement situé à l'étage était sans doute plus sec.

— Oh ! il est clair que nous aurons le mauvais lot dans les partages, dit-elle un jour à M^{me} Alise : comment ne serions-nous pas encore frustrés par mes beaux-frères ! Maintenant que tout allait si bien ici, nous devons quitter la Béliossière pour nous trouver de nouveau dans toutes sortes d'ennuis et d'embarras.

— Ma chère, lui répondit la mère de Joseph, permettez-moi de vous dire que vous êtes une sottie. Vous voulez donc, jusqu'à la fin, persister dans ce mauvais esprit qui vous tourmente ? Est-ce qu'il n'y a pas assez longtemps que vous broyez du noir ? Ah ! vous avez du bonheur d'avoir un mari comme le vôtre, allez ! Si j'avais été votre époux, ma chère, c'est moi qui vous aurais dit la vérité ! Oui, vous êtes une sottie, et, plus que ça, une ingratitude envers le bon Dieu. Faites seulement attention qu'il vous le reprenne pas, vot'mari !

— Eh ! chère cousine, répliqua la pauvre femme, il ne se passe pas de jour que je ne craigne d'apprendre qu'il est mort.

— Eh ben oui ! c'est ça. Jouissez tout à votre aise de vos bonnes idées. Puisqu'on perd son latin à vous gronder, je ne vous dirai plus rien.

À peu près à cette même époque et comme on s'occupait d'un projet de partage à Brant entre les trois frères, le régisseur de la Béliossière, M. Mac Davis, arriva un matin chez Michel. On voyait à son air qu'il avait une nouvelle importante à communiquer au fermier. Il trouva d'abord Joseph autour de la maison, et lui demanda où était le maître. Joseph alla le chercher. — M. Mac Davis, d'origine écossaise, comme son nom l'indique, était un homme très droit et très franc, d'un bon âge encore malgré ses cheveux gris. Dans ses lettres au propriétaire, il avait eu soin de faire l'éloge des améliorations apportées à la ferme et de dire à ce sujet quelques mots à la louange

de Joseph. Il s'assit sur un banc placé au pied du sycomore feuillu, car il faisait chaud, et là il raconta ce qui suit à Michel et à Joseph :

« M. de Gensif avait appris avec une réelle satisfaction ce qui se passait à la Bèlossière ; mais comme il pouvait supposer que son fermier le quitterait, puisqu'il entrait en possession de sa part à la fortune paternelle, et qu'en d'autres mains la Bèlossière retomberait bientôt dans son ancien état misérable, il était décidé, lui M. de Gensif, à la vendre le plus tôt possible, pendant qu'elle avait encore une belle apparence de prospérité. Il pria donc son régisseur, M. Mac Davis, de faire les démarches nécessaires pour trouver un acheteur et l'autorisait à traiter, si le prix offert pouvait représenter le capital au 3 pour 100 de la rente annuelle de la ferme, tous frais déduits. »

La lettre se terminait ainsi :

« Quant au brave garçon qui a si bien conduit les travaux, je vous serai obligé de lui remettre cent francs de ma part, comme témoignage de ma satisfaction. »

À l'ouïe de ces nouvelles, Michel et Joseph restèrent silencieux. Au bout d'un moment, ce dernier demanda à M. Mac Davis, s'il avait déjà fait quelques démarches pour la vente.

— Non aucune : j'ai reçu la lettre aujourd'hui et suis venu d'abord en parler ici.

— C'est 800 fr. soit 50 louis, qu'on vous paye par an, reprit Joseph. Le capital au 3 % est donc 24 000 fr. Mais il y a les frais de gérance et l'impôt à défalquer ; les réparations urgentes, etc. Comptons 150 fr. par an pour cela (et c'est bien peu), il reste à capitaliser 650, qui font 19 500.

— C'est juste, dit le régisseur. Je crois que M. de Gensif céderait pour 20 000 fr. le domaine en son entier. Songeriez-vous à devenir propriétaire, M. Michel ? En ce cas, écoutez-moi. — Nous sommes ici des gens de confiance, et finalement nous ne voulons que ce qui est bien. Si j'avais un conseil à vous donner, ce serait de vendre à vos frères la portion de bien que vous avez à Brant, puis de la placer ici. Vous savez maintenant ce qu'on peut tirer de la ferme. S'il vous faut quelques mille francs de plus, on les trouvera facilement. Ceci, bien entendu, entre vous deux et moi.

— Que pensez-vous de cette idée, Joseph ? demanda Michel.

Je la trouve bonne et je vous engage à y donner suite sans retard. — M. Mac Davis, y aurait-il quelque chose à gagner en allant à Paris voir M. de Gensif ? Je partirais dès demain, déjà, s'il le faut. Puisque ce monsieur me donne cent francs, je les emploierai volontiers au voyage.

— Oui, faites cela, dit le régisseur. C'est une heureuse idée. Allez

traiter directement avec M. de Gensif ; je vous remettrai une lettre pour lui.

— Mais d'abord, reprit Michel, il faut voir si je puis m'entendre avec mon frère Vincent pour ma portion, et savoir ce qu'en pensera ma femme.

— Eh bien ! faites, M. Michel. Je vous donne trois jours, pendant lesquels je ne ferai aucune autre ouverture à personne. Si Joseph va à Paris, on attendra son retour. Émilie Dombre eut bien de la peine à se contenir lorsqu'elle apprit par son mari ce qui se passait : elle vit tout de suite mille ennuis avec ses beaux-frères et une énorme dette à contracter pour payer le surplus du prix.

— Oh ! je vois bien, je vois trop bien, lui dit-elle... Mais non, je ne veux rien voir et penser que tout sera pour le mieux. Fais seulement avec Joseph ce que tu croiras pour cette affaire. Après tout, je préfère vivre ici avec mes deux enfants et Joseph que d'habiter de moitié une maison où je trouverais une belle-sœur peu aimable et des beaux-frères mal embouchés.

Huit jours après, Joseph était à Paris, Place Royale, 2. Un valet de chambre l'introduisait dans le cabinet de M. de Gensif. Ce dernier, vieux garçon de 65 ans et très bien conservé, avait des dents blanches, parfaitement travaillées. Vêtu à la dernière mode, coiffé d'un toupet blond, il se leva et engagea Joseph à s'asseoir. — Celui-ci, habillé de noir comme un fils de bonne maison qui demeure au village, se présentait avec la figure intelligente que nous lui connaissons. Il y avait aussi là un monsieur d'environ quarante ans, d'une tournure distinguée, et avec l'air militaire qui caractérise à l'instant l'officier français.

— Je vois, dit M. de Gensif en parcourant des yeux la lettre du régisseur, que vous êtes M. Joseph Cléman, le même qui a si bien remonté ma vieille Béliosière.

— Oui, monsieur ; et j'ai à vous remercier d'une somme de cent francs que M. Mac Davis m'a remise de votre part.

— Vous la méritez, mon garçon. N'en parlons plus. J'aime les gens honnêtes et bons travailleurs. Quand ils ont de l'intelligence dont ils font un noble usage, comme c'est votre cas, cela vaut encore mieux.

— Pardon, si je vous interromps, mon oncle, dit le personnage qui se trouvait là : j'ai aussi quelque chose à dire à....

— Joseph Cléman, monsieur le capitaine Tréhouaint : heureux de vous présenter mes devoirs d'ancien chasseur de la 3^{me} compagnie, 36^{me} régiment.

— Touchez là, mon brave Joseph, reprit le capitaine. Ah ! pourquoi m'avez-vous quitté au bout de vos six ans ? Aujourd'hui, vous seriez

peut-être sous-lieutenant.

— Capitaine, vous le savez, j'avais un vieux père aveugle, et le devoir de retrouver sa succession.

— Avez-vous réussi ?

— Oui, grâce à Dieu ; mais j'ai perdu mon père, peu après mon retour de l'armée.

— Mon oncle, vendez-lui donc votre Bélossière, puisqu'il désire l'acheter. C'était le meilleur sujet de ma compagnie : il a été au feu avec moi plus d'une fois. — Cependant, si vous tenez à votre propriété, je ne voudrais pas....

— Si j'y tenais, Alfred, ce serait pour toi : pour moi, c'est fini : je reste à Paris jusqu'au bout.

— Et moi, je n'irai jamais me fixer en Suisse, mon oncle ; à supposer que je ne laisse pas mes os sur un champ de bataille.

— Ainsi donc, reprit M. de Gensif en s'adressant à Joseph, M. Michel Dombre, votre patron, offre 18 000fr. de la Bélossière ?

— Oui, monsieur.

— Eh bien, savez-vous quoi ?

M. de Gensif suspendit sa phrase et attendit quelques secondes, puis ajouta :

— Ces 18 000 francs, monnaie de votre pays, payables en passant l'acte dans trois mois, je les accepte. C'est conclu. Signons tous les deux au bas de la lettre de cet honnête *Mac Derviche*. — Je vous donnerai un mot pour lui, et (ici, il dit quelque chose à l'oreille du capitaine qui fit un signe affirmatif) je vous retiens à dîner. — Ma foi, je suis enchanté que vous fassiez une bonne affaire, et moi une pas trop mauvaise, après tout. Écrivons vite nos arrangements : savez-vous tenir la plume, voyons ?

Joseph, en moins de rien, eut rédigé la convention, qui fut signée des deux parts et qu'il mit dans sa poche, M. de Gensif gardant pour lui la lettre du régisseur avec les signatures d'approbation au bas.

— Là ! dit l'aimable Parisien : c'est terminé. Il est cinq heures. Allons nous mettre à table ; après le dîner, si vous voulez, M. Joseph, voir un peu Paris ce soir, je vous donnerai un billet pour l'opéra, où je ne suis pas en train d'aller aujourd'hui. Je suis un vieux garçon ; mon neveu le capitaine Trélhouaint aussi — et c'est bien dommage ! Quant à vous, mon cher, si vous êtes du même état que nous, cela vous regarde, et je n'ai pas de conseil à vous donner.

CHAPITRE XXVI

*Ce qui est né de la chair est chair ;
ce qui est né de l'Esprit est esprit.*



Le lecteur a compris que Michel s'était engagé envers ses frères à leur céder sa part du bien paternel pour une somme de..., dans le cas où la négociation pour la Béliosière aboutirait. La somme qui revenait à Michel était de 14,000 francs net, la pension de sa mère tombant dès

lors en entier à la charge des deux cadets, qui s'arrangeaient pour vivre ensemble. C'était donc 4000 francs qu'il fallait trouver en sus, pour compléter le prix d'acquisition de la ferme. Joseph offrit de le prêter, sous l'hypothèque générale du domaine, et Michel s'empressa d'accepter. En outre, il y avait le 4 % à payer pour droit de mutation.

En apprenant que Joseph deviendrait leur créancier, M^{me} Émilie demanda si cela ne pourrait pas leur être nuisible et amener entre eux des difficultés, dans le cas où les intérêts ne seraient pas exactement acquittés. — « Mais pourtant, pensa-t-elle bientôt, Joseph ne voudrait pas nous mettre à la porte, lui à qui nous sommes si redevables ! S'il le faisait, il ne nous resterait plus que mes petits fonds et nous serions bien misérables : Joseph ne le voudrait sûrement pas. »

Ah ! pauvre mère des inquiétudes et des soucis ! non, sans doute, Joseph ne vous mettra pas à la porte. Tâchez seulement de repousser les doutes cruels qui vous tourmentent et vous font parfois déraisonner.

Mais nous avons à raconter des choses bien plus graves, bien plus sérieuses que la continuation des propos de M^{me} Émilie, ou que les réponses vives qu'elle s'attirait de la part de la mère de Joseph.

Je dois maintenant conduire le lecteur chez Hortense.

Nous l'avons laissée seule, peu après la mort de sa mère, à la suite d'un entretien avec Louise. C'est depuis ce temps-là que les événe-

ments de la famille Dombre ont eu lieu. Le printemps a fait place à l'été, l'été à l'automne, et maintenant voici l'hiver. — Pendant les premiers mois du nouveau deuil d'Hortense, Joseph ne vint peut-être pas aussi souvent la visiter que précédemment. Les propos tenus à Brant sur son compte rendaient la position très délicate ; il ne voulait rien faire qui pût donner prise à l'opinion générale que tout était arrangé entre sa cousine et lui. Puisque la chose semblait si naturelle aux gens qui n'étaient point chargés de s'en occuper, cela lui donnait au contraire le besoin d'affirmer qu'Hortense était parfaitement libre de choisir qui elle voudrait. Il lui témoignait la même vive et cordiale amitié, mais sans rien de plus, sans le moindre mot qu'il aurait été d'ailleurs incapable de prononcer. Et Hortense, de son côté, réservée et se maîtrisant à l'extérieur, gardait avec Joseph une dignité derrière laquelle il eût été impossible de lire ce qui se passait au fond de son âme. — Mais, hélas ! ce que la pauvre enfant ne pouvait plus cacher, ni à sa tante ni à personne, c'était un mal très grave dont on l'avait crue guérie autrefois et qui, peu avant la mort de sa mère, reparut avec une redoutable intensité. À dix-sept ans, un état extraordinaire du cœur avait déjà failli l'enlever à ses parents : puis, au bout d'un long repos, sans soins de médecin et sans remèdes, un effort énergique de la nature ramena l'équilibre dans les fonctions de l'organe si profondément caché dans le corps humain. Comme le cœur moral, le cœur matériel est aussi quelque chose de bien impénétrable et de bien mystérieux.

M^{me} Alise, la première, s'effraya de l'état de santé de sa nièce et lui en parla sérieusement. Hortense la remercia de sa sollicitude et répondit qu'elle savait, par une première expérience, qu'il n'y avait rien à faire, si ce n'est à attendre patiemment la volonté de Dieu. — Joseph aussi supplia sa cousine de prendre l'avis d'un médecin, lors même qu'elle ne ferait pas les remèdes indiqués.

— Non, c'est inutile, répondit-elle ; je le sais par ce que j'ai éprouvé il y a huit ans ; je vois que c'est exactement la même chose. Je n'ai pas peur de mourir, Joseph ; mais j'ai une grande frayeur des médecins. Rien que d'expliquer mon mal à l'un d'entre eux l'aggraverait tout de suite. D'ailleurs, je déteste les questions qu'on pourrait m'adresser à ce sujet. Si vous voulez me faire plaisir, mon cousin, vous ne m'en direz plus rien.

Joseph se contint, mais Hortense vit bien que ses yeux devenaient humides et qu'un mot de plus dit avec froideur l'eût fait pleurer. Elle lui prit la main :

— Mon cousin Joseph, lui dit-elle, ne m'en voulez pas si je refuse le secours des médecins. Je vous dis que j'ai été débarrassée de ce

même mal, sans eux, il y a huit ans. Pourquoi notre Père céleste ne me l'ôterait-il pas aujourd'hui de la même manière, si sa volonté est que je guérisse ? Est-ce que j'aurais donc plus de foi que vous ? Je ne me sens pas très malade ; si je le devenais à mes propres yeux — et j'espère que Dieu me ferait la grâce de m'en avertir — je vous promets de ne vous rien cacher. — Adieu, Joseph, bon voyage.

Cela se passait comme il partait pour Paris. Au lieu donc d'aller au théâtre, où M. de Gensif voulait l'envoyer, il pria ce dernier de lui indiquer l'adresse d'un médecin bien connu pour s'occuper spécialement des maladies du cœur. Il se rendit chez le célèbre docteur Vrenne, qui consentit à entendre l'explication relative à l'état d'Hortense et conclut, au grand étonnement de Joseph, qu'il n'y avait, en effet, rien à faire : Un repos complet, dit-il, le grand air de la campagne, ni descendre, ni monter, manger très peu et attendre. Éviter toute émotion. De remèdes, point. C'est un état qui peut durer longtemps ; la malade peut guérir parfaitement, comme lors de la première atteinte ; mais aussi, je dois vous le dire, elle peut finir tout à coup dans une violente crise.

Joseph rapporta ces nouvelles à sa mère ; et comme Hortense le questionnait un jour sur ce qu'il avait fait à Paris après sa visite au propriétaire, il éluda plus ou moins une réponse :

— Si vous aviez été consulter un médecin pour moi, lui dit-elle, je n'en serais pas surprise : l'avez-vous fait ?

— Oui.

— Que vous a-t-il dit ?

— Que vous pouvez parfaitement guérir comme la première fois, en ne faisant aucune imprudence.

— A-t-il ordonné, conseillé quelque remède ?

— Non.

— C'est un aimable docteur. Que vous a-t-il dit de plus ?

— Manger peu, une vie tranquille, ni descendre ni monter, respirer le bon air : ce que vous faites, enfin.

— Et puis, Joseph, que je peux mourir tout à coup, n'est-ce pas ?

— Allons, pourquoi me cacher cette vérité, quelque terrible qu'elle soit ? Je vous ai dit, mon cousin, mon frère Joseph, que je ne redoute pas la mort. Ce que je crains plus qu'elle, c'est le mal que je sens encore en moi ; c'est mon attachement pour ce que mes yeux voient et ce qui m'occupe encore avec tant de force, quand mon âme n'est pas près du Sauveur. Mais je sais, je sens que sa grâce et son amour sont plus forts que la mort terrestre. De l'autre côté du tombeau, la paix parfaite existera. — Appelez votre mère, Joseph, et si vous le pouvez, vous nous lirez un psaume et prierez pour moi.

Lorsque M^{me} Alise fut là, Joseph lut le psaume XXV ; il fit ensuite une prière, qu'il n'allongea pas, quoiqu'il eût le cœur plein à répandre devant Dieu. — Le calme d'Hortense, sa foi si simple et si ferme en même temps, étaient bien pour la mère et le fils la meilleure des prédications.

Comme Joseph allait partir, Hortense le pria d'attendre encore un moment.

— Voyez, ma tante, dit-elle : ouvrez ce bureau, s'il vous plaît. — Dans ce tiroir est mon testament. Si l'on me trouvait morte un matin, il faudrait le donner à Joseph. — Mon cousin, je vous prie de me rendre le service d'être l'exécuteur de mes dernières volontés : comme mon plus proche parent, vous ne pouvez me refuser cela.

— Hortense, vous vous rétablirez, s'il plaît à Dieu, et n'aurez besoin de personne.

— Oui, *s'il plaît à Dieu*, comme vous le dites ; mais si sa volonté est différente, je dois être prête. Quoi qu'il décide, — merci.

Telles étaient les pensées d'Hortense, en face d'un départ auquel elle s'attendait de jour en jour. Un développement extraordinaire de vie spirituelle s'était fait dans son âme, sans secours humain. Le Seigneur, par son Esprit, agissait directement sur ce jeune cœur, qui se laissait pénétrer de sa lumière, alors que l'enveloppe terrestre était prête à être brisée. Mais, comme c'est l'ordinaire dans cette maladie, l'extérieur ne se détruisait pas. Devenue plus pâle seulement, Hortense n'en était que plus belle, lorsqu'on la voyait à demi couchée sur un canapé, la tête haute, le regard toujours si vif, et son front élevé encadré de cheveux noirs.

Que de fois sa tante, regagnant sa petite chambre, après l'avoir ainsi arrangée, dit intérieurement : « Mon Dieu, pourquoi vouloir reprendre cette belle créature que vous avez faite à votre gloire ? Ô Seigneur, laissez-la-nous ! »

L'hiver fut bien difficile, bien pénible pour la mère de Joseph. Hortense ne voulait qu'elle dans ses crises, qui revenaient maintenant à des intervalles plus rapprochés. Elles étaient quelquefois si fortes, qu'on pouvait craindre que la suivante ne fût la dernière. De temps en temps, la jeune malade avait la visite d'un pasteur, vieillard sympathique et d'une piété profonde ; il lui fit beaucoup de bien, et lui-même ne la quittait jamais sans être édifié de ses paroles.

Enfin, les beaux jours reparurent : Louise en profita pour venir à Brant ; Hortense fut très heureuse de la revoir, après une absence de plusieurs semaines :

— Ne trouvez-vous pas que j'ai fait bien du chemin depuis votre dernière visite ? lui dit-elle.

— Non ; je vous retrouve presque la même.

— Je suis pourtant plus malade ; mais le Seigneur est tout bon et tout-puissant.

Elles causèrent de la ferme, qui maintenant n'était plus la *ferme*, mais bien la propriété de Michel. Louise donna des nouvelles d'Ernest, qui se trouvait heureux à Odessa et écrivait de charmantes lettres. Justin était un beau garçon de dix-sept ans, actif et docile, à la mine toujours éveillée. Une petite moustache noire commençait à se montrer sur sa lèvre fine et malicieuse. Il adorait Joseph, qui l'avait mis au fait de tous les travaux. Le père Michel prenait un peu de repos et trouvait à louer de beaux livres, dont il se délectait le dimanche et les jours de pluie. Puis, il venait souvent à Brant voir sa mère, qui vivait avec Marthe.

— Vous êtes tous heureux maintenant, Louise, dit Hortense. La bénédiction de Dieu repose sur votre famille.

— Oui, c'est vrai ; il n'y a que ma bonne mère qui, par habitude, s'inquiète encore assez souvent, mais pourtant beaucoup moins qu'autrefois.

— Vous auriez bien de la peine à quitter la Bélossière ?

— Oh ! oui, beaucoup : c'est si joli depuis que Joseph a fait arranger les alentours de la maison. Nos arbres prospèrent : tout est devenu vert. On ne reconnaît plus la vieille Bélossière du temps jadis.

— Ne vous y attachez pas trop, Louise ; Dieu vous demandera peut-être de la quitter. Une jeune fille qui se porte bien et qui est douée comme vous l'êtes est probablement appelée à se marier. Au reste, on peut être heureuse partout, quand on aime Dieu et qu'on possède ici-bas un ami fidèle. À moi, qui m'en vais, Louise, vous pouvez bien me dire si Joseph occupe la grande place dans votre cœur ; je tiendrais à le savoir, et vous n'avez rien à craindre avec moi.

Louise, qui ne s'attendait point à cette question, rougit et pâlit presque en même temps ; elle ne répondit pas ; mais, se penchant sur Hortense et l'embrassant, elle lui dit à l'oreille :

— Je ne vous ai jamais fait de question sur votre cousin, Hortense ; ne m'en faites pas non plus.

— Vous avez raison, chère Louise ; Celui qui a dit : garde ton cœur, car c'est de lui que procèdent les sources de la vie, nous connaissions bien. Suivez son conseil, s'il en est encore temps.

Puis Hortense rendit à son amie le baiser qu'elle venait de recevoir.

Au milieu d'avril, les campagnes sont tout en fleurs à Brant. C'est une magnificence sans égale dans les vergers : on dirait le gigantesque bouquet du monde entremêlé de verdure, qui s'épanouit

chaque jour et grandit de plus en plus. De son canapé, où elle passait les après-midi, Hortense voyait cette grande résurrection de la nature. Elle en jouissait beaucoup, lorsque nul souffle de regret ne venait agiter son esprit ordinairement si serein. Mais, lorsque le désir de se rattacher ici-bas survenait, la pauvre enfant fermait les yeux pour ne rien voir, ou faisait abaisser les rideaux de la fenêtre.

« La vie vient, disait-elle alors ; la vie vient, même pour les choses inanimées, et moi je vais partir pour les lieux froids de la terre ! Adieu, oiseaux qui chantez vos chants d'amour et volez gaîment d'un arbre à l'autre ! Adieu, fleurs éclatantes, près si verts, arbres si beaux ! Vous n'avez jamais souffert ! »

Après cette plainte amère, on l'aurait vue pleurer, puis reprendre à demi-voix, avec un accent de paix ineffable :

« Et toi aussi, tu viens, toi, Jésus ! mon Sauveur et mon Dieu ! Ah ! viens fortifier mon âme ! Toi, le seul véritable ! Toi, l'amour céleste, éternel ! »

Un dimanche matin, elle fit demander Joseph. Dans la nuit, elle avait eu une crise très douloureuse. Il arriva aussitôt, et, dès qu'elle put le recevoir, il s'établit à côté du canapé où elle était assise. Vers le soir, comme sa tante était aussi là, Hortense lui demanda de la laisser seule un moment avec Joseph, pour lui parler sans témoin de ses affaires.

— Vous les réglerez donc, Joseph, ces affaires, ainsi que je l'ai écrit dans mon testament. Aujourd'hui, c'est fini : la vie d'ici-bas va m'échapper. Je partirai bientôt pour un monde sans péché et sans souffrances. Mais, avant de vous dire adieu, je voudrais qu'il ne restât plus rien de caché entre nous ; je vais donc vous adresser une ou deux questions auxquelles vous répondrez en toute franchise. À votre tour, faites-m'en si vous le désirez. — Dites-moi donc, Joseph, si vous avez jamais aimé d'amour une jeune fille ?

— Hortense, répondit Joseph sans hésiter, je n'ai jamais aimé personne plus que vous.

— Merci, Joseph ; vous dites donc que je suis la première dans votre cœur ; cela m'est bien doux : après moi ?

— Après vous, c'est Louise.

Hortense ferma les yeux et resta silencieuse, les mains jointes, dans l'attitude d'un profond recueillement. Joseph lui demanda :

— Et vous, Hortense ?

— Moi, répondit-elle, j'ai souffert : dans ce moment, je souffre beaucoup. Appelez votre mère, Joseph.

Il courut à la porte, de là au bas de l'escalier, et appela ; puis il revint auprès d'Hortense, visiblement agitée et dont le cœur battait si fort,

qu'on entendait dans toute la chambre ses secousses et ses soubresauts. La mère ne venait pas.

— Pardon, Joseph, mais ma tante ne vient pas : aidez-moi à me soulever plus haut.

Ainsi qu'il l'avait vu faire plusieurs fois à sa mère, Joseph passa doucement ses bras sous ceux d'Hortense, qui mit les siens autour du cou de son cousin et se sentit élevée, fermement soutenue. Elle appuya de côté sa tête chancelante, sur l'épaule de Joseph.

— Merci, murmura-t-elle ; je suis mieux là : je voudrais y mourir... Mais non, reprit-elle un instant après, ce ne serait pas bon.

— Restez seulement ainsi, lui dit-il ; je vous y garderai tant que vous le voudrez.

— C'est passé maintenant ; replacez-moi où j'étais. Il la descendit sur ses coussins, après quoi elle ajouta :

— Ne regrettez rien pour moi, Joseph. Ce que Dieu a voulu était bon, pour moi, pour vous, pour nous tous. Sans la souffrance, jamais peut-être mon cœur ne se fût donné à Dieu ; et vous, placé autrement, n'auriez pas vu le devoir où il était. Ainsi, tout est bien. Seulement, Joseph, quand vous aimerez, prenez garde : vous êtes un homme. Je vous lègue Louise ; vous l'aimerez et vous l'amènerez ici. Adieu, maintenant. Dans le ciel, on pourra s'aimer toujours.

M^{me} Alise vint enfin. Elle n'avait pas entendu la voix de son fils, étant allée faire quelques pas dans le verger. Elle en rapportait des violettes pour Hortense.

— Merci, ma tante ! vous pensez toujours à me faire plaisir. — Joseph, si vous pouviez passer la soirée ici ?

— Oui, oui, je reste, Hortense ; je resterai toujours.

Vers minuit, après quelques heures d'un sommeil paisible, une nouvelle crise survint. Elle fut courte. Hortense donna une main à Joseph, l'autre à sa tante en leur disant :

— Serrez-les bien : Il vient !

— Qui est-ce qui vient, mon enfant ? dit la mère.

— Celui qui m'a sauvée, Celui qui m'a aimée d'un amour éternel. Une dernière secousse avait déchiré ce noble cœur. L'âme s'était envolée.

Le lendemain, lorsque M^{me} Alise entra seule dans cette chambre, un sourire céleste était répandu sur les traits glacés d'Hortense. Sa main droite tenait toujours le bouquet de violettes. La veuve se signa respectueusement, puis elle dit à haute voix :

— Repose en paix, ma fille. Dieu avait fait de toi une sainte, aussi t'a-t-il prise dans son ciel.

CHAPITRE XXVII

Que faire maintenant de toutes mes pensées

*.....
De tout ce que j'entends, de tout ce que je vois?*

V. HUGO.



Les semaines, les mois s'écoulèrent. Joseph avait perdu toute gaîté depuis la mort de sa cousine. Cette révélation inattendue de sentiments dont il ne soupçonnait point l'existence, lui causa des remords qui le visitèrent bien souvent. Et pourtant, qu'avait-il à se reprocher? Peut-on faire naître l'amour à son commandement? Non. Il avait donné à Hortense l'affection véritable d'un frère, et, ainsi qu'il le lui avoua, elle tenait la première place dans son cœur après sa mère. Avec son caractère fort, mais non moins ardent et passionné, avec sa dignité et son élévation d'âme, Hortense sut rester maîtresse d'elle-même à l'extérieur. Le fond, hélas! n'en fut que plus atteint et plus incessamment consumé. M^{me} Alise ne le supposa pas même. Elle pensait que ces deux jeunes gens s'aimaient bien assez pour se marier et faire bon ménage, voilà tout. Mais elle ne chercha jamais à favoriser un rapprochement qui, pensait-elle, devait venir directement des intéressés au premier chef. Quand on lui parla de Joseph à ce point de vue-là, elle répondit :

— Joseph est un homme ; il sait ce qu'il doit faire et comment il doit agir. Pour ma nièce, je serais très heureuse qu'elle devînt ma fille, quand même elle ne posséderait pas un sou.

Maintenant, après les quatre années auxquelles nous venons d'assister, il y avait loin du Joseph actuel à celui que nous vîmes pour la première fois réglant son compte d'ouvrier avec Louis Bochet, fermier de la Verdaine. Aujourd'hui, le fils de la veuve a trente ans. Il ne chante plus :

*Amis, la matinée est belle,
Sur le rivage assemblons-nous.*

Il ne chante plus rien. — Il porte le deuil d'Hortense non seulement à son chapeau, mais il le porte dans le cœur. Et cependant, nous le répétons, il ne l'aima jamais d'amour. Ah! si Hortense se fût relevée de cette dernière crise, oui, on peut croire qu'il l'eût aimée, et bientôt sans doute avec toute l'ardeur dont il était capable. Ce lot de bonheur ne devait pas être donné à l'orpheline ici-bas.

Aujourd'hui donc, nous voici à la fin d'août. La moisson est terminée chez Michel. Joseph est resté à la Bélossière, mais il a dû aller souvent à Brant pour les affaires de sa cousine. Il a hérité des terres, et sa mère de ce qui restait des créances. Sauf quelques legs à des établissements religieux ou de bienfaisance publique, la fortune entière de César Cléman a passé dans les mains du fils de ce François qui ne revint jamais. Singulière destinée des choses de la terre! Ah! c'est bien comme dit la Parole de Dieu en parlant des richesses: Ce que tu as amassé, pour qui sera-t-il?

Les objets personnels d'Hortense sont échus par testament à Louise; elle pourra les porter sans crainte, car ils sont bien donnés de cœur, et la maladie n'était pas de celles qui transmettent des germes pernicieux aux vêtements des morts. — Jamais Joseph n'a raconté à personne, pas même à sa mère, ce qu'Hortense lui a révélé au dernier moment. Mais Louise, déjà depuis quelque temps, était la seule qui eût compris Hortense, et sans doute parce qu'elle-même commençait à laisser prendre trop de place à Joseph dans son propre cœur. Voilà pourquoi elle fit à Hortense la réponse que nous connaissons. Et cependant, chez Louise, ce sentiment était encore très indistinct à cette époque-là: c'était un hôte qu'on examine, qu'on interroge, qui tantôt grossit et prend ses aises, tantôt disparaît comme un souffle léger, pour revenir bientôt plus fort et plus puissant. — On comprend de là qu'elle parlât très peu d'Hortense avec Joseph, et lui peut-être encore moins le premier avec elle.

Depuis ces grands événements, Joseph avait refusé de faire la lecture ordinaire de la Bible, le dimanche au soir. Il y assistait, mais laissait le culte de famille en entier à Michel, pour qui c'était sans doute un devoir en même temps qu'un privilège. Dès le matin de ce jour, il partait pour Brant, passait une partie de la journée avec sa mère, et se promenait seul aux champs dans l'après-midi. Marthe ne manquait guère de venir faire une visite à M^{me} Alise; si elle y trouvait Joseph, elle était aussi aimable et prévenante avec lui que son caractère froid le lui permettait. Quant à Joseph, à peine avait-il l'air de

remarquer sa présence, au bout d'un moment de conversation. Il réglait avec sa mère les travaux des deux domestiques pour la semaine suivante; puis, à la nuit, il revenait à la Béliosière, sans remarquer s'il faisait sombre ou non en traversant le bois. — Le lendemain il reprenait son travail habituel.

Un lundi matin, comme il était à l'ouvrage, seul avec Michel, et qu'il paraissait encore plus triste et plus préoccupé que d'habitude, ce dernier lui demanda ce qu'il avait: pourquoi il ne lui montrait plus la même confiance? Que si lui Michel, ou quelque personne de sa famille avaient des torts à son égard, ils étaient prêts à les réparer, autant que cela dépendrait d'eux.

— Ne suis-je donc plus pour vous, Joseph, lui dit-il, ce vieil ami qui vous est redevable de tant de manières, et qui serait si heureux de vous voir content?

— Pardonnez-moi, cousin, lui répondit Joseph. Vous êtes tous d'une grande bonté pour moi et je vous aime sincèrement. Mais je ne suis plus le même depuis la mort d'Hortense. Cette affreuse mort a laissé des doutes terribles dans mon esprit. Il y a des moments où je trouve les dispensations de Dieu d'une cruauté, d'une injustice révoltantes. À quoi sert-il donc d'être juste, aimable, bon et pieux, s'il faut voir une vie comme celle d'Hortense, brisée, quand elle avait tout pour être heureuse? Et cela, tandis que les méchants vivent longtemps, et prospèrent en ce monde! Si Dieu nous aime, pourquoi frappe-t-il son enfant qui suit le bon chemin, et laisse-t-il courir l'impie à son aise dans le mauvais, comme on le voit tous les jours?

— C'est donc cela qui vous rend si sombre depuis quelque temps. Si vous voulez que nous en causions pendant quelques minutes, remettons nos habits et allons nous asseoir à l'ombre, vers le bois. En fossoyant ici tout en parlant, nous nous fatiguerions de deux manières.

Michel et Joseph renfilèrent leurs gilets tricotés et vinrent à l'endroit désigné: le premier reprit l'entretien.

— Le mot *pourquoi*, dit-il, qui est à la base de votre question, se retrouve devant tout ce qui nous arrive ici-bas.. Je me reconnais incapable d'y faire une réponse, si vous la voulez semblable au résultat d'une règle d'arithmétique. *Pourquoi*, d'abord, suis-je né? Pourquoi mon nom est-il Michel Dombre, au lieu d'être Lazare ou Napoléon? pourquoi suis-je un homme libre, maître de mes actions, au lieu d'un esclave attaché à la chaîne pour toute ma vie? Pourquoi suis-je né dans un pays où, dès mon enfance, j'ai entendu parler d'un seul Dieu, Éternel, Créateur, Sauveur, au lieu d'avoir eu pour parents des Chinois qui m'auraient tué, peut-être, ou des nègres qui m'auraient vendu comme une pièce de bétail? — Pourquoi aussi, moi l'aîné d'une

famille nombreuse, ai-je été en quelque sorte forcé de quitter la maison paternelle, pour venir me tourmenter ici pendant quinze ans ? — Pourquoi, Joseph, êtes-vous alors venu en ce pays, chez moi précisément, pour donner à mes affaires une tout autre direction et me sortir du borbier où je m'enfonçais chaque jour davantage ? — Et vous, pourquoi n'avez-vous pas été tué par les Arabes ? Pourquoi votre père a-t-il dépensé son bien en six mois, pendant que vous avez dû rester six ans au service de la France pour regagner votre héritage ? Et tandis qu'un si grand nombre de jeunes gens se conduisent mal, à l'armée ou ailleurs, pourquoi mieux qu'un autre, avez-vous pris le bon chemin ? Lorsque je vous ai parlé de Dieu, de Jésus et de la Rédemption, pourquoi trouvâtes-vous tant de bonheur à croire que c'est bien ce qu'il nous faut ; que l'Évangile est la grande Bonne-Nouvelle apportée aux hommes ? Aujourd'hui, pourquoi votre esprit s'élève-t-il contre les dispensations du Souverain maître des cieux et de la terre ? Au lieu de vous soumettre à sa volonté, pourquoi ne voyez-vous que renversement de l'ordre juste et saint ici-bas ? — Comment répondre à tous ces pourquoi, ainsi qu'à mille autres tout prêts à se dresser devant nous ? C'est là une chose impossible à un être chétif et borné. Je sens seulement ceci, Joseph, dans le fond de mon âme : c'est que, s'il m'arrive de me laisser dominer par de telles questions, je suis alors, comme dit la Parole de Dieu, *infidèle à la génération de ses enfants*. Je me mets à la place où, vermisseau d'un jour, je ne dois pas être, en présence de Celui qui m'a créé. Et si ma conscience parle, alors, je reviens à mon Sauveur, en qui j'ai cessé de croire pour un instant. Lui seul me ramène à considérer les choses de cette vie par leurs vrais côtés ; il m'explique pourquoi je dois lutter, il me fait comprendre qu'il y a des mystères insondables en Dieu, et que nous ne devons pas juger l'Éternel à notre point de vue d'hommes rebelles à sa volonté, de nous bien connue. — Pourquoi les uns vivent longtemps et sont heureux, ou du moins paraissent heureux sans lui obéir ; et pourquoi les autres, qui l'aiment et le révèrent, sont enlevés avant l'âge et n'ont fait que souffrir, c'est son secret. Il n'est point tenu de me le déclarer. Mais Dieu est juste : il est impossible qu'il trompe, impossible qu'il se trompe dans ce qu'il fait. Il fait vivre quand il veut ; il fait mourir quand il le veut. Les siècles, en sa main, n'ont pas de mesure. À son point de vue à lui, notre vie d'hommes est autre chose que ce que nous nous représentons. J'ai foi en Lui, car il existe. Nul autre que Jésus n'est le Chemin, la Vérité, la Vie éternelle. Il est cela, ou il n'est rien, et il est impossible qu'il ne soit rien. Si vous voulez le voir, le toucher de votre main, ne croire en Lui que lorsque vous aurez tout compris et que tout aura été prouvé à votre esprit par le raison-

nement, jamais vous ne croirez. Souvenez-vous de la réponse faite au disciple Thomas, et, mieux encore de cette parole si profonde : *Celui qui ne reçoit pas le royaume des deux comme un enfant, n'y entrera point.* — Hortense a cru en Jésus ; elle a reçu la bonne part, soyez-en sûr. Ne vous a-t-elle pas dit elle-même : *Tout est bien.* Elle est morte en paix, heureuse de mourir.

— Elle eût été heureuse de vivre, interrompt Joseph.

— Oui, mais pouvez-vous affirmer qu'elle l'eût été ? Et s'il vous reste un peu de foi en cette vie éternelle promise à tous ceux qui *meurent au Seigneur*, pensez-vous que l'âme d'Hortense regrette notre soleil, avec toutes les luttes que le péché amène dans notre vie et toutes les misères de nos pauvres corps ? Joseph, croyez-en quelqu'un qui a souffert plus que vous ne le supposez : il n'y a rien de solide en nous que la foi ; la foi chrétienne, simple et personnelle à l'œuvre entière de Christ. Il n'y a de vrai bonheur que dans la vie de la foi. Nous habitons un monde où règne le désordre moral⁴³. Et c'est pour cela que nous voyons des injustes et des méchants être à leur aise sur la terre, pendant que des justes et des bons sont en proie à beaucoup de souffrances. Mais laissons écouler le temps présent. Dieu fera lui-même quelque jour un grand triage, et il rendra à chacun selon ses œuvres... Nous l'avons tous prié de guérir votre cousine ; moi, en particulier, j'ai vivement désiré qu'elle vécût et devint votre femme. Quand vous auriez pu y penser de cette manière, vous ne l'auriez pas fait ; et plus tard son double deuil vous imposait plus ou moins l'obligation de vous taire.

— Je n'ai jamais eu la pensée d'épouser Hortense ; je l'aimais trop comme une sœur.

— Eh bien, Joseph, pourquoi ne l'avez-vous pas aimée autrement ? Voilà un de ces *pourquoi* auquel vous êtes vous-même incapable de répondre. Elle était digne de votre amour, cependant, et...

— Retournons travailler, cousin : merci de ce que vous me dites. Je tâcherai de croire Dieu plus que je ne l'ai fait depuis quelque temps. S'il me revient de nouvelles pensées, je vous en parlerai ; mais la vie me paraît parfois bien triste.

— Cher ami, la vie n'est gaie longtemps pour personne : la vie, pour le chrétien, c'est le remplacement graduel de sa volonté personnelle par la volonté du Père céleste, et cela ne peut avoir lieu sans combat de notre part. Votre mère est peut-être une des chrétiennes les plus heureuses que je connaisse. Elle ne discute jamais,

43 - [NdÉ] À cela on peut ajouter, nous habitons un monde profondément **déchu**. Doctrine confirmée à tous les jours, de manière tout à fait empirique par la une de n'importe quel quotidien...

ni avec Dieu, ni avec personne. Elle *croit* et va droit devant elle, sans s'embarrasser des obstacles dont les autres sèment leur route ou la trouvent semée à tout moment. Combien je voudrais que ma chère femme eût une foi aussi pratique, aussi vivante!... Mais oui, allons travailler : il fait trop frais ici.

Des conversations de ce genre eurent lieu plus d'une fois entre Michel et Joseph. Tantôt le jeune homme paraissait convaincu et soumis, tantôt le doute revenait de plus belle sur un point ou sur un autre, et alors l'excellent Michel voyait bien que les paroles humaines sont impuissantes pour convaincre les cœurs. Il finit donc par se borner à prier pour Joseph et à lui témoigner toujours plus de sympathie. Mais ce dernier ne lui avait pas tout avoué.

Cet état pénible pour les uns et les autres durait encore, lorsqu'une circonstance imprévue vint opérer une forte diversion dans l'esprit et le cœur de Joseph. Septembre et octobre avaient apporté à la terre leur tribut d'occupations, et celle-ci, en mère féconde, remplissait les tonneaux des caves, les arches à blé, les serres à légumes. Les semailles étaient terminées. À la Bélossière, on récoltait des glands de chêne, le long du bois, pour faire une plantation que Joseph conseillait d'établir sur divers petits mamelons, où la charrue ne pouvait tracer des sillons réguliers. En d'autres endroits, on mettrait aussi des graines de sapins, de pins et de mélèzes. Ces petits bosquets donneraient plus tard de la physionomie à la campagne et seraient d'un agréable coup d'œil.

Or, un dimanche, comme à l'ordinaire, Joseph était allé à Brant. Dans l'après-midi, il se rendit seul au cimetière, placé sur une élévation naturelle du sol. Le soleil se couchait, mais ses derniers rayons venaient encore animer les feuillages dorés de l'automne, feuillages qui, eux aussi, seraient bientôt la proie du souffle froid de la mort. À l'est, le grand bois des Aules cachait les collines de la ferme de Michel ; il laissait bien voir, en revanche, les ondulations des terrains sur lesquels il était placé. Joseph trouva encore quelques boutons de roses blanches sur la tombe d'Hortense, et il resta là un grand moment dans une contemplation intérieure de la vie à venir. Il revit bien sa cousine, mais elle était pour lui un esprit pur dans une forme glorifiée. La terre n'existait plus pour elle, et les liens d'affection qui les unissaient n'avaient rien de mortel. Ici dormaient les générations de la famille Dombre ; là, celle des Mastinjaux. Les Cléman, peu nombreux, reposaient sur la pente du cimetière qui recevait les rayons du soleil couchant. De ce nom-là, il n'y avait plus que sa mère et lui. En quittant ce lieu solitaires, d'où tant de morts sortiront un jour à la voix de Celui qui reviendra sur les nuées du ciel, Joseph se sentait plus calme,

plus paisible. — Les dernières paroles d'Hortense lui revinrent à la pensée avec une grande force : — « Je vous lègue Louise ; quand vous l'aimerez, prenez garde ! vous êtes un homme. »

Il était déjà tard lorsqu'il arriva à la ferme. M^{me} Émilie, seule, l'attendait à la cuisine.

— Bonsoir, Joseph, lui dit-elle d'une voix encore plus amicale qu'à l'ordinaire. J'étais bien impatiente de vous voir de retour. Comment est votre mère ?

— Très bien ; merci. Elle vous dit beaucoup d'amitiés. Et où sont-ils tous, ici ?

— Mon mari écrit à Ernest ; Justin dort, et Louise est montée dans sa chambre, étant fatiguée. Elle m'a recommandé de vous donner le bonsoir de sa part. Vous devez avoir faim, Joseph : voilà du gâteau levé que nous vous avons gardé et du vin sur la table ; servez-vous.

Le gâteau avait une couleur appétissante, et le vin, bien sec, pétillait dans le verre. Joseph, ayant faim, ne se fit pas presser. Comme il avalait les premières bouchées du gâteau, qui portait mal à propos le nom de *levé*, puisqu'il était ferme, compact et rassis, mais d'autant meilleur, M^{me} Émilie lui dit d'un air confidentiel :

— Nous avons eu un dimanche bien agité, mon pauvre Joseph. J'aurais bien voulu que vous fussiez ici dans l'après-midi !

— Comment donc ! qu'est-il arrivé ?

La mère alla fermer complètement la porte laissée entr'ouverte et revint près de Joseph.

— Il est arrivé, reprit-elle, une visite extraordinaire, dont le résultat me donne une vive inquiétude. Vous êtes presque notre enfant, Joseph ; je ne veux rien vous cacher. D'ailleurs, je pense que mon mari vous en parlerait demain ; ainsi, il vaut autant vous mettre au courant tout de suite.... Vous vous souvenez de ce jeune homme qui passa ici avec vous cet été, en venant de la revue ?

— Benjamin Foster ?

— Précisément. Eh bien, il est venu avec son père soi-disant pour voir du bétail ; mais, avant de partir, le père Foster a demandé Louise en mariage pour son fils.

Joseph tenait son gâteau d'une main, de l'autre un couteau de table ; en écoutant ce que disait la mère, il resta d'abord comme pétrifié ; puis il jeta son couteau avec vivacité et reposa la pâtisserie sur l'assiette.

— Que faites-vous, Joseph ? Mangez donc pendant que je vous raconte l'histoire.

Ah bien oui ! manger : le pauvre garçon eût été incapable d'avaler une nouvelle bouchée, et de boire encore moins. Il restait là comme

une statue. Benjamin Foster, fils unique, riche beaucoup plus que lui, beau garçon et d'un caractère aimable, était fourrier d'une compagnie dans laquelle Joseph faisait les fonctions de sergent-major. À la dernière revue, ils avaient fait connaissance, et Benjamin passa par la Bèlossière en retournant à Greuse, son lieu d'habitation.

— Oui, continua M^{me} Émilie, ils sont donc venus. Nous nous attendions si peu à une ouverture pareille, que nous en sommes encore tout bouleversés. Je comprends que cela vous étonne aussi beaucoup, Joseph.... Mais mangez donc et buvez : vous aviez faim en arrivant.

— Avez-vous déjà décidé quelque chose ? demanda-t-il d'une voix mal affermie.

— Non ; mon mari a dit qu'il fallait du temps pour réfléchir, mais qu'il laisserait Louise libre de se décider comme elle voudrait.

— Et Louise ?

— Elle n'a rien répondu : cela lui a causé une émotion bien grande ; c'est naturel. Ah ! mon pauvre Joseph, quel changement pour nous tous si Louise nous quitte ! Que de soucis, que d'inquiétudes pour une mère ! Je m'étais, je ne sais pourquoi, mis dans l'esprit que Louise ne nous quitterait jamais. Que Dieu ait pitié de nous ! Mais pourtant je me dis : Sa volonté soit faite !.... S'il vous plaît, Joseph, mangez donc et buvez ; si vous ne mangez pas, vous me ferez de la peine et je regretterai de vous avoir parlé ce soir. Prenez donc ce morceau de gâteau : je sais que vous l'aimez, et je m'étais réjouie de vous l'offrir.

— Merci : impossible ; j'ai mangé de reste. Bonsoir. Je me sens très fatigué aussi et je monte dans ma chambre.

— Bonsoir, Joseph. J'espère que vous pourrez dormir et vous reposer ; pour moi, je suis presque sûre de ne pas fermer l'œil. Vous ne parlerez pas le premier à mon mari de ce que je vous ai dit. Justin ne sait rien, et je pense qu'il faut laisser Louise faire comme elle l'entendra.

— Sans doute, répondit-il, à moitié mort d'émotion contenue.

Quand il fut dans sa chambre, en proie à toutes ses pensées, son agitation ne fit qu'augmenter. L'idée de voir Louise appartenir à Benjamin lui était si odieuse qu'il ne pouvait la supporter. Il en deviendrait fou. Benjamin emmènerait Louise chez lui ! elle serait sa femme ! ils s'aimeraient ! Joseph verrait tout cela de ses yeux ! Non, mille fois non, s'il y pouvait quelque chose ! — Mais peut-être s'aiment-ils déjà depuis quelque temps ? Où se sont-ils vus ? Au retour du marché, où Louise va souvent. Il faut bien qu'il y ait du chemin fait dans ce sens, puisque le père Foster la demande. Alors, c'est le comble du malheur pour moi.

Telles étaient quelques-unes des réflexions de Joseph. Il vint à la fenêtre restée ouverte. La lune éclairait les bois silencieux. La terre dormait, les oiseaux dormaient. Les étoiles et les soleils continuaient leur marche régulière dans les espaces, et l'infini se laissait entrevoir derrière eux. — Joseph essaya d'y chercher Celui qui réside dans l'éternité: il poussa un grand soupir sans formuler une parole: mais ce soupir disait tout.

En abaissant le regard dans la cour, il vit un homme assis sur le banc adossé au mur de la maison. C'était Michel, qui, après avoir écrit à Ernest, était venu aussi réfléchir seul, en présence de Dieu. Il aperçut Joseph à sa fenêtre.

— Vous ne dormez pas, lui dit-il: si vous voulez causer un moment avec moi, venez ici.

Joseph descendit légèrement, pour n'éveiller personne, et vint s'asseoir à côté de son vieil ami. Celui-ci lui prit la main.

— Ma femme vous a parlé de nos grandes affaires, lui dit-il; ce n'était pas si pressant de vous en entretenir; mais enfin, elle vous a traité comme un des nôtres, et vous l'êtes bien réellement. Que nous conseillez-vous, Joseph?

— Moi, rien: je n'ai pas de conseil à donner dans une circonstance aussi délicate; je me sens d'ailleurs trop intéressé pour...

Il n'acheva pas.

— Pour quoi? demanda Michel.

— Pour rien, répondit brusquement Joseph.

Michel attendit un moment avant de reprendre la parole. Enfin, il dit avec lenteur, comme se parlant à lui-même:

— Benjamin Foster est un aimable garçon, bien élevé, riche, d'une bonne famille. Louise le connaît peu. Nous la laisserons libre de se décider elle-même; mais j'ai la conviction bien arrêtée qu'elle refusera. — Joseph, vous êtes bien fatigué, et moi aussi; allons essayer de dormir, de nous reposer tout au moins. Je vous disais bien, il y a peu de temps, qu'il fallait se préparer à beaucoup de renoncements en ce monde, malgré tout ce que le Seigneur nous donne et sa grande bonté à notre égard.

Joseph remonta chez lui. Ah! comme cette parole du père lui était précieuse: *elle refusera!*

Le lendemain, Louise, déjeunant seule avec sa mère, lui demanda si Joseph était instruit de ce qui se passait.

— Oui, mon enfant; j'ai pensé qu'il était convenable de lui en parler. Joseph est trop de notre famille pour qu'on puisse lui cacher une chose pareille. Quand il est arrivé hier au soir, je lui ai tout raconté pendant qu'il mangeait.

— Et qu'a-t-il dit ?

— Rien, ma chère ; mais il a jeté son couteau à l'autre bout de la table, il a posé le gâteau qu'il tenait à la main et n'a plus voulu y toucher. Il est devenu très sombre. Malgré toutes mes prévenances, toutes mes supplications, il a été impossible de lui faire prendre une bouchée de plus, ni même boire son verre de vin qu'il a laissé. Je n'ai pas pu en tirer un mot, si ce n'est qu'il a demandé si nous avions décidé quelque chose. — Il est monté dans sa chambre ; plus tard, il est descendu vers ton père, sur le banc. Ils ont parlé de ce qui te concerne et de Benjamin Foster. Joseph a dit qu'il n'avait point de conseil à donner. Il paraît que cette nouvelle l'a renversé. — Si tu nous quittes, ma chère enfant, ah ! je crains bien que tout n'aille mal ici. Et quant à Joseph, il fallait qu'il fût terriblement attaché à Hortense pour que, depuis la mort de sa cousine, il ait changé à ce point-là.

— C'est bien naturel de sa part, ma mère. Mais je pense, en effet, que je ferai mieux de ne pas vous quitter ; je vais prier mon père d'écrire dans ce sens à Benjamin, qui est pourtant un bon garçon.

— Ne te décide pas comme cela si promptement, Louise ; tu pourrais en avoir du regret plus tard. Rien ne presse ; tu as le temps de réfléchir.

— Non, non, je suis toute décidée, et, pour tous, le plus tôt sera le mieux.

Louise se rendit en effet auprès de son père. — De temps en temps, la jeune fille ne pouvait s'empêcher de penser presque tout haut : « quel bonheur ! il a jeté son couteau en l'air ! » — De son côté, la mère disait : — « Mais, mais, comme elle est prompte, notre Louise ! Je n'aurais pas cru qu'elle se décidât en si peu de temps. Et ce Joseph ! Ah ! comment tout cela finira-t-il ? »

Dans l'après-midi de ce même jour, Louise vint appeler Joseph, qui travaillait sur une des élévations du sol qu'on voulait boiser. C'était à cent pas de la maison, tout au plus. Elle lui dit qu'un étranger venait d'arriver à la ferme avec son char et demandait qu'on lui vendît trois agneaux du printemps. Michel ne voulait pas terminer le marché sans l'avis de Joseph. — Celui-ci mit son trident à l'épaule ; et, tout en marchant avec lui, Louise hasarda une question.

— Pourquoi êtes-vous si triste avec nous depuis longtemps ? lui dit-elle. Est-ce que nous vous aurions fait de la peine sans le savoir ?

— Non, Louise ; oh ! non, personne ici ne m'a causé la plus petite peine.

— Alors, qu'avez-vous donc ? Est-ce que vous ne nous aimeriez plus comme autrefois ?

En disant cela, Louise rougit ; mais Joseph, marchant les yeux

baissés, ne s'en aperçut pas.

— Que je ne vous aime plus de la même manière qu'autrefois, Louise, c'est la vérité. Je l'ai trop bien senti hier au soir. Conservez-moi votre précieuse affection ; j'en ai besoin plus que jamais. — Dans peu de jours, si cela m'est permis, je vous en dirai davantage.

Ils arrivaient. Michel et l'étranger étaient devant la porte de la bergerie, le char et le cheval dans la cour, ce dernier attaché à un arbre. Comme Joseph et Louise passaient à côté du char, un énorme chien gris, couché à plat ventre contre les roues, se leva, vint flairer par derrière le pantalon de Joseph en le suivant la tête basse. Au bout de quelques pas, l'animal s'élança d'un bond sur le jeune homme et le mordit vigoureusement au bras droit. Louise poussa un grand cri. Joseph rejeta le chien par terre et lui asséna sur la tête un coup du trident de fer, dont la douille, portant en plein sur le cerveau, fit voler le crâne en éclats. La bête s'affaissa sur elle-même, sans mouvement et sans vie. Michel et l'étranger accoururent.

— Votre chien est-il enragé ? demanda Joseph, dont le regard était bouillonnant de colère.

— Mais non, mais non ; il était en parfaite santé ; il était bien un peu méchant, surtout avec les chiens. Ah ! mon Dieu, quel grand chagrin pour moi. Un chien pareil, la terreur de la contrée !

— Oh ! bien, monsieur, reprit Joseph, qui avait reconnu l'animal, n'ayez pas de regret. Mon trident a fait une bonne action.

Ayant dit cela, et suivi de Louise, plus morte que vive, il se rendit à la cuisine de la maison.

— Joseph, Joseph, lui dit-elle, montrez-moi votre bras ; que je voie vite ce qu'il faut y mettre.

— Ma chère Louise, allez me préparer une bande de toile et une poignée de coton en laine, si vous en avez. Je vous appellerai ou j'irai à la chambre ; pour le moment, je veux laver cette sottie morsure sous le robinet de l'évier.

Dès que Louise fut dans l'autre pièce, Joseph mit dans le feu un fourgon de fer qu'il trouva au foyer, puis il souffla sur les charbons ardents. Il alla ensuite laver le sang, revint près de la cheminée et s'appliqua lui-même cinq ou six fois sur le bras le fer rouge tiré du brasier. Cela fait, il se rendit vers Louise.

Toute tremblante encore, celle-ci déchirait de la toile de coton, dont elle cousait les bouts ensemble, pendant que sa mère cherchait de l'ouate au fond d'un tiroir.

— Comme on sent le brûlé ! dit cette dernière : Louise, ne sens-tu pas ? d'où vient donc cette odeur ? pourvu que la maison...

— Ma mère, répondit Louise avec une sorte d'impatience et les yeux

tout en pleurs, ne voyez-vous donc pas que Joseph s'est brûlé lui-même les places mordues ? Ah ! j'ai bien vite pensé que vous vouliez faire cela, Joseph ; et comme je vous admire d'en avoir eu le courage !

— Ce n'est rien, ce n'est rien, dit-il, bien que la douleur fut en ce moment très vive. Quand vous m'aurez arrangé cela, Louise, il n'y paraîtra plus. Mais ne pleurez donc pas ainsi : vous me donnez une émotion que je ne puis supporter.

Louise essuya ses larmes ; et bientôt, le bras soigneusement embandé, Joseph retourna à la bergerie. — Gaspard creusait déjà une fosse ; on allait y jeter le chien, mais Joseph s'y opposa.

— Voici justement M. Chournier au bout de l'avenue, dit-il. Il faut qu'il examine l'animal pour savoir s'il était malade.

Le vétérinaire, qui venait se promener à la Béliosière pour passer le temps, fut bien étonné d'y trouver de la besogne toute prête. L'autopsie prouva que le chien était en parfaite santé, lorsqu'il avait mordu Joseph. Cela rassura toute la compagnie.

— Mais, c'est une chose bien étonnante, dit M. Chournier, que l'animal ait eu autrefois les deux grandes canines inférieures cassée. Il n'est pas vieux, et tout le reste de la mâchoire est superbe.

— C'est moi qui la lui ai rabattue ainsi il y a quatre ans, dit Joseph, lorsqu'il étranglait le chien d'arrêt de M. Tillier.

— En ce cas, mon camarade, reprit le médecin des bêtes, c'est un compte qu'il vous a payé, et lui n'a eu que ce qu'il méritait. Il vous a reconnu, voilà toute l'affaire. — Qu'avez-vous mis à votre bras ?

— Le fer rouge d'abord, ensuite du coton sous cette bande.

— Très bien : le fer est de trop, car, je vous le répète, l'animal est sain comme une cloche. À l'école vétérinaire de Lyon, on nous amenait souvent des chiens malades, pour essayer de les guérir. De temps en temps, ils nous mordaient. Ma foi ! nous avions toujours des baguettes de fer rouge à notre portée : on cautérisait sur le champ la morsure, et on n'y pensait plus. Pour ma part, j'ai été mordu plus d'une fois. — Ici, il n'y a pas le moindre danger. — Maintenant, monsieur le propriétaire, vous pouvez faire jeter le défunt dans le creux, et me payer vingt batz. Mais n'ayez donc plus de ces grands diables de mâtins. Un beau terre-neuve, ou un saint-bernard, cela vaudra beaucoup mieux. Et puis, recommandez à vos gens de ne l'exciter contre personne. Celui-ci, que voilà maintenant à son repos, ne jouissait pas d'une très bonne réputation. Quant à vous, Joseph, il est sûr que votre coup a porté avec une remarquable justesse, et il faut que vous ayez le bras vigoureux. — Alors, papa Michel, que nous dites-vous de neuf ?

— Ce monsieur veut acheter trois de mes agneaux ; venez les voir

avec nous.

Ils allèrent. Michel fut coulant sur le prix, et Joseph, par prudence, n'insista pas pour qu'il en obtint le plus possible. On mit les agneaux sur de la paille dans le char; on leur lia doucement les jambes pour qu'ils ne pussent s'échapper ou tomber, et bientôt M. Gorand quitta la Béliosière, y laissant la dépouille de son gros *Vorace*, recouverte de menu gravier.

Tels furent les incidents qui sortirent Joseph de sa rêverie taciturne et l'amènèrent bientôt à s'expliquer.

Les morsures n'étaient pas graves: c'était plutôt une forte pression du bras, que des déchirures profondes; mais la brûlure ne se guérit pas promptement. Il lui faut du temps pour achever son œuvre corrosive; et, celle-ci terminée, elle laisse des marques blanches en souvenir. — Joseph, on le comprend, ne voulut pas changer de docteur pour les pansements: Louise s'en acquittait à merveille, avec ses doigts souples, sa main ferme et légère en même temps. Pendant qu'elle était ainsi occupée, Joseph avait tout le temps de la regarder, de l'admirer. Comment était-il possible que, la sachant douée d'un caractère si franc, si doux et si égal, d'une figure si attrayante, d'une piété vraie, plus ancienne que ses propres convictions à lui, il n'eût pas donné son cœur beaucoup plus tôt à Louise? C'est que, nous l'avons dit, Joseph avait porté le deuil d'Hortense: jusqu'à la mort de sa cousine, aucun travail, aucun développement prononcé de sentiments tendres ne s'était fait dans son âme. Tout à ses devoirs extérieurs, préoccupé d'une responsabilité considérable, et d'ailleurs assez incomplet comme jeune homme (d'autres diraient très sage) sur le sujet en question, il ne pensait à rien de plus. Maintenant, oh! c'était bien différent. Il avait appris par Michel la décision relative à la demande de Benjamin Foster. Le feu allumé dans son sein était plus brûlant que le fer appliqué sur son bras. Et, — chose étonnante, mais vraie! — Joseph qui embrassait autrefois si cordialement sa cousine Hortense, devint tout rouge, un jour où il se permit de caresser un peu la main de Louise, pendant qu'elle attachait le ruban de fil qui entourait sa brûlure. L'amour dans sa première fraîcheur est une fleur d'une délicatesse extrême. Heureux qui la respire et sait la conserver dans toute sa grâce et sa pureté!

Environ trois semaines après l'accident, — c'était un dimanche encore — Joseph dit qu'il n'irait pas à Brant. Les chemins étaient secs, pourtant; la journée claire et sereine: un vrai jour d'été de St-Martin. — Quand on eut dîné, et causé un peu en famille, Joseph demanda à Louise de faire quelques pas avec lui autour de la maison. — Elle attacha un fichu de laine sur ses épaules et le suivit. Ils allèrent

d'abord derrière la grange et regardèrent ensemble les superbes poules, les coqs vaniteux, les jeunes *poussines*. Grâce aux directions de la mère de Joseph, Louise avait obtenu des volailles de très belle race et d'un excellent rapport. — De là, les jeunes gens montèrent sur la colline la plus rapprochée. La campagne entière, dans ses diverses ondulations, se présentait à leurs regards. La haute maison, vue du lieu où ils étaient, avait l'air de leur sourire, car il y avait encore assez de verdure autour.

— Voilà donc, dit Joseph, ce lieu béni où Dieu me fit trouver une famille, lorsque je vins ici comme un pauvre ouvrier, il y a bien longtemps. Alors, vous aviez dix-huit ans, Louise, et moi vingt-six; aujourd'hui j'en ai trente bien comptés.

— Comme tout a changé depuis votre arrivée! répondit la jeune fille. Notre position à tous, l'aspect général, même les pierres du domaine. Nous vous devons ces belles améliorations.

— C'est-à-dire, reprit, Joseph, que je vous dois la connaissance de la vérité. Ne suis-je pas le mieux partagé de tous? J'ai appris à votre père comment on pouvait cultiver mieux ses terres; moi, j'ai fait l'expérience que le bonheur peut déjà se trouver ici-bas, et j'ai l'espérance qu'il existera pour toujours dans la vie à venir. Mais, Louise, ces champs et ces prés, et cette demeure que j'aime tant, je vais les quitter.

— Vous, les quitter! reprit la pauvre enfant dans une grande angoisse; puis, se reprenant bien vite, elle ajouta: Oui, je le comprends; votre mère ne peut pas rester seule, vous ne devez pas la laisser seule plus longtemps. Elle a besoin de vous, c'est bien naturel.

— Comme vous le dites, Louise, c'est naturel; mais je voudrais aussi lui donner une fille, ajouta-t-il en prenant la main qui se tenait pendante à côté de la sienne; une fille qu'elle aime beaucoup et que je ne pourrai jamais rendre assez heureuse. Louise, voulez-vous être cette fille-là?

— Joseph, comment puis-je vous répondre ici, à la vue de tout le monde?

— Personne ne nous voit que Dieu, Louise; personne que lui ne nous entend. Je vous demande si vous consentez à devenir ma femme chérie, et à vous établir avec moi à Brant, le printemps prochain?

— Joseph, dites-moi une chose: m'aimez-vous plus que vous n'avez aimé Hortense?

— J'ai aimé ma cousine comme une sœur, et j'aurais donné ma vie pour elle. Vous, Louise je vous aime autrement. Je sens que je vous

aime comme on aime quand on aime. Il m'est impossible de vous expliquer cela autrement. Louise, dites-moi que vous viendrez.

— Oui, Joseph, j'irai; et moi aussi j'irai avec bonheur. Que le Seigneur nous entende!

— Oui, reprit le jeune homme; qu'il soit notre joie en ce monde, comme il le sera pour l'éternité. — Retournons maintenant à la maison, et prenez le bras de votre fiancé.

— Mais, Joseph, dit Louise en souriant, il me faut encore le consentement de mon père et de ma mère, d'Ernest et de Justin.

— J'ai les deux premiers depuis ce matin; quant aux deux autres, on s'en passera, s'ils font les méchants. Cependant, Justin m'a offert depuis longtemps d'être mon ami de noces, et le brave Ernest est trop loin de nous pour que nous puissions espérer de le voir au printemps.

— Et Gaspard? fit Louise en regardant Joseph de son air le plus doux et le plus limpide.

— Gaspard! eh bien oui, il faudra lui en parler.

— Et ma tante Marthe?

— Ah! je n'y avais pas pensé; mais c'est qu'elle va devenir aussi ma tante, et moi qui suis du même âge qu'elle! La tante Marthe se mariera, vous verrez. Elle deviendra une dame de ville, tandis que vous, ma chérie, vous serez toujours la femme de Joseph Cléman, qui veut rester cultivateur toute sa vie.

— Il vous faudra bien suivre Justin de près, lorsque vous serez à Brant. Il est si jeune encore, et mon père a besoin de repos.

— Justin est un brave garçon; *notre* père, un excellent père. Nous viendrons souvent nous deux ici, et si votre bonne mère n'était pas contente, nous la menacerions de ne plus revenir.

— Vous parlez de gens contents, Joseph: il y a quelqu'un qui ne l'a guère été de moi, le jour où vous fûtes mordu par le chien.

— Vraiment! et qui donc?

— Benjamin Foster; n'avez-vous pas su?

Joseph serra le bras de Louise contre son cœur, en disant:

— Benjamin était bien hardi de venir se mettre à ma place; mais je lui pardonne tout maintenant.

CHAPITRE XXVIII

Arrêtons-nous sur la colline.

LAMARTINE.



Il est des veufs qui se remarient peu de mois après la mort d'une première femme : cela n'est pas joli. — Il est des veuves capables d'accepter un nouvel époux avant même d'avoir posé le grand deuil de celui qu'elles ont perdu : ceci est peut-être encore plus laid. En Amérique, où sans doute le temps est plus court que partout ailleurs, on m'a conté que certains veufs trouvent qu'un intervalle de six semaines entre une mort et un mariage est tout ce qu'il est possible de supporter. — Ici, nous avons d'autres idées sur ce sujet, qui me paraît, je l'avoue, trop délicat pour être traité dans un livre tel que celui-ci. Je m'abstiendrai donc de toute nouvelle réflexion à cet égard et me bornerai à dire que Joseph, en demandant la main de Louise, était parfaitement décidé à n'amener sa femme à Brant qu'une année après la mort d'Hortense. Voilà pourquoi il parla du printemps comme de l'époque du mariage. D'ici là il viendrait seul chez sa mère, pour s'habituer à la maison, et Louise passerait encore tout l'hiver chez ses parents.

M^{me} Alise, au comble du bonheur, ne put rester plus d'un jour sans accourir à la Bélossière pour embrasser la chère fiancée de son Joseph.

— Oh ! mignonne, lui dit-elle, comme je vous aime d'avoir dit oui simplement et sans arrière-pensée ! Mais c'est qu'on ne rencontre pas trois Joseph comme le mien dans une matinée ! Vous auriez beau courir le monde sept ans, que peut-être vous reviendriez sans avoir trouvé son pareil. Allez, ma fille, s'il ne tient qu'à lui, le bonheur sera toujours entre vous deux. Et puis, encore, vous avez la même foi, la même espérance. Quand même je reste dans l'Église où je suis née,

je pense la même chose que vous ; à ce matin encore, je me demandais pourquoi nous n'allons pas tous au sermon du ministre, ou tous au prône du curé. Pourvu que le fond du saint Évangile y soit, ils sont aussi bons l'un que l'autre. La confession est une chose à part, dont on use si l'on veut ; depuis que je suis en Suisse, j'ai préféré me confesse tous les jours au bon Dieu ; je lui demande sincèrement le pardon de mes péchés (et j'en ai pas mal sur la conscience), après quoi je sais qu'il m'aime et m'a fait grâce par notre Seigneur. — N'est-ce pas, cousin Michel, vous avez la même croyance ?

— Oui, ma chère cousine ; mais l'Église de Rome a introduit dans sa doctrine, dans ses enseignements et dans son culte de si graves erreurs, de si grands abus...

— Eh ben, Michel, tant pis pour ceux qui ont ajouté les erreurs et les abus ! C'est pas ma faute, à moi, s'ils y ont mis ce que vous dites. Et qui vous dira qu'à côté de la grande *vérité*, vous n'avez pas aussi dans votre Église quelques brimborions de mauvaise graine, dont le bon Dieu s'aperçoit très bien, quoique vous ne les voyiez pas. Allons ! laissons tout ça, ous qu'il est aujourd'hui, et réjouissons-nous du bonheur de nos enfants. — N'êtes-vous pas de mon avis, cousine Émilie ?

— Oui, ma bonne cousine ; mais, voyez-vous, je ne puis m'empêcher de penser à la grande privation que nous allons éprouver. Non-seulement Louise nous quittera, et c'est déjà un vide immense que rien ne pourra combler ; mais Joseph aussi abandonnera cette campagne, où nous avons tant souffert autrefois. Quand il n'y sera plus... C'est un sol si ingrat celui de la Bèlossière !

— Pas si ingrat que celui de votre cœur, ma pauvre cousine Émilie. Tenez ! si j'étais capable de rire en ce moment, je conseillerais au cousin Michel de se chercher une autre femme que vous. Moi, d'abord, je ne le cache pas ; si j'étais *qu'un* homme ; je ne vous aurais pas épousée, depuis que je vous connais. — Depuis quatre ans bientôt, je vis seule, moi, qui suis veuve ; je vous ai laissé mon fils durant tout ce temps ; il a remis les choses à leur place dans la campagne (le cousin Michel sait cela mieux que personne) ; Joseph a été à Paris pour vous ; il a fait encore quelques autres petites choses ; — et aujourd'hui vous trouveriez étrange qu'il s'arrangeât un peu chez lui avec Louise ? Chez lui, à Brant, savoir à quarante minutes, pas même, d'ici ? Oh ! ça, c'est un peu fort, cousine. — Mais enfin, comment pouvez-vous donc toujours offenser ainsi le bon Dieu avec vos jérémiades ! ça me passe, voyez-vous ! Mettons que vous allez être privée de votre fille : eh bien ! vous prenez une savoyarde qui puisse porter cinquante kilos sur la tête et quinze à chaque bras. Il paraît qu'on en fait encore quelques-

unes comme ça, de l'autre côté du lac. Vous la gardez trois ans, six ans, tant que vous voudrez, jusqu'à ce que Justin vous donne une belle-fille, qui alors remplace la servante pour aller vendre au marché, et vous donner une demi-douzaine de petits Justins et Justines ! Que voulez-vous donc de mieux ?

— Ah ! pauvre cousine, croyez-vous que je n'aie pas déjà pensé à tout cela depuis longtemps, et vu d'avance...

M^{me} Émilie s'arrêta brusquement. Une réflexion salutaire lui fit retenir sa plainte. Elle comprenait, elle sentait qu'elle avait tort dans ce qu'elle allait dire. Mais l'habitude était si ancienne et si profonde que, malgré ses efforts pour la vaincre, elle reparaisait à tout propos.

— Cousin Michel, puisque la cousine Émilie est comme ça si sotté (c'est qu'elle est trop heureuse, voilà tout), je ne lui demanderai pas un verre de vin ; mais bien à vous, qui avez plus souffert qu'il ne semble, et surtout que vous n'avez dit. — Je suis venue si vite, que je prendrai avec plaisir un verre de vin, mais un tout petit, bien entendu, avec une bouchée de pain. — Moi, je suis arrivée ici contente comme une reine, pour embrasser ma Louise, et voilà que sa mère me fait du chagrin ! — À votre santé, ma chère cousine Émilie ! prions Dieu pour le bonheur de nos enfants, et tâchons de lui rendre grâce pour toutes choses. Aujourd'hui, nous n'avons qu'à nous réjouir.

— J'ai bien du regret de vous avoir fait de la peine, cousine : il faut me supporter comme je suis : je sens que j'ai tort et que j'offense le bon Dieu.

— Alors, embrassez-moi pour cette bonne parole que vous venez de dire, et ne parlons plus de rien.

— N'est-ce pas ? vous les laisserez bien revenir ici le plus souvent que cela sera possible ?

— Oui, au moins une fois tous les six mois, pauvre mère des soucis ! ajouta M^{me} Alise en riant.

À Brant, elle eut un certain nombre de visites à recevoir au sujet de ce mariage : ce fut Marthe, d'abord, qui s'empressa d'arriver avec son maintien froid, et aussi droite qu'une perche.

— Cousine, dit-elle (tout le monde s'accousine à Brant, lors même qu'il n'y a plus de parenté véritable), j'ai appris le mariage de votre fils avec ma nièce Louise : c'est un bien joli mariage qui doit vous faire plaisir. Au reste, chacun s'y attendait.

— Je vous remercie, Marthe : oui, le mariage de Joseph me remplit le cœur de joie et de reconnaissance.

— Voilà, par exemple, Louise ne connaît pas les terrains de notre village : elle a toujours vécu derrière ce vilain bois des Aules.

— Ma fi ! ma chère, moi je trouve que c'est joli, à la Bélossière ! pas

si bon qu'ici, non ; mais, comme ça, plus libre et sauvage. D'ailleurs, les affaires y vont très bien, comme vous savez.

— Oh oui ! moi, je préférerais la ville à la campagne, si j'étais libre.

— Il vous faut choisir : comment va la bonne grand'mère ?

— Enrhumée depuis quelques jours et toute de mauvaise humeur.

— Faut lui lire quelque chose d'amusant, de bon, qui l'intéresse.

— Elle n'aime pas à entendre lire.

— Eh bien ! causer : raconter des histoires : j'irai la voir demain.

— Joseph a-t-il dit s'il achèterait un meuble rembourré ? fera-t-il un salon de la grande chambre ?

— Ah ! pour ça, ma mie, je n'en sais rien. Joseph est un homme ; il sait ce qu'il veut. Mais je ne crois pas, pourtant : il a dit qu'il tenait à rester toujours laboureur, et Louise aussi comme lui. — Au revoir ma toute belle et grande cousine !

Une autre visite fut celle de Désiré Annin. Il passait devant la maison, tête baissée, comme quelqu'un dont l'esprit serait profondément occupé des plus graves matières. Tout à coup il fit un à droite et entra carrément dans la cour. Avant de s'introduire lui-même dans l'appartement de la veuve, il remarqua un tas de beaux fagots⁴⁴ appuyés au mur et croisés les uns sur les autres. Il alla les examiner de près et les compter : comme si cela le regardait ! Mais les gens de cette espèce mettent le nez partout ; il fallait bien qu'il sût que Joseph avait fait 500 fagots de bois mélangés, le long du ruisseau des Aules, où il possédait un fonds riverain. — Enfin, il entra, sans presque demander si cela était permis.

— Bonjour, ma chère dame Cléman, dit-il : j'étais très impatient de vous apporter mes félicitations au sujet du mariage de votre fils. Quel joli mariage ! Ah ! comme je voudrais, moi aussi, rencontrer une si charmante jeune personne pour ma femme ! Cela fait envie, ne trouvez-vous pas ?

— Oui, je trouve que c'est bien heureux, M. Annin. Mais pourtant, à notre âge, on ne pense plus guère à se marier. Et quand je dit *notre âge*, c'est que nous sommes probablement contemporains.

— Oh ! croyez-vous ? vous êtes si bien conservée ! quel âge avez-vous, M^{me} Cléman ? moi, j'ai 57 ans.

— Et moi aussi : juste comme vous ; voyez la bonne affaire !

Annin, par distraction, prit dans sa poche la serpette qui ne le quittait jamais.

— Ah ! mais, dit la veuve, qu'est-ce que vous avez là ? vous n'allez pas me saigner toute vive !

44 - [NdÉ] Un fagot est un assemblage de petites branches dans laquelle se trouvent toujours trois ou quatre brins de bois plus gros que les autres.

Annin recacha vite sa lame courbée et s'excusa :

— Pardon de mon étourderie, chère madame : je suis parfois sujet à de singuliers oublis.... — Je pensais, dit-il, avec un sourire béat, mais excessivement nigaud, je pensais que c'était bien dommage que vous n'eussiez pas vingt ans de moins.

— Le compliment est aimable de votre part, mon brave M. Annin ! Mais je ne regrette pas les années, et je pense que tout ce que nous avons de mieux à faire aujourd'hui, nous autres vieux, c'est de marier nos enfants.

— Quand on a le bonheur d'en avoir, M^{me} Cléman. Je pense que votre fils aura soin de faire élever les siens dans la religion protestante, qui est la seule bonne. Moi, j'aurais eu, à cet égard, la plus grande sollicitude pour les miens : mais étant resté célibataire, je suis sans famille.

— Dame ! ça ! c'est aussi clair que le jour. Quant aux enfants de Joseph, si Dieu lui en donne, soyez sûr que père et mère sauront leur montrer le chemin du salut. L'Évangile, M. Annin, voilà la seule vraie religion. Plus je vis, plus je crois que tout est grâce de la part de Dieu, envers nous autres pauvres pécheurs. — Mais, dites-moi pourquoi ne vous êtes-vous pas marié dans le beau temps de la jeunesse ?

— Parce que.... parce que.... j'ai été un peu difficile peut-être. — Ah ! si la pauvre Hortense eût voulu m'accepter, peut-être ne serait-elle pas morte.

— Est-ce que vous l'aviez demandée ?

— Hélas ! oui, ma chère dame ; et j'éprouvai un refus positif : ce fut à l'époque où j'eus le malheur de perdre mon gros cochon, vous vous en souvenez ?

— Parfaitement.

— Eh bien, Hortense me refusa. Cela me fit une peine extrême. Mais n'en parlons plus, M^{me} Cléman. Quand je pense combien j'ai été inepte autrefois, lorsque je ne voulus pas reconnaître Joseph pour votre fils, je me frapperais la tête contre un arbre. C'était bien évidemment votre fils. Je ne comprends pas où j'avais l'esprit. Il me semblait que je devais cela à ma commune, comme président du Conseil général.

— Je vous l'ai bien pardonné, M. Désiré.

— Vous êtes si bonne ! il n'y a qu'une voix dans la commune pour dire cela : votre retour de France, et l'arrivée de votre fils Joseph, ont été un véritable bienfait pour la localité tout entière. Voilà déjà plusieurs personnes qui cultivent ici le chou branchu ! Et quant à Michel Dombre, chacun dit que sans votre fils Joseph il ne serait pas où il en est. Aujourd'hui, la Béliossière vaut le double de son ancien prix d'il y a trente ans. Comme c'est joli de voir toutes ces petites

bêtes noires, et de si beaux plantages! cela m'a beaucoup frappé lorsque j'ai été chercher mes deux blancs. Ah! les beaux animaux! il y en a un dont le ventre touche la terre quand il marche, et ils ont un appétit de loup. Ne viendrez-vous pas les voir?

— Je ne quitte guère la maison. Lorsque mon fils sera ici tout à fait, j'aurai plus de temps; pour le moment, vous pouvez penser qu'il va et vient beaucoup à travers le bois des Aules.

— C'est naturel: mais j'espère qu'il ne se met pas en chemin de nuit. Dans le bois, je ne me croirais pas en sûreté, et sur le pont bien moins encore. Il y a parfois de mauvais rôdeurs qui s'y attardent, le dimanche surtout. En moins de rien, un homme serait noyé dans le grand creux qui est au-dessous. — Est-ce bien 57, que vous avez dit?

— 57 quoi?

— 57 ans: n'y a-t-il donc rien à en rabattre?

— Au contraire, M. Annin: comptez six mois de plus.

— Ah! quel dommage! si ce n'était que quarante! — Puisqu'il en est ainsi, n'y pensons plus. Conservez-vous en bonne santé. — Mais c'est vraiment bien dommage!

« Quel folâtre! non, quel absurde folâtre! se disait la petite veuve en fermant sa porte. Il n'est pourtant pas très mauvais: c'est son esprit qui est malade, ou mal bâti depuis son enfance. Il y a vingt ans, une brave femme en eût fait encore quelque chose: aujourd'hui, elle y perdrait son latin, sans parler de l'agrément de vivre avec une tête pareille. Restez garçon, mon pauvre M. Annin. »

Ainsi que le disait sa mère, Joseph allait continuellement à la Béliosière; chaque soir il revenait chez lui, et souvent assez tard. Cela inquiétait parfois Louise, qui n'aimait pas à le sentir seul, de nuit, dans le grand bois. Mais Joseph la rassurait en lui disant qu'il y marchait aussi tranquille que si c'eût été de plein jour. N'avait-il pas, en effet, pour le garder, Celui qui ne sommeille jamais? — Il est toutefois des tempéraments nerveux qui, bien que très forts, sont tout à coup en proie à des espèces d'hallucinations poltronnes dont ils sont les premiers à rire ensuite, lorsque l'accès est passé. Que de fois, dans ma jeunesse, j'ai transformé en ours accroupi un tronc de hêtre inoffensif ou quelque grosse pierre moussue! Que de grands yeux ronds de chouettes j'ai vus briller sur les branches des arbres, tandis qu'il n'y avait là que de petits morceaux de bois phosphorescent! Et les gens qui vous suivent dans les ténèbres!... les voici... ils sont sur vous on s'arrête, le cœur palpitant d'angoisse. Plus de bruit! Jeune garçon, jeune homme, tu entendais tes propres pas. Souviens-toi que l'imagination n'est bien souvent qu'une folle. Et, mieux encore, pense à la sainte garde du Dieu qui voit tout: lui-même n'a-t-il pas dit que les

cheveux de notre tête sont comptés ?

Avant l'hiver, Joseph expédia promptement quelques réparations dans sa maison. Il demanda à sa mère quelle chambre elle désirait avoir, afin qu'il la fit aussi arranger. Elle lui répondit qu'elle resterait chez elle, à son petit ménage.

Je m'y trouve si bien, Joseph ; le matin, je prends mon café, quand cela me fait plaisir ; je vous gênerais trop dans la grande maison. D'ailleurs, je suis pour qu'on laisse les jeunes mariés ensemble. Mais j'irai dîner avec vous tous les jours pour n'avoir pas à tripoter dans ma cuisine, et aussi pour causer un peu. Le soir, si vous me voulez, j'irai encore. Vous serez libres et moi aussi. Ça vaudra beaucoup mieux pour tous. — Quelle étrange chose que la destinée humaine, Joseph ! Comme on sait peu d'avance où le bon Dieu nous veut conduire ! Lorsque j'épousai ton père, nous étions plus pauvres que Job sur son fumier. Et lui avait déjà bien souffert, par sa faute, à vrai dire. Mais il le sentait, il le reconnaissait. Moi, j'étais une jeune fille de vingt ans, pleine de force et de courage. Je me dis qu'il fallait travailler et se confier en Dieu. Sans la vue de ton père, qui diminua bientôt et partit tout de bon, nous aurions facilement vécu aux Sablans. Alors, tu n'aurais pas pensé à remplacer M. Découit à l'armée, et peut-être que nous ne serions jamais venus ici.

— Oui, ce qui nous est arrivé est certainement fait pour donner de la confiance. Ce qui me touche le plus, je l'avoue, c'est d'avoir rencontré ici tant d'affection et la connaissance de l'Évangile. C'est comme dit la Bible : *Il nous a donné grâce sur grâce*. Puissé-je seulement obéir au Seigneur, de tout mon cœur et de toute mon âme !

— Mon Joseph, tu fais bien de parler ainsi ; mais souviens-toi qu'il faudra batailler avec toi-même dans la vie. Bien que tu possèdes maintenant tout ce qu'il faut pour être heureux, il y a une parole vraie dans les saintes Écritures, et l'expérience vient souvent l'appuyer : *ceux qui se marient auront des afflictions dans la chair*. J'ajoute vite que les célibataires en ont aussi, des afflictions, et de rudes, quand ils vieillissent seuls et voient tout crouler autour d'eux. C'est alors qu'ils regrettent la famille ; mais il n'est plus temps. Et puis, les vieux garçons, c'est rare qu'ils ne soient pas égoïstes, secs comme du bois la plupart du temps. Les vieilles filles ont au moins du cœur ; mais pour un vieux garçon qui en montre, vous en voyez trente qui n'en ont pas plus qu'une semelle de soulier. À propos, figure-toi que ce folâtre Annin a voulu savoir mon âge ; n'est-ce pas ridicule ! Si je lui avais indiqué dix ans de moins, je crois vraiment qu'il m'aurait fait la proposition de m'épouser.

— Cela ne m'étonne pas ; il aura calculé le produit de vos petites

rentes et de vos créances. Sa bizarrerie et ses excentricités ne lui ôtent pas un atome du sordide intérêt qu'il laisse voir en toutes choses.

Dès les premiers jours de décembre, une épaisse couche de neige couvrit la plaine. Il en tomba deux pieds, jusqu'au bord du lac. Un peu de dégel par-dessus, et une grosse bise qui vient ensuite, durcissent la surface du blanc manteau, sur lequel on peut alors marcher sans enfoncer. Les gros souliers ferrés des hommes y marquent leurs clous, mais la chaussure plus unie des femmes n'y laisse pas de traces bien visibles. De jour, la nature est morne, silencieuse. Au clair de la lune, mille figures fantastiques se dessinent dans les campagnes et dans les bois. L'ombre du sapin est bleue dans les montagnes. À la plaine, c'est comme un miroir étincelant, sur tous les espaces où dorment les blés et les prairies.

Par ce temps-là, Joseph vint, un dimanche, dîner à la Bélossière. L'air, quoique vif, n'avait rien du souffle glacé qui nous vient parfois de l'ouest comme avant-coureur de la neige. Celle-ci tombée, le vent qui l'amena poursuit sa route en Allemagne et dans le nord. Chez nous le calme se fait, l'hiver règne. Puisse-t-il seulement être sec jusqu'en mars !

Vers les deux heures de l'après-midi, Joseph dit à Louise :

— Allons faire quelques pas sur la neige ; voulez-vous ?

Louise met un châle sur ses épaules et part avec Joseph. Ils vont droit où le cœur les mène : sur la colline où ils se promirent leur foi. La neige crie sous la robuste chaussure de Joseph, tandis qu'à peine on entend le pas léger de la fiancée, qui s'appuie fortement sur le bras de son bien-aimé. Ils arrivent là-haut, et, encore une fois, toute la paisible campagne se présente à leurs regards. La vue n'est pas belle ; mais il y a quelque chose de si pur dans cette blancheur immaculée ! Un petit bout de lac apparaît au loin, par la trouée du bois. La maison fume joyeusement. Cette fois-ci la colonne vaporeuse monte droit en haut, car nul souffle n'agite les vieilles feuilles rouges des chênes.

Les fiancés se sont arrêtés. Joseph prend dans sa poche une petite boîte et en tire deux simples anneaux d'égale grandeur.

— Laisse-moi te passer d'abord celui-ci, dit-il ; c'est le tien, Louise. Mets ensuite l'autre à côté, toi-même ; c'est le mien. — Garde-les tous les deux, ma chérie. — Une bague d'or à la main de Joseph n'irait pas bien. Les campagnards comme moi n'en portent guère, et je ne veux pas leur donner l'exemple d'un luxe nouveau. Louise, que la bonté de Dieu est grande à notre égard ! En bas, la terre qu'il nous donne pour la cultiver, — ici, le cœur qui sait aimer ; — là-haut, le ciel pour héritage.

CHAPITRE XXIX

*C'est l'heure où, sous l'ombre inclinée,
Le laboureur, dans le vallon,
Suspend un moment sa journée
Et s'assied au bord du sillon.*

LAMARTINE.



Dix fois la neige, en dix hivers successifs, a couvert les collines de la Bélossière. Le sommet de celle où nous nous arrêtâmes avec les fiancés est maintenant un petit bois de sapins, dont les plus élevés ont huit pieds de hauteur. Ce bouquet et quelques autres réussissent fort bien ; ils donnent à la campagne de Michel une physionomie fraîche et gracieuse. Comme l'adolescence humaine, la jeunesse des bois est une force vive qui réjouit les yeux et le cœur. N'aimez-vous pas à voir ces pousses vigoureuses ? D'un seul jet elles s'élèvent en obélisques, ou s'étendent tout autour dans l'espace libre. Bientôt les branches touchent à d'autres branches, et voilà un bois établi.

La Bélossière, si on la débaptisait, pourrait se nommer la *Plantureuse*, tant elle a produit de belles récoltes dans les places où bleuissaient autrefois les prunelles sauvages, qui lui donnèrent sans doute son premier nom. — Un été, cependant, elle fut dévastée par la grêle : toutes les espérances furent perdues. Il fallut semer à nouveau, recevoir l'épreuve et ne point perdre courage.

Sous la direction de son beau-frère, Justin Dombre a continué les cultures introduites par Joseph il y a déjà si longtemps. Devenu agriculteur habile, lui-même a fait aussi des remarques et des expériences. Tout continue à prospérer là-haut, de l'autre côté du bois des Aules. Que le lecteur fasse comme moi : qu'il aille voir de ses yeux ce qu'on peut tirer des plus mauvaises terres, lorsque le cultivateur est un homme actif, intelligent, et qu'il donne largement au sol ce dont il

a besoin. J'ai vu à la Bélossière des champs de pavots blancs, dont les tiges avaient six pieds de hauteur, avec des têtes de la grosseur d'une pomme. Le chou branchu étalait ses larges feuilles chargées de rosée, et les betteraves pivotaient dans les terrains noirs avec un luxe remarquable de végétation. Les jeunes arbres fruitiers prospèrent aussi, parce qu'on les dirige bien et qu'on les nourrit convenablement. On y remarque des cerisiers d'une très belle venue, des pruniers superbes et des noyers déjà vigoureux. Dans une des meilleures expositions du sol, on a planté de la vigne. Le bordeaux et le salvagnin mûrissent très bien sur ces terrains légers et graveleux, mais il faut surveiller de près les renards, qui viennent y faire des visites nocturnes.

Justin est marié depuis peu ; il est maintenant fermier de son père, et c'est sa femme qui dirige le ménage. M^{me} Émilie s'est résignée à céder le gouvernail, non toutefois sans dire à son mari :

— Je crains, Michel, que nous n'ayons peut-être à nous repentir d'abandonner ainsi la maîtrise à Justin et à Sophie : s'ils allaient s'endetter ! non-seulement ils se ruineraient eux-mêmes, mais nous nous verrions avec bien peu de chose : mes petits fonds seraient insuffisants pour nous deux.

— C'est bon, c'est bon, ma chère, lui répond-il ; il y a douze ans et plus que Justin est à l'œuvre ici : as-tu vu que nous ayons eu à nous en plaindre ?

— Non, Michel ; mais la femme a quelquefois une fâcheuse influence.

Michel sourit, n'ajoute rien et pense peut-être à sa lecture de la veille.

Ernest, de retour au pays depuis deux ans, est marié et professeur au collège de ** ; il gagne bien son traitement de 2000 francs de France, car il est fort occupé : trente-quatre heures de leçons par semaine, c'est là une charrue autrement pénible que celle de Justin.

Le grand changement de position survenu dans la famille de Michel Dombre est pourtant dû, après Dieu, à la ferme volonté de Joseph et à ses remarquables capacités. Il nous dirait, lui, qu'il n'a fait que remplir un simple devoir. Michel n'a-t-il pas, le premier, parlé sérieusement à sa conscience ? N'a-t-il pas été l'instrument dont Dieu s'est servi pour l'amener à l'Évangile par une douce persuasion, par ce regard tourné en haut, lorsque le jeune homme était, avant tout, préoccupé des intérêts de la terre ? La parole de Michel a rencontré une nature droite, ferme, dont l'activité pratique lui était aussi utile que ses propres convictions pouvaient être nécessaires à Joseph. L'un, seul avec ses besoins d'idéal, n'aurait pu forcer la terre à se rendre ; l'autre, manquant de la vie de l'âme, fût devenu peut-être un

matérialiste grossier. Ils se servirent et se complétèrent l'un l'autre.

Joseph et Louise ont fait du bien autour d'eux. À Brant, plusieurs personnes éprouvent des besoins religieux jusqu'alors inconnus dans ce village. De jeunes hommes intempérants ont renoncé aux excès de la boisson. Dans bien des familles, on lit la Bible. On a remarqué une amélioration générale dans l'agriculture : elle a quelque chose de moins routinier, de plus réfléchi et d'intelligent. Les essais de Joseph ont donné raison à ses idées, sans qu'il ait cependant cherché à faire de la propagande agricole.

Désiré Annin a aussi voulu cultiver, mais en petit, le chou branchu et le rutabaga. Il aime assez ce dernier légume, mélangé avec deux espèces de raves, la jaune et la blanche. Coupé en petites bandes carrées cuites au bouillon de mouton, il trouve que cela fait un plat délicieux et d'une agréable couleur. Puisque M^{me} Alise avait cinquante-sept ans et six mois, il a complètement renoncé au mariage. Certes, il a bien fait, et nous en félicitons la femme qu'il aurait eue. Mais Désiré n'a point renoncé à la vieille serpette que nous connaissons. De temps en temps, le soir, il tourne et retourne ses grosses mains dans la flamme, pour les débarrasser de leurs poils roux, quand ils sont trop longs. Ainsi va la vie pour le vieux garçon. — Lorsque M^{me} Alise le rencontre et qu'elle tient par la main ses deux petits-fils, Michel et François, elle lui dit :

— Voyez, M. Désiré, ce que c'est pourtant que d'être grand' mère. En voilà un qui court ses huit, et celui-ci, depuis ce matin, prend ses six. La petite Hortense aura trois ans à la St. Sylvestre : ça vaut la peine, ça ! — Au lieu d'être si difficile, fallait faire comme tant d'autres : prendre une bonne petite femme sans argent, mais gentille et craignant Dieu. Monsieur Annin, en voilà encore dix ajoutées aux cinquante-sept ; j'espère que vous faites aussi votre compte : il ne faut jamais attendre au dernier moment.

— Oui, chère madame Cléman, vous avez raison ; si ça ne vous fait rien, parlons d'autre chose. J'ai deux couvées de petits poulets qui prennent, je crois, la pépie ; au moins ils sont bien enroués. Ne pourriez-vous me donner un conseil à ce sujet, m'indiquer un remède ? cela me fait de la peine de les sentir dans ce triste état.

— Oui, j'irai leur faire une visite à ce soir.

Assise devant une table élégante, M^{me} Marthe Chournier copie le compte que le fermier Dittikam doit à son mari. Elle est assez heureuse, mais n'a pas d'enfants. Lorsqu'elle vient à Brant dans la belle saison, elle n'a garde d'oublier son *douteux* brun, qui la garantit du soleil bien mieux que sa *marquise* bleue. En hiver, elle prend son manchon et sa pelisse de petit-gris, sans parler d'un ample manteau

de drap velours brun que M. Chournier porte en réserve pour le soir. Le médecin des bêtes est toujours jovial, beau parleur ; un homme fort entendu dans son art médical.

Peut-être, ami lecteur, ne pensez-vous plus à Xandre Coigne des Excenevez : voici donc de ses nouvelles. Il y a cinq ans, juste au retour de la grande guerre de Charles-Albert contre l'Autriche, Xandre arriva un jour à Brant, avec une balafre blanche à la joue, et une moustache noire de cinq pouces de long. Il vint tout droit chez les Dombre, et raconta ses aventures de soldat à Claudine Nichon. Celle-ci l'écouta avec le plus vif intérêt, Xandre était bien vêtu ; il avait un air crâne qui plut à Claudine. Elle demanda donc la permission d'aller à la foire de ** avec Xandre, pour y voir des filles de chez eux, qui devaient s'y trouver. Le soir venu, elle rapporta une bague d'argent et un fichu jaune à fleurs violettes, cadeaux reçus comme engagement de mariage. À la fin de l'année, elle épousa Xandre : ils ont déjà quatre garçons. Le père cultive le champ de la Claudine, et ils possèdent aussi une vieille maison sans vitres aux fenêtres, où ils se trouvent très bien. Xandre continue à travailler de ce côté-ci du lac, lorsque les journées sont bonnes ; ses fils feront comme lui quand ils seront grands.

Grégoire parle peu, excepté dans les étables, qu'il habite de préférence. Quand il a bu trop de vin nouveau (ou de vieux, cela lui est égal), il devient alors expansif avec ses vaches et leur fait de longs discours ; il les embrasse entre les cornes ; mais le plus souvent il va se coucher à côté d'elles. — Vincent continue les traditions de l'assesseur avec moins d'esprit et de savoir que son père. Froid calculateur, très matérialiste, il pense qu'il faut gagner tout ce qu'on peut ici-bas, excepté ce qui seul est permanent. C'est un ami de la terre et des choses de la terre. Un bavard, disent certaines gens. Joseph a essayé de lui parler de l'Évangile, mais il a répondu :

— Bêtises, mon ami ; bêtises ! l'as-tu vu ce Dieu de l'Évangile ? tant qu'il ne se montre pas, je ne croirai pas qu'il existe.

« Ils ont des yeux pour voir et des oreilles pour entendre, disait le vieux prophète Ésaïe : mais mon peuple est sans intelligence, et la crainte de Dieu n'est point devant leurs yeux. »

Il y a encore le fermier de la Verdaine, Louis Bochet, qui est un peu de ces gens-là. Riche maintenant, il s'est retiré des affaires. Quand il a su les aventures de Joseph, il a voulu revoir son ancien ouvrier. Et il est, en effet, venu à Brant un dimanche, pour considérer de près ce grand changement. Joseph l'a conduit à la Bélossière, où le fermier genevois est resté sous le coup de la plus vive admiration.

— Ça, M. Cléman, surpasse encore le reste, lui a-t-il dit. Et quand

je pense que vous avez été simple ouvrier chez moi ! Il faut que vous ayez eu ce qui s'appelle une intelligence du diable.

— Non, M. Bochet ; j'ai seulement cherché à mettre à profit mes petites connaissances, et à me conduire honnêtement, comme un chrétien doit le faire. C'est Dieu qui a béni mes efforts et mes travaux.

— Je ne vous dis pas le contraire ; mais, voyez-vous, je crois que si l'homme n'est pas naturellement bon, l'Être suprême le plante là et ne s'en occupe plus du tout.

— Dieu demande que nous répondions à la voix de notre conscience, et que nous observions ses commandements. Ainsi, M. Bochet, lorsque vous me fîtes mon compte parce que j'avais manqué à mon devoir d'ouvrier chez vous, vous me rendîtes un véritable service. Je vous en remercie encore aujourd'hui.

— Eh ben ! vous voyez si la règle *n'étaï* pas bonne ! Pas moins, ça me *coûtaï* de vous voir partir ; car, ma foi, depuis vous, je n'ai eu que de la gueuserie en fait d'ouvriers. À présent, m'sieu ! c'est à n'y pas tenir : ça veut du vin toute la journée, et ça vous plante là pour un rien. Ainsi me suis-je dépêché de faire ma pelote, et j'ai dit bonjour au métier.

M. Tillier occupe une place dans la haute magistrature : chacun se loue de son administration éclairée, ferme et bienveillante.

Maintenant, ami lecteur, nous touchons au terme de cette histoire. Encore un mot, pour finir.

Là-haut, sur cette colline verte, un homme est assis à l'ombre de jeunes sapins ; il lit dans un livre ouvert sur ses genoux : voici les paroles qu'il médite :

« L'homme animal ne reçoit point les choses qui sont de l'esprit de Dieu, car elles lui sont une folie, et il ne peut les connaître, parce que c'est spirituellement qu'on en juge. — Mais l'homme spirituel juge de toutes choses, et personne ne peut juger de lui. — Car, qui a connu la pensée du Seigneur pour le pouvoir instruire ? Mais nous, nous avons connu la pensée de Christ. »

Le lecteur ferme son livre, découvre son beau front entouré de cheveux blancs, et lève ses yeux bleus vers le ciel bleu.

FIN

